J. H. Cameron
Paris, '85-'90



GRAMMAIRE LITTÉRAIRE

OU

EXPLICATIONS SUIVIES D'EXERCICES

SUR

LES PHRASES, LES ALLUSIONS,
LES PENSÉES HEUREUSES EMPRUNTÉES A NOS MEILLEURS ÉCRIVAINS
ET QUI FONT AUJOURD'HUI PARTIE DU DOMAINE PUBLIC
DE NOTRE LITTÉRATURE
A LAQUELLE ELLES SERVENT EN QUELQUE SORTE DE CONDIMENT

PAR

PIERRE LAROUSSE

Auteur de la *Lexicologie des Écoles.*

Semez vos entretiens de *fleurs* toujours nouvelles
VOLTAIRE.

LIVRE DE L'ÉLÈVE

PARIS
AUG. BOYER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
49, RUE SAINT ANDRÉ-DES-ARTS, 49

GRAMMAIRE
LITTÉRAIRE

OU

EXPLICATIONS SUIVIES D'EXERCICES

SUR

LES PHRASES, LES ALLUSIONS,
LES PENSÉES HEUREUSES EMPRUNTÉES A NOS MEILLEURS ÉCRIVAINS
ET QUI FONT AUJOURD'HUI PARTIE DU DOMAINE PUBLIC
DE NOTRE LITTÉRATURE
A LAQUELLE ELLES SERVENT EN QUELQUE SORTE DE CONDIMENT

PAR

PIERRE LAROUSSE

Auteur de la *Lexicologie des Écoles.*

Semez vos entretiens de *fleurs* toujours nouvelles
VOLTAIRE.

LIVRE DE L'ÉLÈVE

PARIS
AUG. BOYER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
49, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49

1877


LIBRARY
MAY 1 1 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

Dans les deux premières parties de cet ouvrage, grammaire élémentaire et grammaire syntaxique, nous n'avons guère étudié que le côté orthographique et, en quelque sorte, matériel de la langue; malgré cela, si nous voulions rester dans les limites que se sont posées jusqu'à ce jour les grammairiens, nous pourrions écrire ici, en lettres capitales, le mot FINIS; mais, quand on est parvenu à cette profondeur, peut-on dire que la mine soit véritablement creusée, épuisée? Ne reste-t-il pas encore à exploiter un filon autrement riche que la couche superficielle qui a été fouillée? En d'autres termes, connaît-on suffisamment la langue qu'ont écrite les Pascal, les Bossuet, les La Fontaine, les Corneille, les Racine et les Fénelon, quand on a acquis ces notions préliminaires? Assurément non, et voilà pourquoi nous avons jugé nécessaire de compléter notre travail par une nouvelle étude, à laquelle nous donnons sans hésiter le titre de GRAMMAIRE LITTÉRAIRE.

Le laboureur qui veut cultiver un champ doit exécuter deux opérations successives, dont l'une est la conséquence, le couronnement de l'autre : *préparer*, puis *ensemencer*. Au terme où nous sommes parvenu, la terre est suffisamment remuée et hersée; les mauvaises herbes — et l'on comprend ce

que nous entendons par ce mot — sont extirpées; il s'agit donc de déposer dans le sol des semences qui germeront pour sortir de terre et *fleurir* au soleil. *Fleurir*, voilà le mot auquel nous voulions arriver, car il s'agit ici des *fleurs* qui émaillent si brillamment notre littérature. Quelques exemples vont donner un corps à notre pensée. Supposons qu'un jeune homme ou une jeune fille trouve dans ses lectures des phrases comme les suivantes :

« Un fou, qui se croit sage, méprise ou hait tout ce qui ne pense pas comme lui ; il veut, pour le bien public, forcer son prochain à se soumettre à son opinion ; tout homme, qui émet un avis opposé au sien, est un ennemi de l'ordre, de l'État et de Dieu ; dans sa hautaine folie, dans sa sottise glorieuse, il dit :

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi. »

Comte DE SÉGUR.

« Le suffrage universel, à un seul degré, n'est au total qu'un moyen élémentaire et grossier de se mettre d'accord sur quelque point en litige ; mais il n'est pas certain que cela soit infiniment préférable aux *dés du juge de Rabelais*, puisque les résultats de ce mode électoral sont assez souvent contraires au sens commun. »

H. CASTILLE.

« Supposez-vous à ces poètes anciens, chanteurs ambulants dans la Grèce, à Homère enfin, qui les résume et les illustre tous, supposez-vous à ces aèdes de profonds desseins de philosophie, de morale et d'enseignement? Ont-ils voulu être des auteurs, des hommes de lettres, et ont-ils poursuivi la gloire épique, comme le Tasse à la cour de Ferrare, Milton à Londres, Voltaire à Paris? Non. Chose étrange, merveille à peine croyable, ces poètes étaient de sublimes ignorants. Ils ignoraient même qu'ils fissent de la poésie épique, à peu près comme M. Jourdain *faisait de la prose sans le savoir.* » (*Revue de l'Instruction publique.*)

« M. Guizot nous dit, en de belles et sévères paroles, « qu'on ne « juge pas les rois. » L'auriez-vous dit à ces vieux invalides de l'idéologie que vous appeliez à l'honneur de ressusciter avec vous l'Académie des sciences morales et politiques, et qui, relevés ainsi de leur déchéance intellectuelle, recevant, en face de nos plus grandes gloires scientifiques et littéraires, une sorte de seconde con-

sécration et de réhabilitation suprême, purent cacher sous leur habit vert la tache indélébile, *cette tache de sang* que lady Macbeth lavait toujours et n'effaçait jamais? »

A. DE PONTMARTIN.

« Mmes de Guernay, les deux brebis de la maison, étaient trop molles ou trop chrétiennes pour haïr comme il faut. Leur âme droite, mais sans ressort, croyait difficilement au mal, et ne songeait point à lui livrer bataille. De même que les plaisants de Paris disaient, en 1764: *Comment peut-on être Persan?* elles étaient femmes à s'écrier : Comment peut-on être méchant? »

ED. ABOUT.

« Pour Lamartine, M. Maxime Du Camp ne craint pas de le comparer au Christ crucifié! Comment arrive-t-il à cette étrange comparaison? Je vous le donne en cent. Lamartine crucifié est tout simplement Lamartine condamné à l'histoire forcée. L'expression est délicate et mérite d'être consignée. Si M. Du Camp, avant de saisir la plume, avait pris la peine de relire *l'Ours et l'Amateur des Jardins*, j'aime à croire qu'il n'eût pas lancé sur le visage de Lamartine cet affreux *pavé*. » GUSTAVE PLANCHE.

« L'ancienne aristocratie, l'aristocratie de race, avait de belles mains; celle qui surgit sur les débris de l'ancienne se contente d'avoir de beaux gants, qui servent à cacher des mains vulgaires. On pourrait lui dire, comme La Fontaine :

Montrez-moi patte blanche. »

ALPH. KARR.

« On reparle de l'Académie, et les *on dit* courent un train de poste : « Le nombre des fauteuils va être porté à cinquante. » Il y a huit jours, un soi-disant critique demandait que les quarante fussent soixante de plus. Mais *il est orfèvre, M. Josse*, il se réserve *in petto* le numéro 100. » (*Revue de Paris.*)

« C'est une remarque à faire que les villes très-commerçantes n'ont jamais montré grand souci de s'embellir par les arts et par les monuments. La plupart se contentent des *beaux yeux de la cassette*. C'est là tout leur mérite et toute leur renommée. »

CUVILLIER-FLEURY.

« Je connaissais le Jardin botanique d'Athènes, qui n'est ni très-beau ni très-riche. Le jardin royal offrait plus de ressources. J'ai passé là de bonnes journées au milieu des plantations. Le jardin n'est public qu'à certaines heures; mais je parlais grec aux sentinelles, et, *pour l'amour du grec*, on me laissait entrer. »

ED. ABOUT.

Supposons, comme nous l'avons dit avant ces citations, que des phrases de ce genre tombent sous les yeux d'un lecteur inexpérimenté; les parties que nous avons soulignées à dessein seront le plus souvent lettres closes pour lui; et cependant, ces allusions forment ce qu'on pourrait appeler l'assaisonnement du style. C'est ici que le *Sésame, ouvre-toi*, des *Mille et une Nuits*, devient indispensable à tous les esprits curieux. Telle est précisément la clef d'or que nous nous proposons de mettre entre les mains de chaque élève.

Pierre Larousse.

GRAMMAIRE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE LEÇON

Lire très-attentivement les groupes de locutions qui suivent.

Nota. Voici comment nous procédions nous-même avec nos élèves. Nous arrivions en classe le manuscrit en main; nous lisions lentement, à haute et intelligible voix, chaque groupe. Inutile d'ajouter que nos jeunes gens écoutaient cette lecture avec l'attention qu'ils auraient mise à entendre le récit d'un fait historique intéressant ou un conte des *Mille et une Nuits*. Venaient ensuite nos commentaires, puis les questions des élèves, auxquelles nous répondions toujours de notre mieux; c'était une sorte de causerie littéraire, moins savante, moins brillante sans doute que celles du spirituel M. Sainte-Beuve, mais toujours instructive. Cela fait, nous dictions les exercices qui devaient servir d'application, et la leçon était terminée. Les phrases étaient dictées telles qu'elles figurent ici, c'est-à-dire avec des points mis à la place des locutions à trouver.

A la leçon suivante, nous corrigions les devoirs; nous donnions lecture de la deuxième leçon et nous dictions les applications. Ces séances avaient lieu deux fois la semaine, le lundi, pour bien préparer au labeur hebdomadaire; le jeudi, à titre de récompense. Il ne nous reste plus que quelques mots à dire sur la règle qui a présidé au choix de nos phrases d'application. Toutes celles que nous avions préparées *à priori*, c'est-à-dire avant l'expérience, n'obtenaient pas droit de cité. Nous disions à chacune d'elles : « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvre pas; » et cette épreuve, c'étaient les élèves eux-mêmes qui la faisaient. Dans la classe se trouvaient quelques élèves d'une intelligence ordinaire, ni transcendante ni obtuse. C'était la pierre de touche qui nous servait à essayer nos phrases Si la difficulté était vaincue, la phrase avait le bénéfice du *dignus intrare;* dans le cas contraire, elle était rangée impitoyablement parmi les boucs.

Abdication de Sylla, allusion à un des traits les plus singuliers, les plus extraordinaires dont l'histoire fournisse l'exemple — Sylla abdiquant à l'apogée de sa puissance — et auquel on compare quelquefois une résolution spontanée, à laquelle on ne s'attendait pas, surtout s'il s'agit d'un renoncement à une autorité, à un commandement, à une position brillante.

Abîme de Pascal, allusion à une sorte d'hallucination qu'éprouva Pascal à la suite d'un accident où il faillit perdre la vie; hallucination qui lui faisait toujours apercevoir, à son côté gauche, un abîme ouvert pour l'engloutir.

Dans l'application, on rappelle l'*abîme de Pascal* pour spécifier certains de ces problèmes sociaux ou moraux qui effrayent par leur profondeur ceux qui cherchent à les sonder.

Abus n'empêche pas l'usage (L'); en latin, *Abusus non tollit usum*, mots qui, dans l'application, signifient que l'on peut abuser de tout, même des meilleures choses; mais si l'insensé abuse des meilleures choses, ce n'est pas une raison pour que le sage n'en fasse pas usage dans une juste mesure. C'est dans ce sens qu'un poète a dit :

Usez, n'abusez pas : le sage ainsi l'ordonne.

Le vin, quand on en abuse, conduit à l'ivresse, qui rabaisse l'homme au-dessous de la brute; doit-on pour cela se priver de cette liqueur fortifiante?

Des moineaux s'étaient établis dans un champ de millet, où ils faisaient chère lie. Un gros chat, commensal de la ferme, trempe dans l'eau

Sa patte dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter; de l'autre patte, crac!
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

Achille à Scyros. Pour soustraire son fils Achille à la mort qui, d'après l'oracle, l'attendait devant Troie, Thétis l'envoya dans l'île de Scyros, à la cour du roi Lycomède, où, caché sous des habits de femme, il vécut au milieu des filles de ce prince. Cependant les Grecs, auxquels le même oracle avait révélé qu'ils ne pourraient s'emparer de Troie s'ils n'y étaient aidés par Achille, chargèrent Ulysse de se rendre à la cour de Lycomède, où l'on soupçonnait la présence du futur héros. Le rusé roi d'Ithaque s'y présenta, déguisé en marchand, et étala aux yeux des princesses de riches étoffes, des atours et des bijoux, parmi lesquels se trouvaient des armes. A cet aspect, Achille ne put contenir son humeur bouillante, et il saisit une

épée avec empressement. Ulysse le reconnut aussitôt et l'emmena à Troie, où devait s'accomplir sa destinée.

Dans l'application, on compare aux armes présentées par Ulysse la circonstance qui fait éclater soudainement un sentiment, un germe caché, un caractère, un talent, un génie, mais surtout une passion endormie. Souvent aussi l'allusion se borne à ces seuls mots : *Achille à Scyros*.

—

Actéon dévoré par ses chiens. Actéon, personnage mythologique et le plus grand chasseur, le Nemrod de la mythologie grecque, était toujours accompagné de cinquante couples de chiens. Ayant surpris Diane au bain, la chaste déesse, pour punir cette indiscrétion involontaire, le métamorphosa en cerf, et il fut aussitôt dévoré par ses propres chiens.

Le sort du malheureux chasseur se présente souvent à la mémoire des écrivains, qui y font de fréquentes allusions, surtout pour caractériser les indiscrétions qui deviennent fatales à leur auteur.

—

A demain les affaires sérieuses, allusion à la réponse que fit Archias, tyran de Thèbes, au milieu d'un festin, à propos d'une dépêche apportée par un courrier d'Athènes, dans laquelle on lui annonçait l'existence d'un complot qui devait éclater la nuit même. Comme le courrier lui disait que ces nouvelles étaient très-importantes, il répondit, en glissant la lettre sous son oreiller : *A demain les affaires sérieuses*, indifférence qui lui coûta la vie, car, quelques instants après, Pélopidas et les autres conjurés pénétraient dans la salle du festin et étranglaient le tyran.

Cet événement, qui amena l'affranchissement de Thèbes, obtint une grande célébrité dans la Grèce, et la fameuse phrase : *A demain les affaires sérieuses*, devint un proverbe que les insouciants, que les amis de la joie affectent de prendre pour devise, et qu'ils feraient mieux de prendre pour leçon.

—

Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré, paroles que saint Remi adressa à Clovis en le baptisant, c'est-à-dire en le faisant passer de l'idolâtrie au christianisme. Saint Remi avait fait précéder ces mots de ceux-ci, également énergiques : « Courbe la tête, fier Sicambre. »

Les paroles de saint Remi ont enrichi notre littérature de deux locutions souvent employées : *Courbe la tête, fier Sicam*

bre, pour exprimer la soumission à une doctrine acceptée ou à un fait accompli; *Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré*, c'est-à dire renonce à tes opinions, à tes sentiments, pour adopter des opinions, des sentiments opposés.

—

Agar dans le désert. Agar était une esclave égyptienne que Sara, se croyant stérile. donna pour compagne à Abraham, qui en eut Ismaël; mais Abraham la chassa au désert avec son fils, quand Sara eut elle-même donné le jour à Isaac. L'eau étant venue à leur manquer, Ismaël tomba sur le sable, et Agar s'éloigna en pleurant pour ne pas voir mourir son fils. Un ange lui apparut tout à coup et lui montra une *source d'eau vive*, où elle put se désaltérer avec son enfant, et ensuite elle continua son voyage.

Le poétique sujet d'Agar au désert et l'intervention miraculeuse de l'ange ont souvent inspiré la peinture; et la langue littéraire elle-même s'en est emparée pour s'enrichir d'images touchantes.

—

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

Vers de *Rhadamiste et Zénobie*, tragédie de Crébillon. Pharasmane, roi d'Ibérie, met à profit une émeute pour sacrifier son fils Rhadamiste à son ambition. Échappé miraculeusement à la mort, le jeune prince cherche un refuge chez les Romains, et combat dans les rangs de l'armée de Corbulon. Dix ans plus tard, il revient à la cour de son père, qui ne le reconnaît pas, lui intimer un de ces ordres insolents par lesquels le sénat se plaisait à humilier l'orgueil des rois. Pharasmane répond avec hauteur. A quel titre les Romains voudraient-ils l'arrêter dans ses conquêtes? Ce sont les États de son frère et de *son fils* qu'il veut soumettre à son pouvoir :

> Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils?
> A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?
>
> RHADAMISTE.
>
> Qui? vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine!
> *Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?*

Les allusions que l'on fait à ce vers fameux sont presque toujours plaisantes; Crébillon lui-même en a donné l'exemple. Alors qu'il travaillait à sa tragédie de *Catilina*, il fut atteint d'une maladie très-grave, pendant laquelle Hermant, son médecin, le pria de lui faire présent des deux premiers actes, qui étaient achevés : Ah! lui répondit tragiquement Crébillon,

> *Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?*

Ah! ne me brouillez pas avec la république! Vers de Corneille, dans sa tragédie de *Nicomède*. Le vieux Prusias, roi de Bithynie, a deux fils : Nicomède, l'aîné, prince fier, indépendant, haïssant les Romains, et qui a pris des leçons d'Annibal; et Attale, qui, élevé par ces mêmes Romains, jouit de toutes leurs sympathies. Le sénat le voudrait donc voir régner à la place de Nicomède, dont il connaît les sentiments hostiles, et il s'en explique à Prusias par la bouche de son ambassadeur Flaminius. Prusias est dans un mortel embarras; dévoué aux Romains, il ne saurait cependant fouler aux pieds les droits d'un fils qui lui a rendu les plus éclatants services. Dans cette cruelle perplexité, c'est Nicomède lui-même qu'il prie de répondre à l'ambassadeur, et le prince le fait en termes fiers qui achèvent de mettre le vieux roi à la torture :

De quoi se mêle Rome? Et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture;
Et laissez faire après ou Rome ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis, il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez pas avec la république;
Portez plus de respect à de tels alliés!

Dans l'application, ce vers s'emploie pour marquer la peur que l'on a de déplaire à une autorité ou à un parti puissant.

—

Aigle volant de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Ce mot, l'un des plus heureux de Napoléon, qui avait l'éloquence de César, comme il en avait le génie, termine la proclamation qu'il adressa à l'armée, à son retour de l'île d'Elbe, en débarquant au golfe Juan.

Ces paroles sont restées célèbres, et les écrivains s'en servent quelquefois pour présager la certitude et la rapidité d'un succès.

—

Ai-je dit quelque sottise? Les leçons de Platon et de Xénocrate avaient développé en Phocion un cœur vertueux et une âme élevée. A la tribune, comme sur le champ de bataille, il rappelait Aristide. Jamais orateur ne fut plus inflexible dans ses conseils. Supérieur aux applaudissements comme aux clameurs de la multitude, il heurtait de front la puissance populaire, et ses vertus imposaient à toutes les passions. Sa parole

était austère, son éloquence vigoureuse et concise dédaignait ces artifices oratoires qui plaisent à la multitude et font éclater les applaudissements. Étant un jour à la tribune et se voyant bruyamment applaudi par tout le peuple, il se tourna étonné vers ses amis, en leur disant : « *Me serait-il échappé quelque sottise?* »

Dans l'application, cette interrogation, à la fois fine, satirique et naïve, se fait entendre lorsqu'on reçoit des applaudissements qui étonnent d'autant plus qu'on les attendait moins de ceux qui les manifestent.

—

Ailes d'Icare, ou simplement **Icare.** Icare, fils de Dédale, retenu prisonnier en Crète avec son père par le roi Minos, s'échappa, ainsi que lui, au moyen d'ailes attachées avec de la cire. Le jeune homme, oubliant les sages instructions du grand artiste, s'approcha trop près du soleil, qui fondit la cire de ses ailes, et il tomba dans la mer.

Dans l'application, les ailes d'Icare personnifient les ambitions présomptueuses, les entreprises audacieuses de la jeunesse.

—

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout. Vers de Boileau, dans la satire intitulée *le Repas ridicule*, que l'on rappelle pour exprimer la banalité d'une chose que l'on rencontre à chaque pas et la satiété qu'elle fait éprouver. Presque toujours on substitue au mot *muscade* celui qui fait l'objet de l'application : *Aimez-vous la moutarde? Aimez-vous les anchois? Aimez-vous la tomate*, etc.

—

Ajax menaçant les dieux. Homère représente ce héros comme le plus fier de tous les Grecs et le plus vaillant après Achille, mais aussi comme brutal, impie et bravant même les dieux. Troie ayant été prise, il entra dans le temple de Minerve, et, de ses mains encore fumantes, il enleva Cassandre, prêtresse de la déesse. Appréhendant la vengeance de Minerve, il prit la fuite; son vaisseau, assailli par une tempête, échoua, et Ajax, luttant contre la destinée, se réfugia sur la pointe d'un rocher, d'où il *défiait encore les dieux*, en levant contre le ciel un poing menaçant. Un jour qu'une divinité tutélaire de Troie avait enveloppé d'un nuage les deux armées pour favoriser la fuite des Troyens : « *Grand Dieu!* s'écria-t-il, *rends-nous le jour, et combats contre nous.* »

La bouillante valeur d'Ajax a aussi passé en proverbe : Un Ajax signifie un homme, un guerrier auquel rien ne résiste. Enfin, une dernière source d'allusions est la folie furieuse qu'il

éprouva à la suite de sa dispute avec Ulysse pour la possession des armes d'Achille (Voir Se Disputer), et pendant laquelle il se jeta au milieu des troupeaux de l'armée, qu'il égorgea, les prenant pour des guerriers.

Ces différents épisodes de la vie d'Ajax ont enrichi la langue de locutions expressives et poétiques.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Nota. Ici, nous allons donner aux élèves un conseil d'ami; et, pour nous faire mieux comprendre, nous emploierons le langage direct : « Si vous voulez que ces devoirs soient véritablement fructueux, il faut les faire, non pas mécaniquement, mais intelligemment. Mécaniquement, machinalement — les deux mots sont synonymes — la chose est très-facile, si facile que le premier venu de ces pauvres disgraciés du Valais que votre géographie vous a appris à connaître, pourrait résoudre la question de manière à remporter le prix sur tous ses concurrents. Ce moyen, très-simple, consiste à mettre successivement à la place des points de suspension chacune des locutions expliquées d'abord. De cette manière, l'absurde jaillira de lui-même, et l'on sera certain de réussir toujours. Mais vous connaissez le proverbe :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,

et, nous ajouterons, sans profit pour l'intelligence. Et ici, c'est de la gloire qu'il faut acquérir, c'est son intelligence qu'il faut développer : tout le progrès est à ce prix. Donc, étudions d'abord très-attentivement les explications. Cela fait, que les locutions, que les phrases à employer, que la cheville à mettre dans le trou arrive d'elle même. Ce sera un travail intellectuel, ce sera une connaissance véritablement, définitivement acquise. Supposons, mes amis, que quelqu'un, qui voudrait mettre à l'essai la justesse de votre coup d'œil, vous dise : Voici, ma jeune demoiselle; voici, mon jeune monsieur, douze paires de chaussures de différentes grandeurs, depuis la pantoufle de Cendrillon jusqu'à la botte de l'Ogre. Choisissez celle qui doit aller à la mesure de votre pied. Évidemment, si vous les essayez toutes les unes après les autres, et qu'arrivé à l'une d'elles vous vous écriiez triomphalement : « Voilà qui me *chausse*, voilà qui me *botte* comme un gant, » il n'y aura pas là grand mérite; tandis que celui qui, à première vue, mettra, nous ne dirons pas le doigt, mais le pied dessus, celui-là seul aura véritablement remporté la palme. Tel est, chers enfants, le procédé qu'il vous faut suivre si vous ne voulez pas être rangés dans la catégorie valaisienne dont nous avons parlé plus haut.

Prenons un exemple. Voici une phrase où il s'agit de remplacer les points de suspension par l'une des locutions expliquées dans le devoir : « En sortant de l'isba, où elle avait passé la nuit, la pauvre enfant eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire de... lui revint à la mémoire et lui rendit son courage Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien. »

L'histoire de qui? En suivant le procédé mécanique que nous avons blâmé, on dira : *L'histoire d'Achille à Scyros — l'histoire d'Actéon dévoré par ses chiens — l'histoire d'Ajax menaçant les dieux*, etc., etc. Sans doute, il ne viendra à l'esprit de personne l'idée d'accepter une de ces locutions, et l'on s'arrêtera certainement à ceci : *L'histoire d'Agar dans le désert.* Mais pensez-vous que cette manière de faire ainsi votre devoir à tâtons, à l'aveuglette, sera la bonne? Évidemment, non. Celui qui arriverait par ce procédé mécanique à la solution du problème pourrait mériter le prix de patience, mais on ne lui décernera jamais celui d'intelligence.

Brillat-Savarin avait l'habitude de régaler toujours ses convives d'une fondue qu'il préparait lui-même. Ceux-ci étaient tellement initiés à ce petit faible qu'en se mettant à table ils ne manquaient jamais de dire :

. . . .

—

En toute chose, il faut savoir écrire à temps le mot *fin*, se contenir quand cela devient urgent et apporter de la modération dans ses désirs. Heureux celui qui, lorsque l'heure a sonné, prend un parti héroïque et imite. . . . .

—

On applaudissait ironiquement, on battait des mains avec des rires moqueurs ; mais le naïf orateur acceptait cet encens comme de bon aloi. Ce n'est pas lui qui, à l'éclat de cette admiration suspecte, se fût tourné vers ses amis pour leur demander . . . . .

—

Le dévouement sincère de M. de Talleyrand pour toutes les grandeurs qui montent, son ingratitude froide et délibérée pour toutes les grandeurs qui descendent, cette insensibilité dans les principes mêlée à je ne sais quelle douceur dans le langage, les goûts, les manières, tout cela offre un mélange incompréhensible, une sorte de . . . . . presque insondable pour l'historien.

—

Si M. de Villèle, toujours maître de lui, était l'Ulysse de la tribune, M. de La Bourdonnaye, chef de la contre-opposition de droite, bouillant, emporté, plein de saillies, en était le. . . . .

—

En sortant de l'isba où elle avait passé la nuit, la pauvre enfant eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire de . . . . . lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien.

—

Cet auteur, qui, jusque-là, n'avait produit que des œuvres de second ordre et fort imparfaites, mettait la dernière main au grand ouvrage qui devait lui assurer l'immortalité. Mais il était vieux, ses forces dépérissaient de jour en jour, il sentait le sol se dérober sous lui, et comme . . . . . demandant aux dieux. . . . . il demandait au ciel quelques années de vie pour accomplir son œuvre.

Trop souvent la foule est aveugle dans ses admirations comme dans ses haines ; elle brise le lendemain la statue qu'elle avait élevée la veille ; en un mot, elle . . . . .

—

Lorsqu'un vieux soldat entend résonner les fanfares guerrières, qu'il assiste au défilé des régiments, musique en tête et tambours roulants, qu'il voit les chevaux lancés au galop et les lourds canons entraînés avec un bruit retentissant, il sent une sorte de commotion électrique le soulever. Ses yeux s'allument, ses traits se colorent, ses moustaches grises se hérissent. Cet attirail belliqueux produit sur lui l'effet des . . . . .

—

Louis XV est mort comme il avait vécu, ne s'inquiétant que du présent, ne songeant guère à l'avenir, et semblant avoir pris cette parole fameuse pour règle de conduite : . . . . .

—

Le vieux marin, habitué dès son enfance à triompher de la fureur des flots, perdit enfin la vie au milieu de cette tempête comme l'Océan n'en avait pas encore vu. Debout sur le pont de son navire complétement démâté, il brandissait vers les vagues amoncelées son aviron devenu impuissant, comme . . . . .

DEUXIÈME LEÇON

A la ville et à l'univers ; en latin, *Urbi et orbi*, paroles qui accompagnent la bénédiction du souverain pontife lorsque, le jeudi saint, le jour de Pâques et celui de l'Ascension, il donne, du haut du balcon de Saint-Jean-de-Latran, sa bénédiction à toute la catholicité.

Se dit, dans l'application, d'une chose qu'on publie partout, et, pour parler vulgairement, que l'on crie sur les toits ; mais la forme latine est beaucoup plus usitée que la forme française.

—

Amadis de Gaule, titre et héros d'un célèbre roman de chevalerie, qui, en littérature, est resté le type généreux de la chevalerie errante, et qu'il ne faut pas confondre avec don Quichotte, qui n'en est que la caricature.

A moi! Auvergne, voilà les ennemis! exclamation héroïque que fit entendre le chevalier d'Assas dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, qui précéda la bataille de Clostercamp. Dans la guerre dirigée contre le Hanovre, le chevalier d'Assas était capitaine aux chasseurs du régiment d'Auvergne; la veille de la bataille, il pénétra dans un bois pour le fouiller dans la crainte d'une surprise. Tout à coup il se voit environné de soldats ennemis, qui lui mettent la baïonnette sur la poitrine et le menacent de mort s'il jette un seul cri d'alarme et d'avertissement. N'écoutant que son dévouement patriotique, il se sacrifie au salut de l'armée en poussant le cri fameux qui avertissait les Français du danger : « *A moi! Auvergne, voilà les ennemis!* » et, à l'instant même, il tombe percé de coups de baïonnette.

La paternité de cet appel héroïque a été contestée, et plusieurs historiens en font honneur à un simple sergent nommé Dubois, qui accompagnait son capitaine dans cette excursion nocturne. Ainsi le cri sublime de la nuit de Clostercamp est aujourd'hui un problème insoluble; les éléments font complétement défaut pour dégager cette inconnue. Quoi qu'il en soit, le trait attribué au chevalier d'Assas, et le cri qu'il poussa, sont aujourd'hui, dans la langue littéraire, l'objet de fréquentes applications, et les allusions qu'on y fait sont presque toujours plaisantes, car elles ont lieu dans des circonstances beaucoup moins terribles que celles du bois de Clostercamp. Souvent aussi l'allusion se résume dans ces seuls mots : *Le chevalier d'Assas*. On dit alors : *Un chevalier d'Assas*, *un nouveau d'Assas*, etc., quand il s'agit de l'auteur d'un de ces traits de dévouement qui sortent tout à fait des actes de courage ordinaires.



Andromède, jeune princesse d'Éthiopie, qui eut la témérité de disputer le prix de la beauté aux Néréides. Pour venger ses nymphes, Neptune suscita un monstre marin qui ravagea toute l'Éthiopie, et l'oracle, consulté, répondit qu'il fallait livrer Andromède aux fureurs du monstre. La jeune princesse fut liée sur un rocher, et le monstre, sortant de la mer, allait la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, le tua, brisa les chaînes d'Andromède et devint ensuite son époux.

En littérature, *Andromède* personnifie la femme, que la faiblesse de sa nature, la délicatesse de son organisation, exposent à mille dangers, et qui doit trouver dans l'homme, représentation du courage et de la force, son défenseur naturel.

Ane chargé de reliques (L'), titre d'une fable de La Fontaine :

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait;
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Dans l'application, ces mots caractérisent ceux qui croient adressés à leur mérite personnel les hommages rendus à leur seule dignité, comme l'a si bien exprimé le *Bonhomme* dans la moralité de sa fable :

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Ane de Buridan (L'), expression qu'on emploie communément pour peindre la situation d'un homme sollicité de deux côtés à la fois et qui ne sait à quoi se résoudre. Cette expression a pris naissance au milieu des vaines disputes de la scolastique du moyen âge. Comme on le pense bien, ce baudet illustre n'a jamais eu d'existence réelle ; c'est un âne métaphysique, une entité. Jean Buridan était un de ces docteurs subtils si communs au quatorzième siècle. Un jour, dans une discussion sur le libre arbitre, qui passionnait alors les esprits, il imagina, pour embarrasser les disputeurs, l'hypothèse d'un âne également pressé par la soif et par la faim, et qui se trouverait placé, à égale distance, entre un seau d'eau et un picotin d'avoine. Par où commencera l'animal pour satisfaire en même temps deux besoins qui le sollicitent avec la même énergie? Tel était le problème. Les écoles du temps retentirent d'invectives latines et se livrèrent de furieux combats de syllogismes à propos de cet argument.

A ceux qui prétendaient que l'âne se déciderait pour l'un ou pour l'autre, Buridan répliquait victorieusement : « Il a donc son libre arbitre. » Si, au contraire, ses contradicteurs soutenaient que, la soif étant aussi vive que la faim, l'âne se trouverait dans l'impossibilité de se décider : « Il se laissera donc mourir de faim et de soif, » répondait Buridan. Comme on le voit, cette fameuse hypothèse était de la famille de ces arguments *cornus* si chers aux anciens sophistes, et au moyen desquels ils amenaient forcément leurs adversaires à une absurdité, quelle que fût l'alternative à laquelle ceux-ci s'arrêtaient.

La poésie s'est emparée de l'*âne de Buridan* :

Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école?

Dans l'écurie on vient lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles :
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Également, et dressant ses oreilles,
Juste au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.

On fait allusion à l'*Ane de Buridan* pour caractériser une alternative difficile.

—

Anesse de Balaam (L'), ânesse qui, selon les Écritures, aurait pris la parole pour reprocher à son maître, qui la frappait, la dureté avec laquelle il la traitait.

Les allusions à cette ânesse sont fréquentes et toujours plaisantes. En voici un double exemple :

Quoi que Moïse ait révélé,
Un certain Charles, peu crédule,
Soutenait qu'ânesse ni mule
Au bon vieux temps n'avait parlé.
« Eh quoi! dit Babet l'infaillible,
Tu prétends démentir la Bible!
De par le grand Dieu d'Abraham,
Je te jure, mon ami Charle,
Que l'ânesse de Balaam
A parlé comme je te parle. »

Le poëte Gacon ayant décoché quelques épigrammes contre une pièce de La Motte, un partisan de ce dernier écrivit au satirique :

Jadis un âne, au lieu de braire,
Parla sous les coups de bâton;
Mais un bâton te fera taire,
Ou parler sur un autre ton.

Gacon répliqua aussitôt, avec une soumission plaisante :

Eh bien! vous le voulez, je vais changer de ton :
L'opéra de La Motte est une chose exquise.
J'aime mieux dire une sottise
Que d'avoir des coups de bâton.

—

Animaux malades de la peste (Les), titre d'une fable de La Fontaine, son chef-d'œuvre, s'il n'avait pas fait *le Chêne et le Roseau*. De tous les poètes, de tous les auteurs français, nous pourrions même dire de tous les écrivains, à quelque nation qu'ils appartiennent, La Fontaine est sans contredit celui qui a maximé le plus grand nombre de vérités morales. Lui seul réalise et résume, dans une originalité puissante, la fusion de tout

ce que les poètes antérieurs possédaient de plus heureux et de plus aimable. Il sympathise avec toute la création. Chez lui point d'exclusion : il s'assimile les éléments les plus divers. Il est toujours créateur, parce qu'il excelle à découvrir la poésie du sujet. Son invention, c'est sa manière toute particulière de conter, c'est son style, son imagination exubérante, sa bonne foi; c'est surtout une crédulité et une naïveté qui ne sont qu'apparentes. Lui seul paraît avoir le sentiment de la nature; sa muse est une gracieuse païenne. En un mot, il a triomphé des conteurs italiens, des vieux auteurs de fabliaux, enfin de tous les fabulistes. Mais, pour en revenir à notre sujet, ce qui le distingue, ce qui le personnifie d'une manière toute particulière, c'est la façon dont il frappe, dont il coule son vers, et nulle part cette qualité n'éclate mieux que dans la fable dont nous parlons ici. Tout en est devenu proverbe, depuis le titre, depuis le début, jusqu'à la conclusion, jusqu'à la morale.

Dans cette fable, l'auteur se propose de montrer que le bon droit ne peut attendre ni justice ni impartialité quand il est en lutte avec la puissance. Voici les principaux passages auxquels on fait le plus souvent allusion :

1° Le titre même de la fable, qui s'applique à tout ce qui rappelle de près ou de loin l'abus de la force;

2° *La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom.*

Ce vers se dit d'une chose mauvaise que, par précaution oratoire, on paraît ne vouloir pas nommer, ce à quoi on se décide cependant, comme à contre-cœur, et en jetant entre parenthèses la phrase qui fait l'objet de cette allusion. C'est ainsi que, dans une circonstance donnée, on dirait : Ce vice bas et odieux, cette lèpre sociale, *la calomnie, puisqu'il faut l'appeler par son nom;*

3° *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés,*

vers auquel on fait le plus souvent allusion sur le ton de la plaisanterie;

4° . . . . *Vous leur fîtes, seigneur,*
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Ces vers, par lesquels maître renard, le type du courtisan, cherche à calmer les remords hypocrites du lion, auquel il est arrivé parfois

. . . . De manger
Le berger.

sont d'une application toujours ironique. Ils servent à faire comprendre que le petit doit toujours se trouver très-honoré des

libertés, des licences, si loin qu'elles aillent, que le grand se permet à son égard;

5° *La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,*
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Ces vers se citent pour expliquer une faute dont on cherche l'excuse dans des circonstances alléchantes, irrésistibles;

6° *Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.*

Ce dernier hémistiche surtout est devenu la formule qui termine une confession pénible à l'amour-propre;

7° *Un loup quelque peu clerc. . .   . . . .*

Dans l'application, cet hémistiche va à l'adresse du pédant qui, en quelque circonstance que ce soit, s'empare du rôle d'accusateur public. Quand, en 1840, le roi Louis-Philippe, allant au-devant du vœu de toute la France, demanda aux Chambres de voter la somme nécessaire pour la translation à Paris des cendres du Prométhée moderne, un député monta à la tribune, et débita un discours violent sur l'inopportunité de cette mesure. Le lendemain, un crayon spirituel et satirique dessinait la silhouette du malencontreux orateur avec une tête de loup et ces mots pour légende :

Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal;

8° *Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!*
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. . . . .

Vers qui, dans l'application, servent à exprimer pittoresquement le prétendu crime d'un pauvre diable qui, le plus souvent, n'a commis qu'une peccadille. Il y a ici trois expressions auxquelles on fait ordinairement allusion en les séparant :

1° *Manger l'herbe d'autrui!*

2° *Quel crime abominable!*

3° *Rien que la mort n'était capable*
D'expier son forfait.

Anneau de Gygès, anneau merveilleux qui tomba en la possession du berger Gygès, et qui avait le don de rendre invisible celui qui le portait au doigt.

On fait de fréquentes allusions à cet anneau, en littérature et dans la conversation.

Anneau de Polycrate. Les anciens se défiaient de la fortune quand elle s'opiniâtrait à favoriser quelqu'un. Polycrate, tyran de Samos, avait joui pendant quarante ans d'une félicité non interrompue. Il s'inquiéta enfin d'un bonheur si constant, et, croyant conjurer les coups de l'adversité par une perte considérable, il lança dans la mer un anneau précieux auquel il attachait le plus grand prix. La Fortune n'accepta point ce *sacrifice volontaire*, et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais : un poisson avait avalé l'anneau, qui fut retrouvé dans son corps et rendu au tyran. Celui-ci pâlit à la vue d'une prospérité si opiniâtre à le favoriser, et ses pressentiments ne devaient pas tarder à se justifier : Darius, fils d'Hystaspe, fit bientôt la guerre à Polycrate; Oronte, un de ses lieutenants, s'empara de Samos, prit le tyran et le fit mettre en croix.

On fait allusion à l'*Anneau de Polycrate* en parlant de ceux que le sort s'acharne à combler.

—

Annibal est à nos portes; en latin : *Annibal ad portas*, cri d'alarme des Romains après la bataille de Cannes, et qu'ils faisaient entendre toutes les fois que le péril était imminent. Cette phrase est souvent l'objet d'une variante; on remplace alors Annibal par Catilina, qui se révolta, au temps de Cicéron, contre le pouvoir établi et mit Rome à deux doigts de sa perte. Semblable épouvante régnait aussi dans la capitale de l'Italie après l'expédition de Brennus : chaque fois que l'on apprenait que les Gaulois faisaient un mouvement en deçà des Alpes, la patrie était déclarée en danger.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Je suivis un groupe de nouveaux arrivants, et j'entrai dans le bal. Ne vous hâtez pas trop de me crier haro, car, en vérité, j'étais à peu près dans la même position que ce pauvre baudet de La Fontaine. Il pleuvait, je n'avais point de parapluie, et je craignais de gâter mon chapeau neuf. Joignez-y

. . . .
. . . .

Que de circonstances atténuantes ! et où est le pharisien qui oserait me jeter la première pierre ?

L'homme est plus fort que la femme ; il a une éducation virile ; il est favorisé des lois ; il exerce les meilleurs métiers et gagne bien davantage ; il a à son service la locomotion : s'il est mal, il vogue ailleurs. La pauvre . . . . ., hélas ! doit mourir sur . . . . .

—

Dans les épidémies qui étaient si fréquentes au moyen âge, on accusait les juifs d'empoisonner les fontaines ; ils remplissaient le rôle de l'âne dans . . . . .

—

Les hommes aiment naturellement tout ce qui vient du cœur, tout ce qui est grand, tout ce qui éblouit, et même tout ce qui est étrange. Une action héroïque, un acte de générosité, les émeut infailliblement et provoque leur enthousiasme. Il n'en est pas de même à l'égard de certaines vertus qui brillent plus par leur constance que par leur éclat. Soyez . . . . ., et votre nom sera immortel pour un moment de courage sublime ; mais Aristide, si le sort ne le place pas à la tête de la république, peut n'emporter au tombeau qu'une froide estime.

—

Le pape s'applaudit de la réconciliation des jésuites avec les jansénistes, et fit frapper une médaille qui proclamait la paix de l'Église . . . . .

—

En venant annoncer aux hommes qu'ils sont tous frères, le christianisme a porté le dernier coup à l'esclavage. Si le maître se permet de frapper le serviteur, ce n'est pas la religion qui l'encouragera en lui disant :

. . . .
. . . .

—

Jocrisse, valet très-ignorant, son nom l'indique, pliait sous une pile de livres très-savants qu'il apportait à son maître. Celui-ci, qui aimait le mot pour rire, lui dit : « Eh bien, mon ami, te voilà comme . . . . . »

—

On connaît l'obstination de la sculpture à revêtir tous ses héros du costume antique ; son horreur pour le vêtement moderne n'est un mystère pour personne. Un statuaire se croirait perdu de réputation s'il n'affublait son

personnage de la toge ou de la chlamyde. Un frac, une cravate blanche à une statue! . . . . .!

—

M. Fabuleux, candidat légitimiste; M. Vertigo, conservateur, et M. Gibraltar, radical, veulent tous les trois être notre député. Chacun d'eux m'a envoyé sa profession de foi, et, chose étrange, ces trois déclarations promettent un dévouement absolu aux intérêts du pays. Lequel choisir? La position où je me trouve n'est pas sans analogie avec celle où se trouva jadis . . . . .

—

Voilà que mars nous envoie ses coups de soleil et ses giboulées, qui s'alternent comme les bergers de Virgile. Aussi il faut voir comme tout Paris est enroué, enrhumé, grippé. Chacun paye son tribut, petit ou gros, au fléau du moment:

. . . .

—

A première vue, je l'avais pris pour un homme simple, d'une intelligence bornée, mais il me développa des aperçus ingénieux, des idées élevées, des pensées profondes. Je ne pouvais en croire mes oreilles : le prophète hébreu ne fut pas plus étonné en entendant son . . . . . lui adresser des remontrances.

—

Les anciens ont eu beaucoup de vices qui nous sont étrangers et pour ainsi dire inconnus. Toutefois, il en est un, sinon le plus odieux, du moins le plus méprisable; sinon le plus effrayant, du moins le plus à craindre : l'hypocrisie, ..., qui semble appartenir plus particulièrement à nos temps modernes.

—

Cette chance inouïe qui me protége ne peut durer éternellement; mon bonheur m'épouvante, et parfois il me prend envie de faire à la mauvaise fortune quelque sacrifice. Volontiers je demanderais . . . . . pour . . . . .

—

Quand on ne veut pas divulguer soi-même une chose que l'on désire cependant être connue, il n'y a qu'à la confier à quelques bavards et à quelques indiscrets, avec la recommandation de n'en point parler; ils l'auront bientôt apprise . . . . .

Oui, maman, j'ai pris les clefs que tu avais serrées dans ton armoire, j'ai ouvert doucement le garde-manger, et je me suis emparé du pot de confitures . . . . .; mais j'espère que tu me pardonneras en faveur de la sincérité de ma confession.

—

Je viens de faire l'acquisition d'un vieux château qui, depuis cinquante ans, n'avait pour locataires que messieurs les rats. Comme ils s'en donnent! La nuit, c'est un tapage infernal; on dirait que la propriété est envahie par un régiment de Cosaques; mais je vais y apporter remède : mon domestique est allé à la ville pour quérir une douzaine de chats. En les lançant ce soir de la cave au grenier, je ne manquerai pas de leur crier sur un ton belliqueux : . . . . .!

TROISIÈME LEÇON

Antée reprenant de nouvelles forces en touchant la terre. Antée, géant monstrueux, fils de la Terre et de Neptune, dévorait tous ceux qui s'aventuraient sur ses domaines. Il avait bâti avec les crânes de ses victimes un édifice consacré à Neptune. Hercule, dont la mission était de purger la terre des monstres qui l'infestaient, lutta contre lui et le terrassa trois fois sans pouvoir le vaincre, parce qu'Antée reprenait ses forces chaque fois qu'il touchait la Terre, sa mère. Le héros, s'en étant aperçu, l'isola du sein maternel en le soulevant entre ses bras, et l'étouffa sur sa poitrine.

Cette faculté merveilleuse du géant, qui retrempait ses forces dans sa chute même, est devenue pour les écrivains une source féconde de comparaisons toujours expressives. C'est ainsi que le grand orateur chrétien, Lacordaire, dans un de ses beaux mouvements d'éloquence, a dit que l'Église, pendant les persécutions, reprenait, comme le géant de la Fable, de nouvelles forces alors qu'on la croyait terrassée.

—

Antre de Trophonius (L'), antre de l'ancienne Grèce, célèbre par ses oracles. Il se trouvait à l'endroit même où Trophonius avait été englouti par les dieux après le meurtre de

son frère Agamède. Ceux qui venaient consulter l'oracle étaient soumis à des épreuves et à des cérémonies effrayantes; après avoir affronté ce terrible voyage, ils conservaient pendant tout le reste de leur vie les marques d'une sombre mélancolie, et c'est cette circonstance qui devint, chez les Grecs, l'origine de cette expression proverbiale : « *Il a consulté l'oracle de Trophonius, il sort de l'antre de Trophonius,* » appliquée aux personnes dont l'extérieur était devenu tout à coup grave et soucieux.

—

Apollon chez Admète. Apollon, pour venger la mort de son fils Esculape, foudroyé par Jupiter, tua à coups de flèche les Cyclopes qui avaient forgé la foudre. Irrité de cette audace, le maître des dieux le chassa de l'Olympe et l'exila sur la terre, où il fut réduit à garder les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie. C'est surtout à ce séjour d'un dieu sur la terre, au milieu des bergers, qu'il instruit et qu'il civilise, que les écrivains font allusion.

—

Apollon et Marsyas. Pendant le séjour qu'Apollon fit chez le roi Admète, le satyre Marsyas osa le défier sur la flûte. Il fut convenu que le vaincu resterait à la merci du vainqueur. Le dieu, ayant triomphé, suspendit son audacieux rival à un pin très-élevé et le fit périr en l'écorchant tout vif.

On fait de fréquentes allusions à ce supplice mythologique, en parlant de la médiocrité vaniteuse qui ne craint pas de défier le génie, et qui trouve sa punition dans l'excès même de sa présomption. Le *Supplice de Marsyas* a aussi inspiré plusieurs peintres célèbres.

—

Apprenez à connaître la justice, et à ne pas mépriser les dieux; en latin, *Discite justitiam moniti, et non temnere divos* (*Énéide*, liv. VI, v. 620). Phlégias, roi de Béotie, avait pillé le temple de Delphes, qui était le plus respecté de toute la Grèce; Apollon le précipita dans les enfers, et le condamna à répéter sans cesse, à haute voix, cette sentence terrible : *Discite justitiam...* L'anecdote suivante était très-répandue dans le moyen âge: Le démon, interrogé par un saint personnage et sommé de déclarer quel était le plus beau vers de Virgile, répondit sans hésiter :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

Les applications de ce vers sont souvent plaisantes :

« La musique est un art *divin;* n'en disons point de mal :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos. »

—

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

Quatrain épigrammatique de Boileau contre deux des plus faibles tragédies de Corneille, que celui-ci composa dans la décadence de son immortel génie. On prétend que le grand tragique prit naïvement cette épigramme pour un éloge. *Hélas!* prouvait qu'on s'était attendri à l'*Agésilas*, effectivement conçu dans le genre élégiaque; *Holà!* était un cri d'admiration pour l'*Attila*.

On cite ces vers pour faire entendre qu'à une chose mauvaise, dans quelque ordre d'idées que ce soit, en succède une autre plus mauvaise encore; on comprend alors que les mots *Agésilas* et *Attila* doivent subir une variante : « *Après* le discours du père, *hélas! Mais après* celui du fils, *holà!* »

—

Après moi le déluge! mot égoïste attribué à Louis XV, qui exprimait ainsi son indifférence pour toutes les complications, tous les malheurs qui menaçaient de tomber sur la France après son mauvais gouvernement.

Dans l'application, ces mots expriment une froide insouciance.

—

Après vous, messieurs les Anglais, mots prononcés à la bataille de Fontenoy par le comte d'Auteroche, commandant des gardes françaises, et adressés à l'Anglais lord Hay, qui invitait les Français à tirer les premiers.

Dans l'application, ces mots sont une formule de déférence et de politesse. On y fait souvent allusion, en se bornant à rappeler le nom de la bataille où le mot a été prononcé; on dit alors : *Comme à Fontenoy.*

—

Arcadiens tous deux; en latin, *Arcades ambo.* Virgile (Églogue VII) représente deux bergers arcadiens, Tircis et Cory-

don, se préparant au combat de la flûte, et comme l'Arcadie était très-célèbre par ses ânes (roussins d'Arcadie), ces mots : *Arcadiens tous deux*, ont passé en proverbe et se disent aujourd'hui d'un couple de sots, et, en général, de tout couple qui, dans une circonstance donnée, prête à la satire et à la plaisanterie. Cependant, cette expression se prend quelquefois en bonne part, quand on parle de deux hommes de mêmes goûts, de même caractère, qui se trouvent dans une situation analogue.

—

Arc d'Ulysse (L'), arc immense que ce héros seul pouvait tendre. Après avoir été éloigné d'Ithaque pendant vingt ans, Ulysse rentre enfin dans sa patrie sous les haillons d'un mendiant. Ni sa femme, ni son fils, ni aucun de ses serviteurs ne le reconnaissent. Assis au coin du foyer, comme un misérable, il voit les prétendants de Pénélope se livrer à la joie dans les festins et insulter à son souvenir. Cependant Pénélope, forcée enfin de faire un choix parmi ces prétendants, déclare qu'elle est prête à épouser celui qui parviendra à tendre l'arc d'Ulysse et à atteindre le but. Tous l'essayent inutilement. Alors le mendiant, saisissant l'arc au milieu des rires insultants de toute l'assemblée, le tend d'une main vigoureuse, franchit le but, puis dirige ses traits contre chacun des princes, qu'il immole tous successivement, aidé de son fils Télémaque.

Dans l'application, l'*Arc d'Ulysse* sert à qualifier un talent, une force intellectuelle ou morale, qui est l'apanage d'une organisation privilégiée, d'un homme supérieur dont personne ne peut recueillir l'héritage.

—

Argent n'a pas d'odeur (L'), réponse de l'empereur Vespasien à son fils Titus, qui s'étonnait qu'un impôt eût été mis à Rome sur les urines. Vespasien, donnant à sentir au jeune prince une pièce de monnaie, prononça les paroles que nous venons de rapporter.

Dans l'application, ces mots tendent à justifier un gain plus ou moins honnête.

—

Ariane, fille de Minos, roi de Crète, après avoir aidé Thésée à sortir du labyrinthe, fut délaissée par ce prince dans l'île de Naxos.

Les écrivains font de fréquentes allusions à cet abandon. Voyez **Fil**.

Asmodée, principal personnage du *Diable boiteux*, roman de Le Sage. Asmodée, qui est un être diabolique, enlève le toit des maisons de Madrid, afin de dévoiler à son compagnon tous les événements secrets qui se passent dans les habitations.

En littérature, on donne le nom d'*Asmodée* à celui qui est informé de tous les événements, des mille circonstances qui se rapportent à la vie privée de chacun, et cela sans qu'on puisse se rendre compte des moyens d'information qui sont à son service.

—

Assas (le chevalier d'). Voyez **A moi, Auvergne!...**

—

Atalante. Fille d'un roi de Scyros, Atalante était célèbre par son agilité à la course. Elle déclara à la foule de ses prétendants qu'elle n'accorderait sa main qu'à celui qui l'aurait vaincue en la devançant dans la carrière. Hippomène remporta le prix, grâce à trois pommes d'or dont une déesse lui avait fait présent. Lorsqu'il se voyait sur le point d'être atteint par Atalante, il laissait tomber une de ces pommes, que la jeune fille s'empressait de ramasser, et Hippomène put ainsi toucher le but avant elle.

Les écrivains font surtout allusion à l'*agilité* d'Atalante et aux *pommes d'or* au moyen desquelles Hippomène resta vainqueur.

—

Attacher le grelot, expression empruntée à la fable de La Fontaine intitulée : *Conseil tenu par les rats.*

Ceux-ci, plus que décimés par le terrible Rodilardus, qui menaçait d'anéantir le peuple entier des rats,

> Tant il en avait mis dedans la sépulture,

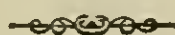
se réunissent pour aviser à un moyen de salut :

> Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
> Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
> Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
>   Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
> De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre;
>   Qu'il n'y avait que ce moyen.
> Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
> Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
> La difficulté fut d'*attacher le grelot.*
> L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
> L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
> On se quitta. . . . .

Dans l'application, *Attacher le grelot* signifie faire le premier pas dans une entreprise difficile et hasardeuse.

Audace, encore de l'audace, toujours de l'audace (De l'), mot fameux de Danton. Le duc de Brunswick venait de lancer contre la France son insolent manifeste; nos armées avaient éprouvé des revers en Lorraine; Longwy était pris, Verdun assiégé; l'alarme régnait dans Paris. Le tocsin sonnait dans toutes les églises. Pour ranimer les courages, Danton accourut à l'Assemblée législative et termina un discours véhément par ces mots : « Le canon que vous entendez n'est point le canon d'alarme, c'est le pas de charge sur nos ennemis !... Pour les vaincre, pour les atterrer, que faut-il? *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.* »

Cette répétition énergique a passé en proverbe, et se dit à propos de toute résolution hardie. *Audace* est souvent remplacé par un autre mot qui s'adapte à la circonstance. Le vieux maréchal de Trivulce avait déjà dit : « Pour réussir à la guerre, il faut trois choses : de l'*argent*, encore de l'*argent*, toujours de l'*argent*. »



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

C'est surtout dans les guerres civiles qu'il faudrait, de part et d'autre, épuiser tous les moyens de conciliation avant d'en venir aux mains; c'est surtout dans ces luttes fratricides que les partis devraient reculer devant la terrible responsabilité de la première goutte de sang versé, et se dire réciproquement, comme à . . . . . : . . . . . Si ces préliminaires étaient observés, comme il se trouve toujours dans chaque camp des esprits élevés et généreux, la conciliation aurait le dessus, et, au lieu de se tirer des coups de fusil, on se donnerait une fraternelle poignée de main.



Dans cette admirable campagne de 1814, le vainqueur de Brienne, de Champaubert, de Montmirail et de Montereau, semblable à . . . . ., paraissait avoir recouvré toute la puissance de son génie en se retrouvant sur le sol natal.

Un de nos fermiers a un fils qui passe avec raison pour le plus beau garçon du pays. Il est blond et il a dix-huit ans. Ce ne sont pas ces gros traits des Anglais et des Allemands : sa tête est toute grecque. Il est loin de s'en douter, et cela lui donne une grâce et un naturel que n'ont point vos messieurs de Paris ; avec sa blouse et ses sabots, il a tout à fait l'air de . . . . .

—

Je n'ai jamais vu une nature plus gaie, plus joyeuse, plus joviale, plus rieuse, plus folle, plus étourdie, plus insouciante, plus imprévoyante, plus... ; j'en dirais bien davantage, si je tenais la plume de madame de Sévigné. Près de lui, Démocrite aurait semblé un employé des pompes funèbres ; ce garçon-là aurait dansé, je n'ose pas dire sur un volcan, mais en sortant de . . . . .

—

Je n'ai jamais pris ma part d'un aussi détestable dîner ; les plats étaient plus mauvais les uns que les autres : le potage manquait de sel, le rôti était brûlé, les entremets étaient détestables ; le dessert ! ah, le dessert ! C'était le cas de dire, avec Boileau : . . . . . le rôti, ... le dessert, ... !

—

MM. Thiers et Mignet se rendirent à Paris à peu près vers la même époque, venant tous deux de la Provence. Tous deux rivaux de talent, ..., ils accouraient, comme tant d'autres, pour chercher fortune dans la capitale.

—

Il faut que des différences bien profondes séparent la France et l'Allemagne, puisque, malgré les efforts des philosophes et des penseurs illustres qui honorent les deux pays, tant de préjugés les séparent encore. Un perpétuel antagonisme les divise ; ils se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course de . . . . ., sans s'atteindre jamais.

—

Un père qui est vraiment digne de ce nom a de grands devoirs à remplir ; il doit sans cesse avoir devant les yeux l'avenir de ses enfants. Ce serait un crime de sa part que de vivre dans l'insouciance et de dire ce mot égoïste : . . . . . !

Un jour, le jeune roi Jacques Ier s'amusait à jouer avec les compagnons de son enfance et de ses études, lorsque Buchanan, qui était occupé à lire, les pria de faire un peu moins de bruit. Comme ils ne tenaient aucun compte de ses remontrances, Buchanan dit au jeune prince que, s'il ne voulait pas se taire, il lui ferait donner le fouet. Le roi lui répondit fièrement qu'il serait charmé de connaître celui qui, dans cette occasion, se chargerait de . . . . .

—

Chez les hommes, les aptitudes ne sont pas égales ; tel échoue, malgré les plus grands efforts, là où un autre réussit sans difficulté. L'histoire de . . . . . sera éternellement vraie.

—

La pie-grièche a une singulière manie, celle d'écorcher les petits oiseaux qu'elle prend, pour en conserver les peaux. Un analogiste quand même assurait un jour que cette pratique de la pie-grièche, qui est une mélomane passionnée, devait être une vengeance à l'imitation de celle que le divin . . . . . tira du . . . . .



QUATRIÈME LEÇON

Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Vers des plus comiques, par lequel Clément Marot, dans l'épître qu'il adresse à François Ier, pour en obtenir de l'argent, termine l'énumération des *qualités* de son valet :

J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde ;
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Ce vers si plaisant est passé en proverbe, et se répète encore tous les jours dans le même sens.

Au Dieu inconnu; en latin, *Deo ignoto,* mot que prononça saint Paul prêchant à Athènes devant l'Aréopage, pour convertir au christianisme le peuple le plus civilisé de la terre. « Athéniens, il me semble que la puissance divine vous inspire plus qu'à tous les hommes une crainte religieuse; car, en traversant votre ville et en contemplant les objets de votre culte, j'ai rencontré un autel avec cette inscription : *Deo ignoto.* Ce dieu que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce; c'est le Dieu qui a fait le monde, le Seigneur du ciel et de la terre. »

Les allusions à cette célèbre inscription se font souvent dans un sens ironique, en parlant de quelqu'un ou de quelque chose qui reste à juste titre dans l'obscurité.

—

Au plus digne, réponse d'Alexandre à ses généraux qui, à son lit de mort, lui demandaient à qui il laissait l'empire.

L'application de ces mots est facile.

—

. . . . Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Vers de la fable de La Fontaine *le Charlatan.* Un charlatan se présente devant un prince et assure qu'il rendra disert un âne :

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne;
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.

Toutefois, pour opérer cette merveille, il demandait dix ans, et aux courtisans qui le raillaient sur l'impossibilité de la réalisation de cette promesse, il répondit :

. . . . Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

On rappelle ce vers pour faire entendre qu'on ne craint point de se compromettre par un engagement à longue échéance, si difficile à tenir qu'il soit; c'est la traduction poétique de notre locution vulgaire : *D'ici là il passera de l'eau sous le pont.*

—

. . . . . Avocat, ah! passons au déluge.

Vers comique des *Plaideurs,* de Racine. Le poète fait ressortir très-habilement la manie ridicule qu'avaient les avocats de son

temps de faire intervenir tous les grands événements de l'histoire à propos d'une haie ou d'un mur mitoyen.

L'INTIMÉ, avocat de l'accusé (un chien qui a dévoré un chapon).
. . . . Avant la naissance du monde.....
DANDIN, *bâillant.*
Avocat, ah! passons au déluge.
L'INTIMÉ.
Avant donc
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière,
Étaient ensevelis au fond de la matière;
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe;
Quem Græci dixere chaos, rudis indigestaque moles.
(*Dandin, endormi, se laisse tomber.*)

Dans l'application, ces mots : *Avocat, passons au déluge,* sont une manière ironique de faire entendre à quelqu'un qu'il remonte beaucoup trop haut dans le récit d'un événement.

—

Avocat, il s'agit d'un chapon.

Vers de Racine dans les *Plaideurs.* L'Intimé, transformé tout à coup en avocat, prend la parole devant le juge Perrin Dandin, et commence en ces mots sa plaidoirie :

. . . . Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole et je viens à ma cause.
Aristote, *primo*, peri *Politicon*,
Dit fort bien.....
DANDIN.
Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa *Politique.*

Cette locution, tirée de la même scène que la précédente, offre avec elle une analogie évidente.

L'Intimé nous rappelle cet avocat qui, dans une cause où il s'agissait d'un mur mitoyen, parlait avec emphase de la guerre de Troie et du Scamandre; son adversaire, homme d'esprit, l'interrompit en disant : « La Cour remarquera que ma partie ne s'appelle point Scamandre, mais Michaut. »

Ces mots : *Avocat, il s'agit d'un chapon,* s'appliquent à ceux qui, dans une discussion, se lancent dans des considérations tout à fait étrangères au sujet.

—

Banco (Spectre de). Voyez **Spectre.**

Bâtons flottants (Les), allusion à une fable de La Fontaine intitulée *le Chameau et les Bâtons flottants.*

On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin *bâtons flottants* sur l'onde;

et le fabuliste conclut par ce vers :

De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Quoique La Fontaine commette ici une hérésie d'optique, les *bâtons flottants* n'en sont pas moins passés en proverbe, pour désigner toute chose ou plutôt toute personne qui perd à être vue de près. C'est, dans un ordre d'idées plus général, le *Major e longinquo reverentia* des Latins.

—

Beaux yeux de ma cassette (Les), allusion à un passage de l'*Avare*, acte V, scène III, comédie de Molière. C'est un des quiproquo les plus plaisants qui aient été mis sur la scène. On a volé la cassette de l'avare Harpagon; maître Jacques, son domestique, en accuse Valère, l'intendant, pour se venger des coups de bâton qu'il en a reçus. Valère aime la fille d'Harpagon, auquel il vient demander sa main; alors l'avare, qui ne songe qu'à sa cassette, rapporte à celle-ci tout ce que Valère lui dit de sa fille :

HARPAGON.

Il faut que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE.

Moi? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, à part.

O ma chère cassette! (Haut.) Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE.

Non, monsieur.

HARPAGON.

Eh! dis-moi donc un peu : tu n'y as pas touché?

VALÈRE.

Moi, y toucher? Ah! vous lui faites tort aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que je brûle pour elle.

HARPAGON, à part.

Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE.

J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, à part.

Ma cassette trop honnête !

VALÈRE.

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, à part.

Les beaux yeux de ma cassette !

Dans l'application, ces mots: *Les beaux yeux de ma cassette*, signifient la passion exclusive d'un avare pour l'argent, la fortune, son coffre-fort, etc.

—

Bellérophon et la Chimère. La Chimère était un monstre ayant la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'un bouc, et dont la gueule béante vomissait des tourbillons de flamme et de fumée. Bellérophon, héros fabuleux, combattit ce monstre, qui ravageait le pays et dévorait les habitants, et le tua en l'accablant d'une grêle de flèches.

Dans les applications que font les écrivains, la *Chimère* représente la superstition, les préjugés et l'ignorance.

—

Béquille de Sixte-Quint, allusion à un épisode de la vie de ce célèbre pape. Dans les dernières années du pontificat de Grégoire XIII, on vit tout à coup l'ancien *Pâtre de Montalte*, qui était parvenu à la dignité de cardinal, se retirer du tourbillon du monde et se confiner dans la retraite, pour ne plus travailler désormais, disait-il, qu'à son salut. Il ne se montrait plus en public qu'appuyé sur une béquille, la tête penchée, et ne parlant que d'une voix entrecoupée, avec une toux qui semblait présager une fin prochaine. Tous ces signes de caducité redoublèrent quand il fut question de donner un successeur à Grégoire XIII. Comme un grand nombre de cardinaux aspiraient en ce moment au pontificat, il n'en fallut pas davantage pour que ces rivalités réunissent, en faveur du cardinal moribond, toutes les factions qui divisaient le conclave : il fut donc élu sans contradiction. Mais à peine le dépouillement des votes était-il achevé, que Montalte, se dressant avec un mouvement si brusque qu'il fit reculer ses voisins, *jeta sa béquille*,

releva la tête et entonna le *Te Deum* d'une voix qui fit trembler les vitres de la salle.

Depuis cet événement, ces mots : *Béquille de Sixte-Quint*, sont restés dans notre langue pour caractériser une dissimulation qui cesse brusquement quand elle a atteint le but qu'elle poursuivait.

—

Bertrand et Raton, nom des deux personnages, des deux héros de cette charmante fable de La Fontaine, que tout le monde connaît : *le Singe et le Chat*, cette fable dont Mme de Sévigné disait : *Cela peint*.

Un jour, au coin du feu nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire ;
Nos galants y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître ;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit, Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate
Écarte un peu la cendre et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque,
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient ; adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Ces deux noms sont passés en proverbe avec la signification métaphorique de dupeur et de dupé ; Bertrand, c'est Robert-Macaire, qui lance l'ami Raton dans les aventures les plus hasardeuses, pour en tirer seul tout le profit : Raton casse l'amande, au risque de se briser les dents, et Bertrand mange tranquillement le noyau.

—

Boîte de Pandore. Pandore est l'Ève de la mythologie grecque. Prométhée ayant ravi le feu du ciel pour animer un homme qu'il avait façonné d'argile, Jupiter, irrité de cette hardiesse, ordonna à Vulcain de former du même limon une femme que l'habile artiste ornerait de toutes les grâces physiques. Les autres dieux de l'Olympe voulurent contribuer à la perfection de cette merveille, et chacun lui fit un présent en rapport avec ses propres attributs : Minerve lui donna la sagesse, Mercure l'éloquence, etc., etc., et elle reçut le nom de *Pandore* (de *pan*, tout, et *dôron*, don). Quant à Jupiter, il lui

remit une boîte soigneusement fermée, en lui recommandant de la porter à Prométhée. Celui-ci, qui se défiait de quelque piége, ne voulut recevoir ni Pandore ni la boîte. Son frère, Épiméthée, fut moins prudent. Pandore devint son épouse, et la boîte fatale ayant été ouverte, il s'en échappa tous les fléaux, qui se répandirent à l'instant sur la terre. Quand Épiméthée voulut la refermer, il n'était plus temps : l'Espérance seule restait au fond de la boîte.

La *Boîte de Pandore,* et l'*Espérance qui est restée au fond,* sont de la part des écrivains l'objet de fréquentes allusions, sans parler des jeux de mots, des rapprochements plus ou moins piquants. C'est ainsi qu'un plaisant a dit : « Un dictionnaire est comme la *boîte de Pandore,* puisqu'il renferme tous les *mots* (maux). »

—

Bon souper, bon gîte et le reste.

Un des plus jolis vers de cette jolie fable de La Fontaine : *les Deux Pigeons,* qui offre le tableau le plus admirable de l'amitié.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux.
. . . .
. . . .
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucon, que réseaux.
Hélas! dirai-je, il pleut!
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?

Dans l'application, ces vers touchants servent à exprimer les inquiétudes que nous inspire le sort d'une personne aimée qui est absente.

Comme source de vers devenus proverbes, cette fable est une des plus riches après celle des *Animaux malades de la peste.* En voici quelques-uns :

. . . . Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi.
. . . .
Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
. . . .
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié).

Briarée, géant mythologique, fils du Ciel et de la Terre, qui avait cinquante têtes et cent bras. Il fut précipité dans la mer par Neptune, et enchaîné sous l'Etna par Jupiter, en punition de sa révolte. Toutefois, le maître de l'Olympe l'appela à son aide contre les Titans et le garda depuis auprès de lui.

Le nom de *Briarée* a passé dans la langue et est devenu une sorte de nom commun pour désigner un homme, ou même une chose dont les efforts, l'activité ou les effets semblent se multiplier.

—

Brouet noir (Le), mets spartiate qu'on mangeait en commun à Lacédémone, et qui était, suivant quelques auteurs, un mélange de graisse de porc, de sang, de sel, de vinaigre et de morceaux de viande. Ce mot est devenu le synonyme de ragoût exécrable. Pourtant, si l'on en croit Basnage, cette opinion n'était pas celle de la savante Mme Dacier, qui poussait l'*amour pour le grec* jusqu'à adorer le *brouet spartiate*, et à vouloir faire partager son goût à tous ses amis. Le jour qu'elle épousa M. Dacier, aussi fort en latin qu'elle l'était en grec (ce qui fit dire à un plaisant que c'était le mariage du grec et du latin), elle prépara de ses propres mains le mets héroïque, qu'elle servit aux gens de la noce avec une solennité respectueuse : tout le monde se crut empoisonné.

Les historiens prétendent que ce sont les exercices violents auxquels se livraient les jeunes Spartiates qui rendaient le brouet acceptable :

On conte, à ce sujet, qu'un monarque gourmand
De ce breuvage noir, qu'on lui dit excellent,
Voulut goûter un jour. Il lui fut bien facile
D'obtenir en ce genre un cuisinier habile.
Sa table en fut servie. O surprise! ô regrets!
A peine le breuvage eut touché son palais,
Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.
« On m'a trahi, dit-il, transporté de colère.
— Seigneur, lui répondit le cuisinier tremblant,
Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
— D'où vient que vous avez négligé de l'y mettre?
— Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
Les préparations que vous n'employez pas :
L'exercice, et surtout les bains de l'Eurotas. »

(BERCHOUX.)

Quoi qu'il en soit, ce mets est resté le symbole de la tempérance, de la sobriété, et se dit, dans l'application, d'un mauvais ragoût, d'une sorte d'arlequin dont on ne devine pas la composition.

Brûler n'est pas répondre, réponse de Camille Desmoulins à Robespierre, qui, dans une séance des Jacobins, proposait de lui administrer une correction paternelle en *brûlant* certains numéros du *Vieux Cordelier,* qui faisaient un appel à la clémence.

Les applications de ce mot n'ont guère lieu que dans des circonstances à peu près identiques.

—

Brûler ses vaisseaux, allusion à l'action hardie d'Agathocle, qui, débarqué en Afrique, incendia ses vaisseaux pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr, en leur enlevant tout moyen de retraite.

S'emploie chaque fois que l'on veut faire allusion à une résolution extrême, lorsqu'on s'est engagé de manière à ne pouvoir reculer.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Les plaisants de Rome, au temps des persécutions, qualifiaient les chrétiens de *gens à sarments* et de *gens à poteaux,* c'est-à-dire de gens bons à brûler. Cependant il se trouva de bonne heure, parmi les païens, des hommes d'esprit qui trouvèrent que . . . . .

—

Combien de gens qui, dans une discussion, au lieu d'en venir directement au fait, se noient dans des digressions interminables, et parlent de l'entrée d'Alexandre à Babylone à propos de mur mitoyen! « Mais, monsieur l'avocat, est-on tenté de dire, il s'agit . . . . ., et non de l'entrée triomphale du conquérant de l'Asie. »

—

Le virtuose avait débuté à Bruxelles, sur le théâtre de la Monnaie, de manière à charmer toutes les oreilles de nos voisins. Toute la Belgique retentissait du bruit de son nom. Cette réputation était venue jusqu'à nous; l'Opéra l'avait engagé à un prix fabuleux. Il arrive, il débute, il

chante; le parterre le siffle, et, le lendemain, dans tous les journaux on comparait sa réputation usurpée aux . . . . . du fabuliste, et ce vers était dans toutes les bouches :

. . . .

—

Quand quelque chose de très-grave obligeait le maître d'école à s'absenter momentanément de sa classe, il avait soin de confier la redoutable patoche au plus laborieux et au plus sage de ses élèves, en lui disant solennellement : « Je te la remets comme . . . . . . »

—

Celui qui veut vendre ses biens en viager est toujours rachitique, goutteux, asthmatique, et le reste; c'est la règle. Mais l'acte n'est pas plutôt passé par-devant notaire, que notre homme jette loin de lui ses . . . . . et retrouve la santé comme par enchantement.

—

Notre ascension au Mont-Blanc fut des plus accidentées et des plus périlleuses, et la descente encore plus pénible. Trois jours après, nous rentrâmes à l'hôtel, où l'on nous attendait avec une anxiété que je n'essayerai pas de vous décrire; les suppositions les plus alarmantes avaient circulé sur notre excursion. Comme le pigeon de la fable, est-il besoin de vous le dire? nous trouvâmes

. . . .

—

Dans les grandes entreprises, il y a presque toujours des dupeurs et des dupés, c'est-à-dire des . . . . . et des . . . . .

—

Le meilleur vin me paraît presque de la piquette dans un verre mal taillé, et j'avoue que je préférerais le . . . . . sur un émail de Bernard Palissy, au plus fin gibier sur une assiette de terre.

—

Les gens d'un naturel timide se risquent rarement dans quelque entreprise hasardeuse; jamais on ne verra ces sortes de caractères prendre une résolution hardie et . . . . .

C'est une remarque à faire que les villes très-commerçantes n'ont jamais montré grand souci de s'embellir par les arts et par les monuments. S'enrichir, gagner de l'argent, voilà le but où l'on vise. La plupart se contentent des . . . . . C'est là tout leur mérite et toute leur beauté.

—

M. le vicomte d'Arlincourt avait dédié dans son parc un bosquet à chacun de ses ouvrages. Comme il venait de composer une pièce qui avait été refusée par le comité du Théâtre-Français, et qu'il restait un dernier bosquet à baptiser, ses amis lui conseillèrent malignement d'appendre aux branches cette inscription : . . . . .

—

Tout enfant, j'étais très-peureux ; le bruissement d'une feuille m'effrayait la nuit au fond du jardin, et je rentrais précipitamment à la maison. Un jour que mon professeur m'avait expliqué un épisode de l'histoire de Syracuse, je pris la résolution, moi aussi, de . . . . . Je pénétrai en fermant les yeux au plus sombre de la forêt, et je revins lentement au château à pas mesurés. A partir de ce jour, je fus un Cid au petit pied.

—

Le chœur allemand, c'est le . . . . . de la musique, c'est un chanteur à cent voix obéissant à une seule volonté.

CINQUIÈME LEÇON

Caleb, personnage de la *Fiancée de Lammermoor*, de Walter Scott, devenu le type du serviteur fidèle et dévoué. Tout le caractère de Caleb éclate au moment où Edgar, son maître, s'éloignant pour aller se battre en duel avec le colonel Ashton, lui dit : « Vous n'avez plus de maître, Caleb ; pourquoi vous attacher à un édifice qui s'écroule ? — Je n'ai plus de maître ! s'écrie Caleb ; je n'ai plus de maître ! J'en aurai un tant qu'il existera un Ravenswood. Je suis votre serviteur, j'ai été celui de votre père, celui de votre aïeul, je suis né dans la famille, j'ai vécu pour elle, et je mourrai pour elle. »

Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose, devise célèbre de Basile dans le *Barbier de Séville*, comédie de Beaumarchais, acte IIe, scène VIII. Ce proverbe avait été formulé longtemps avant Beaumarchais; on le trouve dans Bacon. Voici ce passage littéralement traduit du latin : « Va! calomnie hardiment, et il en restera quelque chose. »

On fait à cette devise de Basile de fréquentes allusions, qui portent quelquefois aussi sur le nom seul de *Basile*.

—

Camille rasant les blés... Camille, reine des Volsques, vint au secours de Turnus et lui apporta l'appui de ses armes contre les prétentions d'Énée. A la fin du septième livre de son *Énéide*, Virgile fait un charmant portrait de cette jeune héroïne :

Dès l'enfance exercée aux joutes de Bellone,
Camille préférait, amante des combats,
La lance belliqueuse aux fuseaux de Pallas,
Les travaux de la guerre à des arts plus tranquilles.
Moins prompts sont les éclairs, et les vents moins agiles;
Elle eût, *des jeunes blés rasant les verts tapis,*
Sans plier leur sommet, couru sur les épis;
Ou, d'un pas suspendu sur les vagues profondes,
De la mer en glissant eût effleuré les ondes,
Et, d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure eût marché sur les eaux.

(Trad. de Delille.)

Le nom de la reine des Volsques occupe dans l'histoire et la poésie une belle place parmi les héroïnes guerrières, telles que Penthésilée, Bradamante, Clorinde, etc.; mais c'est moins à sa vaillance qu'à son incomparable légèreté à la course que les écrivains font allusion.

—

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Vers de la fable de La Fontaine *le Lièvre et les Grenouilles*. Dans les applications, les mots *gîte* et *songe* varient suivant les circonstances :

Car que faire en un LIT, *à moins que l'on n'y* DORME ?
Car que faire aux ROCHERS, *à moins que l'on ne* PLANTE ?

(Mme DE SÉVIGNÉ.)

—

Carte de Tendre, carte d'un pays imaginaire où mademoiselle de Scudéri place les héros de son roman de *Clélie* Dans ce roman, on voit représentés tous les héros de la répu

blique romaine naissante : Horatius Coclès, Mutius Scævola, Lucrèce, Brutus, tous se proposant des questions et des énigmes, et traçant des cartes géographiques sur ce fameux pays de *Tendre*, si justement ridiculisé par Boileau. On y voit le fleuve d'*Inclination*, ayant, sur la rive droite, les villages de *Jolis-vers* et d'*Épîtres-galantes*; sur la gauche, ceux de *Complaisance*, de *Petits-soins* et d'*Assiduités*; plus loin, sont les hameaux de *Légèreté* et d'*Oubli*, avec le lac d'*Indifférence*, d'où une route conduit au district d'*Abandon* et de *Perfidie*; mais en suivant le cours naturel du fleuve, on arrive à la ville de *Tendre-sur-Estime* et à celle de *Tendre-sur-Inclination*.

En littérature, quand on rappelle *la carte, le pays de Tendre*, c'est toujours sur le ton de la familiarité et de la plaisanterie.

—

Catilina est à nos portes. Voyez **Annibal est à nos portes.**

—

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

Vers de La Fontaine dans la fable *le Chat et le vieux Rat.*

Un chat, dont les ruses avaient rendu très-prudent le peuple souriquois, imagine un dernier stratagème,

Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine,
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

Se dit, dans l'application, de tout piége que l'on soupçonne.

—

Celui-ci est aussi Alexandre. Après la sanglante bataille d'Issus, Alexandre, accompagné de son ami Éphestion, étant allé rendre visite à la mère, à la femme et aux filles de Darius, qui étaient tombées en son pouvoir, Sysigambis adressa le salut à Éphestion, qu'elle prenait pour le roi, à la supériorité de sa taille et à l'éclat de son costume. Avertie de son erreur, elle se jeta en tremblant aux pieds du héros, qui la releva avec bonté

en lui disant : « Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, *celui-ci est aussi Alexandre.* »

Depuis, cette généreuse réponse est devenue en quelque sorte la légende de l'amitié.

Ce monsieur-là, sire, c'était moi-même.

Vers de l'épître de Clément Marot à François Ier, l'un des morceaux les plus spirituels du seizième siècle. Le poète, qui veut obtenir de l'argent de la munificence du prince, lui raconte qu'il a été dépouillé par son valet :

. . . .
J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde;
Au demeurant, le meilleur fils du monde[1].
Ce vénérable ilot fut averti
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume :
Si se leva plus tôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Puis vous la mit très-bien sous son aisselle,
Argent et tout, cela se doit entendre ;
Et ne crois point que ce fût pour la rendre,
Car oncques puis n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me happe
Saye et bonnets, chausses, pourpoint et cape.
De mes habits en effet il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi être,
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maître.
Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger mon conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledit valet, monté comme un saint George,
Et vous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eût su finer d'un sou.
Ce monsieur-là, sire, c'était moi-même.

Dans l'application, ce vers est une sorte d'épiphonème au moyen duquel on se met en scène, après avoir laissé quel-

1. Ce vers, si plaisant après l'énumération des belles qualités de ce valet, st devenu proverbe, et se répète encore tous les jours dans le même sens.

que temps le lecteur ou l'auditeur en suspens. C'était une des locutions favorites de madame de Sévigné, et l'application qu'elle en fait dans la phrase suivante, en écrivant à madame de Grignan le jour anniversaire de sa naissance, est aussi spirituelle que touchante : « Il y a aujourd'hui bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche : *ce monsieur-là, sire, c'était moi-même.* »

—

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Vers de Boileau dans le premier chant de son *Art poétique.*

Le législateur du Parnasse s'élève contre l'abus que les auteurs de son temps faisaient des descriptions inutiles :

Un auteur, quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales :
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Ces derniers vers sont la critique de la longue et fastidieuse description d'un palais que fait Scudéri dans le troisième chant de son *Alaric.*

En littérature, on fait allusion au vers de Boileau pour désigner l'abus des décors, des ornements dans quelque genre que ce soit, mais principalement en parlant d'un style pompeux et trop chargé d'images.

—

Cercle de Popilius. Le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, profitant de la minorité de Ptolémée Philométor, avait conquis déjà une partie de l'Égypte; Rome, jalouse de ces envahissements, envoya, comme ambassadeur, le consul Popilius Lænas (170 av. J.-C.), pour intimer au roi de Syrie l'ordre d'abandonner ses conquêtes. Le roi demandait à délibérer avec ses conseillers; mais le Romain, d'un geste impérieux, traça autour d'Antiochus un cercle sur le sable : « Avant de sortir de ce cercle, dit-il, rends-moi la réponse que je dois porter au sénat. » Le roi, stupéfait de cette injonction hautaine, et craignant d'ailleurs les armes de la puissante et ambitieuse république, se soumit humblement à tout ce qu'on exigeait de lui, et abandonna l'Égypte.

Depuis, le *cercle de Popilius* est resté une expression proverbiale que l'on emploie à propos de quelqu'un mis en demeure de prendre un parti et de se prononcer immédiatement.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Certaines imputations malveillantes, si fausses qu'elles soient, sont presque impossibles à détruire entièrement ; comme ces taches de graisse qui reparaissent plus ou moins quand on croit les avoir enlevées, elles ressemblent à la . . . . . : . . . . .

—

La pluie tombait à flots ; impossible de hasarder seulement un pied dans la rue. Ne sachant à quel expédient recourir, pour me sauver de l'ennui, je me mis à lire, car

. . . . ?

—

J'essayais de me fortifier au milieu d'un amas de preuves, de raisonnements ; je déterminais la limite jusqu'à laquelle je pourrais aller, mais, en deçà de laquelle je devrais rester ; en un mot, je traçais autour de moi un . . . . ., que je m'interdisais de dépasser.

—

Aujourd'hui Paris est devenu une ville inhabitable pour l'ouvrier et l'employé ; les moindres logements sont ornementés, décorés, sculptés :

. . . .

Mais les prétentions de messieurs les propriétaires croissent proportionnellement à ce luxe apparent. On demande deux mille francs de loyer à celui qui n'a que quinze cents francs d'appointements. Aussi, le soir, la plupart émigrent-ils vers les hauteurs de Montmartre, de la Chapelle ou de Belleville.

Le mot *domestique* a pour radical *domus*, maison ; c'est qu'autrefois le serviteur, le domestique était considéré comme faisant partie intégrante de la maison. A cet âge d'or, cette périphrase si connue aujourd'hui : « Faire danser l'anse du panier, » aurait été pour tous du sanscrit ou du chinois. De nos jours, messieurs les domestiques ont changé tout cela, et chez eux un . . . . . est aussi introuvable que le *rara avis* du poète latin.

—

Ses mains n'étaient point d'albâtre ; elles étaient de chair fraîche et vivante, d'une blancheur nuancée par un réseau de petites veines, où l'on sentait courir un sang vif et fluide. Je n'affirmerais point qu'elle . . . . ., comme la . . . . . du poète ; mais, à coup sûr, l'empreinte de ses pieds n'eût point effrayé Robinson dans son île.

SIXIÈME LEÇON

Ce sont là jeux de prince.

Hémistiche tiré de la fable de La Fontaine *le Jardinier et son Seigneur*. Le seigneur, sous prétexte de forcer un lièvre qui cause de légers dégâts dans le jardin du pauvre homme, y pénètre avec un attirail complet de chasse et y met tout en piteux état :

> . . . . Adieu, planches, carreaux ;
> Adieu, chicorée et poireaux ;
> Adieu, de quoi mettre au potage !
> . . . .
> Le bonhomme disait : *Ce sont là jeux de prince !*
> Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
> Firent plus de dégâts en une heure de temps
> Que n'en auraient fait en cent ans
> Tous les lièvres de la province.

Andrieux a reproduit cet hémistiche dans son conte du *Meunier Sans-Souci :*

> Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
> Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
> Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;

Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. *Ce sont là jeux de prince :*
On respecte un moulin, on vole une province.

Ces mots, *Jeux de prince,* se disent des fantaisies que se permettent les grands aux dépens des petits, les gouvernants aux dépens des gouvernés, les forts aux dépens des faibles, etc. Ils nous rappellent une particularité curieuse du passage de Christine de Suède en France. Cette reine assistait à une séance de l'Académie française. Le président, pour lui faire honneur, offrit de lui lire un article du fameux dictionnaire, alors en élaboration. On en était au mot *Jeu.* La lecture commença, et la savante Christine approuvait par un signe de tête gracieux la plupart des acceptions. On en vint à cette locution : *Jeux de prince.* Le drame sanglant de Fontainebleau, l'assassinat de Monaldeschi, datait à peine de quelques mois. Christine, malgré son sang-froid et l'empire qu'elle savait conserver sur elle-même dans les circonstances les plus critiques, parut visiblement embarrassée et ne tarda pas à lever la séance.

—

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Vers d'un opéra de Quinault (*Thésée*, acte V, scène VI). Égée, roi d'Athènes, aime Églé, jeune princesse élevée à sa cour, et veut l'épouser au mépris de la promesse qui l'engage lui-même à la magicienne Médée. Thésée, fils inconnu du roi, à qui il rend le plus éclatant service en faisant rentrer dans le devoir des sujets révoltés, aime aussi Églé et en est payé de retour ; mais la magicienne a conçu elle-même la passion la plus vive pour le jeune héros, et, par les menaces les plus effroyables, par les enchantements de son art infernal, elle veut contraindre sa rivale à déclarer à Thésée, de sa propre bouche, qu'elle est devenue insensible pour lui, sinon le héros va expirer. Églé consent à commettre ce mensonge ; mais, en présence de Thésée, l'affection l'emporte sur la prudence, et la jeune princesse laisse échapper son secret. Médée, irritée, conçoit alors l'horrible projet de se venger de tous, en faisant empoisonner le fils par le père. Mais au moment où Thésée reçoit la coupe fatale, Égée reconnaît son fils à l'épée qu'il porte au côté, et l'empêche de prendre le poison ; de plus il lui accorde la main de la belle Églé. En ce moment, la magicienne, déçue dans toutes ses espérances, apparaît sur un char traîné par des dragons volants :

Vous n'êtes pas encor délivrés de ma rage;
Je n'ai point préparé la pompe de ces lieux
Pour servir au bonheur d'un amour qui m'outrage;
Je veux que les enfers détruisent mon ouvrage;
C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Au même instant, le palais s'obscurcit, et les Athéniens s'imaginent être poursuivis par des fantômes. Mais Minerve entre alors sur la scène, et détruit tout l'effet des enchantements de Médée.

Ce vers est devenu proverbial pour caractériser la dernière vengeance, mais aussi la plus terrible, que l'on tire en s'éloignant d'une personne, d'une société, d'un pays, etc.; c'est, en quelque sorte, le trait du Parthe de la poésie.

Le jour même où mourut Louis XV, on avait publié à Versailles un dernier édit pour l'augmentation des impôts; le lendemain, on trouva ce vers au-dessous des affiches :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

—

C'est ainsi qu'on s'élève jusqu'aux astres; en latin, *Sic itur ad astra.* (Virgile, *Enéide*, liv. IX, v. 641.) C'est en ces termes qu'Apollon encourage le jeune Ascagne, fils d'Énée.

Dans l'application, ces mots sont une formule par laquelle on applaudit aux efforts de la jeunesse. C'est dans le même vers de Virgile que se trouve cette exclamation d'encouragement, que l'on adresse souvent à la jeunesse laborieuse : *Macte, puer!* courage, enfant!

—

C'est de vous qu'il s'agit; en latin, *Tua res agitur*, mots d'Horace qui, dans l'application, signifient que nous ne devons pas rester indifférents à un événement où, sans que nous nous en soyons rendu compte, souvent nos intérêts sont en jeu.

—

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Vers de Voltaire dans son épître à Catherine II :

Élève d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts;
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux :

Prête à ma faible voix des sons mélodieux!
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première :
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Ce vers, plus juste sans doute au temps de Voltaire qu'il ne l'est à notre époque, est demeuré célèbre, et l'on y fait encore quelquefois allusion.

—

C'est plus qu'un crime, c'est une faute. La politique, telle du moins que l'ont comprise le sénat romain en différentes circonstances, Louis XI, Machiavel, Catherine de Médicis, et, de notre temps, le prince de Talleyrand, s'écarte tellement des notions les plus élémentaires de la morale, elle a introduit un tel bouleversement dans le sens général des mots, qu'un dictionnaire particulier, à côté de celui de l'Académie, ne serait pas chose superflue pour l'intelligence de ses maximes. La morale s'écrie : « Chacun pour tous et tous pour chacun; » la diplomatie retourne cet adage de toutes pièces : « Chacun chez soi, chacun pour soi. » La grammaire dit : « Les mots sont les signes de nos idées; » la diplomatie répond : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Tous les traités de synonymes établissent une gradation marquée entre une *faute* et un *crime*, donnant l'un comme superlatif de l'autre; la diplomatie a renversé cette gradation; à ses yeux, un crime n'est qu'une peccadille en politique, mais une faute :

. . . . Quel crime abominable !

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger tout ce qu'il y a de fine politique, mais aussi de profonde immoralité dans cette phrase prononcée, dit-on, par le prince de Talleyrand après la sanglante exécution des fossés de Vincennes.

Ces mots se rappellent pour caractériser une action, une démarche qui joint l'odieux à la maladresse.

—

C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs; en latin, *Deus nobis hæc otia fecit* (Virgile, Églogue I, vers 6), mots que le poète met dans la bouche du berger Tityre, sous le nom duquel il raconte à un autre berger comment il a obtenu d'Auguste la restitution de son patrimoine.

Dans l'application, ces mots servent à exprimer la reconnaissance qu'on éprouve d'un service rendu.

C'est vous et non pour vous, adage qui se rendait en latin par les mots *Sic vos nōn vobis.* Voici l'origine de cette locution :

Auguste faisait célébrer à Rome des fêtes publiques qui furent interrompues par un orage; mais, dès le lendemain, le ciel s'éclaircit, les jeux recommencèrent, et Virgile traça le distique suivant sur la porte du palais :

Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane.
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

« Il a plu toute la nuit, le matin recommencent les spectacles publics : César partage avec Jupiter l'empire du monde. »

Auguste ayant voulu connaître celui à qui il devait ces vers flatteurs, Virgile ne se présenta pas, et un poète obscur, du nom de Bathylle, finit par s'en déclarer l'auteur. Il fut comblé d'éloges et largement récompensé. Piqué de voir un autre recevoir des honneurs qui lui étaient dus, bien qu'il ne les eût pas désirés, Virgile écrivit de nouveau les deux vers sur les murs du palais, et traça au-dessous celui-ci :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores.

De ces deux petits vers, Romains, je suis l'auteur,
Et cependant un autre en reçoit tout l'honneur.

Il y ajouta le commencement de quatre autres vers, dont les premiers mots étaient, pour chacun : *Sic vos non vobis*. Auguste exprima le désir de les voir achevés; Bathylle essaya vainement, et Virgile les compléta de la manière suivante :

Sic vos non vobis nidificatis, aves;
Sic vos non vobis vellera fertis, oves;
Sic vos non vobis mellificatis, apes;
Sic vos non vobis fertis aratra, boves.

Ainsi, mais non pour lui, l'agneau porte sa laine;
Ainsi, mais non pour lui, le bœuf creuse la plaine;
L'oiseau bâtit son nid pour d'autres que pour lui;
Et le miel de l'abeille est formé pour autrui.

Autre traduction citée par Victor Hugo dans *Marion Delorme* :

Ainsi, pour vous, oiseaux, au bois vous ne nichez;
Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruchez;
Ainsi, pour vous, moutons, vous ne portez la laine;
Ainsi, pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine.

Enfin Castil-Blaze, qui maniait la rime provençale avec au-

tant d'aisance que les chevaliers de la *gaie science*, a traduit ainsi les vers de Virgile :

Ploû, touta la nìu ploû, et lou matin li joya :
Ame César, Jùpin a partagea l'anchoya [1].
Yeu faguere li vers, l'autre aguet li-z-ounour.

Ansin vous, noun per vous, bioû, tirassas l'araire
Ansin vous, noun per vous, mousca, fasez lou mêu;
Ansin vous, noun per vous, môutoun, sias de lanaire;
Ansin vous, noun per vous, nisas, pichô-z-ôussèu.

Dans l'application, se dit des plagiaires, et, en général, de tous ceux qui s'attribuent le mérite d'une action qu'ils n'ont pas faite.

—

Cet animal est très-méchant : Quand on l'attaque il se défend.

Vers tirés d'une chanson burlesque intitulée *la Ménagerie*. Un charlatan fait en plein vent l'exhibition d'animaux curieux. Arrivé au léopard, il s'écrie :

Cet animal est très-méchant :
Quand on l'attaque il se défend.

Dans l'application, ces vers se disent plaisamment de celui qui se permet de riposter à une attaque quand il a cent bonnes raisons pour le faire.

—

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Vers qui termine le troisième acte d'*Iphigénie*, tragédie de Racine. Clytemnestre, mère d'Iphigénie et épouse d'Agamemnon, apprend que celui-ci va immoler la jeune princesse sur l'autel de Diane, pour obéir à la volonté du devin Calchas. Dans son désespoir, elle implore la protection d'Achille, à qui Iphigénie a été promise en mariage, et le héros lui répond :

Madame, à vous servir, je vais tout disposer;
Dans votre appartement allez vous reposer :
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez, du moins, croyez que tant que je respire
Les dieux auront en vain ordonné son trépas :
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Ce vers caractérise avec énergie la confiance absolue que l'on a dans la réalisation d'un événement.

1. *Partager l'anchois*, proverbe provençal qui signifie partager d'une manière très-égale.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Travaillez sans relâche, mon jeune ami; nourrissez-vous des lettres grecques et latines, c'est la moelle des lions et le pain des forts : . . . . .

—

Dans une note de leur *Villéliade,* Barthélemy et Méry ont dit avec malice : « Les douze députés du *Nord* se sont attelés au char de l'obscurantisme; ce ne sont pas eux qui feront dire à nos poètes :

. . . .

—

Enfin, me voilà entré en pleine convalescence; et mon médecin, qui me disait il y a un mois que la Parque n'en avait plus que pour quinze jours à filer! C'est le cas de retourner le fameux vers du poète et de dire :

. . . .

—

Dans les grandes chasses organisées pour le plaisir de certains petits rois de l'Afrique intérieure, plusieurs milliers d'hommes sont quelquefois employés à traquer les rhinocéros. Ceux-ci, en se voyant cernés, deviennent furieux et se précipitent dans toutes les directions, et malheur à ceux qui se trouvent sur leur chemin! Cent hommes restent parfois sur le terrain; mais, comme l'a dit La Fontaine,

. . . .

—

La vie que je mène chez ce riche châtelain est précisément celle qui convient à un malade: une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai. Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, et je dois dire de lui avec le poète : . . . . .

L'orateur se fera écouter avec attention et bienveillance, s'il montre que l'intérêt commun est blessé et que l'humanité est outragée dans l'action dont il demande justice. Pour qu'un intérêt particulier touche les autres hommes, il faut qu'ils y voient leur propre cause engagée et que chacun puisse se dire : . . . . .

—

J'éprouve, chers lecteurs, le besoin de vous faire la confidence d'une réflexion qui m'est venue dernièrement en voyant un cocher de fiacre mordu légèrement par son cheval, qu'il frappait sans pitié :

. . . .
. . . .

—

Comment les princes ne rechercheraient-ils pas la gloire qui vient des armes, quand les historiens, aussi bien que les poètes, ne cessent de leur crier : C'est par des victoires et des conquêtes que l'on se rend immortel, ... !

—

Le vrai, le beau, le juste, sont gravés en caractères indélébiles dans le cœur humain. Le code, qui est l'Évangile des hommes vivant en société, punit la fraude, le vol, l'abus de confiance, etc. ; d'autre part, des sociétés publiques, sagement établies, récompensent les actions vertueuses. Ici, il n'y a pas de capitulation possible avec les mots, et il ne serait pas permis de dire : . . , . .



SEPTIÈME LEÇON

Ceux qui vont mourir te saluent; en latin, *Morituri te salutant*, paroles que prononçaient, en s'inclinant devant la loge impériale, les gladiateurs qui défilaient dans le Cirque avant le combat, où presque tous, en effet, devaient trouver la mort.

Les scènes les plus lugubres de l'histoire ont leur parodie comme les œuvres les plus sublimes de la littérature. Le salut

suprême du gladiateur n'a pas échappé à ce sort, et, comme si les lauriers de Scarron avaient empêché la peinture de dormir, après le chef-d'œuvre si palpitant de M. Gérôme (*Ave, Cæsar...*), nous avons eu la toile spirituelle de M. Hamon, où les gladiateurs, transformés en escargots, défilent devant le Génie de la cuisine, et lui disent, avant de tomber dans la géhenne bouillante : *Ceux qui vont mourir te saluent.*

Dans l'application, ces mots expriment une résignation suprême.

—

Chambres de Denys, allusion à une particularité de la vie de Denys le Tyran, qui ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre, de peur d'y être égorgé.

On rappelle souvent en littérature cette précaution puérile dont s'entourait une tyrannie soupçonneuse.

—

Chapeau de Gessler. Gessler, bailli d'Albert I[er], empereur d'Allemagne, avait fait arborer le chapeau ducal sur la place publique d'Altorf, et prétendait obliger tous les Suisses à le saluer en passant. Guillaume Tell ayant refusé de se soumettre à cette humiliation, le gouverneur le fit arrêter, et, le sachant très-habile archer, le condamna à traverser d'une flèche une pomme placée sur la tête de son jeune fils, épreuve terrible dont Guillaume Tell sortit victorieux.

Les écrivains rappellent le *chapeau de Gessler* au sujet de mesures humiliantes auxquelles on refuse de se soumettre.

—

Char de feu d'Élie, char enflammé sur lequel le prophète Élie fut enlevé au ciel, et qui, dans l'application, caractérise l'enthousiasme qui nous emporte hors des limites ordinaires assignées aux inspirations de l'esprit humain.

—

Chemin de Damas. Voyez **Saint Paul.**

—

Chêne de Vincennes. Saint Louis, un des plus grands rois qu'ait eus la France, s'en allait quelquefois au bois de Vincennes, s'asseyait au pied d'un chêne et rendait la justice à tous ceux qui avaient des plaintes à lui porter, quelle que fût leur condition.

Cette circonstance est souvent rappelée par les écrivains.

Cherchant quelqu'un à dévorer; en latin, *Quærens quem devoret*, expression de saint Pierre pour peindre les embûches que le démon tend aux âmes; application facile.

—

Cheval de Caligula. On sait que Caligula, un des hommes les plus extravagants qui aient porté la couronne, s'étant pris de passion pour son cheval, nommé *Incitatus*, en fit son favori, lui monta une maison magnifique, lui donna des meubles et des serviteurs pour recevoir splendidement ceux qui venaient le visiter; enfin, que ce fou le faisait souvent manger à sa table, et lui servait lui-même de l'orge dorée.

En littérature, on rappelle la folle élévation du cheval de Caligula, quand on veut qualifier quelque acte d'extravagance de la part de quelqu'un, et particulièrement d'un homme au pouvoir.

—

Cheval de Job, allusion à l'un des plus sublimes passages de la Bible, offrant une magnifique description du cheval. Dieu qui veut faire éclater sa puissance aux yeux de son serviteur Job, lui dit : « Est-ce toi qui as donné au cheval sa force et son courage? As-tu orné son cou d'une crinière flottante? Il bondit aussi léger que la sauterelle, et son hennissement est la voix de la terreur. Il frappe du pied la terre, et se rit du glaive qui menace sa poitrine. Les flèches volent, les piques étincellent et, de son pied irrité, il creuse le sol. Mais la trompette sonne : il hennit, il bondit, il flaire de loin la bataille et dit : Allons! »

Les écrivains rappellent le *cheval de Job*, et surtout ce cri d'ardeur guerrière : *Allons!* chaque fois qu'ils ont à peindre un courage bouillant, impatient de se jeter au milieu des périls.

—

Cheval de Séjan. Fameux dans l'histoire romaine, le cheval de Séjan est resté proverbial parmi nous; mais, il y a plus de dix-huit cents ans, il était déjà passé à l'état de dicton chez les Romains, qui avaient coutume d'appeler *cheval de Séjan* toute chose dangereuse à posséder. Le fait est que la *jettatura* moderne est distancée, même à Naples, par ce terrible *jettatore* à quatre pieds de l'ancienne Rome. On sait que son maître fut étranglé par ordre de Tibère; mais ce que l'on sait moins généralement, c'est que tous ceux qui le possédèrent moururent également de mort violente. Ainsi, il appartenait à Dolabella, lorsque celui-

ci, assiégé par Cassius, fut contraint de se donner la mort; mais, à peine en possession du fatal *Arzel* (c'est-à-dire marqué d'une balzane au pied droit de derrière), Cassius, se croyant perdu à son tour, se perça de son épée. D'autre part, vaincu à la bataille navale d'Actium, Marc-Antoine le montait, lorsque, fuyant à Alexandrie avec Cléopâtre, il se tua pour ne pas tomber vivant dans les mains d'Octave. Cléopâtre entrait donc à peine en possession du funeste héritage de son amant, lorsqu'elle eut recours au suicide célèbre qui devait la soustraire au vainqueur. Enfin Nejidus, dernier propriétaire de ce cheval de malheur, fut précipité par lui et noyé dans un fleuve. »

—

Cheval s'étant voulu venger du cerf (Le), titre d'une fable de La Fontaine, dans laquelle le cheval implore le secours de l'homme pour se venger d'une injure que le cerf lui a faite. L'homme accepte, s'élance sur le dos du cheval, et le cerf perd la vie; mais, quand le cheval veut remercier son vengeur, l'homme, qui a reconnu l'utilité du fier et vigoureux animal, le garde pour son service.

La morale de cette fable s'applique à ceux qui, pour la satisfaction d'une passion aveugle, s'exposent aux plus fâcheuses conséquences.

—

Chevaux de Diomède. Diomède, roi de Thrace, qui vivait aux temps fabuleux, nourrissait ses chevaux de chair humaine; il fut vaincu par Hercule, qui le donna lui-même en pâture à ses propres chevaux.

En littérature, on fait quelquefois allusion à cette sorte de loi du talion.

—

Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Vers de Boileau (*Art poétique*, chant II). Boileau trace les règles de l'ode, et achève d'en préciser le caractère et le génie par ce vers resté proverbe. Toutefois, pour bien saisir la pensée de l'auteur, il ne faut entendre par ces mots qu'un désordre apparent, sous lequel se dissimule habilement une liaison savante dans les idées, que la réflexion découvre.

Dans l'application, le vers du poète caractérise ces désordres savamment étudiés pour produire plus d'effet; il se dit quelquefois en parlant de la femme, négligée à force d'être simple, mais dont l'ensemble n'offre qu'un attrait plus piquant.

Chien qui lâche sa proie pour l'ombre (Le), titr d'une fable de La Fontaine dans laquelle un chien, voyant réfléchie dans l'eau la proie qu'il emporte, lâche celle-ci pour l'ombre.

Dans l'application, le *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, est l'image de ceux qui abandonnent un bien, un avantage réel, pour courir après l'incertain.

—

Chimère (La). Voyez **Bellérophon.**

—

Chi va piano va sano; chi va sano va lontano, proverbe italien signifiant : Qui va doucement va sûrement; qui va sûrement va longtemps.

—

Colombe apportant le rameau d'olivier, allusion à un passage de la Bible, quand la colombe sortie de l'arche apporta dans son bec un rameau d'olivier vert, qui était pour Noé le gage de la paix que Dieu faisait avec la terre, c'est-à-dire avec les hommes.

Dans l'application, la colombe avec son rameau d'olivier est devenue un symbole d'alliance et de réconciliation.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

On se souvient du bruit que fit, à son apparition, la fameuse bête du Gévaudan ; mais aujourd'hui encore on ne s'accorde pas sur son individualité. Était-ce une louve, un loup-cervier, ou quelque lionne venue des déserts de l'Afrique? Les historiens sont divisés à cet égard. Tout ce que l'on sait, c'est que la bête affamée parcourait sans cesse les forêts et les campagnes, ...

—

Nous sommes partis du même point, vous et moi, il y a une dizaine d'années ; pourquoi n'ai-je pas suivi le

même chemin que vous? Oui, la vraie vie est en province, et ceux qui courent, bride abattue, sur le pavé de Paris, ...

—

Rien de plus pittoresque que la demeure d'un artiste. Vous entrez, et voici la symétrie que vous admirez dans cet intérieur : Un bonnet de police fièrement campé sur la tête d'une Vénus, un châle qui se drape sur le dos d'un Hercule, un vieux sabre rouillé pendu à la ceinture d'un saint Vincent de Paul; et, en voyant ces rapprochements comiques, on se rappelle son Boileau et on est tenté de dire à l'artiste :

. . . .

—

Le maître de la critique est à la campagne depuis une semaine ; mais son compte rendu hebdomadaire n'y perd pas une ligne. On peut se le figurer écrivant assis à l'ombre d'un tilleul de son jardin, et assistant par la pensée aux représentations de l'Opéra ou du Théâtre-Français. C'est une image de . . . . . Seulement, il s'agit de savoir si les arrêts du critique sont aussi justes que ceux du fils de la reine Blanche.

—

Napoléon était là, à cheval, l'œil ardent et comme éternel, avec cette figure calme, antique, impériale, et passant en revue, insoucieux du destin, les gardes qui défilaient devant lui. Il les envoyait alors en Russie, et les vieux grenadiers fixant sur lui leurs regards avec une gravité prophétique, avec un dévouement sombre et terrible, fiers d'aller au-devant de la mort, semblaient lui dire : . . . . .!

—

Depuis que ce maudit chien est en ma possession, il m'est arrivé plus de malheurs que dans tout le reste de ma vie. Je suis tenté de croire que, par un effet de métempsycose, c'est le . . . . . qui revit sous la forme de Médor.

—

Tout Paris est aujourd'hui en démolition ; on ne rencontre que vieilles maisons abattues et arrachées de

leurs fondements ; un tuyau de cheminée coudoie une corniche, un pilastre gît près d'une colonne abattue. Si Boileau lui-même revenait dans cette Lutèce qu'il connaissait si bien, il ne dirait certainement pas :

. . . .



HUITIÈME LEÇON

Colonne conduisant les Hébreux dans le désert, colonne de feu ou de fumée qui dirigeait les Hébreux dans le désert de Sin, et à laquelle on compare souvent ce flambeau intérieur qui éclaire l'homme à travers le désert de la vie, sur une route semée d'écueils, pour le faire arriver à un but difficile à atteindre.

—

Commençons par Jupiter ; en latin, *Ab Jove principium* (Virgile, Eglogue III, vers 60). Deux bergers, Ménalque et Damète, se portent un mutuel défi à qui fera entendre le chant le plus poétique, et prennent pour juge un troisième berger, Palémon. C'est Damète qui ouvre la lutte : « Muses, dit-il, *commençons par Jupiter* ; Jupiter remplit toutes choses... »

Dans le langage ordinaire, ces mots signifient : Commençons par le principal ; ils répondent à notre proverbe : *A tout seigneur tout honneur.*

—

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Vers de la fameuse prophétie de Joad. (*Athalie*, acte III, scène VII.)

> Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille :
> Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !
> Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.
> *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?*
> Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
> Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
> Des prophètes divins malheureuse homicide :
> De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
> Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Le grand prêtre, rempli de l'esprit prophétique, montre sous ce voile transparent la corruption, les crimes futurs du jeune Joas, et l'abîme d'opprobre où doit tomber Jérusalem.

—

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?

Vers de la fable de La Fontaine *le Loup et l'Agneau :*

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— *Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?*
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.

Se dit pour se disculper d'une faute qu'on s'est trouvé, par le temps et par l'éloignement, dans l'impossibilité de commettre.

—

Comment peut-on être Persan? allusion à l'exclamation qui termine une des pages les plus spirituelles des *Lettres persanes* de Montesquieu. Cette locution est si pittoresque, si souvent rappelée, et la lettre qui lui sert de cadre est un modèle d'observations si justes et si fines, qu'au lieu d'en donner une sèche analyse, nous n'hésitons pas à la citer tout entière. Rico écrit, de Paris, à son ami Ibben, à Smyrne : « Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan Chose admirable! Je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne pas m'avoir assez vu. Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux.

Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût seulement regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan : Ah! ah! monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! *Comment peut-on être Persan ?* »

Dans les applications que l'on en fait, cette interrogation exprime plaisamment la surprise que fait éprouver l'aspect d'une personne appartenant à une classe ou à une nationalité qui excite notre curiosité.

—

Compagnons de Cadmus (Les). Suivant les légendes grecques, Cadmus est le fondateur de Thèbes. Arrivé en Béotie, il tua un dragon monstrueux qui avait dévoré ses compagnons et en sema les dents, dont renaquirent des soldats, qui s'entr'égorgèrent aussitôt.

Les *dents du dragon* qui se transforment en hommes, et les *compagnons de Cadmus* qui s'entre-tuent, ont laissé en littérature un souvenir légendaire que rappellent souvent les écrivains.

—

Compagnons d'Ulysse (Les). Ulysse, à son retour de Troie, ayant été poussé par la tempête sur les côtes de l'île où régnait la fameuse magicienne Circé, celle-ci, qui voulait retenir le héros dans ses États, métamorphosa tous ses compagnons en pourceaux, en leur donnant un breuvage enchanté.

Les allusions que l'on fait à cette singulière métamorphose ont lieu le plus souvent dans l'ordre des choses morales, pour caractériser l'abrutissement qui succède quelquefois à l'intelligence.

—

Conseil tenu par les rats, titre d'une fable où La Fontaine met en scène des rats qui prennent une décision héroïque, fort avantageuse pour le salut de la république, mais que personne n'ose mettre à exécution, car il ne s'agit de rien moins que d'attacher un grelot au cou du terrible Rodilard,

L'Attila, le fléau des rats.

. . . .

La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta.

On fait allusion au *Conseil tenu par les rats* pour caractériser ces assemblées où se prennent des résolutions excellentes, mais tout à fait inapplicables, ou dont personne n'ose assumer sur soi la responsabilité.

—

Contez-nous un de ces contes que vous contez si bien, formule d'invitation qui se reproduit souvent dans les *Mille et une Nuits*, et que l'on répète quelquefois sur le ton de la plaisanterie pour prier quelqu'un de raconter quelque chose.

Ces mots nous rappellent une anecdote assez curieuse : Le traducteur des *Mille et une Nuits* habitait le quartier des Écoles. A la sortie d'un bal, au milieu d'une nuit glacée d'hiver, une troupe de jeunes étudiants — cet âge est sans pitié — passant sous les fenêtres du savant orientaliste, se mirent à crier de toutes leurs forces : « Monsieur Galland! Monsieur Galland! » Celui-ci, réveillé en sursaut, passa un léger vêtement, et, tout grelottant, apparut à sa fenêtre : « Monsieur Galland, si vous ne dormez pas, *contez-nous donc un de ces contes que vous contez si bien.* »

—

Continence de Scipion, allusion à un trait célèbre de la vie de ce grand capitaine, qui fit rendre à son fiancé une jeune Celtibérienne, fort belle, que ses soldats avaient faite prisonnière et qu'ils lui avaient amenée.

—

Contraires se guérissent par les contraires (Les); en latin, *Contraria contrariis curantur*, maxime que la médecine classique, la médecine des écoles, oppose à celle qui est devenue le drapeau de l'homœopathie : *similia similibus*, les semblables par les semblables.

L'application de ces mots est facile.

—

Cor de Roland, cor fameux du paladin Roland, lequel était d'ivoire et rendait des sons effrayants. Cerné dans la vallée de Roncevaux, le neveu de Charlemagne sonna de son cor avec tant de force qu'il se rompit les veines du cou.

Les écrivains font de fréquentes allusions à l'Oliphant, nom que les chroniqueurs ont donné au cor du vaillant chevalier.

Cordonnier, pas plus haut que la chaussure; en latin, *Ne, sutor, ultra crepidam.* Ce mot fut adressé par Apelle à un cordonnier qui, après avoir critiqué justement un détail de chaussure dans un tableau que le grand peintre avait exposé, se croyait apte à juger les autres parties du chef-d'œuvre.

Dans l'application, ces mots sont une leçon à l'adresse de ceux qui veulent porter un jugement sur des choses au-dessus de leur portée. Ce proverbe était très-souvent cité dans l'ancienne Athènes.

—

. . . . Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Vers de la fable de La Fontaine *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre,* qui signifient, dans l'application, qu'il en prend mal aux écrivains, mais surtout aux fripons et aux méchants, de se faire la guerre entre eux.

—

Coup de pied de l'âne (Le), allusion à la fable de La Fontaine *le Lion devenu vieux.* Le roi des forêts, vieux et décrépit, est étendu sans force et presque sans vie au fond de son antre, *pleurant son antique prouesse.* Les animaux accourent successivement pour se venger :

> Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
> Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.

Enfin l'âne lui-même vient ajouter un dernier outrage :

> Ah ! c'est trop, dit le lion, je voulais bien mourir;
> Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

Dans l'application, le *coup de pied de l'âne* se dit des insultes que les faibles, que les lâches prodiguent à une puissance tombée.

—

Courbe la tête, fier Sicambre..., paroles que saint Remi adressa à Clovis. Voyez **Adore...**

—

Croyez-en celui qui en a fait l'expérience; en latin, *Experto crede*, expression à laquelle on ajoute ordinairement *Roberto :* Croyez-en Robert.

L'application est facile.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Maintenant, comment a-t-il pu se faire que, de ce point de départ, je sois arrivé où je suis ? Comment l'agneau s'est-il changé en loup, le lilas en chardon, le ramier en hibou, ...? Comment, sans trop d'invraisemblance, eût-on pu m'accuser d'apporter dans ma critique tous les défauts contraires à toutes les qualités que j'avais alors ?

—

Partout, en politique, en littérature, dans les arts, deux partis sont presque toujours en présence, les Gibelins et les Guelfes, les classiques et les romantiques, les gluckistes et les piccinistes. Si l'un des deux camps se croit plus faible que l'autre, ne pouvant triompher par la force, il cherche à semer la division dans le camp opposé, afin que ses adversaires en viennent à s'entre-tuer les uns les autres comme . . . . .

—

Le . . . . . est le sort de toutes les royautés tombées, dans quelque ordre d'idées que ce soit : on souffrait de leur élévation, on se venge quand elles sont humiliées.

—

Les Orientaux disent dans leur langage imagé : « Le bien mal acquis remplit la bouche de gravier. » Le dogme chrétien est plus sévère encore, puisque ce gravier passe de la bouche du père dans celle des enfants, et qu'aucun de ceux auxquels on reproche une faute paternelle n'a le droit de dire :

. . . . ?

—

Il n'est personne qui ne se croie obligé d'avoir son opinion politique ; et, cependant, combien il en est à qui l'on pourrait dire : Mêlez-vous de vos affaires, de votre commerce, de ce qui est à votre portée : . . . . .

Nos romanciers nous ont mis depuis longtemps au régime du poison. Nous ressemblons aux . . . . . : le roman moderne a fait de nous ce qu'avait fait d'eux la baguette de Circé.

—

Il y a aux colonies trois classes distinctes, mais qui se rapprochent sous bien des rapports : les blancs, les gens de couleur et les noirs esclaves. Chacune de ces trois classes demande à être examinée séparément ; mais un auteur qui respecte les nuances débutera toujours par les blancs : . . . . .

NEUVIÈME LEÇON

Dans la queue le venin, traduction française du proverbe *In cauda venenum*, que les Latins avaient formulé par allusion au dard venimeux qui termine la queue du scorpion.

Ces mots se disent généralement d'un discours, d'une lettre, etc., qui, débutant sans fiel et sans malice, ne caresse d'abord que pour mieux blesser ensuite.

—

Dans son chapitre des chapeaux, passage de Molière dans sa comédie du *Médecin malgré lui* :

SGANARELLE.

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

Dans l'application, qui est toujours plaisante, ces mots se disent quand, pressé d'indiquer à quelle source on a puisé une citation, un argument, on se trouve dans l'impossibilité de le faire.

Dé est jeté (Le), le sort en est jeté; en latin, *Alea jacta est*, mots que César, décidé à entrer en révolte ouverte contre le sénat romain, prononça avant de franchir le Rubicon, rivière qui marquait la limite entre l'Italie et la Gaule cisalpine, et qu'on ne pouvait franchir avec une légion ou même une cohorte, sans être considéré comme sacrilége ou parricide.

Dans l'application, ces mots se disent d'une résolution hardie.

—

Déjà brûle le palais d'Ucalégon, voisin du nôtre; en latin, *Jam proximus ardet Ucalegon* (*Énéide*, liv. II, v. 311). Énée raconte à Didon que, s'apercevant que Troie est en flammes, et que le palais d'Ucalégon, son voisin, brûle déjà, il se hâte de quitter la ville.

Cette locution s'emploie pour faire entendre qu'on est menacé d'un danger qui en a déjà frappé d'autres dans la situation desquels on se trouve soi-même.

—

Délices de Capoue (Les). Après la bataille de Cannes, Annibal, à la tête de son armée victorieuse, alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue, ville qui offrait le séjour le plus délicieux de toute l'Italie. Là, suivant quelques historiens, ses soldats s'amollirent et perdirent toute leur ancienne valeur.

Ces mots, *délices de Capoue*, sont restés dans toutes les langues modernes pour désigner une accalmie morale où les ressorts du corps et de l'esprit se détendent et s'amollissent. C'est l'application qu'en a faite le P. Lacordaire dans les lignes suivantes : « L'histoire de tous les succès est l'histoire d'Annibal à Capoue. On s'oublie, on s'endort, on s'enivre; le poison lent de la mollesse détend tous les ressorts de l'activité; et l'être, qui n'est rien que par l'activité, se dissout peu à peu dans l'ignominie d'un lâche sommeil. »

—

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Voyez **Bâtons flottants.**

—

Démon familier de Socrate. Socrate se prétendait, dit-on, inspiré par un génie particulier qu'il nommait son *démon*, et qui lui suggérait toutes ses résolutions, tous les principes de sa philosophie et de sa conduite.

On fait fréquemment allusion au *démon* ou au *génie de Socrate*.

Dents du dragon. Voyez **Compagnons de Cadmus.**

—

Depuis l'œuf; en latin, *Ab ovo*, c'est-à-dire dès le principe, dès l'origine, depuis le commencement. La vulgarisation de cette locution remonte à Horace, qui loue Homère d'avoir su tirer toute l'*Iliade* d'une seule scène, d'un seul événement du siége de Troie — la colère d'Achille — sans avoir eu besoin, pour grossir son poème, de remonter jusqu'à la naissance d'Hélène, cause de la guerre, et qui, suivant la mythologie, était née de l'œuf de Léda.

Mais il y a une autre manière d'éxpliquer cette expression devenue proverbiale : *Ab ovo usque ad mala*, depuis l'œuf jusqu'aux pommes, était un proverbe né des habitudes de table chez les Romains. Le repas commençait presque toujours par des œufs et se terminait par des fruits. Horace lui-même dit, en parlant du chanteur Tigillus : *Il aurait chanté depuis l'œuf jusqu'aux pommes*, c'est-à-dire pendant toute la durée du repas.

Ces mots sont souvent cités par nos écrivains.

—

Derniers Romains (Les), nom sous lequel on désigne plus particulièrement Brutus et Cassius, qui furent l'âme de la conspiration dont César périt victime, et qui, après avoir combattu dans les plaines de Philippes contre les ennemis de la liberté romaine, se donnèrent la mort pour ne point survivre à sa perte.

Ces mots s'emploient tantôt sérieusement, tantôt ironiquement, pour désigner tous ceux qui conservent la tradition d'un passé qu'ils sont presque seuls à représenter.

—

Dés du juge de Rabelais (Les), allusion à un des passages les plus spirituellement critiques du livre de Rabelais, où il personnifie les façons un peu sommaires avec lesquelles on rendait la justice à cette époque. Bridoie, aïeul du Brid'oison de Beaumarchais et du Grippeminaud de La Fontaine, a passé sa longue vie à appointer des procès à la grande satisfaction des plaideurs. Il se voit, sur la fin de sa carrière, appelé à donner les motifs d'un arrêt contre lequel on s'est inscrit. Bridoie n'y comprend rien; il a, dans ce cas comme dans tous les autres, appliqué la méthode dont il s'est toujours bien trouvé; cependant il se ravise; peut-être *se sera-t-il trompé de dés.* A ce mot on se récrie : « des dés! qu'est-ce à dire?... Expliquez-vous. » Le bon Bridoie s'explique en disant comme quoi il a deux sortes de dés, des gros et des petits, selon l'importance du procès; il avoue

que sa longue expérience lui a démontré qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de juger sainement les causes, et qu'il pense que tous ses confrères, et ceux-là même qui lui demandent compte de sa conduite, n'en usent pas autrement Que si cette fois il y a eu erreur, elle ne prouve pas contre sa méthode, au fond; c'est une simple méprise dans la forme, une malheureuse confusion de dés que l'on doit pardonner à son grand âge. Il faut avouer que la satire ne s'est jamais montrée ni plus vive, ni plus douce, ni plus ingénieuse. C'est une bonne fortune de la gaieté de Rabelais.

Les *dés de Bridoie* sont, dans l'application, une des mines les plus riches où la littérature puise ses allusions.

—

Des mots longs d'une toise; en latin, *Sesquipedalia verba* (Horace, *Art poétique*, v. 97). Le législateur du Parnasse latin trace les règles du style : « Le héros de la tragédie ne doit employer, s'il veut que ses malheurs touchent le cœur du spectateur, ni paroles ampoulées, *ni mots longs d'une toise.* »

Racine a mis très-plaisamment cette hyperbole dans la bouche de Petit-Jean, personnage des *Plaideurs* :

> Ils me font dire aussi *des mots longs d'une toise,*
> De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.

Cette locution s'emploie pour caractériser les grands mots, les périphrases prétentieuses, les expressions et les images ampoulées.

—

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Vers célèbre de Corneille dans sa tragédie d'*Héraclius*, acte IV, scène v. Pour parvenir au trône, Phocas immole à son ambition Maurice, empereur d'Orient, ainsi que tous ses fils. Héraclius, le plus jeune de ceux-ci, échappe au massacre de sa famille, grâce à sa nourrice Léontine, qui pousse le dévouement jusqu'à livrer son propre fils Léonce au tyran, afin de sauver l'héritier de l'empire. Phocas prend Léonce pour le véritable Héraclius, le fait mourir, et, voulant récompenser le prétendu service que lui a rendu Léontine, il lui confie son propre fils Martian pendant une expédition qu'il entreprend contre les Perses et qui dure trois années. Au retour de Phocas, la nourrice, comptant sur l'impossibilité de distinguer, après une telle absence, entre des enfants d'âge si tendre, remet au tyran le jeune Héraclius et garde Martian, qu'elle élève sous le nom de son fils Léonce. Cependant

de vagues rumeurs apprennent à Phocas que le dernier rejeton de Maurice est vivant, et il veut le sacrifier à sa sûreté. Héraclius, qui connaît le secret de sa naissance, et que Phocas veut contraindre à un hymen incestueux, apprend à l'usurpateur que Léonce est son fils, mais sans se découvrir lui-même. Phocas, en proie à la plus cruelle perplexité, fait venir la nourrice, et lui demande l'éclaircissement de ce mystère. C'est alors que Léontine, forcée de parler, mais sachant le sort qui attend l'héritier de Maurice, répond à Phocas :

> *Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses :*
> L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur.

Ce vers fameux est passé en proverbe, et, bien qu'on le rappelle toujours sous une forme plaisante, il exprime avec une grande énergie l'embarras qu'on éprouve quelquefois à se décider entre deux choses, deux résolutions ou deux personnes qui nous attirent également.

—

Dieux s'en vont (Les), allusion à la chute du paganisme. Ce mot est généralement attribué à l'historien Josèphe, et l'on y fait de fréquentes allusions pour exprimer la décadence d'une institution, d'un ordre de choses qui a joui pendant longtemps d'une autorité et d'un prestige incontestés.

Voyez **Pan est mort.**

—

Dindon de la fable (Le), allusion à un passage de la fable de Florian *le Singe qui montre la lanterne magique.*

> Un jour qu'au cabaret son maître était resté
> (C'était, je pense, un jour de fête),
> Notre singe en liberté
> Veut faire un coup de sa tête.
> Il s'en va rassembler les divers animaux
> Qu'il peut rencontrer dans la ville :
> Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
> Arrivent bientôt à la file.

Chacun s'installe; voilà notre Jacqueau qui se met en besogne, place un verre peint dans la lanterne, et fait défiler toutes les merveilles de la création aux regards de ses spectateurs; mais ceux-ci ont beau s'écarquiller les yeux : les chats eux-mêmes n'aperçoivent rien.

> *Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose*
> *Mais je ne sais pour quelle cause*
> *Je ne distingue pas très-bien.*

Maître Jacqueau n'avait oublié qu'un point,

C'était d'éclairer sa lanterne.

Ces vers se rappellent ironiquement pour faire comprendre au narrateur qu'il n'est pas clair, et que, lui aussi, il a oublié d'*éclairer sa lanterne.*



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

A tort ou à raison, on prétend que la femme, en écrivant une lettre, ne dévoile le fond de sa pensée que dans le post-scriptum; s'il s'agit d'un trait malicieux, c'est alors surtout que l'on peut dire : . . . . .



Je m'aperçus que je m'étais un peu avancé en m'appuyant sur l'autorité de Montesquieu; je le compris mieux encore au sourire ironique de mon interlocuteur, et je lui sus gré de ce qu'il ne m'invitait pas à préciser la page où se trouvait ma citation. J'avoue franchement que, s'il avait poussé l'indiscrétion jusque-là, je lui répondais : . . . . .



A l'époque des disputes entre les réalistes et les nominaux, Abailard, appelé pour cause d'hérésie devant le concile de Sens, aperçut parmi ses juges Gilbert de la Porrée, qui devait être, quelques années plus tard, accusé lui-même d'hérésie et appelé à son tour devant le concile de Paris. L'illustre théologien, très-versé dans les lettres latines, et qui était dans le secret des idées de son adversaire, lui dit sur un ton prophétique : . . . . .



Dès qu'un écrivain est arrivé au fauteuil académique, il s'y repose de ses veilles passées et s'y endort molle-

ment sans songer à de nouveaux lauriers. Le fauteuil, voilà . . . . . pour la plupart de nos immortels.

—

Le bonhomme, sous son indifférence apparente et son enveloppe grossière, cachait de la finesse et de la pénétration ; jamais il ne commit la moindre imprudence. Un instinct presque infaillible, une sorte de . . . . . paraissait l'inspirer dans toutes ses actions.

—

Chaque année, le 5 mai, anniversaire de la mort de Napoléon Ier, on voit errer dans Paris quelques vieillards vêtus d'un uniforme usé et presque gothique, *au colbach fauve et pelé*, suivant l'expression de M. Th. Gautier. Ils se rendent d'un pas lent et triste aux Invalides. Ces . . . . . d'une grande époque inspirent encore le respect et l'admiration.

—

Un almanach qui ne veut pas déchoir dans l'estime du public doit prophétiser la pluie, le temps variable, le beau temps et la sécheresse trois cent soixante-cinq jours à l'avance. Mais le Nostradamus se tire facilement de la difficulté ; pourvu qu'il ne fasse pas geler les rivières en juillet et rougir les cerises en décembre, il peut s'en rapporter à la décision des . . . . . pour annoncer le temps qu'il fera à un jour donné.

—

Quelle était la nature de l'Égérie de Numa ? Rien de plus simple, dira un critique ; c'est un conte fait à plaisir par Numa pour donner plus d'autorité à ses réformes politiques.— Ce n'est pas cela, répondra un second ; la nymphe Égérie est une simple allégorie dont s'est servi Numa pour faire comprendre que le bienfait de ses institutions devait être rapporté aux dieux. Un troisième survient : La nymphe Égérie n'est que le produit d'une hallucination. Un quatrième : Vous n'y êtes point, cette Égérie ne peut avoir été qu'une somnambule, n'est-ce pas le cas de dire au lecteur, dans le conflit de toutes ces opinions diverses :

. . . . ?



DIXIÈME LEÇON

Diomède blessant une déesse. Diomède, un des héros de la guerre de Troie, combattant contre Énée, blessa dans les ténèbres Vénus, qui venait protéger son fils en l'enveloppant d'un nuage.

Les écrivains font de fréquentes allusions à cet épisode mythologique, et nous allons en donner ici une application des plus heureuses, que nous devons à la plume fine et attique de M. Sainte-Beuve :

« Un jour, après les graves attaques qu'il s'était permises contre madame de Staël, M. Michaud se rencontra avec elle chez madame Suard, qui, en bonne personne qu'elle était, se disposait à jouir de l'embarras. M. Michaud, apostrophé assez vivement par madame Suard sur ses anciennes vivacités de plume, se tira de sa position fausse en disant : « Que voulez-« vous, madame? nous combattions dans la mêlée et dans les « ténèbres; je n'ai pas la fatuité de me comparer à l'un des « héros de l'Iliade, il m'est pourtant arrivé le même malheur « qu'à Diomède : *j'ai blessé dans la nuit une déesse.* » Madame de Staël sourit, et, ce que n'eût pas fait une déesse, elle pardonna. »

—

Diviser pour régner; en latin, *Divide et impera,* maxime politique du peuple romain, mise en pratique par Louis XI, et qui fut aussi celle de Machiavel.

S'emploie pour faire entendre que la division qu'on sait répandre parmi ses ennemis est un moyen d'accroître sa propre force.

—

Dix-huit brumaire (Un), allusion au changement de gouvernement opéré par le général Bonaparte à son retour d'Égypte. Le Directoire fut dissous, et le pouvoir exécutif confié à Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos.

En politique, en littérature et même dans les circonstances ordinaires de la vie, ces mots signifient faire un coup d'État, opérer avec violence et promptitude un changement radical dans un ordre de choses établi.

Dompter les superbes; en latin, *Debellare superbos*. Voyez **Épargner les vaincus**.

—

Double visage de Janus. Janus est une divinité latine sur le caractère et les attributions de laquelle les mythologues ont beaucoup varié. Les traditions les plus répandues le représentent comme un ancien roi, sinon comme le plus ancien roi du Latium. Saturne, chassé du ciel, se réfugia en Italie, où Janus lui accorda une généreuse hospitalité et l'associa même à l'empire. En reconnaissance, Saturne le doua de toutes les vertus d'un bon roi, avec le don de se rappeler le passé et de lire dans l'avenir. C'est pourquoi Janus est toujours représenté avec deux visages.

Le *double visage de Janus* est resté proverbial pour caractériser tout ce qui présente deux aspects opposés, surtout en parlant des personnes.

—

Douleur, tu n'es pas un mal! devise des stoïciens, disciples de Zénon, qui ne voient pas le mal dans les souffrances physiques, mais dans les seules infirmités de l'âme.

Dans l'application, ces mots expriment que l'on fait consister la vertu et le bonheur dans la possession d'une âme également insensible à la volupté et à la douleur, affranchie de toutes les passions, supérieure à toutes les craintes, inaccessible à toutes les faiblesses.

—

Dragon du jardin des Hespérides, monstre mythologique à sept têtes, qui était préposé à la garde des pommes d'or du jardin des Hespérides.

En littérature, les allusions à cette fiction mythologique sont de trois sortes; elles se rapportent tantôt aux *Pommes d'or*, tantôt au *Jardin*, tantôt au *Dragon* lui-même. J.-J. Rousseau, racontant une de ses fredaines de jeunesse, rappelle d'une manière piquante ces trois allusions :

« Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout à la fois est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces *pommes* étaient au fond d'une dépense, qui, par une jalousie élevée, recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison, je montai sur la maie pour regarder dans le *jardin des Hespérides* ce précieux fruit dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pour-

rait atteindre : elle était trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès; enfin je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très-doucement : déjà la pomme touchait à la jalousie, j'étais prêt à (1) la saisir... Malheureusement le *dragon* ne dormait pas : tout à coup la porte de la dépense s'ouvre, mon maître en sort, croise les bras, me regarde et me dit : Courage !... La plume me tombe des mains. »

Le *Dragon préposé à la garde de la toison d'or* est une allusion qui se fait à peu près dans les mêmes circonstances.

—

Du Capitole à la roche Tarpéienne il n'y a qu'un pas. A Rome, le Capitole, où les vainqueurs montaient en triomphe, était situé près de la roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les criminels.

Au figuré, cette phrase signifie que le plus brillant succès peut être aussitôt suivi d'une chute éclatante.

—

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Vers de Molière, dans l'*École des Femmes*, acte III, scène II. Par mesure de précaution, Arnolphe, qui se croit sur le point d'épouser Agnès, lui trace à l'avance les devoirs de la femme mariée :

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage;
A d'austères devoirs le rang de femme engage.
. . . .
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Ce vers, si comique dans la bouche d'Arnolphe, est l'objet de fréquentes applications.

—

**Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.**

Vers de Voltaire dans sa tragédie de *Mahomet*. Le prophète

(1) Ici, *prêt à* est une faute que condamne impérieusement la syntaxe. Jean-Jacques a voulu dire qu'il était *sur le point de*, et non *disposé à*, consentant à saisir la pomme pour la croquer ensuite. Ce serait une naïveté dont le citoyen de Genève était incapable. Eh bien, malgré toutes ces raisons, nous préférons la locution prépositive *prêt à*, qui nous paraît, dans ce passage, plus coulante, plus naturelle, plus harmonique.

vient d'exposer à Zopire ses projets de révolution religieuse.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! C'est donc toi dont l'audace
De la terre, à ton gré, prétend changer la face?
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi :
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

On peut, sans témérité, supposer que ces deux vers sont la paraphrase poétique de la réponse faite par Éléonore Galigaï à ses juges, qui lui demandaient de quel charme elle s'était servie pour dominer l'esprit de la reine : « De l'ascendant qu'une âme forte a sur l'esprit d'une balourde. »

De toutes les applications qu'on a faites du distique de Voltaire, voici assurément la plus plaisante : Lekain, le grand acteur, fut trouvé un jour chassant sur les terres d'un riche seigneur. Un garde l'aborde et lui demande de quel droit il se permet de chasser sur les plaisirs de monseigneur. Le célèbre tragique prend une pose théâtrale et répond fierement :

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

— Ah! monsieur, c'est différent, répond le pauvre garde-chasse, stupéfié par l'ampleur magistrale que l'acteur avait mise à déclamer les deux alexandrins; excusez, je ne savais pas.

—

Du pain et les jeux du cirque ou **Du pain et des spectacles**; en latin, *Panem et circenses* (Juvénal, satire X, vers 80). Voilà tout ce que demandaient les Romains de la décadence, c'est-à-dire du blé au forum et des spectacles gratuits. Quant à la liberté, on n'y pensait plus.

Dans l'application, ces mots désignent la dégradation morale d'un peuple.

—

Échelle de Jacob, échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, lorsque, pour se soustraire à la colère de son frère Ésaü, il se rendait chez son oncle Laban. S'étant couché dans un lieu

désert, nommé depuis Béthel, il s'endormit, et vit une échelle dont le pied s'appuyait sur la terre et dont le haut touchait au ciel. Des anges montaient et descendaient le long de cette échelle, et, en même temps, Dieu prédisait à Jacob que sa postérité serait nombreuse comme la poussière de la terre.

Les allusions à l'*échelle de Jacob* sont très-variées et appartiennent surtout au langage philosophique; le plus souvent, l'extrémité de cette échelle, c'est l'idéal, auquel n'arrive le génie qu'après avoir gravi péniblement tous les échelons inférieurs. Cette image est une des allusions les plus élevées et les plus poétiques de toutes celles qui se rencontrent en si grand nombre dans les archives du christianisme.

En voici un des plus beaux exemples que nous offre la littérature moderne : « Le vrai contrat social, celui dont Dieu lui-même est le souverain, ne se résilie pas dans la poussière de ce globe. Au contraire, il se renoue, se recompose et se développe indéfiniment plus haut, de vertu en vertu, de sainteté en sainteté, de grandeur en grandeur, dans une société toujours croissante et toujours multipliante, pour multiplier les adorations par les adorateurs, les forces par les facultés, les vertus par les œuvres dans cette *échelle ascendante par laquelle monta le Jacob symbolique*, et qui rapproche du Dieu de vie ses hiérarchiques créations. » (LAMARTINE.)

—

Écuries d'Augias. Augias, roi d'Élide et l'un des Argonautes, possédait des étables, renfermant trois mille bœufs, qui n'avaient pas été nettoyées depuis trente ans. Hercule, étant arrivé dans ses États, lui proposa de nettoyer ses écuries, ce que le héros fit en un seul jour, en détournant le fleuve Alphée, dont il dirigea les eaux à travers les étables.

Les *Écuries d'Augias* sont restées célèbres, et l'on fait de fréquentes allusions à ce *travail* d'Hercule.

Voici une circonstance où cette allusion a donné lieu à une équivoque plaisante. A l'occasion d'un de ces petits débats qui troublent quelquefois nos communes rurales, un maire, parlant, au sein du conseil municipal, d'un de ses administrés récalcitrants, s'était écrié : « Que Simon Breloque ne m'échauffe pas la bile ! S'il en fait trop, j'irai voir le sous-préfet, et je *balayerai les écuries d'Augias!* » Or, demeurait précisément dans la commune un petit fermier qui s'appelait Auzias, nom assez commun dans le Midi. Cet Auzias possédait une écurie, comme

tous les cultivateurs quelque peu aisés. Le propos lui fut redit, et l'agita si terriblement qu'il passa deux nuits sans fermer l'œil. Le surlendemain, il vint trouver le maire, un énorme balai à la main, et lui dit confidentiellement : « Monsieur le maire, si vous trouvez mon écurie malpropre, ayez la bonté de me le dire; mais ne me faites pas l'affront de la balayer vous-même. »

—

Éducation d'Achille, allusion à la manière forte et virile dont ce héros fut élevé par le centaure Chiron. Celui-ci exerçait son élève aux fatigues de la chasse, le conduisait à travers les précipices au-devant des lions et des ours, dont il lui donnait à boire le sang et à sucer la moelle. Au retour de ces luttes terribles, il lui enseignait l'astronomie, la botanique, la médecine, la musique, etc.

Dans l'application, ces mots : *Éducation d'Achille, moelle des lions*, caractérisent ces éducations fortes qui développent les grands talents et les mâles caractères.

—

Élevez vos cœurs; en latin, *Sursum corda,* paroles qui, à la messe, précèdent le chant de la préface, et annoncent l'élévation. Cette locution est souvent employée par le P. Félix dans la chaire de Notre-Dame, et les applications qu'il en fait sont toujours heureuses : « Imaginez ce que sera une société où chacun garde un cœur tourné vers Dieu et un amour montant vers lui; une société où tout semble crier par la voix des hommes et la voix des choses : *Sursum corda!* Par ces élévations et ces essors de l'amour ramené vers son centre, tous les cœurs vont en haut, tous les amours montent à Dieu; et ce *sursum corda* de l'homme et de la société qui s'élève, c'est le progrès moral, et avec lui et par lui le vrai progrès humain. »

Les allusions à ces mots ont lieu dans le style noble; c'est une invitation à se dégager des sentiments vulgaires et purement matériels.

—

Empereur doit mourir debout (Un); en latin, *Decet imperatorem stantem mori,* mots de l'empereur Vespasien, qui, malade et sentant sa situation désespérée, fit un suprême effort pour se lever, et expira entre les bras de ses officiers.

Louis XVIII, dans les derniers jours de sa vie, a dit un mot qui rappelle les paroles de Vespasien. Malgré le dépérissement

de ses forces, il continuait de se montrer en public et dans les conseils. Le 25 août 1824, jour de la Saint-Louis, il répondit au comte d'Artois, son frère, qui lui conseillait de ne pas recevoir: « Un roi de France meurt, mais il ne doit pas être malade. »

Dans l'application, le mot de l'empereur romain se rappelle pour faire entendre qu'il y a des situations où la maladie elle-même ne permet pas le repos. C'est ainsi que le grand Arnauld répondait à Nicole, qui lui conseillait d'apporter quelque trêve à ses travaux : « Me reposer! eh! n'avons-nous pas pour cela l'éternité? »

—

Encelade, géant mythologique, fils de la Terre et du Tartare, qui prit la fuite lorsque ses frères les Titans furent vaincus par les dieux de l'Olympe; mais, comme il traversait la Sicile, Jupiter le foudroya et l'ensevelit sous l'Etna.

La Fable attribue les éruptions de ce volcan aux mouvements d'Encelade lorsqu'il essaye de se retourner sous la masse épaisse et brûlante qui le recouvre. Ce rapprochement, que l'on fait entre les tressaillements intérieurs du volcan et les convulsions d'un homme enseveli vivant au centre d'une fournaise inextinguible, est une des figures les plus frappantes qu'offre la mythologie, qui est si riche en ce genre de beautés.

En littérature, les allusions à Encelade se rapportent le plus souvent aux mouvements sociaux, aux bouleversements politiques.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Durant les premiers mois du mariage, ce fut, entre M. et Madame J'ordonne une sorte de république ; l'autorité était sagement pondérée de part et d'autre. Plus tard, la république devint une monarchie absolue tempérée par des chansons, c'est-à-dire que le mari pouvait encore, de temps en temps, se permettre quelques petites observations. Mais un jour Madame J'ordonne éclata tout à coup par un . . . . . qui plaça toute l'autorité entre ses mains.

Le vieillard avait dans sa cave un quartaut de vin fin, qu'il ne dégustait que dans les grandes occasions. Aussi le précieux tonnelet était-il placé dans un petit caveau attenant au cellier et dont lui seul avait la clef. Il veillait sur ce trésor, comme le . . . . .

—

Chaque matin, lord Wellington pouvait se voir sous la forme d'un Achille de bronze, ce qui est un réveil fort agréable. Malheureusement le noble duc ne jouissait que d'une popularité très-problématique, et la populace ne ressentait pas de plaisir plus vif que celui de briser ses vitres à coups de pierre. C'étaient les gémonies à côté du Panthéon, ...

—

Quelque carrière que vous embrassiez, proposez-vous un but élevé, et mettez à son service une constance inébranlable. . . . . . : voilà toute la philosophie.

—

On sait qu'en jouant le *Malade imaginaire*, Molière fut pris sur la scène d'un crachement de sang, avant-coureur de sa mort. Malgré les conseils de ses amis, il s'était obstiné à figurer dans cette représentation. On eût dit que, à l'exemple de cet . . . . ., il avait voulu . . . . .

—

La France peut être considérée comme . . . . . de l'Europe : elle ne fait pas un seul mouvement que tout ne s'en ressente, depuis la Méditerranée jusqu'aux terres polaires.

ONZIÈME LEÇON

Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus, réponse aussi pittoresque que juste du roi Pyrrhus à ceux de ses généraux qui le félicitaient sur une victoire remportée sur les Romains, mais chèrement achetée. On a fait de cette phrase célèbre une application extrêmement plaisante. Le poète Dorat, attribuant à la cabale la froideur avec laquelle

on avait accueilli une de ses pièces, conçut l'idée de se faire soutenir par des admirateurs d'office. Il remplissait la salle aux dépens de sa propre bourse, et il se ruina complétement à ce manége. Ce fait était bien connu, et tout le monde en plaisantait le vaniteux auteur. A chaque nouveau demi-triomphe obtenu ainsi, on lui prêtait malicieusement le mot de Pyrrhus : « *Encore une victoire pareille, et je suis ruiné.* »

Ces mots se rappellent pour caractériser tout succès onéreux.

—

Enfer du Dante (L'), allusion à la première partie de la trilogie dont se compose la *Divine Comédie* : l'enfer, le purgatoire et le paradis. Cet enfer comprend neuf cercles concentriques, et chaque cercle se divise en vallées, en enceintes, où sont dispersés les damnés suivant la nature et l'énormité des crimes qu'ils ont commis. L'imagination du poète a épuisé tout ce que la souffrance peut offrir de plus varié et de plus terrible. « Là, dit-il, des soupirs, des plaintes, des gémissements profonds se répandent sous un ciel qui n'est éclairé d'aucune étoile. Mille langages divers, des cris de désespoir et de rage, d'affreux hurlements, des voix rauques ou retentissantes, produisent un bruit impétueux, dont ce brouillard perpétuel est agité comme le sable soulevé par le vent et la tempête. »

Dans l'application, ces mots : l'*Enfer de Dante,* expriment le *nec plus ultra* de la douleur, de la torture, etc.

—

Enfin Malherbe vint....

Hémistiche de l'*Art poétique* de Boileau, chant 1er.

L'auteur vient de parler des premiers essais de la poésie française :

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois;
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.

Après avoir passé en revue les différents poètes qui ont contribué à

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

il arrive à Malherbe, et lui adresse un hommage qui tient presque de l'enthousiasme :

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

Dans l'application, ces mots expriment la satisfaction produite par l'avénement d'un progrès, d'une réforme, dans quelque ordre d'idées que ce soit.

—

En mourant, il revoit en souvenir sa chère Argos; en latin, *Dulces moriens reminiscitur Argos* (*Énéide*, livre X, vers 782), mots prononcés à propos d'Anthor, le compagnon d'Hercule, l'ami d'Évandre, qui, dans un combat contre Mézence, reçoit un trait mortel destiné au héros troyen.

Si le pathétique est ce qui émeut le cœur et dispose à répandre des larmes, qu'y a-t-il de plus touchant que le tableau de ce jeune guerrier qui, percé d'un trait mortel, se soulève péniblement et semble chercher du regard sa douce patrie à laquelle il veut envoyer un dernier adieu ! La peinture et la sculpture se sont souvent inspirées de cet épisode d'une profonde mélancolie.

—

Épargner les vaincus; en latin, *Parcere subjectis* (*Énéide*, livre VI, vers 852). Énée, descendu aux Enfers, voit passer sous ses yeux les ombres des héros et des générations futures; son père Anchise lui montre l'avenir brillant réservé au peuple romain :

« O Romain, s'écrie-t-il, voici ton rôle : Soumettre l'univers à tes lois; épargner les vaincus, dompter les superbes. »

Parcere subjectis et debellare superbos.

On fait de ce vers une double application :
Épargner les vaincus — *Dompter les superbes.*

—

Épée de Damoclès. Damoclès, un des courtisans de Denys de Syracuse, vantait constamment le bonheur de son maître. Celui-ci, en homme d'esprit qu'il était, entreprit de faire comprendre à Damoclès, par une allégorie, quelles sont les jouissances de la grandeur. Il l'invita un jour à prendre sa place dans un festin, et ordonna à ses serviteurs de le traiter comme lui-même. Damoclès s'enivrait de son bonheur, quand tout à coup, levant les yeux, il aperçut au-dessus de sa tête une épée lourde et très-aiguë, qui n'était suspendue que par un crin de cheval. La coupe, encore pleine, échappa des mains du naïf courtisan, qui comprit aussitôt ce que c'est que le bonheur d'un tyran.

Dans l'application, l'*Épée de Damoclès* est le danger qui peut frapper un homme au milieu d'une apparente prospérité.

Épée de Roland, allusion à l'épée, la fameuse Durandal, du neveu de Charlemagne. Sur le point de périr dans la vallée de Roncevaux, et ne voulant pas que l'instrument de ses exploits, de son épopée glorieuse, tombe entre les mains d'indignes ennemis, il essaye vainement de la briser, et en frappe un coup si terrible qu'il ouvre à travers le rocher une brèche qui a conservé le nom de *Brèche de Roland.*

Les écrivains font souvent allusion à l'*épée de Roland.*

—

Épiménide. Voyez **Sommeil d'Épiménide.**

—

État dans un État (Un); en latin, *Imperium in imperio.* Dans l'application, se dit surtout d'un parti politique qui cherche à se mettre au-dessus des lois communes, et qui lutte avec le pouvoir constitué.

—

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
Qui depuis....

Vers de *Britannicus,* tragédie de Racine. Agrippine, dans un long entretien, cherche à reprendre son empire sur Néron, à qui elle rappelle les sacrifices qu'elle s'est imposés, les intrigues auxquelles elle s'est livrée, les crimes même qu'elle a commis pour écarter Britannicus du trône et en préparer le chemin à Néron :

J'eus soin de vous nommer. . . . .
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix ;
Je fus sourde à la brigue et crus la renommée :
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
Qui depuis..... Rome alors estimait leurs vertus.

Dans l'application, cette réticence, beaucoup plus énergique que l'expression même, caractérise fortement ceux dont la situation actuelle offre un contraste frappant avec leur passé.

—

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Vers de Delille dans son poème des *Jardins,* chant IV. Après avoir donné quelques conseils sur la manière d'orner les habitations champêtres, l'auteur recommande de respecter les ruines, les monuments antiques, dans lesquels il trouve un poétique contraste avec les embellissements modernes, et en même temps un enseignement philosophique :

L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque, attachent les regards ;

Par eux, le cours des ans est marqué sur la terre.
Détruits par les volcans, ou l'orage, ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses, qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Les applications sont toujours plaisantes Dernièrement deux ruines se rencontrèrent sur le Pont-Neuf; c'était Pierrot et Arlequin, mais vieux et cassés: Pierrot avait une jambe de bois, et Arlequin était guidé par un caniche; Pierrot reconnut Arlequin, et tous deux s'assirent sur un banc à l'ombre de la statue de Henri IV. On voyait à leurs mouvements qu'ils parlaient de l'ancien temps. Tout à coup vinrent à passer le Vaudeville et la Comédie-Bouffe bras dessus bras dessous. Celle-ci, apercevant nos deux invalides, dit à son gai compagnon en riant elle-même aux éclats:

Vois *ces deux grands débris se consolant entre eux.*

—

Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.

Vers de Racine, le fils, dans son poëme de la *Religion*, où le poëte parle des nids des oiseaux, des soins qu'ils apportent à élever leurs couvées, et surtout à les défendre :

Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Réchauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.

Dans l'application, ce vers se dit principalement de la femme, chez qui la faiblesse naturelle n'exclut pas le dévouement et l'intrépidité.

—

Et de Caron, pas un mot, trait philosophique qui termine le dialogue de Lucien : *Caron, ou les Contemplateurs.* Caron, le nocher des enfers, a obtenu de Jupiter la faveur de venir passer un jour sur la terre, pour y étudier vivants ces hommes dont il n'a jamais connu que les ombres. Mercure lui sert de guide, et, afin d'embrasser la terre d'un seul coup d'œil, ils montent au sommet de quatre montagnes qu'ils ont

entassées, comme autrefois les géants pour escalader le ciel. Caron assiste alors à un spectacle tout à fait nouveau pour lui : il voit les hommes, poussés par leurs passions, se livrer des combats sanglants sous de vains prétextes, s'abandonner à tous les plaisirs et à tous les excès, commettre une foule d'actions ridicules ; il ne peut s'empêcher de rire de leur ardeur furieuse à acquérir ce métal jaunâtre qui n'excite que son mépris ; il s'étonne de leur insouciance, de leur oubli de la mort qui les menace à chaque instant, et il termine ainsi : « Ce que c'est que les malheureux humains ! On n'entend parler chez eux que de rois, de briques d'or, d'hécatombes, de combats ; *et de Caron, pas un mot.* »

Mme de Sévigné, qui était plus lettrée que ne le sont d'ordinaire les femmes, et qui n'était pas étrangère à la langue d'Homère et à celle de Virgile, usait et abusait de la locution : *Et de Caron pas un mot* ; mais l'emploi qu'elle en fait est rarement juste. Il est probable que son professeur Ménage lui avait parlé de ce passage de Lucien sans lui en indiquer la source.

Cette réflexion philosophique, si profondément sensée, a passé dans la langue, et marque, dans quelque ordre d'idées que ce soit, l'oubli de la chose principale, de ce qui devrait surtout appeler l'attention et l'intérêt.

—

Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Vers de la fable de La Fontaine : *les Femmes et le Secret.*

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Se dit, dans l'application, de certains défauts naturels chez les femmes, défauts dont beaucoup d'hommes ne sont pas exempts.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Autrefois, les navigateurs les plus intrépides osaient à peine s'éloigner de quelques lieues des côtes, faute

de pouvoir se diriger sur l'immensité des mers. Enfin . . . . ., et les courses à travers l'océan n'épouvantèrent plus personne.

—

On ne doit jamais profiter de la détresse d'un ennemi pour lui imposer des lois trop dures : . . . . ., voilà la devise de tous les honnêtes gens.

—

Le vieux parti russe, celui que l'on appelle particulièrement le parti moscovite, n'a pas encore pardonné aux Romanoff d'avoir transporté à Saint-Pétersbourg le centre du gouvernement. Il boude, il ne va jamais à la cour, il reste dans ses terres ; c'est un . . . . .

—

Dans une visite au Jardin des Plantes, je vis une lionne qui avait l'air mélancolique des nouveaux détenus. C'était triste à voir comme elle semblait regretter les sables brûlants de ses déserts ; on eût dit qu'elle . . . . .

—

Qui n'a vu des combats de coqs? Qui n'a été frappé de l'acharnement avec lequel ces gallinacés, l'œil en feu, la crête en sang, les plumes hérissées, se précipitent l'un contre l'autre? Ils luttent jusqu'à ce que l'un des deux combattants tombe vaincu ou se dérobe par la fuite à la colère de son ennemi. C'est pour eux, assurément, que le poète a dit :

. . . .

—

Aujourd'hui chacun parle de fortune, d'avantages, d'avancement, de plaisir, de jouissances ; personne ne songe à ce qui suivra la mort : . . . . .

—

Au moyen âge, la féodalité avait une puissance telle qu'il lui est arrivé plusieurs fois de faire trembler la royauté; c'était un . . . . .



DOUZIÈME LEÇON

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Vers de l'ode fameuse de Malherbe à Dupérier sur la mort de sa fille. Le poète cherche à consoler son ami en lui rappelant que tous, petits et grands, sont sujets à la mort :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier :
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Souvent l'application de ces vers n'est que plaisante; c'est ainsi qu'un écrivain du commencement de ce siècle a dit de l'invasion désastreuse du calembour dans toutes les classes de la société :

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

On sait, en effet, que Louis XVIII se complaisait à ce genre d'esprit.

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

Vers qui termine plaisamment le petit poème de Voltaire intitulé la *Vanité*. C'est une de ces spirituelles boutades qui coûtaient si peu à l'esprit malin du poète, et si cher à ceux qu'elles atteignaient. Lefranc de Pompignan avait, en pleine Académie, signalé Voltaire comme un philosophe dangereux. Il expia cruellement cette courageuse attaque : six mois durant, il fut accablé de sarcasmes en vers et en prose. On connaît cette épigramme :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

Et ce vers décoché contre ses *Cantiques sacrés*.

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Chaque courrier arrivant de Genève apportait un pamphlet contre le téméraire Pompignan. Enfin, le petit poème intitulé la *Vanité* fut le coup de grâce :

. . . .
La terre a vu passer leur empire et leur trône ;
On ne sait en quel lieu florissait Babylone ;
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec la ville entière a péri dispersé ;
César n'a point d'asile où sa cendre repose...
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

—

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Vers de la *Phèdre* de Racine, acte II, scène v.

Phèdre, femme de Thésée, confie à Hippolyte, fils de ce prince et d'une première épouse, les craintes que lui fait concevoir la longue absence de Thésée, parti pour une expédition dangereuse. Hippolyte lui répond :

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore ;
Peut-être votre époux voit encore le jour ;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur ; puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu nous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Ce vers célèbre a passé dans la langue, où il désigne, non pas la mort, comme dans le texte que nous venons de citer, mais des passions jalouses, telles que la haine, l'envie, et surtout la rapacité unie à la ténacité.

—

Et le combat cessa faute de combattants.

Vers de Corneille dans sa tragédie du *Cid*, acte IV, scène III. Le Cid fait au roi de Castille le récit de son combat avec les Maures, dont les deux rois lui ont rendu leur épée. Presque tous les ennemis gisent sur le champ de bataille, et le vers cité est une sorte d'éloquent épiphonème à ce récit considéré comme un chef-d'œuvre.

Les applications que l'on fait de ce vers sont presque toujours plaisantes : « On nous servit à déjeuner cinq douzaines d'huîtres ; il fallait voir comme chacun portait la main au plat. Enfin il ne resta plus au fond que de l'eau salée,

Et le combat cessa faute de combattants. »

Et les champs où fut Troie, traduction d'un vers de Virgile : *Et campos ubi Troja fuit* (*Énéide*, livre III, vers 2). Énée raconte à Didon la dernière nuit de Troie; la ville est en flammes, tous ceux qui ont échappé au désastre sont réunis autour du héros troyen : « Alors, dit-il, je quitte en pleurant les rivages de la patrie, le port hospitalier *et les champs où fut Troie.* »

Ce vers plein de tristesse et de mélancolie est resté l'expression la plus éloquente de la douleur des peuples chassés de leur patrie détruite; il rend admirablement l'émotion que l'on éprouve en face de ruines, de débris rappelant une splendeur passée.

Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie; en latin, *Et in Arcadia ego*, inscription remarquable par sa poésie et sa simplicité, mise sur un tombeau où repose un berger d'Arcadie, et qui, dans l'application, exprime le regret qu'un exilé éprouve en songeant aux belles campagnes où il a passé ses premières années.

Notre grand peintre Poussin a traduit ce retour vers les beaux jours de la vie sur une toile qui est considérée comme un chef-d'œuvre.

Et moi aussi je suis peintre! en italien : *Anch' io son pittore!* mots que le Corrége, jeune encore et inconnu, prononça dans le premier élan d'une noble ambition, à la vue d'une peinture de Raphaël.

Dans l'application, cette exclamation, qui marque la confiance en soi, est le cri d'une vocation qui se révèle soudainement et d'une manière irrésistible, le mouvement spontané d'une âme tout à coup illuminée de l'irruption du charme senti, du ravissement éprouvé, du beau perçu.

Et moi aussi, si j'étais Parménion, réponse que fit Alexandre à Parménion, qui lui conseillait d'accepter les offres brillantes de Darius après la bataille d'Issus, en lui disant : « J'accepterais si j'étais Alexandre. — *Et moi aussi, si j'étais Parménion.* »

Dans l'application, cette réponse sert à marquer une différence de caractère, une ambition plus élevée chez celui qui l'emploie, pour répondre à celui qui n'aperçoit qu'un intérêt secondaire dans une question.

Et moi, suis-je sur un lit de roses? réponse sublime de l'empereur du Mexique, Guatimozin, qui, étendu sur des charbons ardents par ordre de Fernand Cortez, entendait son ministre, soumis au même supplice, pousser des plaintes et des gémissements.

S'emploie pour faire entendre à quelqu'un qu'il n'est pas le seul à supporter les ennuis, les fatigues, la responsabilité d'une commune entreprise.

—

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Vers de Corneille dans sa tragédie de *Cinna*, acte II, scène I. Auguste fait part à Cinna et à Maxime de son intention d'abdiquer l'empire :

L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre.
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Ce beau vers, que Racine faisait admirer à ses enfants, exprime énergiquement la satiété, le dégoût de l'homme parvenu au faîte des honneurs et de la puissance, et cette idée est toujours celle qu'il rend dans les applications que l'on en fait.

—

Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Début de la *Henriade*, de Voltaire :

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Dans l'application, ce vers signifie qu'on a sur une chose des droits indiscutables.

—

Et pourtant elle tourne! en italien, *E pur si muove!* mot de Galilée à propos du mouvement diurne de la terre. Comme cette découverte du grand astronome semblait être en contradiction avec un passage bien connu des Écritures, il fut condamné à se rétracter. Galilée obéit à la sentence, mais en s'écriant avec toute la conviction du génie : *Et pourtant elle tourne!*

Dans l'application, cette phrase sert à affirmer énergiquement une vérité qu'on sent, dont on est convaincu, mais qu'on est impuissant à démontrer, ou qui soulève des objections qu'on ne peut résoudre.

—

Être ou n'être pas; en anglais, *To be or not to be*, premier vers du fameux monologue dans lequel Hamlet discute avec lui-même sur la probabilité de la vie future. Voyez *That is the question*.

S'emploie, par analogie, pour caractériser une alternative redoutable.

—

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Vers de l'ode fameuse de Malherbe à Dupérier sur la mort de sa fille. Le poète cherche à consoler son ami en lui rappelant que tous, jeunes et vieux, sont également sujets à la mort :

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Il existe, au sujet de ces deux vers, une petite anecdote qui ne pèche pas par l'invraisemblance, et qu'on ne lira pas sans intérêt. Malherbe avait d'abord écrit :

Et *Rosette* a vécu ce que vivent les roses.....

Le typographe commit une coquille équivalente presque à un trait de génie :

Et *rose elle* a vécu.....

C'était substituer une métaphore gracieuse à une expression vulgaire, et Malherbe, trouvant le changement de son goût, ne jugea pas à propos de se plaindre que le compositeur eût mal lu sa copie.

Ces vers servent à caractériser tout ce qui périt, tout ce qui meurt prématurément.

Et si vous n'en sortez, vous devez en sortir.

Vers de Boileau dans sa satire V — *sur la noblesse.* — Le poète trace le caractère de la véritable noblesse :

Respectez-vous les lois ? fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques :
Alors, soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux, et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés :
Voyez de quel guerrier il vous plait de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre ;
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.

L'application de ce vers est le plus souvent plaisante.

—

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Vers tiré d'une pièce de Voltaire intitulée *Charlot.* Henri IV est attendu dans un château qu'il honore de sa visite; les gens de la maison, échelonnés sur la route pour annoncer son arrivée, donnent une fausse alerte, et l'intendant dit à la châtelaine :

Ils se sont tous trompés, selon leur ordinaire.
. . . .
Tout le monde a crié : *Le roi !* sur les chemins;
On le crie au village et chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire ;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Ce vers est devenu proverbial; mais, dans l'application, le mot *histoire* est quelquefois remplacé par celui qui exprime la chose dont on parle : « Et voilà justement comme on écrit la *musique.* »

—

Exécrable soif de l'or; en latin, *Auri sacra fames* (*Énéide*, livre III, vers 57), expression énergique par laquelle Virgile stigmatise la soif immodérée des richesses.

Ces mots sont d'une application facile.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

La passion du jeu peut être comparée à un engrenage : on est pris par un pan d'habit, et tout finit par y passer. C'est le cas de dire avec Phèdre :

. . . .

—

On avait apporté sur la table deux douzaines de mauviettes, disposées en quatre brochettes. Aussitôt une lutte commença entre notre glouton et les vingt-quatre volatiles rôtis à point. La première brochette disparut en un instant; les trois autres suivirent lestement le même chemin, et notre Gargantua maniait la fourchette et le couteau depuis moins d'une demi-heure, que déjà il ne restait plus sur le champ de bataille que quelques ossements imperceptibles :

. . . .

—

Combien n'y en a-t-il pas qui, fatigués du bruit des grandes villes, et revenus, sur leurs vieux jours, au pays où ils avaient passé paisiblement leurs jeunes années, sont tentés de s'écrier : . . . . .!

—

Ni les fourberies impudentes et si bien démasquées de Jacques Aymar, ni les arguments de la science, ni la voix de la raison, ne pouvaient empêcher une foule de gens éclairés et probes de croire au mouvement de la baguette divinatoire. Quelques-uns firent eux-mêmes l'expérience, et avec succès. Comment, dès lors, les empêcher de crier comme le savant de Pise : . . . . .!

—

Le malheureux qui souffre à l'hôpital n'a pas la consolation de se plaindre aux malades qui l'entourent et qui endurent les mêmes souffrances que lui. De quel droit leur demanderait-il de compatir à ses douleurs? Chacun pourrait lui répondre : . . . . .?

Un homme comme Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté !... Être Bonaparte et se faire sire! C'est . . . . .

(P.-L. COURIER.)

—

Les distinctions honorifiques, les grades, les emplois élevés, sont tout personnels et ne se transmettent point par héritage. On les acquiert par son travail et ses talents, c'est-à-dire . . . . ., jamais . . . . .

—

Que de penseurs, que d'inventeurs méconnus meurent avant d'avoir pu assister au triomphe de leur idée, et qui, pleins de confiance en eux, n'ont pu que s'écrier : . . . . .!

—

Un braconnier émérite, surpris près d'un enclos des plus giboyeux par un garde-chasse, jurait ses grands dieux qu'il n'y avait pas mis les pieds. Le cerbère n'écoutait qu'avec défiance toutes ces dénégations, et comme il avait lu Boileau, il répondit au braconnier : Vous venez de l'enclos, vous dis-je,

. . . .

—

Dieu est le plus humble des êtres : lui, qui est sans égal, a des égaux dans la triplicité de la personnalité divine ; lui, qui est la hauteur sans mesure, s'est abaissé vers le néant pour créer l'être, vers l'homme pour prendre sa nature. C'est de lui, bien plus que de cet empereur romain, que le poète aurait dû dire :

. . . .

—

Cette Catherine qui a inauguré le partage de la malheureuse Pologne, on l'a représentée comme un grand politique, un conquérant, un roi législateur, comme la raison et la philosophie assises sur le trône. Voltaire lui-

même l'appelle un sage. Est-ce donc pour son usage personnel qu'il aurait formulé ce vers :

. . . . ?



TREIZIÈME LEÇON

Faire de la prose sans le savoir, allusion à un des passages les plus comiques du *Bourgeois gentilhomme*, comédie de Molière.

M. Jourdain, épris d'une dame de qualité, prie son professeur de philosophie de lui écrire un petit billet qu'il laissera tomber aux pieds de la belle marquise.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non; je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose? »

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que *je dis de la prose sans que j'en susse rien*, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela.

Ces mots : *faire de la prose sans le savoir*, constituent une des locutions les plus pittoresques de notre langue, et celle, peut-être, à laquelle on fait le plus fréquemment allusion.

—

Faites des perruques, maître André, faites des perruques, conseil ironique de Voltaire à un perruquier nommé André, qui s'était avisé de composer une tragédie ridicule en cinq actes et en vers, intitulée le *Tremblement de terre de Lisbonne*, et qu'il lui avait dédiée en l'appelant *mon cher confrère*.

Cette phrase, qui s'adresse à tous ceux qui veulent prétentieusement sortir de leur sphère, est devenue une des locutions les plus piquantes de notre langue, c'est le *Ne sutor ultra crepidam* des Latins.

—

Festin des Lapithes. Les Lapithes, peuple de la Thessalie, habitaient le long des rives du Pénée. Leur adresse à monter et à manier les chevaux est restée célèbre, et on leur attribue l'invention du mors. Pirithoüs, leur roi, ayant invité les Centaures à la cérémonie de ses noces avec Hippodamie, ceux-ci, dans l'ivresse du festin, insultèrent les femmes. De là une lutte sanglante dans laquelle les Centaures furent vaincus.

On rappelle le *festin des Lapithes* à propos d'un repas, d'une cérémonie, d'une fête, d'une réunion d'amis, qui se termine par un désordre bruyant, une rixe, etc.

—

Feu du ciel dérobé par Prométhée. — Vautour, Rocher de Prométhée. Prométhée, fils de Japet, forma le premier homme du limon de la terre, et ravit le feu du ciel pour en animer la créature qu'il venait de façonner. Jupiter,

irrité de l'audace de ce mortel qui osait empiéter sur ses droits divins, enchaîna lui-même Prométhée sur un rocher du Caucase, où un vautour monstrueux devait lui dévorer le foie pendant trente mille ans.

En littérature, le mythe profond de Prométhée ravissant le feu du ciel, et expiant cette audace par les souffrances et la torture, est resté la personnification de l'homme, de la créature imparfaite en lutte continuelle avec les agents et les secrets de la nature, qu'elle ne parvient à surprendre qu'au prix des plus cruels sacrifices. Le *vautour* et le *rocher de Prométhée* sont également pour les écrivains une source féconde d'allusions. C'est ainsi qu'il est devenu en quelque sorte vulgaire de comparer Napoléon à Sainte-Hélène à Prométhée sur son rocher du Caucase.

—

Fil d'Ariane. Ariane, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, s'étant éprise de Thésée, qui était venu dans le labyrinthe pour combattre le Minotaure, lui remit le fil au moyen duquel il devait sortir du labyrinthe. Thésée l'enleva, puis l'abandonna dans l'île de Naxos.

L'histoire de Thésée et d'Ariane a donné lieu à deux sortes d'allusions : une *Ariane*, pour désigner une femme délaissée par celui qui lui avait juré une affection éternelle, et le *fil d'Ariane*, pour spécifier le moyen qui nous sert de guide, la lumière qui éclaire notre intelligence au milieu des difficultés d'une entreprise, des obscurités d'un système, d'une doctrine, d'un raisonnement, etc.

—

Finir en queue de poisson; en latin, *Desinit in piscem*. Horace (*Art poétique*, v. 4) compare une œuvre d'art sans unité à un beau buste de femme dont le corps *se terminerait en queue de poisson.*

Se dit, dans l'application, de toute œuvre dont la fin ne répond pas au commencement.

—

Flèches d'Hercule, allusion aux flèches que ce héros avait trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, et qui faisaient des blessures incurables.

Dans l'application, ces mots expriment la force, la puissance des coups portés à un adversaire, dans quelque ordre d'idées que ce soit.

Flèche du Parthe. Les Parthes étaient renommés comme cavaliers et vivaient toujours à cheval. Jamais ils n'étaient plus redoutables que lorsque, feignant de prendre la fuite, ils décochaient par-dessus l'épaule une flèche à l'ennemi qui les poursuivait : aussi leur retraite était-elle plus meurtrière qu'une attaque. Cette fuite, qu'ils simulaient toujours après leur première décharge, était une ruse de guerre qui a donné lieu au proverbe : *Fuir en Parthe,* c'est-à-dire en portant à son ennemi de cruelles atteintes. *Décocher une flèche de Parthe* signifie lancer en se retirant un trait, un mot qui va droit au cœur.

Dans sa tragédie de *Rodogune,* Corneille a fait usage de cette métaphore :

SÉLEUCUS.
Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.
ANTIOCHUS.
Elle fuit, mais *en Parthe,* en nous perçant le cœur.

Un écrivain spirituel a dit : « Le Temps jette des rides, comme *le Parthe lançait des traits, en fuyant.* »

Foi punique; en latin, *Punica fides,* c'est-à-dire foi équivoque, mauvaise foi, perfidie; qualification que les Romains appliquaient à leurs ennemis les Carthaginois, et qui, chez ceux-ci, trouvait sans doute son antithèse dans le *romana fides,* foi romaine. « Ce ne fut que la victoire, écrit Montesquieu, qui décida s'il fallait dire la *foi romaine* ou la *foi punique.* » Disons enfin que les Carthaginois n'ont pas eu le bonheur d'avoir un Tite-Live. « Ah ! si mes confrères savaient peindre ! » s'écrie le lion de la fable en voyant le tableau qui représente un des siens terrassé par un homme.

Folle du logis (La), périphrase poétique pour désigner l'imagination, faculté exposée à s'égarer quand la raison ne lui sert pas de guide. Théophraste compare l'imagination sans jugement à un cheval sans frein. Cette locution a été employée pour la première fois par sainte Thérèse et popularisée par Mallebranche. Les écrivains de nos jours en font un fréquent usage.

Forcez-les d'entrer; en latin, *Compelle intrare.* Ces paroles tirées de l'Évangile, parabole du festin et des invités qui refusent, s'emploient pour caractériser certaines circonstances où les moyens de persuasion étant insuffisants, on a recours à la contrainte.

Fossoyeurs d'Hamlet (Les), allusion à la fameuse scène du cimetière dans la tragédie d'*Hamlet*, de Shakspeare. Dans un cimetière, des fossoyeurs creusent la fosse d'Ophélie, qui, dans sa folie, s'est noyée en cueillant des fleurs. (Voyez **Ophélie.**) Ils s'entretiennent de choses tout à fait étrangères à leur lugubre travail. Survient Hamlet au moment où l'un d'eux chante. « Ce gaillard-là, dit Hamlet, a-t-il le sentiment de ce qu'il fait? Il chante en creusant une tombe! » Le fossoyeur, tout en continuant sa chanson, ramasse un crâne et le jette; Hamlet dit alors : « Ce crâne avait une langue autrefois, qui pouvait chanter aussi... Comme ce maraud le fait rouler par terre! Il ne ferait pas pis si c'était la mâchoire de Caïn, le premier meurtrier!... C'est peut-être la tête d'un politique, que cet animal traite ainsi du haut en bas, d'un homme qui eût voulu gouverner Dieu!... ou d'un courtisan qui savait dire : « Bonjour, mon gracieux seigneur; comment « te portes-tu, excellent seigneur? » N'est-ce pas bien possible? Oui, assurément; et aujourd'hui le voilà mangé aux vers, décharné et la mâchoire brisée par la bêche du fossoyeur. C'est là une belle révolution et bien profitable à observer. Les os ont-ils coûté si peu à former qu'ils doivent servir à jouer aux quilles? Les miens frissonnent, à y songer. » Le fossoyeur, toujours chantant, jette un nouveau crâne qui inspire de nouvelles réflexions à Hamlet.

Les écrivains font souvent allusion à cette scène si saisissante des *fossoyeurs d'Hamlet*, où le néant du roi de la création ressort si énergiquement.

Fou d'Athènes, allusion à un Athénien qui s'imaginait que tous les vaisseaux qui entraient dans le Pirée lui appartenaient.

Dans l'application, se dit de ceux qui se croient beaucoup plus riches qu'ils ne le sont réellement, qui bâtissent des châteaux en Espagne, etc., etc.

Fourbe Sinon (Le), personnage qui joue un rôle important dans les circonstances relatives à la chute de Troie, et que Virgile a mis en pleine lumière au II[e] livre de l'*Énéide*. A l'instigation d'Ulysse, Sinon, le plus fourbe des Grecs, se laissa prendre adroitement par les Troyens, comme s'il eût déserté le camp de leurs ennemis. Lorsqu'il eut gagné leur confiance par d'artificieux mensonges, il leur persuada d'introduire dans leur ville un grand cheval de bois que les Grecs avaient laissé sur le

rivage comme une offrande à Minerve, les assurant que leur ville serait imprenable si ce cheval y était une fois introduit. Son conseil fut suivi, et Sinon, au milieu de la nuit, alla ouvrir les flancs du cheval, qui recélaient l'élite des guerriers grecs.

La fourberie de Sinon, son langage artificieux, ses démonstrations hypocrites, ont passé en proverbe.

—

Franchir le Rubicon, allusion à l'acte par lequel César se mit en révolte avec le sénat romain. Voyez **Dé.**

—

Frappe, mais écoute, réponse de Thémistocle, général des Athéniens, au spartiate Eurybiade, qui, dans une conférence où il voulait faire prévaloir son avis, leva sa scytale, ou bâton de commandement, sur Thémistocle pour l'en frapper.

Se dit, dans l'application, pour rappeler au sang-froid et aux convenances un adversaire qui s'emporte dans une discussion.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

La plupart des inventeurs, c'est-à-dire des bienfaiteurs de l'humanité, meurent pauvres, souvent honnis et persécutés. Comme . . . . ., ils . . . . ., ils expient leur audacieuse tentative par le martyre, et trop souvent par l'oubli.

—

Défiez-vous des petits prodiges; presque toujours ces enfants tant admirés deviennent des hommes à peine ordinaires. Suivant l'expression du poète latin, après avoir débuté brillamment, ils . . . . .

—

Vous connaissez le charmant portrait que La Bruyère a fait de l'égoïste. Se met-il à table, il s'empare de la première place, joue des coudes, roule de gros yeux sur tous les plats; on dirait que tout est à lui, que tout doit venir successivement dans son assiette ou dans son verre. C'est ce . . . . . qui . . . . .

Le poète persan Ferdousi, offensé par son souverain, quitta la cour et partit secrètement, laissant un papier scellé aux mains d'un ami qui ne devait le remettre au sultan que vingt jours plus tard. Quand le sultan ouvrit le papier, il y trouva une satire sanglante. C'était la vengeance du poète, c'était . . . . .

—

La philosophie de Montaigne est un . . . . . charmant où l'on aime à s'égarer, mais dont un penseur peut seul tenir le . . . . . et pénétrer le véritable plan.

—

Il y a loin du *Cid* à *Attila;* le grand Corneille n'est plus que l'ombre de lui-même, et un coup d'œil jeté sur l'ensemble de ses œuvres fait dire : L'illustre auteur de *Polyeucte* . . . . .

—

Napoléon se rend volontairement à bord du *Bellérophon*, et l'Angleterre le considère et le traite comme prisonnier de guerre : c'est le plus mémorable exemple de . . . . . que présente l'histoire contemporaine.

—

Une bonne digestion est le complément indispensable d'un bon dîner, et il faut digérer pour vivre. Mais combien peu savent ce qu'ils font en digérant! La plupart ressemblent à . . . . ., qui . . . . .



QUATORZIÈME LEÇON

Fumier d'Ennius, proverbe latin que les Romains rendaient par ces mots : *de stercore Ennii,* c'est-à-dire *tiré du fumier d'Ennius,* et qui s'appliquaient à Virgile, lequel ne dédaignait pas de faire des emprunts au vieux poète, et savait trouver des perles *dans le fumier d'Ennius.* En effet, Ennius avait écrit avec la rudesse de son siècle; mais chez lui le défaut d'élégance était racheté par la force des expressions.

Fumier d'Ennius est devenu, dans notre langue, une expression proverbiale qui s'emploie presque toujours sous sa forme française et surtout pour démontrer que l'on trouve quelquefois d'excellentes choses dans de vieux auteurs aujourd'hui à peine connus.

—

Funérailles d'Alexandre, allusion aux batailles sanglantes que se livrèrent entre eux les généraux du héros macédonien après sa mort. Selon l'expression de Bossuet, le conquérant avait prévu « à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde ; pour les retenir et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des *batailles sanglantes*, » et il expira « plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. »

On rappelle les *Funérailles d'Alexandre* à propos d'une succession vivement disputée.

—

Geai paré des plumes du paon (Le), allusion à une fable de La Fontaine, dans laquelle le geai se pare des plumes du paon,

> Et se voit bafoué,
> Berné, sifflé, moqué, joué.

Dans l'application, ces mots se disent surtout des plagiaires, et, en général, de tous ceux qui se parent des dépouilles d'autrui.

—

Géant Adamastor, ou le *Géant des tempêtes*, personnage fictif des *Lusiades*. Camoëns suppose qu'au moment ou Vasco de Gama va franchir le cap des Tempêtes, appelé depuis, par une antithèse heureuse, cap de Bonne-Espérance, un géant, le gardien de ce cap, se dresse devant lui pour l'empêcher de franchir ses domaines et lui adresse ces mots : « O peuple, le plus téméraire de tous les peuples ! puisque tu as franchi les bornes jusqu'alors inaccessibles aux mortels ; puisque tu oses braver les mers que je garde depuis si longtemps, et qui n'avaient pas encore porté de vaisseaux ; puisque tu as voulu sonder les secrets de la nature et de l'humide élément, secrets qu'il n'a jamais été donné à aucun mortel de pénétrer, apprends de moi les maux qui te sont réservés pour prix de ton audace. Tous les navires qui parcourront après toi la route que tu viens de leur

montrer rencontreront ici un ennemi implacable, qui déchaînera contre eux les vents et les tempêtes. Je ferai un exemple à jamais terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers, et je signalerai ma vengeance sur celui qui le premier m'est venu braver dans ma demeure! Si mes yeux savent lire dans le livre du destin, chaque année amènera pour vous de nouveaux naufrages et de nouveaux désastres. »

On fait en littérature de fréquentes allusions au *Géant Adamastor*. L'apparition de ce géant, sortant tout à coup des eaux, est la plus belle création des *Lusiades*, chef-d'œuvre de la littérature portugaise; tous les Portugais connaissent cette page par cœur.

—

Gladiateur tombant avec grâce, allusion aux gladiateurs romains, qui, dans les sanglants combats du cirque, cherchaient encore à s'attirer les applaudissements de la multitude, par une chute qu'ils s'étudiaient à rendre savante.

—

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Vers d'un charmant quatrain écrit par le poète Roy au bas d'une gravure de Larmessin, représentant des patineurs :

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas
Le précipice est sous la glace;
Telle est de vos plaisirs la légère surface :
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Ces vers, qui unissent la grâce à une pensée philosophique, rentrent tout à fait dans la manière de Voltaire; aussi lui sont-ils souvent attribués.

Dans l'application, ce dernier vers :

Glissez, mortels, n'appuyez pas,

n'est jamais employé que dans le sens figuré; c'est un conseil à l'adresse des imprudents qui abusent du plaisir, de leur jeunesse, de leurs qualités, etc.

—

Grain de sable de Pascal, allusion à un passage des *Pensées* : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit *grain de sable* qui se mit dans son urètre. Rome même allait trembler sous lui; mais ce petit gravier qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée,

et le roi rétabli. » On sait en effet que Cromwell mourut de la gravelle. En remontant au temps de la jeunesse de cet homme extraordinaire, on trouve une petite anecdote qui a quelque rapport avec le *grain de sable*. Cromwell, désespérant de faire fortune en Angleterre, avait formé le projet de se rendre au nouveau monde ; déjà il mettait le pied sur le navire, quand un ordre de Charles Ier, défendant toute émigration, le força de rester en Angleterre. Le futur protecteur était alors à peu près inconnu, et cette circonstance peut servir aussi à montrer le doigt de Dieu dans toutes les grandes catastrophes humaines.

Le *grain de sable de Pascal* est devenu une locution originale et pittoresque pour exprimer cette vérité commune, que les petites causes peuvent engendrer de grands effets.

—

Grenouilles qui demandent un roi (Les), titre d'une fable de La Fontaine :

> Les grenouilles, se lassant
> De l'état démocratique,
> Par leurs clameurs firent tant
> Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique :
> Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique.

Or, ce roi était un *soliveau*. Les grenouilles se lassèrent bientôt d'un prince si débonnaire :

> Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
> Le monarque des dieux leur envoie une grue
> Qui les croque, qui les tue,
> Qui les gobe à son plaisir.

Dans l'application, on rappelle les grenouilles de la fable à propos d'un homme, d'une administration, d'un peuple, etc., qui, méconnaissant le bienfait d'une autorité douce et paternelle, aspire à un changement certainement funeste. On fait également allusion au *roi Soliveau*.

—

Grues d'Ibycus, allusion à une troupe de grues que le poète Ibycus, assassiné par des brigands au milieu d'une forêt, avait prises à témoin du crime. Quelque temps après, l'un des meurtriers, assistant aux jeux Olympiques et voyant passer en l'air une troupe de grues, s'écria imprudemment : *Voilà les témoins d'Ibycus*, mots qui occasionnèrent ainsi la découverte des coupables.

Les *grues d'Ibycus* sont devenues proverbiales, pour caractériser les témoins imprévus qui viennent parfois miraculeusement en aide à la justice.

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Vers des plus justes et des plus plaisants, dans les *Femmes savantes,* acte II, scène VII. Le bonhomme Chrysale, homme simple, mais à jugement droit, deux qualités qui ne s'excluent pas, a pour femme Philaminte, savante, précieuse, philosophe, en un mot, tout le contraire de son mari. Or celui-ci vient d'être forcé de renvoyer sa cuisinière Martine, qui lui faisait de bons potages, mais dont les fautes de syntaxe écorchaient les oreilles puristes de Philaminte et de sa sœur Bélise. Encore sous le coup de cette contrariété, Chrysale s'emporte contre Vaugelas, et fait l'apologie du pot au feu :

> Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.

Philaminte indignée lui répond :

> Que ce discours grossier terriblement assomme !
> Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
> D'être baissé sans cesse aux besoins matériels,
> Au lieu de se hausser vers les spirituels !
> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense,
> Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?
>
> CHRYSALE.
>
> Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :
> *Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.*

La *guenille* de Chrysale a passé en proverbe et sert à exprimer l'attrait qu'inspirent les satisfactions matérielles, et les soins que l'on prend de soi-même.

—

Harpes suspendues aux saules de la rive, mots tirés du psaume *Super flumina Babylonis,* qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie hébraïque : « Assis sur les bords du fleuve de Babylone, nous avons versé des larmes au souvenir de Sion ; *nous avons suspendu nos harpes aux saules de la rive.* Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem ! que ma droite se sèche ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne conserve ton souvenir, si je ne me propose toujours Jérusalem comme le premier sujet de ma joie ! »

Dans l'application, ces mots, qui rappellent le regret touchant des Écossais, après la bataille de Culloden : *Nous ne reverrons plus le Lochaber,* expriment la douleur que ressentent les exilés au souvenir de la patrie.

Harpies (Les), monstres fabuleux, enfants de Neptune et de la mer. Ces monstres, que la fable représente avec un visage de vieille femme, un bec et des ongles crôchus, un corps de vautour et des mamelles pendantes, causaient la famine partout où elles passaient; elles enlevaient et salissaient les viandes sur les tables, et répandaient une odeur si infecte qu'il était impossible d'approcher des restes qu'elles avaient laissés. Énée ayant débarqué avec ses compagnons dans leur île, et ceux-ci ayant préparé un repas copieux, les Harpies sortirent tout à coup des montagnes en faisant retentir l'air du bruit effroyable de leurs ailes, et fondirent en grand nombre sur les tables des Troyens, d'où elles enlevèrent la plus grande partie des mets et souillèrent le reste.

Les *harpies* sont restées le symbole de la rapacité unie à la malpropreté, et c'est en ce sens qu'on y fait allusion.

—

Hé! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

Vers de la fable de La Fontaine *l'Enfant et le Maître d'école*. Un jeune enfant se noie; passe par là un maître d'école, qui se met à le semoncer longuement; puis, *lorsqu'il a tout dit*, il met l'enfant à bord, ce qui suggère au malin fabuliste la réflexion suivante :

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance;
En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé! mon ami, tire-moi du danger;
Tu feras après ta harangue.

Les écrivains font souvent allusion à cette morale, exprimée en termes si pittoresques.

—

Hercule filant aux pieds d'Omphale, allusion à un épisode de la vie d'Hercule, qui, oubliant ses glorieux travaux, passa quelque temps à la cour d'Omphale, reine de Lydie, où il se livrait à des occupations indignes de son sexe, et surtout de sa renommée. Voici un passage de Lucien sur cet épisode : « Tandis qu'Omphale, couverte de la peau du lion de Némée, tenait la massue, Hercule, habillé en femme, vêtu d'une robe

de pourpre, travaillait à des ouvrages de laine et souffrait qu'Omphale lui donnât quelquefois de petits soufflets avec sa pantoufle. »

Les allusions à cette situation, qui a aussi inspiré la peinture, sont fréquentes et faciles : il est du plus haut comique, en effet, de voir le symbole de la virilité et de la force filer la laine comme une femme. Les anciens avaient le secret des grandes et frappantes images, toujours vraies, toujours justes, parce qu'elles s'appliquent admirablement à ce roseau peint en chêne qui s'appelle l'*homme*.

—

Hercule étouffant des serpents à son berceau. On sait qu'Hercule était fils de Jupiter et d'Alcmène. Junon, furieuse de la naissance de cet enfant, voulut le faire périr et envoya des serpents qui devaient le dévorer dans son berceau. Selon la fable, ce sont les serpents eux-mêmes qui furent étouffés par le héros enfant.

Dans l'application, cette circonstance de l'enfance d'Hercule caractérise des forces qui se manifestent dès le premier coup par une action extraordinaire. C'est une idée voisine de celle que Corneille a exprimée dans ce passage si connu :

Aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Galilée remarque les oscillations d'une lampe dans la cathédrale de Pise; une pomme tombe aux pieds de Newton; un physicien observe les contractions musculaires de grenouilles écorchées : et l'isochronisme du pendule, la gravitation universelle et le galvanisme sont acquis à la science. C'est le . . . . . : petites causes, grands effets.

—

Lorsque Molière disait avec raison : Je prends mon bien partout où je le trouve, il ne faudrait pas voir en lui un plagiaire qui se défend avec impudence. Comme on

l'a dit pittoresquement, il tuait ceux qu'il dépouillait, et on ne pourrait pas le comparer au . . . . .

—

Une bonne vieille femme priait pour la conservation d'un ministre détesté. « Bonne femme, lui dit ce ministre, qui avait entendu sa prière, d'où vous vient ce dévouement pour ma personne? — Seigneur, lui répondit-elle, parmi les ministres qui vous ont précédé, le premier était bon pour le pauvre peuple ; le second fut loin de l'imiter, le troisième fut encore plus méchant ; vous êtes le quatrième, et vous devez comprendre combien je redoute celui qui vous succédera. » On voit que cette brave femme avait lu la fable des . . . . .

—

C'est surtout lorsqu'une correction peut aller jusqu'à blesser l'amour-propre que le maître doit s'imposer la réserve. Ces sortes de leçons exigent une grande délicatesse de touche; il ne faut pas que la piqûre aille au delà de l'épiderme, et c'est ici surtout qu'il est bon de mettre en pratique ce vers du poète :

. . . .

—

Songe à la gloire et au profit que te vaudra cette entreprise si tu échappes aux dangers dont je reconnais avec toi qu'elle est entourée. Après tout, mon ami, dusses-tu y succomber, qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que l'homme ? qu'est-ce que le corps?

— Oui, je te vois venir ; tu en parles bien à ton aise, mais je te répondrai comme l'autre :

. . . .

—

Lorsque vous avez échoué dans une entreprise et que vous vous trouvez dans une situation critique, c'est alors que vous apprenez combien certaines gens sont prodigues de conseils et de remontrances stériles. « Je l'avais bien prévu... je vous l'avais bien dit... que ne vous y preniez-vous de telle et telle manière?... »

. . . .
. . . .

Il arrive un âge où l'habitude du malheur et la connaissance des hommes donnent l'apparence du stoïcisme. La question n'est pas de guérir ses plaies, mais de les cacher au monde. Tu es dans le cirque, ..., et César te regarde, salue avant de mourir, et tâche de . . . . .

—

La tâche du panégyriste est quelquefois difficile, surtout quand le héros a des pieds d'argile. C'est ce qui arriva à Fléchier quand il prononça l'oraison funèbre de Turenne. Il célébra pompeusement ses vertus et ses victoires; mais il ne fit qu'effleurer le triste épisode du Palatinat. Jamais le

. . . . ,

n'avait été appliqué plus habilement.



QUINZIÈME LEÇON

Héron de la fable (Le), allusion à une des plus charmantes fables de La Fontaine. Un héron se promène sur les bords d'une rivière, où se jouent une foule de poissons.

Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.

C'est ainsi qu'il dédaigne successivement la carpe, le brochet, la tanche et le goujon.

Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

On compare au héron de la fable ceux qui, après avoir fait les difficiles, les dégoûtés, finissent par se trouver heureux de rencontrer quelque chose de bien inférieur à ce qu'ils ont dédaigné.

Huître et les Plaideurs (L'), allusion à une fable de La Fontaine, dans laquelle deux voyageurs se disputent pour la possession d'une huître qu'ils ont trouvée en même temps :

> Perrin Dandin arrive ; ils le prennent pour juge.
> Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge,
> Nos deux messieurs le regardant.
> Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
> Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
> Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Dans l'application, on compare souvent à Perrin Dandin la Justice et, en général, quiconque abuse de sa position pour profiter d'un conflit.

—

Hydre de Lerne (L'), monstre fabuleux, né de Typhon, qui habitait un marais et ravageait les contrées environnantes. Il avait sept têtes, d'autres disent neuf, cinquante et même cent, dont chacune renaissait à mesure qu'elle était abattue. Hercule les trancha toutes d'un seul coup.

Les écrivains font de fréquentes allusions aux *têtes renaissantes* du monstre, et aussi à la manière dont Hercule les fit tomber, pour désigner les abus, les calamités qui affligent un pays, comme le brigandage en Italie et en Espagne, la misère en Irlande, etc.

—

Ides de mars (Les). César était maître absolu dans Rome, quand une conspiration se trama contre sa vie au sein même du sénat. L'exécution du complot était fixée aux ides de mars. Plutarque rapporte que, quelque temps auparavant, un devin avait averti le dictateur de se défier des *ides de mars*. Cette époque étant arrivée, comme César sortait de sa maison pour se rendre au sénat, il rencontra le devin, auquel il dit en riant : « Eh bien, nous voici arrivés aux *ides de mars*.— Oui, répondit celui-ci, mais elles ne sont pas encore passées. » Quelques instants après, le dictateur était assassiné.

Dans l'application, les *ides de mars* désignent une époque critique à traverser, et pour laquelle de fâcheux pronostics ont été faits.

—

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Vers extraits de la fable de La Fontaine le *Loup devenu berger*.

Un loup, dont les prouesses avaient mis les bergers en défiance,

> Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
> Et faire un nouveau personnage.
> Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
> Fait sa houlette d'un bâton,
> Sans oublier la cornemuse.
> Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
> *Il aurait volontiers écrit sur son chapeau.*
> *« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »*

Ainsi affublé, il s'approcha doucement d'un troupeau dont le berger et les chiens dormaient; mais ayant cru devoir ajouter la parole aux habits pour compléter le stratagème,

> Chacun se réveille à ce son,
> Les brebis, le chien, le garçon.
> Le pauvre loup, dans cet esclandre,
> Empêché par son hoqueton,
> Ne put ni fuir ni se défendre.

Dans l'application, les deux vers que nous avons soulignés se disent de ceux qui affichent leurs titres, leurs qualités, etc.

—

Il compilait, compilait, compilait.

Vers célèbre de Voltaire dans la satire du *Pauvre diable*, et qui a passé en proverbe; il est devenu, pour ainsi dire, le fer chaud au moyen duquel on marque au front les compilateurs.

On sait que Voltaire ne pouvait souffrir la critique, même la plus anodine. Or l'abbé Trublet, littérateur estimable, qui comptait parmi ses amis Maupertuis, le président Hénault, Fontenelle et Montesquieu, avait composé une assez longue dissertation où il attaquait les vers au bénéfice de la prose, et où il ne craignait pas d'appliquer à la *Henriade* ce que Boileau avait dit d'un poème de Chapelain :

> Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

Voltaire bondit sous l'aiguillon, et comme Trublet avait écrit un livre de pensées choisies, et d'autres ouvrages où il y avait, par la nature même du sujet, plus de recherches que d'invention, le satirique glissa les vers suivants dans son conte du *Pauvre diable :*

> L'abbé Trublet alors avait la rage
> D'être à Paris un petit personnage ;
> Au peu d'esprit que le bonhomme avait
> L'esprit d'autrui par supplément servait.
> Il entassait adage sur adage ;

Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

—

Il est doux, quand la mer est agitée...; en latin, *Suave mari magno...*, commencement d'un vers de Lucrèce, dans son poème de la *Nature* (livre II, vers 1). Le poète, dans ce passage dont nous donnons ici la traduction, exprime cette triste vérité, que les malheurs d'autrui nous font éprouver une sorte de satisfaction :

Quand l'Océan s'irrite, agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblants matelots,
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots;
Et, quoique à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.

En effet, rien n'est plus naturel, même chez l'être le plus sensible, que de contempler avec une sorte de satisfaction intime les grandes catastrophes, non pas, comme le dit Lucrèce, que les douleurs d'autrui fassent éprouver du plaisir, cela donnerait de notre humanité une trop pauvre idée, mais seulement parce qu'on se félicite d'être à l'abri des malheurs au spectacle desquels on assiste. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une nouvelle acception du mot égoïsme.

—

Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint, allusion à un des passages les plus satiriques du fameux monologue de Figaro dans le *Mariage*, acte V, scène III. Figaro se retrace les vicissitudes de sa vie, les obstacles de toute nature contre lesquels se sont brisées toutes ses entreprises : « Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais, par malheur, j'y étais propre : *il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.* »

Dans l'application, on fait usage de cette mordante antithèse chaque fois que l'on veut rappeler le peu de justice, et surtout le peu de discernement qui préside parfois à la distribution des emplois.

—

Il faut détruire Carthage; en latin, *Delenda Carthago*, paroles par lesquelles Caton l'ancien terminait tous ses discours

quel qu'en fût le sujet. Avant d'être hommes, c'est-à-dire citoyens de l'humanité, les fils de Romulus étaient Romains, c'est-à-dire citoyens de la ville de Rome. « *Civis romanus sum,* » telle est l'exclamation qui, prononcée dans quelque partie que ce fût de l'ancien monde, donnait à celui qui la faisait entendre un brevet d'inviolabilité. Rome avait donc la plus haute idée de sa puissance et de ses destinées futures.

Ces préliminaires posés, on comprend de quel œil jaloux l'orgueilleuse république dut voir s'élever en face d'elle, sur les rives opposées de la Méditerranée, une rivale capable de lui disputer le sceptre du monde. Tels étaient les sentiments de tout le peuple romain, sentiments qui se personnifiaient dans le cœur du vieux Caton.

Dans l'application, ces mots : *Il faut détruire Carthage,* s'emploient pour faire allusion à une idée fixe dont on poursuit avec acharnement la réalisation, à laquelle on revient toujours.

—

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe; en latin, *Non licet omnibus adire Corinthum,* proverbe que les Latins avaient emprunté aux Grecs, pour faire entendre que Corinthe était la ville des plaisirs coûteux, par conséquent accessibles à peu de personnes.

Dans l'application, ces mots servent à faire entendre que ce qui est du domaine de certains hommes privilégiés n'appartient pas à tous; que les intelligences, les esprits n'ont pas la même puissance, ce qui est presque une vérité de M. de La Palisse.

—

Il n'y a plus de Pyrénées, mots que Louis XIV adressa à Philippe V, son petit-fils, qui allait prendre possession du trône d'Espagne. Dans la bouche du grand roi, ces mots signifiaient : « Il n'y a plus d'Espagne, désormais la France s'étendra des rives du Rhin aux rochers de Gibraltar; » mais on sait aujourd'hui à quels désastres aboutissent ces folles ambitions; les frontières naturelles reprennent leurs droits; l'histoire rit de ces Xerxès qui font fouetter la mer. Une voix éclate d'en haut, qui dit : « Tu n'iras pas plus loin; ici viendra se briser l'orgueil de tes vagues. »

Quoi qu'il en soit de ces mots orgueilleux, cette expression : *Il n'y a plus de Pyrénées,* signifie, dans l'application, qu'une fusion s'est opérée entre des familles, des peuples, des nationalités, des institutions, des idiomes, et que les barrières qui les séparaient ont cessé d'exister.

Il y a des juges à Berlin, réponse du meunier Sans-Souci à l'intendant du roi de Prusse, qui voulait s'emparer d'un moulin gênant des plans d'embellissements projetés pour un parc royal.

Cette locution est devenue proverbiale, et s'emploie dans toutes les circonstances analogues, c'est-à-dire lorsque la force prétend l'emporter sur le droit. Une charmante petite anecdocte, que toutes les feuilles allemandes ont répétée dans ces derniers temps, ne sera pas déplacée ici.

Le fameux moulin est encore aujourd'hui la propriété de l'arrière-petit-fils de l'obstiné meunier; mais, dans la même famille, les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.

Donc le descendant de Sans-Souci, pressé d'argent, fit savoir au descendant de Frédéric II qu'il était disposé à lui céder son moulin. Le prince lui répondit par cette lettre spirituelle :

« Mon cher *voisin*,

« Votre moulin n'est ni à vous ni à moi : il appartient à l'histoire; il nous est donc impossible, à vous de le vendre, à moi de l'acheter. Mais, comme on doit s'aider entre voisins, voici un bon de 10,000 florins, que vous pouvez toucher sur le Trésor. »

—

Ils chantent, ils payeront, mot caractéristique de Mazarin, qui fut le ministre le plus chansonné de France. A chaque nouvel impôt, les satires pleuvaient sur *le Mazarin ;* l'astucieux Italien, insensible à une opposition qui ne s'exhalait qu'en couplets satiriques, répondait avec insouciance : « *S'ils cantent la canzonetta, ils pagaront.* »

Ces mots, qui montrent, sous une forme spirituelle et piquante, une connaissance profonde de notre caractère moqueur, volage et léger, sont surtout applicables en France, où, comme le dit Beaumarchais, *tout finit par des chansons.*

—

Ils n'ont rien appris, rien oublié. Pendant les vingt-cinq années qui séparent 1789 de la Restauration, les idées, les mœurs, les institutions, s'étaient profondément modifiées en France; les derniers vestiges de la féodalité avaient disparu dans la tourmente révolutionnaire, et le règne de la légalité avait succédé aux priviléges de l'ancien régime. Les émigrés,

rentrant en France à la suite de Louis XVIII, se refusaient à comprendre une transformation si complète, et revenaient avec toutes les illusions que des traditions séculaires avaient perpétuées au sein de la noblesse. Aussi les a-t-on comparés à des Épiménides qui avaient dormi pendant un quart de siècle.

Mais le mot qui caractérise le mieux cette négation des changements accomplis est celui-ci : *Ils n'ont rien appris, rien oublié.* Cette phrase est attribuée au chevalier de Planat; on la trouve presque textuellement dans une lettre qu'il adressait à Mallet du Pan, à la date de janvier 1796. Mais c'est M. de Talleyrand qui devait lui donner sa consécration, l'exprimer sous la forme simple et piquante qui l'a rendue proverbiale.

Ces mots se rappellent pour faire entendre que les leçons de l'expérience restent stériles pour certains esprits que dominent les préjugés.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Heureux petit pays d'Andorre! il a contemplé tous les bouleversements de l'Europe sans en ressentir le moindre contre-coup; il a assisté, calme et paisible, au spectacle de toutes les révolutions, et il a pu se dire avec le poète latin : . . . . .



J'ai connu un jeune homme qui, à l'époque des illusions de la jeunesse, eût cru indigne de lui d'accepter une place de sous-préfet; il est aujourd'hui clerc d'huissier. Hélas ! . . . . . a bien des imitateurs.



Il y a certaines professions que l'on peut remplir convenablement sans connaissances spéciales. Mais il en est d'autres qui exigent des aptitudes particulières, un apprentissage long et pénible. C'est ici surtout qu'il ne faut pas prendre un . . . . . alors qu'il faudrait un . . . . .



Les merveilles de notre grande Exposition de 1867 attirent une foule de visiteurs de tous les coins du globe

et combien d'autres encore qui brûlent du désir de contempler ce magnifique panorama de l'industrie humaine! Mais les voyages sont coûteux; plus coûteuse encore est la vie à Paris, et on connaît la valeur de ce proverbe pour les petites bourses : . . . . .

—

Quand le roi de Congo va se promener, il ne met son bonnet que sur une oreille; si le vent le fait tomber, il impose une taxe sur tous les habitants du pays d'où le vent a soufflé. Voilà une contrée où le meunier le plus entiché de l'héritage paternel ne pourrait pas dire dans une circonstance donnée : . . . . .

—

Le merle est le plus défiant, le plus fin, le plus rusé de tous les oiseaux. S'il est parvenu à s'échapper d'un piége habilement tendu, il ne faut pas espérer l'y reprendre. Ah! ce n'est pas de lui que l'histoire naturelle peut dire : . . . . .; mais bien plutôt : . . . . .

—

Prenons un philanthrope, dans la meilleure acception de ce mot; plaçons-le, par l'imagination, sur un lit moelleux recouvert d'un édredon que la douce plume de l'eider a fourni; l'horloge vient de sonner minuit, il gèle à pierre fendre, la neige tombe à flocons, les rafales du vent font gémir les vitres... Pourquoi éprouve-t-il alors une sensation de bien-être inusitée ? C'est qu'il se dit : Il y a à cette heure de pauvres diables qui grelottent au milieu des chemins. Cet homme est-il un égoïste dans la sévère acception de ce mot ? Non ; c'est qu'il . . . . ., ...

—

Ce savant de la Castille en était arrivé, après quelques mois de séjour à Paris, à ne plus savoir parler ni en espagnol ni en français; il empruntait à ces deux langues des phrases qu'il fusionnait de son mieux, pour son usage particulier; . . . . . dans son langage, où les deux peuples disparaissaient dans une confusion presque barbare.

SEIZIÈME LEÇON

Il y a fagots et fagots, allusion à un passage du *Médecin malgré lui,* comédie de Molière.

Ces mots ont passé en proverbe, et signifient qu'il y a un choix à établir entre choses de même nature.

—

Il y aura, ou Cela fera du bruit à Landerneau.

Certaines villes, en France, ont toujours *joui du privilége* d'exciter la verve maligne des vaudevillistes et des journalistes du petit format. Tour à tour, c'est Pézenas, Carpentras, Lons-le-Saunier, Pontoise, Brive-la-Gaillarde, qui reviennent sous leur plume. Pour La Fontaine, c'était Quimper-Corentin :

On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage,
Dieu nous préserve du voyage!

Mais de toutes ces villes, il n'en est aucune qui puisse lutter de *popularité* avec Landerneau. En effet, qu'il se produise quelque chose d'inattendu et de plaisant, on ne manque jamais de s'écrier : *Il y aura du bruit à Landerneau; on en parlera dans Landerneau.*

Ces mots se rappellent pour caractériser une nouvelle de peu d'importance, mais qui est cependant de nature à piquer plus ou moins la curiosité publique.

—

Imiter de Conrart le silence prudent.

Vers de la 1re épître de Boileau :

Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle.
Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent.

« Conrart, dit M. Géruzez, eut la prudence de ne rien publier et l'habileté de caresser l'amour-propre de ceux qui écrivaient. C'est par là qu'il eut beaucoup de célébrité et de crédit. Sa maison était ouverte aux auteurs; ils trouvaient chez lui des auditeurs bienveillants, qui devenaient des prôneurs empressés. La maison de Conrart fut le berceau de l'Académie

française, dont il a été le premier secrétaire perpétuel. » Ce titre explique l'épigramme suivante de Linière :

Conrart, comment as-tu pu faire
Pour acquérir tant de renom,
Toi qui n'as, pauvre secrétaire,
Jamais imprimé que ton nom?

Le *silence prudent de Conrart* est devenu proverbial, et se dit ironiquement, dans l'application, de ceux qui ont la précaution de peu parler ou de ne pas écrire.

—

J'ai connu le malheur, et j'ai appris à secourir les malheureux; en latin, *Non ignara mali, miseris succurrere disco* (Virgile, *Enéide*, liv. I, v. 630). Ce beau vers, empreint d'un si vif sentiment humain et d'une si douce charité, Virgile le met dans la bouche de Didon au moment où, touchée du récit des malheurs des Troyens, que vient de lui faire Énée, elle leur offre l'hospitalité. Aucune traduction en vers ni en prose ne saurait rendre la profonde sensibilité que respirent ces paroles touchantes; beaucoup de nos poètes l'ont cependant essayé :

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?
VOLTAIRE, dans *Zaïre*.

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!
DE BELLOY, dans le *Siège de Calais*.

Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes!
LEMIERRE, dans la *Veuve du Malabar*.

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
DELILLE, trad. de l'*Énéide*.

On voit qu'aucun de ces écrivains, excepté le *traducteur*, n'a rendu le mot véritablement essentiel, *disco*, celui qui exprime parfaitement cette vérité sentie par les belles âmes, que le malheur est l'école de la sensibilité. Il en est de même de *succurrere* et de *miseris*, expressions précises où il y a tout à la fois le caractère et le sentiment. Didon n'a pas seulement appris à plaindre le malheur d'autrui, mais, n'ignorant pas ce que c'est que d'être malheureux, ayant connu le malheur (*non ignara mali*), son cœur la porte à secourir (*succurrere*) ceux qui l'éprouvent, les malheureux (*miseris*).

Il est facile de comprendre dans quelles circonstances peuvent se faire les applications.

J'ai élevé un monument; en latin, *Exegi monumentum* (Horace, liv. III, ode XXIV, v. 1). Horace, avec la confiance que donne le génie, dit en parlant de ses vers : « *J'ai élevé un monument plus durable que l'airain.* » Dans l'antiquité, les hommes célèbres se décernaient à eux-mêmes l'immortalité sans blesser les convenances, les usages reçus, et, parmi les modernes eux-mêmes, Corneille a pu dire avec une juste fierté :

> Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Comme c'est quelquefois en parlant de soi-même qu'on rappelle l'expression du poète latin, il est facile de comprendre quel usage discret on doit faire de cette application. Souvent aussi elle a lieu pour caractériser une œuvre de génie, ou tout au moins fort remarquable.

—

J'ai failli attendre! mot impérieux prononcé par Louis XIV, et qui peint bien le caractère altier du grand roi. Louis XIV mettait rigoureusement en pratique ce mot si connu d'un de ses successeurs : « *L'exactitude est la politesse des rois.* » Rarement, en effet, ce prince manqua d'être exact aux rendez-vous qu'il assignait; mais, s'il était exact, il exigeait qu'on fût empressé. Un jour, ses voitures n'étant arrivées qu'à l'heure précise où il les avait demandées : « *J'ai failli attendre!* » dit-il en regardant sa montre.

Ce mot de l'orgueilleux monarque rappelle ces vers de Corneille dans sa tragédie d'*Attila*, quand il fait dire au terrible barbare :

> Où sont donc nos deux rois? Allez, et qu'on leur die
> Qu'Attila les attend et qu'Attila s'ennuie.

Il nous en rappelle un plus généreux de Louis XV, quand il était jeune. Comme ce prince partait pour la chasse, il arriva, avec toute la cour, à une porte du parc de Versailles, qui n'avait pas été ouverte. Le gardien s'était absenté, et on le cherchait depuis longtemps, lorsqu'on le vit accourir tremblant et tout essoufflé. Les courtisans le gourmandant à qui mieux mieux, le roi s'interposa : « Calmez-vous, messieurs, leur dit-il, ce pauvre homme est déjà assez affligé de m'avoir fait *attendre.* »

Le mot de Louis XIV, *j'ai failli attendre*, est l'objet de fréquentes allusions.

J'aime Platon, mais j'aime encore plus la vérité; en latin, *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* On sait la considération dont jouissaient les écrits et les principes de Platon dans toute la Grèce. Aristote avait suivi ses leçons, et l'élève ne tarda pas à devenir aussi célèbre que le maître. Deux esprits de cette valeur, faits pour régner l'un et l'autre dans le domaine de la pensée, ne devaient pas tarder à se séparer; aussi Aristote, sans être, comme on l'a dit, l'ennemi de son maître, n'adoptait-il pas toutes les conséquences de sa doctrine; toutefois, lorsqu'il se trouvait en contradiction avec lui, il savait exprimer son opinion avec la sage mesure d'un philosophe, et non avec l'amertume d'un rival. « *J'aime Platon,* disait-il, *mais j'aime encore plus la vérité. — Amicus Plato, sed magis amica veritas.* »

Cet hommage rendu à la vérité, quand on la croit en désaccord avec les doctrines d'un génie même transcendant, est passé en proverbe, et l'on y fait de fréquentes allusions, tantôt en latin, tantôt en français. Cette maxime est le contre-pied de la fameuse devise des disciples de Pythagore : « *Le maître l'a dit — Magister dixit.* »

—

J'aimerais mieux être le premier dans un village que le second à Rome, réponse de César à un de ses officiers, qui, en traversant un pauvre village perdu au fond des Alpes, lui demandait en plaisantant si le désir des dignités occasionnait aussi des rivalités dans cette misérable bourgade.

Ces mots sont restés la devise de l'ambitieux.

—

J'ai perdu ma journée; en latin, *Diem perdidi,* mots célèbres de l'empereur Titus, quand il avait passé une journée sans trouver l'occasion de faire du bien, d'accorder une grâce.

Voltaire écrivait au célèbre mathématicien Maupertuis : « C'est à vous à dire, lorsque vous aurez passé un seul jour sans instruire quelqu'un : *J'ai perdu ma journée.* »

—

J'ai ri, me voilà désarmé.

Vers de la *Métromanie,* comédie de Piron.

Ces mots signifient que le mécontentement n'est plus possible après le rire, et les allusions qu'on y fait ont toujours lieu dans ce sens.

J'ai trouvé! en grec, *Eurêka!* exclamation d'Archimède découvrant la loi de la pesanteur spécifique des corps, pendant qu'il était plongé dans un bain. Ce mot est devenu proverbial, mais l'application en est presque toujours plaisante.

—

J'ai voulu voir, j'ai vu. . . . . .

Hémistiche de l'*Athalie* de Racine, acte II, scène VII.

Athalie croit avoir anéanti la race de David; mais un rêve étrange lui fait apparaître un enfant qui lui perce le sein. Ce rêve la remplit d'anxiété. Elle pénètre dans le temple, et ce même enfant se présente à sa vue; il est à l'autel, aux côtés du grand-prêtre. Elle le fait venir en sa présence et l'interroge.

Athalie, poussée à bout, ne garde plus aucune mesure et se vante hautement du massacre de tous les membres de la famille de David, massacre qu'elle a ordonné. Alors Josabeth, femme de Joad, répond :

> Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge !
>
> ATHALIE.
>
> Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
> Que deviendra l'effet de ses prédictions?
> Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
> Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
> Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.
> *J'ai voulu voir, j'ai vu.*

Dans l'application, ce dernier hémistiche est toujours l'expression d'un doute éclairci, où il entre le plus souvent un sentiment de colère, un ton de menace.

—

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

Vers de Boileau, satire Ire. Cette satire était le début du poète, qui n'avait alors que vingt-quatre ans. Sa colère fait tout d'abord explosion, mais elle révèle l'habile écrivain dont le vers *dira toujours quelque chose*, et l'homme de bien, ennemi déclaré du vice. Les vers heureux y abondent déjà, ces vers qui frappent et qu'on n'oublie plus parce qu'ils expriment nettement une pensée juste. On pouvait bien augurer du jeune homme sincère et courageux qui disait à son début :

> *J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.*

Ce Rolet était un procureur au parlement, bien connu par son habileté et ses friponneries.

Voici le passage auquel nous faisons ici allusion; Boileau y dévoile la rude franchise de son caractère :

Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir ;
Et quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers;
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière ;
Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom ;
J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

Dans l'application, le vers de Boileau exprime l'absence de tout euphémisme, de toute réticence dans les expressions.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Ce serait une histoire curieuse que celle des découvertes dont s'enorgueillit l'humanité; le plus souvent le hasard seul aurait le droit de dire : . . . . .

—

Un tout petit volume suffit quelquefois à immortaliser son auteur : ainsi, les *Fables* de La Fontaine, les *Maximes* de La Rochefoucauld, la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin. On serait tenté de croire que ces auteurs ont voulu

. . . .

Aujourd'hui, nous avons changé tout cela : on se présente à la porte du temple de l'Immortalité, les épaules chargées de quatre ou cinq cents volumes, et la déesse répond comme cet aubergiste à un hidalgo espagnol qui demandait à entrer en défilant la longue kyrielle de noms de tous ses aïeux : Nous n'avons pas assez de place pour loger tout cela.

—

Calino, voulant prouver ses soins et faire une surprise agréable à son maître, saisit un plumeau qu'il passe à

tour de bras sur le baromètre. L'instrument se brise en mille morceaux, et le maître accourt au bruit. « Ah! monsieur, dit Calino, je n'ai jamais vu votre baromètre aussi bas. Le maître ne put garder son sérieux « : Calino, dit-il, je te pardonne :

. . . . »

—

Nous n'aimons pas ces admirations outrées, fanatiques, qui ne veulent admettre aucune imperfection dans l'auteur ou l'artiste de leur choix. Tout critique consciencieux doit pouvoir exprimer nettement sa pensée, sans avoir à se préoccuper des personnes : . . . . ., telle devrait être la devise de tout homme qui tient une plume.

—

Voici deux proverbes orientaux qui expriment la même idée : « Que ta bouche soit la prison de ta langue. — La parole est d'argent, mais le silence est d'or. » C'est encore plus énergique et plus éloquent que le . . . . .

—

Gélimer accueillit Bélisaire non-seulement avec les égards dus à une grande infortune, mais avec la bonté affectueuse de l'homme qui a souffert : . . . . .

—

L'obscur inventeur de la charrue aurait pu se dire à plus juste titre que les Alexandre et les César, qu'Homère et Virgile eux-mêmes : . . . . .

—

Les nécessités de la guerre ont des horreurs qui émeuvent les cœurs les plus froids; il suffit d'avoir contemplé une seule fois le spectacle d'un champ de bataille pour sentir sa curiosité satisfaite et dire comme Athalie :

. . . .



DIX-SEPTIÈME LEÇON

Jardins, palais, enchantements d'Armide, allusion à la demeure voluptueuse où l'enchanteresse Armide retenait le beau Renaud loin de l'armée des Croisés. L'Armide du Tasse est un souvenir de la Circé d'Homère, et le brave Renaud est l'Achille chrétien.

En littérature, on fait de fréquentes allusions à cet épisode de *la Jérusalem délivrée.*

—

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Vers qui termine l'*Irrésolu*, comédie de Destouches. Dorante, l'irrésolu, après avoir flotté pendant cinq actes entre les deux sœurs, Julie et Célimène, paraît se décider enfin pour Julie; mais son mariage n'est pas plus tôt arrêté, qu'il finit de se caractériser par ce vers si vrai et si comique :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Il était impossible d'achever par un trait plus plaisant la peinture de ces hommes qui ne savent jamais se décider, et qui ne prennent enfin un parti que pour s'en repentir aussitôt. C'est dans ce sens que les écrivains font au vers de Destouches de fréquentes allusions.

—

J'avais pourtant quelque chose là, mots qu'André Chénier prononça en se frappant le front, étant déjà sur la fatale charrette qui le conduisait à l'échafaud.

Les allusions à ces tristes et touchantes paroles ne se font jamais, heureusement, dans des circonstances analogues; elles servent à exprimer le regret qu'on éprouve de se voir forcé, par un motif quelconque, de renoncer à une carrière à laquelle on se sentait appelé.

—

Jean s'en alla comme il était venu.

Premier vers de l'épitaphe de La Fontaine, composée par lui-même, et dans laquelle l'insouciance proverbiale du *Bonhomme* se trouve en quelque sorte personnifiée :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,

Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il soûlait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

L'aveu naïf de La Fontaine trouve en littérature de fréquentes applications. C'est par ce vers que Louis-Philippe fit à la France un stoïque et douloureux adieu : au moment de monter en voiture pour prendre le chemin de l'exil, le vieux roi serra la main d'un de ceux qui l'entouraient, en lui disant avec un sourire mélancolique :

Jean s'en alla comme il était venu.

—

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Vers de Racine dans *Athalie*, acte Ier, scène 1re. Abner, sincère Israélite bien qu'au service d'Athalie, effrayé des projets sinistres que la reine semble nourrir contre Joad et contre le Temple, vient avertir le grand-prêtre, qui lui répond avec calme et noblesse :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Les allusions à ce beau vers, qui respire ce que l'enthousiasme poétique et religieux a de plus sublime, sont en général familières et plaisantes.

—

Je crains les Grecs, même quand ils font des présents; en latin, *Timeo Danaos et dona ferentes* (*Énéide*, livre II, v. 49), paroles que le grand-prêtre Laocoon adresse aux Troyens pour les dissuader de faire entrer dans leurs murs le cheval de bois que les Grecs avaient perfidement laissé sur le rivage, et dans les flancs duquel l'élite des guerriers grecs était cachée.

S'emploie pour faire entendre qu'il faut se défier des propositions, avantageuses en apparence, qui viennent de quelqu'un dont nous devons suspecter les intentions.

—

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Vers de la fable de La Fontaine *le Rat de ville et le Rat des champs :*

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Se dit d'une réjouissance, entre plusieurs, d'autant plus complète et bruyante qu'en général elle a lieu aux dépens d'autrui, ou tout au moins d'une manière illégitime.

—

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu.

Passage de *Tartufe,* comédie de Molière, acte V, scène III. Orgon, enfin éclairé sur les véritables sentiments de Tartufe, raconte à dame Pernelle, sa mère, que, caché sous une table, il a assisté à une scène qui prouve toute la noirceur de l'hypocrite.

MADAME PERNELLE.
On vous aura forgé cent sots contes de lui.
ORGON.
Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.
MADAME PERNELLE.
Des esprits médisants la malice est extrême.
ORGON.
Vous me feriez damner, ma mère! Je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.
MADAME PERNELLE.
Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.
ORGON.
C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu.

Cette répétition énergique se rappelle pour faire entendre qu'on est tout à fait certain d'une chose, et qu'on n'en parle qu'après s'en être assuré par soi-même, par ses propres yeux.

—

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Vers de Racine dans *Britannicus,* acte IV, scène III. Néron a feint une réconciliation avec son frère Britannicus, aimé de Junie, pour laquelle il brûle lui-même d'une vive passion, et comme Burrhus le félicite de ces nouveaux sentiments, le tyran révèle tout à coup sa cruauté et sa profonde hypocrisie dans ce vers énergique resté proverbial :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Ce beau vers sert à faire entendre qu'on ne feint de se réconcilier avec quelqu'un que pour mieux assurer sa propre vengeance.

—

, ... Je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Vers de Racine dans sa tragédie de *Britannicus*, acte II, scène III. Néron, épris de Junie, aimée de Britannicus, lui déclare son intention de l'épouser en répudiant Octavie. Junie, surprise et affligée d'une résolution qui, brisant ses espérances, alarme sa délicatesse en la forçant à usurper la place d'une femme qu'elle estime et qu'elle chérit, répond au tyran :

Seigneur, avec raison je demeure étonnée :
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie!
J'ose dire pourtant que *je n'ai mérité*
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité, nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

Dans l'application, ces deux vers de Racine caractérisent admirablement les personnes ou les choses que l'on déprécie avec exagération, après les avoir exaltées outre mesure, et réciproquement. On les emploie le plus souvent par plaisanterie.

—

J'en appelle à Philippe à jeun, mot d'une femme macédonienne au roi Philippe, qui l'avait condamnée au sortir d'un festin où il s'était enivré. On varie quelquefois sur ce mot : *J'en appelle à Philippe mieux informé*, ou *à César mieux informé*. Quelle que soit la formule qu'on adopte, ces mots signifient qu'on n'accepte pas un arrêt, une sentence, et qu'on en appelle soit à une autre juridiction, soit à celui même qui a pris une résolution nuisible à nos intérêts, dans l'espoir que nous saurons mieux établir nos droits en les soumettant à une seconde discussion.

Je ne dis pas cela.

Dénégation comique d'Alceste dans *le Misanthrope*, acte 1er, scène II. Oronte lui lit un sonnet sur lequel il veut avoir son sentiment. Il est difficile, dans un cas semblable, de dire crûment à un poète que ses vers sont mauvais; d'un autre côté, Alceste se pique d'une franchise intraitable; il abhorre les ménagements et la dissimulation, de sorte qu'il se trouve presque forcé de faire violence à son caractère. Mais c'est de mauvaise grâce; les détours qu'il emploie pour atténuer sa pensée ne trompent pas Oronte, qui ne cesse de lui dire : Est-ce que mes vers vous semblent mauvais?

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

et autres questions semblables, auxquelles Alceste répond trois fois : *Je ne dis pas cela*, hémistiche invariablement suivi d'un *mais* qui donne à comprendre que c'est précisément cela qu'il veut dire. J.-J. Rousseau, qui a dirigé une critique assez vive contre *le Misanthrope*, « lui reproche de tergiverser d'abord avec Oronte, et de ne pas lui dire crûment, du premier mot, que son sonnet ne vaut rien; et il ne s'aperçoit pas que le détour que prend Alceste pour le dire sans trop manquer aux égards que se doivent les gens bien élevés est plus piquant cent fois que la vérité toute nue. Chaque fois qu'il répète : *Je ne dis pas cela*, il dit en effet tout ce qu'on peut dire de plus dur; en sorte que, malgré ce qu'il croit devoir aux formes, il s'abandonne à son caractère dans le temps même où il croit en faire le sacrifice. » (La Harpe.)

Dans l'application, ces mots expriment toujours un sens analogue.

—

J'en passe, et des meilleurs.

Allusion à un hémistiche fameux d'*Hernani*, drame de M. Victor Hugo.

Le roi don Carlos propose une trahison à Ruy Gomez; celui-ci montre successivement les portraits de ses ancêtres, qui tous ont été des gentilshommes remplis de bravoure et d'honneur; sur un geste d'impatience du roi, Ruy Gomez termine par cet hémistiche devenu proverbial :

J'en passe, et des meilleurs.

Dans l'application, ces mots sont devenus une sorte de formule au moyen de laquelle on abrége une énumération, une nomenclature.

—

Je ne me sens point blessé, belles paroles de celui qui, le premier, devait faire monter la religion chrétienne sur le trône des Césars. Dans les premières années de son règne, Constantin flottait entre le catholicisme et les sectateurs d'Arius. Un jour, cet empereur apprit que les Ariens, mécontents de ses hésitations, venaient de briser ses statues, et comme ses courtisans lui conseillaient la vengeance, il répondit en portant la main à son visage : « *Je ne me sens point blessé.* »

Dans l'application, cette parole signifie qu'on méprise une insulte et qu'on dédaigne la vengeance.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Nos trois aigrefins se concertèrent un instant sur le boulevard, et ils venaient sans doute d'imaginer un moyen de faire bombance sans payer la carte, car ils entrèrent bruyamment au restaurant, où ils débutèrent par une truite saumonée, arrosée de champagne frappé.

. . . .
. . . .

—

Ceux qui nous servent ont quelquefois besoin d'être réprimandés. « Les domestiques, disait Montesquieu, ressemblent à des horloges : il faut les remonter de temps en temps pour qu'ils aillent. » Mais on doit s'appliquer à ce que les reproches soient toujours mérités, et il serait fâcheux qu'un serviteur pût dire à son maître : « . . . . . »

—

Rien n'est plus mobile, plus changeant, plus capricieux que les préférences de la foule; demain elle traînera aux gémonies celui qu'elle avait mis hier sur un piédestal,

malheureuse victime de son inconstance, qui pourrait lui répondre bien souvent :

. . . . . .

. . . .

—

On trouve parfois dans le nom et la profession des individus des associations de mots singulières ; exemples : Cassemiche, boulanger; Gâtechair, maître d'escrime; Boudin, charcutier; Vincent Raisin, marchand de vin; Coqueluche, médecin des enfants...

. . . .

—

Les duels de cygnes sont terribles : la tactique principale des deux combattants consiste à enrouler le cou de l'adversaire, et à le tenir enfoncé dans l'eau jusqu'à ce que la victime expire par asphyxie.

. . . . ,

disent les cygnes, en parodiant sans s'en douter le fameux vers du tyran romain.

—

Le préjugé a tant d'empire sur les esprits faibles, que si vous cherchez à désabuser par le raisonnement celui qui prétend avoir aperçu un fantôme, un revenant, il vous répondra assurément :

. . . . ,
. . . . . .



DIX-HUITIÈME LEÇON

Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

Allusion à une épigramme mordante de Racine contre *Judith*, tragédie du poète Boyer :

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche caissier;
Bien aise était, car le bon financier

S'attendrissait et pleurait sans mesure.
« Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur;
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le richard, en larmoyant lui dit :
Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

Les écrivains rappellent souvent cette réponse comique du financier, qui distribue son intérêt d'une si étrange manière, et les allusions s'en font dans un sens analogue.

—

Je porte tout avec moi; en latin, *Omnia mecum porto*, réponse de Bias à ceux qui, en fuyant de la ville de Priène, assiégée par les généraux de Cyrus, emportaient leurs objets les plus précieux, et s'étonnaient de l'insouciance du philosophe, qui ne faisait aucun préparatif de départ. Il donnait ainsi à entendre qu'il ne regardait comme biens véritables que sa sagesse et le trésor de sa pensée.

L'application de ces mots est le plus souvent plaisante.

—

Je prends mon bien partout où je le trouve, réponse de notre grand comique Molière, à qui les envieux reprochaient de s'approprier tantôt une idée, tantôt un caractère, tantôt une scène tout entière appartenant aux anciens ou à nos vieux fabliaux. En effet, Molière feuilletait avec la plus minutieuse attention les livres italiens et espagnols, romans, recueils de bons mots, facéties, etc.; puis, quand il avait trouvé un trait heureux, une idée neuve, une situation comique, il s'emparait de ces richesses, les façonnait, les pétrissait, les frappait à l'empreinte indélébile de son originalité et de son génie, et répondait à ceux qui l'en blâmaient par la phrase que nous avons citée plus haut. Partant de cette même idée, Molière disait encore : « Il est permis en littérature de voler un auteur pourvu qu'on le tue. »

L'application de cette phrase proverbiale est facile.

—

Je suis citoyen romain; en latin, *Civis sum romanus*, formule par laquelle un Romain rappelait, dans certaines circonstances, les prérogatives attachées à Rome au titre de citoyen.

Dans l'application, ces mots, qui se disent tantôt sous la forme latine, tantôt sous la forme française, sont l'appel à une inviolabilité que l'on doit à une qualité, à un privilége, dans quelque ordre d'idées que ce soit.

Je suis homme, et rien de ce qui se rapporte à l'humanité ne doit m'être étranger; en latin, *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*. Beau vers du poète Térence qui a été comme un éclair précurseur du christianisme.

Un écrivain a commenté en ces termes cette sublime pensée : « Il faut descendre jusque vers le temps où parut Jésus pour trouver chez les anciens quelques accents d'humanité analogues à son Évangile. Hormis un vers de Térence, quelques mots de Cicéron, quelques phrases de Sénèque, l'antiquité tout entière n'a rien d'où l'on puisse conclure, je ne dis pas la solidarité réciproque du genre humain et l'unité de l'espèce humaine, mais la fraternité des hommes, dans l'acception la plus vulgaire. La première fois que le sentiment de l'humanité collective s'exprima à Rome, ce fut un affranchi, un enfant de Carthage, enlevé à sa famille et nourri par les Romains comme esclave, qui le formula, et cette formule était si nouvelle qu'elle frappa d'étonnement tout le monde. »

« La première fois, dit saint Augustin, qu'on entendit à Rome le beau vers de Térence, il s'éleva dans l'amphithéâtre un applaudissement universel; il ne se trouva pas un seul homme dans une assemblée si nombreuse, composée de Romains et des envoyés de toutes les nations déjà soumises ou alliées à leur empire, qui ne parût sensible à ce cri de la nature. »

Le vers suivant de *Mérope* peut être rapproché de celui de Térence :

> C'est un infortuné que le ciel me présente :
> *Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.*

Le vers de Térence se cite pour faire comprendre la part que l'on prend aux souffrances, aux malheurs de quelqu'un, quand même il n'est ni notre parent, ni notre ami, ni notre bienfaiteur; c'est la voix seule de l'humanité qui s'élève en nous.

—

> **Je suis oiseau, voyez mes ailes.**
> **Je suis souris, vivent les rats!**

Vers de La Fontaine dans la fable de *la Chauve-souris et les Deux Belettes*. Une chauve-souris tombe successivement chez une qelette ennemie des rats et chez une autre, ennemie des oiseaux.

Grâce à sa double forme, elle s'échappe en s'écriant, dans le premier cas :

Je suis oiseau, voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs!

et dans le second :

Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!

Ces deux vers sont devenus la devise de ceux qui, sans courage et sans dignité, affichent successivement les couleurs de tous les partis, au gré des circonstances et de leurs intérêts.

—

Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; en latin, *Veni, vidi, vici*, paroles par lesquelles César annonça au sénat romain sa victoire sur Pharnace, fils de Mithridate. Dans l'application, elles caractérisent la rapidité avec laquelle un succès a été obtenu.

Racine, qui, comme on le sait, maniait l'épigramme avec une malice et un esprit extraordinaires, a fait une heureuse application de ces trois mots du dictateur romain. Cette épigramme est dirigée contre Guillaume III, roi d'Angleterre, battu successivement à Senef, à Steinkerque et à Nerwinde :

Si César vint, vit et vainquit,
Guillaume vint et vit de même;
C'est un vrai César en petit :
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

—

. . . . J'étais là, telle chose m'advint.

Vers de La Fontaine dans la fable des *Deux Pigeons* :

. . . . . Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : *J'étais là, telle chose m'advint* :
Vous y croirez être vous-même.

Ce vers, dans les applications qu'on en fait, sert à exprimer le plaisir que l'on ressent à raconter, au retour, ses impressions de voyage.

—

. . . Je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.

Voyez Dindon de la fable.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Vers de Corneille dans *Polyeucte*, acte V, scène v.

Félix, gouverneur d'Arménie pour l'empereur Dèce, a reçu l'ordre de persécuter les chrétiens. Sa fille Pauline, encore païenne, a épousé Polyeucte, l'un d'eux. Celui-ci confesse publiquement sa foi, et son beau-père, étouffant la voix du sang, l'envoie au supplice. Pauline alors, illuminée tout à coup par le sublime courage de son époux martyr, et convertie elle-même, s'écrie dans un langage inspiré :

> Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
> Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
> M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
> *Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,*
> De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
> Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?

Ce vers, dans l'application, exprime le soudain envahissement de l'esprit par les clartés d'une lumière nouvelle.

—

Jusques à quand...; en latin, *Quousque tandem...* premier mots de l'apostrophe célèbre adressée par Cicéron à Catilina, lorsque celui-ci se présenta dans le sénat au moment où il conspirait contre la république.

Application presque toujours plaisante.

—

La discorde est au camp d'Agramant, allusion à un passage du *Roland furieux*, poème de l'Arioste. Agramant, un des chefs de l'armée sarrasine, assiége Paris. En voyant les dangers dont il est menacé, Charlemagne se rend à la cathédrale avec tous ses guerriers et adresse à Dieu de ferventes prières, que saint Michel, le patron de la France, porte aux pieds du trône de l'Éternel. L'archange reçoit aussitôt l'ordre de descendre sur la terre, d'aller trouver la Discorde, à laquelle il ordonne de se jeter au milieu du camp ennemi et de semer la division parmi les chefs. De là est venue cette phrase proverbiale : *La discorde est au camp d'Agramant.* La valeur impétueuse de ce personnage est également passée en proverbe, et l'on y fait de fréquentes allusions.

—

Laissez toute espérance, vous qui entrez! en italien, *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate;* vers célèbre que Dante, dans sa *Divine Comédie*, place sur les portes de l'enfer.

Les écrivains font de fréquentes allusions à cette phrase, qui est une fidèle expression du dogme de l'Église sur l'éternité des peines de l'enfer. Les applications ont lieu tantôt sous la forme italienne, tantôt sous la forme française.

—

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Vers de la fable de La Fontaine *la Lice et sa Compagne* :

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Dans l'application, ces vers se disent de tous ceux qui ont un penchant à abuser des bontés qu'on a pour eux et des services qu'on leur rend.

—

Laitière et le pot au lait (La), titre d'une des plus jolies fables de La Fontaine.

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.

Chemin faisant elle suppute le prix de son lait, fait les plus beaux rêves de fortune, achète un cent d'œufs, élève des poulets, engraisse un cochon qu'elle revend à beaux bénéfices :

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette, là-dessus, saute aussi transportée :
Le lait tombe; adieu, veau, vache, cochon, couvée.

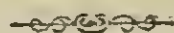
Le *Pot au lait* de Perrette est devenu le synonyme de rêves brillants aussitôt déçus.

—

Laitues de Dioclétien, mots qui rappellent la manière dont Dioclétien passa ses dernières années. Dégoûté du pouvoir, il abdiqua solennellement l'empire l'an 305, et se retira aussitôt après à Salone, sa patrie, où il montra autant de grandeur dans la simplicité de la vie privée, qu'il en avait déployé à la tête du gouvernement. Il ne s'occupa plus que de la culture de son

jardin, et comme on le sollicitait de ressaisir le pouvoir : « Venez à Salone, répondit-il, vous y verrez si le soin que je prends de mon jardin ne me rend pas plus heureux qu'un empire, et vous apprendrez vous-même à apprécier le bonheur que je goûte en cultivant mes *laitues.* »

Les allusions à cet épisode se font souvent par ces simples mots : *Dioclétien à Salone.*



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Si nous avons, par malheur, laissé prendre l'empire à des penchants funestes, à des passions funestes, est-ce à dire qu'il n'existe plus de ressources pour nous, et l'habitude, fermant la porte à tout retour, fait-elle entendre à nos oreilles cette parole formidable : . . . . .? Non; il y a un remède assuré : c'est le repentir.

—

Si l'on voulait qualifier énergiquement notre siècle, on l'appellerait le siècle des loteries. A peine a-t-on le bienheureux billet dans sa poche que les châteaux en Espagne s'élèvent comme par enchantement. Mais combien, quand le numéro gagnant est tiré, doivent se rappeler la fable de . . . . .

—

Nous étions alors partagés en deux camps, les uns marchant sous le drapeau classique, les autres arborant l'étendard du romantisme. Il fallait opter. M. de Saint-Priest louvoya, et si adroitement, qu'il se fit des amis dans *Genève* et dans *Rome*. Aux uns il disait :

. . . . ;

il murmurait à l'oreille des autres :

. . . . !
. . . . !

Bref, il trouva le secret de se faire prôner partout en ne tenant à rien.

Le parasite ne croit jamais être importun; où il dîne bien, il prend racine et se croit toujours en famille, c'est surtout de ces pique-assiette que l'on peut dire :

. . . . ,
. . . .

—

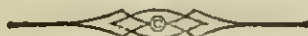
La mère pleurait, la fille boudait dans un coin, le père gesticulait et tempêtait; je restai cinq minutes sur le seuil de la porte : oh! oh! me dis-je à moi-même, ...

—

Il y en a qui ne désirent arriver à la fortune que pour en jouir bruyamment et éclabousser leurs égaux d'autrefois; ce ne sont pas ceux-là qui se contenteraient des . . . . .

—

C'est folie que de vouloir restreindre l'art et la poésie à des règles fixes, à des préceptes immuables. Le poète et l'artiste demandent leurs inspirations à la nature, à l'imagination, au caprice, à la fantaisie. Tout ce qui peut les charmer ou les émouvoir est de leur domaine; ils ne craignent pas d'être appelés plagiaires; en un mot, ils . . . . .



DIX-NEUVIÈME LEÇON

Lampe d'Aladin, lampe merveilleuse au moyen de laquelle Aladin, héros d'un des plus jolis contes des *Mille et une Nuits,* parvint à une brillante prospérité, après avoir vaincu une foule d'obstacles.

En littérature, on rappelle souvent la *Lampe d'Aladin* pour désigner le moyen, le pouvoir secret que possède un homme de satisfaire promptement tous ses désirs et ses caprices.

—

La nature a horreur du vide, aphorisme de l'ancienne physique, qu'elle formulait ainsi : *Natura abhorret a vacuo,* et qu'elle avait imaginé pour rendre compte de certains phénomènes restés jusqu'alors inexpliqués. Ce rôle imaginaire de la

nature fut complétement supprimé par les expériences de Torricelli, disciple de Galilée, sur l'ascension de l'eau dans les pompes. Ce physicien démontra que l'ascension d'un liquide dans le vide a pour cause la pression atmosphérique, et que si l'eau, dans un corps de pompe, ne peut s'élever à plus de trente-deux pieds, c'est qu'à cette hauteur la colonne d'eau et la pression atmosphérique se font exactement équilibre.

L'horreur de la nature pour le vide a passé dans la langue, et les allusions que l'on y fait sont le plus souvent plaisantes. Ainsi, l'ivrogne et le glouton expliqueront, l'un sa soif inextinguible, l'autre sa faim insatiable, en comparant leur gosier ou leur estomac à dame *nature*, qui *a horreur du vide.*

—

Lance d'Achille, allusion à la lance de ce héros, la divine Pélias, qui jouissait du merveilleux privilége de guérir les blessures qu'elle avait faites. Dans un combat, Achille avait blessé Télèphe, roi de Mysie. L'oracle ayant été consulté, il répondit que la blessure ne pouvait être cicatrisée que par la main qui l'avait faite. Ulysse prit de la rouille de cette lance, en composa un emplâtre et l'envoya à Télèphe, qui fut bientôt guéri.

Quelquefois, mais abusivement, on dit la *lance de Télèphe*, en prenant sans doute l'effet pour la cause.

Cette propriété merveilleuse, d'une chose qui blesse et guérit en même temps, rencontre des similitudes trop nombreuses pour qu'on n'y fasse pas de fréquentes allusions.

—

Lance d'Argail, lance qui avait la propriété merveilleuse de renverser tous ceux qu'elle touchait, et qui joue un grand rôle dans le poëme de l'Arioste. Après la mort de son premier possesseur, elle tomba entre les mains d'Astolphe; puis elle appartint à la valeureuse Bradamante, qu'elle rendit en quelque sorte invincible.

Les poëtes et les écrivains font souvent allusion à la lance d'Argail.

—

Lanterne de Diogène, allusion à un trait satirique de la vie de ce célèbre cynique grec. Il professait un si profond dédain pour l'humanité tout entière, qu'on le rencontra un jour en plein midi, dans les rues d'Athènes, une lanterne à la main, et répondant à ceux qui lui demandaient la raison de cette bizarrerie : « *Je cherche un homme.* »

Ce mot de Diogène a passé en proverbe, et s'emploie dans des circonstances faciles à deviner.

—

La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, aphorisme vieux comme le monde, qu'on a attribué à M. de Talleyrand, sans doute parce qu'il convenait parfaitement à son caractère, qui est resté pour ainsi dire le type de la finesse, ou plutôt de la duplicité diplomatique. Voici dans quelle circonstance ce mot aurait été prononcé. Un jeune secrétaire d'ambassade, sur le point de se rendre à son poste, alla prendre congé du ministre, et crut se recommander au rusé diplomate en vantant sa sincérité et sa franchise. « Vous êtes jeune, monsieur, répondit Talleyrand ; apprenez que *la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée.* »

Cette phrase est restée la devise de la duplicité et de la fausseté, aussi bien dans le commerce ordinaire de la vie qu'en politique.

—

Lasciate ogni speranza, mots italiens qui signifient : *Laissez toute espérance.* V. **Laissez...**

—

Lauriers de Miltiade qui empêchaient Thémistocle de dormir. Le jeune Thémistocle, qui devait rendre de si éclatants services à la Grèce, était agité et tout pensif depuis la grande journée de Marathon ; à ceux de ses amis qui l'interrogeaient sur les causes de cette mélancolie, il répondait : « *C'est que les lauriers de Miltiade m'empêchent de dormir.* »

Ces mots sont restés la devise d'une noble émulation, mais plus souvent encore de l'envie. Quelquefois aussi, ils se rappellent ironiquement ou par plaisanterie.

—

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

Vers de Boileau, dans sa V^e^ épître, et qui n'est que la traduction heureuse de cet autre vers d'Horace : « *Post equitem sedet atra cura,* le noir souci s'assied derrière le cavalier. »

> Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
> Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
> En vain monte à cheval pour tromper son ennui :
> *Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.*

Dans sa *Notre-Dame de Paris,* M. V. Hugo a fait une application extrêmement plaisante du vers d'Horace. Des écoliers

sont grimpés sur l'entablement des fenêtres du Palais-de-Justice, attendant avec impatience le *mystère* que l'on va jouer. Pour se désennuyer, ils lancent des quolibets aux passants. L'un d'eux, apercevant un bon bourgeois à cheval avec sa femme en croupe, s'écrie : *Post equitem sedet atra cura.*

Les écrivains rappellent souvent l'alexandrin de Boileau, mais souvent aussi le vers du poète latin.

—

Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, mot atroce de Vitellius à ses officiers, qui, visitant avec lui les champs de Bédriac quelque temps après la bataille de ce nom, se plaignaient de l'odeur infecte qu'exhalaient les cadavres.

Les applications ont lieu dans un sens facile à saisir.

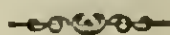
—

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Vers de Thomas Corneille, dans sa tragédie du *Comte d'Essex*, acte IV, scène III. Le comte, favori de la reine Élisabeth, a été condamné à mort pour crime de rébellion. Son intraitable orgueil l'empêche de se décider à un acte de soumission, qui lui attirerait certainement sa grâce. Le comte de Salisbury, son ami, vient le visiter dans sa prison et l'engage à consentir à cette démarche, en lui représentant l'opprobre de la mort qui pèsera sur sa mémoire :

LE COMTE D'ESSEX.
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même.
. . . .
SALISBURY.
Vous mourrez glorieux ! Ah ciel ! pouvez-vous croire
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire ?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut.....
LE COMTE D'ESSEX.
Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Ce beau vers, qui exprime si énergiquement cette vérité que le supplice n'a rien d'infamant pour l'innocence, est toujours d'un emploi relevé. On le retrouve sous la plume de Charlotte Corday, écrivant à son père quelques jours avant son exécution.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

On peut dire que la critique est une véritable . . . . . qui . . . . . Tel article de journal écrasera aujourd'hui un livre nouveau, qui, demain, sera porté aux nues par un autre journal.

—

Une fouine, une infernale fouine avait opéré dans ma basse-cour un véritable massacre des Innocents. Une drogue que je plaçai sur son itinéraire mit fin à ses ravages. Quelques jours après, une odeur infecte m'attira dans un coin du jardin avec Antonine; nous trouvâmes le corps de la maudite fouine en pleine putréfaction. Antonine se retirait avec dégoût : Laisse, laisse, ma fille, lui dis-je avec un sourire machiavélique, ...

—

Quand un innocent est condamné au dernier supplice, il peut regretter la vie, mais il n'a pas à redouter le jugement de la postérité pour ses descendants; car la vérité finit tôt ou tard par être connue, et

. . . .

—

Le spleen, cette terrible maladie presque inconnue en France, est fort commune en Angleterre. Le malheureux qui en est atteint a beau recourir à tous les moyens de distraction, quitter son pays, entreprendre les voyages les plus lointains et les plus accidentés : . . . . . spleen . . . . .

—

La solitude n'est habitable que par l'homme de génie qui la remplit de ses idées; aussi la justice a-t-elle compris les ressources terribles que la solitude lui donne pour enfanter le remords. La nature morale ressemble à la nature physique : elle . . . . .

Parfois le soir, à Paris, on rencontre des chiffonniers qui se drapent dans leurs guenilles comme Diogène dans son manteau troué. A son exemple, ils sont munis d'une lanterne, non toutefois pour . . . . . — ils se soucient bien d'une pareille misère — mais pour trouver au coin des bornes le pain et surtout le vin de chaque jour.

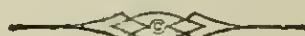
—

L'émulation bien entendue doit faire naître dans le cœur des élèves le désir de marcher de front avec les plus forts et même de les surpasser ; mais cette rivalité ne doit pas dégénérer en jalousie et le maître ne saurait trop réprimander les . . . . . au petit pied . . . .

—

Lorsque le comte de Hornes fut condamné à être roué vif, en place de Grève, pour quelques exploits que n'eût point désavoués Fra Diavolo, les personnages les plus illustres représentèrent au Régent quel opprobre un tel genre de mort jetterait sur le corps de la noblesse tout entier. Le Régent leur ferma la bouche en leur citant ce vers :

. . . .



VINGTIÈME LEÇON

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Belle strophe de Lefranc de Pompignan, dans son *Ode sur J.-B. Rousseau*, mort dans le Brabant après un exil de plus de trente ans :

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Une anecdote curieuse se rattache à cette admirable strophe. La Harpe la raconte ainsi : « La strophe dont il s'agit se grava surtout dans ma mémoire, et j'en étais tout plein lors de mon premier voyage à Ferney, en 1763. Je trouvai bientôt l'occasion d'en parler à Voltaire sans aucun air d'affectation, à table, et en présence de vingt personnes. J'eus soin seulement de ne pas nommer l'auteur. Je me défiais un peu de l'homme, et je voulais l'avis du poète : on sait que Voltaire et Lefranc étaient ennemis littéraires déclarés. Il jeta des cris d'admiration; c'était sa manière quand il entendait de beaux vers : jamais il ne les a écoutés froidement. « Ah! mon Dieu! que cela est beau! Eh! » qui est-ce qui a fait cela? » Je m'amusai quelque temps à le faire deviner; enfin je nommai Pompignan. Ce fut comme un coup de théâtre; les bras lui tombèrent; tout le monde fit silence et fixa les yeux sur lui. « Redites-moi la strophe. » Je la répétai, et l'on peut s'imaginer avec quelle attention elle fut écoutée. « Il n'y a rien à dire; la strophe est belle. »

Dans l'application, ces vers sont le plus magnifique emblème du génie, qui ne se rebute point de l'ingratitude des hommes, qui ne se venge des outrages, des injustices qu'on lui prodigue trop souvent, que par des bienfaits éclatants auxquels ses persécuteurs ont part les premiers.

Le maître l'a dit; en latin, *Magister dixit*, paroles sacramentelles des scolastiques du moyen âge, lorsque, à l'exemple des disciples de Pythagore, ils appuyaient leur opinion sur l'autorité du *maître*, d'Aristote.

Dans l'application, ces mots signifient qu'on se retranche derrière une autorité indiscutable.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Vers de J.-B. Rousseau, dans son *Ode à la Fortune* :

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Dans l'application, ces beaux vers caractérisent l'homme dont une circonstance subite met à nu les sentiments secrets. Quelquefois aussi ils se rappellent sur le ton de la plaisanterie, en apportant quelque variante dans les substantifs *masque, homme, héros.*

—

Le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Vers tirés de la fable de La Fontaine *le Coq et la Perle.* C'est la réflexion que fait le coq en trouvant une perle sur son fumier.

Dans l'application, ces vers sont répétés par ceux auxquels échoit une chose précieuse, mais dont ils ne peuvent tirer aucun parti pour le moment. Les mots *grain de mil* sont souvent l'objet d'une variante : mais le moindre *louis d'or,* mais le moindre *petit cadeau,* etc., serait bien mieux mon affaire.

—

Le pauvre homme!

Exclamation des plus comiques, que fait entendre Orgon dans la scène V du Ier acte du *Tartufe.* Orgon arrive de voyage, et il se fait rendre compte par Dorine, la soubrette de sa femme, de ce qui s'est passé pendant son absence :

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Tartufe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière

Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartufe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartufe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

De sérieuse qu'elle était de la part d'Orgon, cette plainte est devenue ironique dans l'application; elle sert à faire comprendre qu'on ne compatit pas le moins du monde à un mal que quelqu'un voudrait donner comme réel, et qui n'est le plus souvent qu'imaginaire ou de peu d'importance, surtout en parlant d'un homme riche et puissant.

—

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Vers de la fable de La Fontaine *le Meunier, son fils et l'âne.*

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Dans l'application, le mot *âne* est presque toujours remplacé par le nom du défaut ou de la qualité qui fait l'objet de l'allusion.

—

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Vers de *Cinna*, tragédie de Corneille, acte V, scène 1re. Auguste prouve à Cinna qu'il connaît sa conspiration, et il lui nomme ses complices :

> Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
> Pendant le sacrifice, et ta main pour signal,
> Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
> La moitié de tes gens doit occuper la porte,
> L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
> Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
> De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
> Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
> Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile
> Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
> *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.*

Ce vers est devenu proverbe et termine, d'une manière peu flatteuse pour ceux que l'on omet, une énumération de personnalités choisies dans quelque genre que ce soit.

—

. . . . . Les chants avaient cessé.

Hémistiche de Raynouard, dans *les Templiers*, acte V, scène dernière. Les Templiers, accusés des crimes les plus odieux, ont été condamnés à périr sur le bûcher. La reine, qui s'intéresse à eux parce qu'elle croit à leur innocence, obtient de Philippe le Bel, son époux, que leur supplice soit différé, et un officier part aussitôt pour en porter l'ordre, mais il arrive trop tard. Le connétable, Gaucher de Châtillon, fait en présence du roi et de la reine le récit de la mort de ces illustres victimes, du courage qu'ils ont déployé à cet instant suprême, *chantant* des cantiques jusque sur le bûcher, et de la double prédiction du grand maître concernant le pape et Philippe. Il termine par cés vers :

> Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
> Proclamant avec lui votre auguste clémence,
> Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé...
> Mais il n'était plus temps... *les chants avaient cessé.*

Dans l'application, ces mots s'emploient, le plus souvent sous une forme plaisante, pour faire entendre qu'une réunion, une cérémonie est terminée, et qu'on arrive trop tard pour y participer, ou, plus simplement, pour dire qu'une chose a cessé d'exister.

Les dieux aiment les nombres impairs; en latin, *Numero deus impare gaudet* (Virgile, *Églogue* VIII, vers 75). Ici le poète latin fait allusion aux propriétés magiques que l'antiquité attribuait aux nombres impairs, et surtout au nombre 3.

L'application de ces mots est facile et presque toujours plaisante. Elle a lieu absolument dans le même sens que chez les Latins.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

« Il n'est pas de grand homme, il n'est pas de *héros* pour son valet de chambre, » a dit le vainqueur de Rocroi. On serait tenté de croire que le poète a paraphrasé cette pensée quand il a dit :

. . . .
. . . .



D'un seul coup de filet j'amenai sur la rive une carpe, deux brochets, plusieurs barbeaux, une douzaine de perches :

. . . .



On racontait devant un de nos plus riches financiers qu'un de ses confrères venait de se retirer des affaires avec cent mille livres de rente. « Ah! répliqua notre Crésus, cent fois millionnaire, 100,000 livres de rente! je le croyais plus à son aise : . . . . . ! »



Depuis plus de dix-huit siècles, la religion chrétienne couvre le monde de ses bienfaits. En dépit des attaques, des calomnies et des insultes qu'on n'a cessé de lui prodiguer, rien n'a pu arrêter sa marche salutaire, et c'est d'elle que le poète aurait dû dire :

. . . .
. . . .
. . . .

J'arrivai au château exténué de fatigue et mourant de faim; on me proposa une promenade en bateau ou dans le parc, à mon choix. Sans doute j'adore la promenade, mais je ne pus m'empêcher de dire à mon hôte que, pour le moment,

. . . .
. . . .

—

On sait qu'une foule de personnes, même parmi celles qui semblent à l'abri de la superstition, ont en horreur le nombre *treize*. Nous ne comprenons pas cette répulsion, car on sait également que . . . . .

—

Hier, je montais la rue Saint-Martin, perché sur l'impériale d'un omnibus. Un serin, échappé de sa cage, avait mis tout le quartier en émoi; il volait d'une fenêtre à l'autre, et plus de mille personnes rassemblées contemplaient, bouche béante, cet intéressant et magnifique spectacle; ce qui fit dire à mon voisin :

. . . .

—

La véritable et seule vengeance qui soit permise au génie, c'est de confondre l'envie, de la réduire au silence par l'éclat de ses œuvres immortelles, et, comme dit le poète, de

. . . .
. . . .



VINGT ET UNIÈME LEÇON

Les dieux en ont ordonné autrement; en latin, *Dis aliter visum*, expression de Virgile (*Énéide*, liv. II, v. 428) dont rien ne saurait rendre la triste mélancolie. Le poète parle de Riphée, le plus juste des Troyens : « Il était digne d'échapper à la ruine de Troie; *les dieux en avaient ordonné autrement :* il meurt. »

Les allusions qu'on fait à cette expression, qui annonce une douloureuse résignation, sont presque toujours plaisantes, tant il est vrai que la plus facile des parodies est le burlesque mis à la place de ce qu'il y a de plus sublime et de plus touchant.

—

Les Grecs payent les folies des rois; en latin, *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi*, vers d'une épître d'Horace, qui s'emploie presque toujours pour faire entendre que les peuples sont les victimes de l'ambition et des erreurs de ceux qui les gouvernent.

—

L'esprit meut la matière; en latin, *Mens agitat molem* (*Énéide*, liv. VI, v. 727). Dans l'application, ces mots, par lesquels Virgile distingue la substance spirituelle de la substance matérielle, servent à exprimer tout ce qui marque l'empire de l'esprit sur la matière, la suprématie de la pensée, de l'intelligence et du génie sur la force aveugle et brutale.

—

Les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint; mots d'une sublime mélancolie, par lesquels Bossuet termine l'admirable péroraison de son oraison funèbre du prince de Condé : « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.* »

Les écrivains font souvent allusion à ces magnifiques paroles, qui portent l'âme à la réflexion et respirent une tristesse grave et touchante, la sainte frayeur du pasteur et du chrétien qui se sent appelé à aller bientôt rendre un double compte au tribunal de la justice divine.

—

Les ruines du monde l'accableraient sans l'émouvoir; en latin, *Impavidum ferient ruinæ.* C'est en ces mots qu'Horace (liv. III, ode III, v. 8) caractérise l'inébranlable fermeté de l'homme juste, du sage, dont aucune catastrophe n'est capable de troubler l'inaltérable sérénité de conscience.

Le quatrain suivant est une traduction libre de la même idée :

Que la mer se mutine ou que la foudre gronde,
Que le ciel pleuve en feu sur ce globe écroulé :
Battu des ruines du monde,
Le juste aura péri, mais n'aura point tremblé.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que cette belle pensée ne se prête qu'aux applications sévères; on peut y faire allusion dans les circonstances ordinaires de la vie, et même d'une manière plaisante. Ne serait-ce point le poète latin qui aurait inspiré au menuisier de Nevers, maître Adam, cette strophe bachique si connue :

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
C'est qu'il a grand'peur de moi.

Le fameux baron des Adrets osa prendre le beau vers d'Horace pour devise.

—

Les savants, les grammairiens ne sont pas d'accord; en latin, *Grammatici certant.* De tout temps les questions de grammaire ayant été regardées comme les plus sujettes à controverse, les grammairiens sont considérés, à tort ou à raison, comme des disputeurs infatigables, et c'est en parlant de leurs discussions oiseuses qu'un écrivain satirique a dit : « Ils pèsent gravement des œufs de mouche dans des balances de toiles d'araignée. »

Dans l'application, ces mots se disent surtout des hommes de lettres, qui ne sont pas toujours d'accord dans les opinions qu'ils soutiennent.

—

Les semblables se guérissent par les semblables; en latin, *Similia similibus curantur,* devise des homœopathes, qui prétendent qu'une affection doit être combattue par les remèdes mêmes qui la développeraient chez le malade s'il n'en était pas atteint.

Il est facile de comprendre dans quel sens peuvent avoir lieu les applications.

—

. . . . Le temps ne fait rien à l'affaire.

Fin d'un vers du *Misanthrope,* comédie de Molière, acte Ier, scène II.

Oronte, homme de cour, veut connaître le sentiment d'Alceste, le misanthrope, sur un sonnet de sa composition, et, avant

d'en commencer la lecture, il lui dit, par précaution oratoire :

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.
ALCESTE.
Voyons, monsieur; *le temps ne fait rien à l'affaire.*

Cette locution appartenait sans doute déjà à la langue du temps de Molière, et le grand écrivain n'a fait que la consacrer; elle signifie que le mérite d'une œuvre ne s'évalue pas d'après le temps, les soins, les peines qu'elle a coûtés. Rossini n'a consacré que quelques semaines à la composition de son immortel opéra de *Guillaume Tell*, tandis que certaines partitions, qui ont demandé des années à leurs auteurs, sont tombées dans un oubli mérité.

—

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Vers fameux de Lemierre, dans son petit poème intitulé *le Commerce :*

Quel tumulte! A l'éclat de ces trésors nouveaux
Les peuples attirés sont devenus rivaux :
Le liquide élément est le champ de la guerre;
On court se disputer les trésors de la terre.
Et le peuple vainqueur, seul arbitre des mers,
Saisit l'utile honneur d'enrichir l'univers;
La puissance dépend de l'empire de l'onde :
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Lemierre se plaisait à répéter partout, avec une naïve vanité, qu'il avait fait le plus beau vers du siècle, et il faut reconnaître, en effet, qu'il est admirablement frappé. Néanmoins, de mauvais plaisants profitèrent de l'occasion pour affirmer que c'était un *vers solitaire.* Lemierre était cependant un poète estimable; sa *Veuve du Malabar* obtint un légitime succès. On raconte qu'en passant devant la célèbre statue de Voltaire, par Houdon, après la première représentation, il lui adressa un signe du doigt, en disant d'un air satisfait : « *Ah! coquin, tu voudrais bien avoir fait ma Veuve!* » Généralement, les vers de Lemierre sont durs, anguleux, et c'est un défaut qu'un critique a signalé dans l'épitaphe suivante :

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc
Un grand et rare auteur qui franchit la noire onde,
Tout fier d'avoir avant tiré de son estoc
Son vers, le vers du siècle et qu'on claque à la ronde :
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Sous une forme figurée, ce vers signifie que l'empire de la mer donne l'empire du monde, sens qui se reproduit invariablement dans les applications que l'on en fait.

—

Lettre de Bellérophon. Bellérophon, héros mythologique, fils d'un roi de Corinthe et petit-fils de Sisyphe, fut obligé, après quelques aventures, de quitter son pays et de se retirer à la cour de Prœtus, roi d'Argos. Celui-ci, croyant avoir à reprocher à son hôte un acte de trahison, et ne voulant pas néanmoins violer à son égard les lois de l'hospitalité, l'envoya à son beau-frère, Iodatès, roi de Lycie, avec une lettre où était gravé en signes mystérieux l'ordre de lui donner la mort; mais Bellérophon sut éviter ce sort funeste.

Ces mots, *lettre de Bellérophon,* sont devenus une expression pittoresque pour désigner les lettres écrites contre ceux qui sont chargés de les porter, et qui croient qu'il s'agit d'une recommandation favorable.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Personne n'a mieux accentué que Broussais une parole de dédain, personne n'a mieux fait vibrer un sarcasme, dardé une invective. Un feu intérieur animait et colorait toutes ses paroles. Quand ce feu n'a plus rien eu à dévorer, Broussais a perdu toute sa force. Ses cours à la Faculté et ses leçons de phrénologie n'ont plus été que . . . . .

—

On ne parle partout que de vaisseaux cuirassés, de canonnières en fonte et de chaloupes bardées de fer. Jamais l'Europe n'avait montré cette émulation maritime. C'est que chaque nation sait aujourd'hui que

. . . .

—

L'homme au masque de fer était-il un frère de Louis XIV, ou Marchiali, ou le duc de Monmouth, ou le surintendant Fouquet? . . . . .

En peinture comme en poésie, nous serons toujours très-volontiers de l'avis d'Alceste ; nous dirons et nous penserons hautement que . . . . . Cela se peut dire d'un sonnet et d'un tableau avec une égale justice. Mais cependant cet axiome, tout axiome qu'il est, se restreint dans de certaines limites.

—

Le sage est toujours lui, en quelque circonstance qu'il se trouve ; modeste dans la prospérité, il ne se laisse point abattre par l'adversité, par l'injustice ou l'ingratitude des hommes ; les hommes et les choses peuvent changer, lui seul ne change jamais : . . . . .

—

En Russie, des milliers de paysans sont occupés à préparer les chasses impériales et à prendre vivants les bisons, ours, sangliers, loups, renards et taureaux sauvages qui doivent être tués par l'empereur. Mais de tels préparatifs coûtent la vie à un grand nombre de ces malheureux paysans : Il faut bien que . . . . .

—

Longtemps j'ai soupiré pour le séjour de Rome, où il me semblait que j'aurais pu m'occuper d'une manière à la fois conforme à mes études, à mes inclinations et à l'intérêt général : . . . . . Je me console en pensant que je n'ai peut-être pas été inutile ici.

—

L'existence et la marche des gouvernements ne peuvent s'expliquer par des moyens humains, pas plus que le mouvement des corps par des moyens mécaniques : . . . . .

VINGT-DEUXIÈME LEÇON

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Vers de l'*Amphitryon* de Molière, comédie imitée de Plaute. Tout le tissu de cette pièce repose sur les méprises qu'occasionne

un personnage qui paraît double. A la fin, c'est Jupiter, c'est le *deus ex machina*, qui éclaircit le mystère aux yeux de tous les personnages de la pièce, qu'il invite en même temps à un festin. Le valet du roi Amphitryon, Sosie, qui s'est abusé pendant tout le cours de la pièce sur l'identité de son maître, termine par ces mots :

> Je ne me trompais pas, messieurs; ce mot termine
> Toute l'irrésolution :
> *Le véritable Amphitryon*
> *Est l'Amphitryon où l'on dîne.*

Ces deux vers, qui sont restés dans la mémoire de tous, ont passé en proverbe, et, dans l'application, ils servent à exprimer ce sentiment d'égoïsme et d'intérêt qui pousse à encenser la force et la puissance.

—

Levez-vous et marchez; en latin, *Surge et ambula*, paroles tirées de l'Évangile (saint Mathieu, ch. IX). On amène à Jésus-Christ un paralytique afin qu'il le guérisse, et comme quelques docteurs de la loi s'indignent intérieurement qu'il ait dit à ce perclus : « Vos péchés vous sont remis, » Jésus, pénétrant leur pensée, répond : « Lequel est le plus aisé de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : *Levez-vous et marchez?*

« Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, emportez votre lit et allez-vous-en dans votre maison. »

Dans l'application, on rappelle ces paroles pour caractériser la force, le pouvoir capable d'arrêter la décadence d'une institution ou de faire revivre un ordre de choses qui a disparu.

—

Levier d'Archimède, allusion à une phrase fameuse du grand géomètre syracusain, qui, émerveillé de la puissance immense du levier, disait avec une conviction enthousiaste : « *Qu'on me donne un point d'appui, et je soulèverai le monde!* »

Dans l'application, le *levier d'Archimède* sert à caractériser le moyen qui a la puissance d'opérer de grandes choses, d'emporter tous les obstacles. C'est ainsi que l'on pourrait dire que, dans tous les temps et chez tous les peuples, à de rares exceptions près, l'or a été le *levier d'Archimède*.

Le vivre et le couvert, que faut-il davantage?

Vers de La Fontaine dans la fable *le Rat qui s'est retiré du monde,* et qui, dans l'application, exprime la satisfaction qu'on doit éprouver en se voyant assuré du nécessaire.

—

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Vers bien connu du poète Barthélemy, par lequel il prétendait justifier les fluctuations de ses principes politiques. Voici le passage où il cherche à prouver que le changement est presque une loi de la nature, la marque d'un esprit supérieur :

Quoi ! dans ce tourbillon qui dévore les âges,
Disloquant nos vertus, nos mœurs et nos usages;
Dans cet immense crible où roulent ballottés
Nos chartes, nos États, nos lois, nos libertés,
Un être à cerveau faible, à caduque poitrine,
Un atome orgueilleux ferait une doctrine,
Et, la fixant du doigt à l'éternel compas,
Verrait changer le monde et ne changerait pas!
Non, le doute et l'erreur sont dans toute pensée;
Nous sommes tous, sans but et sans route tracée,
Des aveugles assis sur le bord du chemin;
Le crime d'aujourd'hui sera vertu demain.
J'ai pitié de celui qui, fier de son système,
Me dit : « Depuis trente ans, ma doctrine est la même
Je suis ce que je fus, j'aime ce que j'aimais. »
L'homme absurde est celui qui ne change jamais;
Le coupable est celui qui varie à toute heure,
Et trahit, en changeant, sa voix intérieure.

On rappelle ce vers pour expliquer, pour justifier des changements du même genre.

—

L'homme s'agite, et Dieu le mène, allusion à un passage de Fénelon dans son beau sermon pour la fête de l'Épiphanie : « Dieu n'accorde aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins. Ainsi *l'homme s'agite et Dieu le mène.* » Ce passage, dont le dernier trait rappelle la maxime de l'Écriture sainte : « Le cœur de l'homme dispose sa voie, et Dieu conduit ses pas » (*Prov.* XVI, 9), est un éloquent commentaire du proverbe *L'homme propose et Dieu dispose,* qui a été formulé probablement par l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* dans laquelle il se trouve, liv. I, ch. XIX, § 2 : *Homo proponit et Deus disponit.*

Cette religieuse et profonde pensée de Fénelon, qu'on attribue quelquefois à Bossuet, mais à tort, est souvent rappelée par les écrivains, qui aiment à l'employer comme épiphonème.

—

L'indignation fait jaillir le vers; en latin, *Facit indignatio versum*, hémistiche de Juvénal (Satire I, vers 79). Le poète, brûlant d'envie d'écrire contre la corruption des mœurs de son temps, débute ainsi :

« *Si natura negat, facit indignatio versum,*

« Si la nature ne m'a pas créé poète, l'indignation fera jaillir le vers. »

Nos satiriques ont imité le poète latin; c'est ainsi que Régnier a dit :

Et souvent la colère inspire de bons vers.

et Boileau :

La colère suffit et vaut un Apollon.

Dans l'application, le vers de Juvénal signifie qu'un sentiment profond, violent, peut devenir une source d'inspiration.

—

Lion et le moucheron (Le), allusion à une fable dans laquelle La Fontaine fait ressortir le triomphe de la faiblesse fine et adroite, personnifiée par le moucheron, sur la force furieuse et rugissante, représentée par le lion.

Ces quelques mots suffisent seuls à faire comprendre dans quel sens doivent avoir lieu les applications.

—

Lit de Procuste. Procuste était un fameux brigand de l'Attique, qui faisait subir à ses hôtes les plus horribles mutilations. Il les étendait sur un lit de fer et leur coupait l'extrémité des jambes lorsqu'elles dépassaient cette mesure, ou, lorsqu'elles ne l'atteignaient pas, les disloquait en les tiraillant avec des cordes jusqu'à ce qu'il les eût amenées à toucher l'extrémité du lit. Thésée délivra la terre de ce monstre en lui infligeant le même supplice.

Le *lit de Procuste* est resté proverbial et caractérise énergiquement les mutilations ou les changements qu'on fait subir à une institution, à un système, à un ensemble quelconque d'idées, de pensées, pour l'accommoder à certaines exigences plus ou moins tyranniques. Un écrivain ingénieux a su cependant em-

ployer cette expression en bonne part : « La modestie, a-t-il dit, est un *lit de Procuste*, où les géants sont tenus de se raccourcir pour ne pas scandaliser la foule des nains. »

—

L'œil morne..... et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Vers de Racine, dans le fameux récit où Théramène raconte à Thésée la mort de son fils Hippolyte. (*Phèdre*, acte V, scène VI) :

A peine nous sortions des portes de Trézène.
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes,
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne, maintenant, *et la tête baissée,*
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Les écrivains font souvent allusion à ces deux vers, et presque toujours d'une manière plaisante.

—

Loi dure, mais c'est la loi; en latin, *Dura lex, sed lex*, maxime de jurisprudence trop absolue, si elle ne se tient pas dans la limite de cet autre adage : « Justice trop rigoureuse est injustice, *Summum jus, summa injuria.* »

S'emploie surtout sous la forme latine, pour faire entendre qu'il faut admettre des adoucissements, qu'il ne faut pas porter trop loin ses exigences.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Beaumarchais n'était pas habitué aux luttes judiciaires, mais la nécessité de se défendre lui inspira un chef-d'œuvre d'éloquence et d'esprit. On peut dire que chez lui . . . . .

—

On fait aujourd'hui les plus louables efforts pour amener une égalité complète entre l'homme et la femme. En

accordant à celle-ci toutes les conditions d'éducation, de développement et d'initiative possibles, il n'en restera pas moins vrai que la prépondérance est acquise au sexe fort, ce qui veut dire que l'homme sera le maître et que la femme obéira : . . . . .

—

On trouve toujours dans les sociétés que l'on fréquente des originaux égoïstes qui veulent que vous pensiez et que vous jugiez comme eux; ils ne comprennent pas qu'on soit d'un avis contraire, et leur opinion est un . . . . . sur lequel ils prétendent placer la vôtre.

—

Dernièrement une femme a osé entrer en lice avec le plus redoutable dialecticien de notre siècle, et, chose presque incroyable, elle l'a vaincu avec ses propres armes. Toute la presse était attentive à cette lutte d'un nouveau genre, qui rappelle si bien . . . . .

—

Un homme, à force d'audace et de génie, parvient à s'asseoir sur le plus beau trône du monde; il distribue des couronnes aux membres de sa famille, aspire ouvertement à la réalisation d'un empire universel, et prétend diriger à son gré les événements. Un jour, sa puissance s'écroule de toutes parts, il tombe aux mains de ses plus cruels ennemis et va mourir sur un rocher lointain. Quelle éclatante justification de cette maxime du philosophe chrétien : . . . . .!

—

Les partisans de l'égalité absolue ne voient pas que c'est l'égalité de . . . . ., une égalité mathématique et par conséquent oppressive, car elle est contre nature; c'est l'égalité entre Newton et un idiot, entre un travailleur et un débauché, entre saint Vincent de Paul et un assassin.

—

La foi catholique, l'éloquence et la vertu, tel est le triple . . . . . avec lequel saint Bernard . . . . .

Quand tout se transforme autour de nous, quand les luttes changent d'objet ou de caractère, quand les intérêts des partis se déplacent, quand les principes opposés, mais également nécessaires de l'ordre et de la liberté, sont tour à tour compromis, l'immutabilité est impossible, et c'est le cas de dire :

. . . .

—

Sans être absolument égoïste, le parasite n'a d'affection pour personne; ses meilleurs amis ne sont pas ceux dont le caractère sympathise le mieux avec le sien, mais bien ceux qui ont la meilleure table. Pour lui

. . . .
. . . .

—

Dès que M. Auguste Barbier eut publié ses *Ïambes*, on reconnut en lui un homme que la colère avait fait tout à coup poète, mais poète à la façon de Juvénal, poète vraiment grand, vraiment noble, vraiment irrité. En le lisant, on sent que chez lui . . . . .

—

Jamais vers un théâtre où Paris est foulé
On ne me vit portant un manuscrit roulé,
De peur qu'un semainier, assis sur sa banquette,
Ne m'imposât du lieu la rigide étiquette,
Ou qu'un froid comité, ... de mon plan,
N'éteignît pour toujours mon dramatique élan.

BARTHÉLEMY.



VINGT-TROISIÈME LEÇON

L'ordre règne à Varsovie, phrase malheureuse échappée à M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, alors que de vives interpellations l'obligeaient à éclairer la Chambre sur l'état des affaires entre la Russie et la Pologne. A la même heure, l'armée russe occupait Varsovie, et l'insurrection était noyée dans des flots de sang. L'ordre régnait en effet dans cette malheureuse capitale, mais c'étaient l'ordre et le silence qui règnent parmi les tombeaux.

On rappelle ces mots pour faire entendre qu'une insurrection, une émeute a été étouffée, mais après les plus sévères et quelquefois les plus sanglantes répressions. Ainsi l'on dirait bien: « Les élèves de ce lycée se sont mis en pleine révolte; ils ont brisé les tables, les pupitres, etc., etc.; mais on a chassé les vingt plus turbulents, on a mis la moitié des autres à un régime de huit jours de retenue, et maintenant *l'ordre règne à Varsovie.* »

—

Louis. . . . .
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Vers de Boileau dans son épître au Roi intitulée *le Passage du Rhin* :

La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Ce vers célèbre se cite toujours ironiquement, et en parlant de quelqu'un qui craint ou qui feint de craindre de compromettre sa dignité, par des scrupules qui ne sont pas justifiés.

—

Lucullus soupe chez Lucullus, mots attribués à ce célèbre général romain, qui est encore plus connu par son luxe que par ses victoires. Revenu à Rome après son expédition contre Mithridate, et rentré dans la vie privée, il surpassa en magnificence les plus opulents satrapes de l'Asie. Personne n'a jamais porté aussi loin que lui le goût du faste et de la dépense; mais c'est surtout à table que se déployait sa somptuosité. Un jour qu'il était seul, on lui servit un repas modeste; il en fit de vifs reproches à son intendant : « Je ne croyais pas, dit celui-ci, que, n'ayant invité personne, vous voulussiez un repas somptueux. — Ne savais-tu pas, répondit l'orgueilleux Romain, que *Lucullus soupait ce soir chez Lucullus?* »

L'application de ces mots a presque toujours lieu dans un cas analogue, à l'orgueil près toutefois, car cette allusion ne se produit guère que sous forme de plaisanterie.

—

Lyre d'Amphion; lyre au moyen de laquelle, suivant les mythologues grecs, Amphion éleva les murs de la ville de Thèbes. Au son de cette lyre merveilleuse, les pierres allaient se placer d'elles-mêmes à l'endroit qu'elles devaient occuper.

Boileau a rappelé cette circonstance fabuleuse, dans son *Art poétique*, en parlant de la puissance de l'harmonie :

> Aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace,
> Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
> Aux accords d'Amphion, les pierres se mouvaient
> Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
> L'harmonie en naissant produisit ces miracles.

En littérature, on fait souvent allusion à la *lyre d'Amphion* pour caractériser poétiquement la facilité avec laquelle s'accomplit un travail pénible.

—

Madame se meurt! Madame est morte! Sublime mouvement d'éloquence de Bossuet, dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, morte soudainement à la fleur de l'âge :

« Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir : leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : MADAME *se meurt!* MADAME *est morte!* »

« Cet éloge funèbre, dit Voltaire, eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour. Bossuet fut obligé de s'arrêter après ces paroles : *O nuit désastreuse!* etc. L'auditoire éclata en sanglots, et la voix de l'orateur fut interrompue par les soupirs et par les pleurs. »

Ces mots, qui montrent avec une énergie si éloquente le passage subit de la vie à la mort, se disent, dans l'application, des personnes, et principalement des choses.

—

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Vers du *Geôlier de soi-même*, comédie de Th. Corneille. Jodelet a été fait prisonnier, couvert des armes et du costume de Fré-

déric, prince de Sicile; Octave, roi de Naples, le prenant pour Frédéric lui-même, lui dit :

Seigneur, il vous souvient qu'un jour, sans mon secours,
Un cruel sanglier eût terminé vos jours;
Il vous souvient de plus que le roi votre père...
JODELET.
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Ce vers si plaisant, qui a passé dans la langue, a en quelque sorte son histoire. A une représentation de *Coriolan*, tragédie oubliée de l'abbé Abeille, deux actrices étant en scène, l'une disait à l'autre :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père

Et comme celle-ci cherchait sa réponse, un plaisant du parterre repartit par le vers de la comédie :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Le poète Olivier en a fait un usage plus piquant encore dans cette épitaphe épigrammatique :

Ci-gît un auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
Mais sa gloire et son corps n'ont qu'une même bière
Et quand Abeille on nommera,
Dame postérité dira:
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Il est facile de comprendre dans quelles circonstances peuvent avoir lieu les applications.

—

Mais attendons la fin.

Hémistiche de la fable de La Fontaine *le Chêne et le Roseau.* Celui-ci répond au chêne, qui s'apitoie orgueilleusement sur sa faiblesse :

Les vents me sout moins qu'à vous redoutables;
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. . . . .

Dans l'application, ces mots signifient qu'il est imprudent de compter sur une constante prospérité tant qu'on n'a pas mené à terme une entreprise.

Mais où sont les neiges d'antan?

Refrain du poète Villon dans sa charmante ballade des *Dames du temps jadis.* Le poète, qui, au moment où il écrivit, ne se sentait pas la conscience bien nette, était préoccupé de l'idée de la mort. Il se plaît donc à faire défiler devant nous le cortége des beautés illustres, des reines puissantes, des héroïnes, et il se demande : Où sont-elles? — *Mais où sont les neiges d'antan?* Bien des poètes avant Villon avaient employé cette forme vive et énergique : Où est Arthus? Où est Hector de Troie? Où est Hélène? Où est la beauté de Jason, d'Absalon?... Saint Bernard s'était aussi servi de cette forme interrogative : Où est le noble Salomon? Où est Samson l'invincible? Où est l'aimable Jonathas? Puis appliquant la même forme aux païens, il ajoutait: Où est César? Où est Lucullus? Où est Cicéron? Mais ce qui distinguera toujours notre vieux poète, c'est la gentillesse et l'originalité de ce refrain, si bien approprié à la beauté fugitive qui s'écoule en quelques heures : *Mais où sont les neiges d'antan?* Nous ne résistons pas au plaisir de citer une strophe de cette délicieuse ballade :

La royne, blanche comme un lys,
Qui chantoit à voix de sireine ;
Berthe au grand pied, Biettris, Alliz,
Harembouges qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Que Angloys bruslèrent à Rouen,
Où sont-ils, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan?

Ce vers, qui exprime si gracieusement un mélancolique retour vers le passé, est, de la part des écrivains, l'objet de fréquentes allusions.

—

Mais voici bien une autre fête.

Vers de La Fontaine dans sa charmante fable *le Chat et le vieux rat.*

Un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,

avait employé toutes les ruses de son sac, et les souris n'osaient plus sortir de leur trou. Un dernier stratagème lui restait :

Le galant fait le mort, et, du haut d'un plancher,
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.

Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite.

Ces mots ont passé en proverbe, et se citent pour exprimer qu'une chose change tout à coup de face et dans un sens toujours désavantageux.

—

Maître Jacques, personnage de *l'Avare,* de Molière. Maître Jacques est tout à la fois le cocher et le cuisinier d'Harpagon; il trône successivement à l'écurie et à la cuisine. C'est ce qu'un jeu de scène fait sentir d'une manière comique :

HARPAGON.

Or ça, maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES.

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES.

Mais à qui le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier.)

Le nom de *Maître Jacques* a passé dans la langue pour désigner, et toujours avec une intention ironique, celui qui cultive à la fois les genres les plus divers.

—

Malgré Minerve; en latin, *Invita Minerva,* Horace (*Art poétique,* vers 385). *Rimer malgré Minerve,* se dit d'un auteur sans talent, sans inspiration, qui s'obstine à vouloir écrire quand même; mais ce sens se généralise dans l'application, et se dit de toute sorte d'impuissance.

Manchettes de Buffon; allusion à la mise recherchée du célèbre naturaliste en écrivant ses pages immortelles. Buffon, le plus grand naturaliste et l'un des plus grands écrivains qu'ait eus la France, a dit dans son discours de réception à l'Académie : « Le style, c'est l'homme même. » Cet aphorisme s'applique merveilleusement à cet homme célèbre. En effet, son caractère, ses habitudes, et jusqu'à son physique, ressemblent à son style. Ses manières étaient brillantes, ses goûts fastueux, sa mise magnifique, son port noble, sa démarche fière. Rien n'égale la beauté de ses images, l'ampleur de ses périodes, l'harmonie et la pompe de ses expressions. Ces brillantes qualités paraissent quelquefois se rapprocher de l'enflure et de l'exagération ; aussi la critique en a-t-elle fait souvent un reproche à l'écrivain. C'est à Buffon que Voltaire faisait allusion dans ce vers :

Dans un style ampoulé parlez-nous de physique.

Une autre fois, comme on parlait devant lui de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon : « Pas si *naturelle,* » répondit-il finement. D'Alembert, qui partageait à l'égard du grand naturaliste le peu de sympathie de Voltaire, disait un jour à Rivarol : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer simplement le *cheval,* dit : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, etc. — Oui, répondit malignement Rivarol, c'est comme ce sot de J.-B. Rousseau, qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'Aurore
Aux bords enflammés du couchant.....

au lieu de dire tout simplement : *de l'est à l'ouest.* »

Tout cela a été résumé par ces mots : *les manchettes de Buffon,* qui ont passé en proverbe pour caractériser l'affectation du style, des manières ou de la personne.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Aujourd'hui, il n'y a que les poètes de premier ordre qui aient chance d'être lus ; le positivisme dans les idées a tué la poésie. On peut faire son oraison funèbre et dire : . . . . !

Vous souvient-il de ce voyage imaginaire que nous fîmes dans la lune, étant sur les bancs du collège? Nous naviguions à pleines voiles dans le pays des rêves..... Eh quoi! il ne vous en serait resté aucun souvenir?

. . . .

—

J'avais été prévenu de sa ladrerie, mais, en vérité, je ne m'attendais pas à partager un si maigre festin, un véritable repas de rat des champs. « Excusez-moi, me dit mon amphitryon, je croyais dîner seul, et ici, quand . . . . ., ce n'est pas tout à fait comme chez le fameux gastronome romain. »

—

Midas change en or tout ce qu'il touche : il détache une branche de chêne verdoyante, et c'est un rameau d'or; il cueille une pomme, et l'on dirait un fruit sorti du jardin des Hespérides; il touche les portes de son palais, et l'or rayonne sur les panneaux resplendissants; c'était un enchantement. . . . . . : Midas se fait servir à dîner, et tous les mets se métamorphosent en lingots d'or à mesure qu'il y porte les doigts. Mourant de faim et de soif, il commence alors à maudire le souhait qu'il a formé.

—

En général, les écrivains, quand ils composent leurs ouvrages, n'aiment pas à s'assujettir à la roideur d'un costume officiel ou de cérémonie; ils préfèrent une mise négligée qui leur laisse la pleine liberté de leurs allures et de leurs mouvements; il leur semble qu'une tenue imposante effaroucherait l'inspiration. Il n'en est pas un de nos jours qui consentirait, en se mettant à son bureau, à revêtir . . . . .

—

Mon oncle refusa obstinément de prendre place avec nous dans la barque; il préféra rester sur le bord de la rivière et contempler de là nos prouesses nautiques; non pas que . . . . ., mais il était doué ou plutôt affligé

d'un tel embonpoint qu'il craignait de faire sombrer notre frêle embarcation.

—

Il y a certains de nos journaux où tel rédacteur multiple est tour à tour, et suivant les besoins du numéro du jour, romancier, feuilletoniste, auteur dramatique, critique, poète même au besoin : en un mot, un véritable . . . . . littéraire.

—

Maintenant je suis heureux, nul homme vivant ne l'est davantage, et peut-être aucun n'est aussi content. Ne venez point me dire : . . . . . ; le mal qui peut m'arriver demain ne m'ôtera jamais le bonheur d'aujourd'hui.

—

C'est merveille que de voir avec quelle rapidité le vieux Paris disparaît pour faire place au nouveau. De toutes parts les murs surgissent, les maisons s'élèvent. Où se trouvaient des ruines il y a quelques semaines, se dressent aujourd'hui de véritables palais. Il semble que tout s'exécute par la vertu mystérieuse de la . . . . .

—

Quand on est consulté par un prétendu poète sur le mérite de ses vers, il est toujours assez difficile de lui faire entendre qu'il a tort de . . . . .

—

Qu'un homme qui n'a pas vu Paris depuis quinze ans y revienne aujourd'hui et se transporte d'un pied léger dans la Cité, pour mieux y respirer l'air de la vieille Lutèce : Bon Dieu ! s'écriera-t-il en se frottant les yeux, quel magicien a donc, d'un coup de baguette, emporté la rue d'Arcole, d'héroïque mémoire, et la rue de Constantine, aux souvenirs non moins épiques, et la rue de la Licorne et la rue des Marmousets, de tournure et d'aspect un peu plus antiques ?

. . . .



VINGT-QUATRIÈME LEÇON

Manteau d'Antisthène (Le), allusion à un mot de Socrate à ce philosophe, qui affectait le mépris des convenances sociales et des choses extérieures. Il portait des vêtements troués, ce qui fournit un jour à Socrate l'occasion de lui dire : « *O Antisthène! j'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.* »

Les orgueilleux qui affichent l'humilité ne sont pas rares, et le mot de Socrate trouvera toujours son application.

—

Marchande d'herbes d'Athènes (La). Théophraste, né dans l'île de Lesbos, mais qui habitait Athènes depuis longtemps, s'étant arrêté un jour sur une place de la ville pour acheter quelques provisions auprès d'une marchande d'herbes, celle-ci reconnut à son accent qu'il était étranger. Théophraste, qui croyait posséder parfaitement le langage attique, fut très-étonné de cette remarque.

Cette prétention, assez naturelle cependant chez le philosophe grec, était aussi celle d'un certain Gascon, qui l'établissait péremptoirement de la manière suivante : « *Je défie lou plus malin de deviner à mon assent que j'ai vu les eaux de la Garonne.* »

La *Marchande d'herbes d'Athènes* est restée proverbiale, et l'on y fait de fréquentes allusions.

—

Marche! Marche! Allusion à l'un des plus beaux passages d'un sermon de Bossuet pour le jour de Pâques : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : *Marche! Marche!* un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille travers, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non ; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : *Marche! marche!* Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable! inévitable ruine! On se console

parce qu'on emporte quelques fleurs, cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux; déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher; on voudrait retourner en arrière; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé! »

Jamais on n'avait donné une image plus frappante de la rapidité de la vie humaine. Dans l'application, ce mot s'emploie pour exprimer une rapidité d'événements, par laquelle on est entraîné, dans quelque ordre d'idées que ce soit.

—

Massue d'Hercule (La); allusion au lourd et terrible instrument au moyen duquel ce héros délivra la terre des monstres qui l'infectaient, et accomplit ses glorieux travaux.

Dans l'application, ces mots désignent un moyen irrésistible et violent d'arriver à ses fins.

—

Médecin Tant-pis et le médecin Tant-mieux (Le), allusion à une fable où La Fontaine met en présence deux médecins qui, suivant l'usage, sont d'un avis diamétralement opposé.

Dans l'application, on désigne par ces deux mots ce travers particulier à certaines gens qui voient les choses ou tout en blanc ou tout en noir. C'est, à un certain point de vue, le pessimisme et l'optimisme en présence.

—

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Vers de Lemierre dans son poème des *Fastes*, chant Ier :

Si la trace des dieux fut, dit-on, reconnue
Aux parfums qu'après eux ils laissaient dans la nue,
Que dans mes vers ainsi chaque trait aperçu
Se sente du trépied où je l'aurai conçu,
Que le plus humble objet brille encor d'étincelles;
Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Delille, dans sa réponse au discours de réception de Lemierre à l'Académie française, fit une application très-fine et très-flat-

teuse de ce vers au poète, obligé d'être *prosateur* en cette circonstance, en lui disant :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Lemierre n'est qu'un poète du second ordre; mais il en est peu, même parmi ceux du premier, qui aient des vers aussi bien frappés. Malheureusement, ils ne se comptent que par unités. L'alexandrin qui nous occupe exprime merveilleusement cette vérité, que, chez l'homme supérieur, la plus simple pensée porte toujours le cachet de son génie, l'empreinte de sa puissante originalité.

—

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître

Vers tirés de la fameuse scène de la provocation, dans *le Cid*, tragédie de Corneille, acte II, scène II. Rodrigue (le Cid), qui n'a pas encore porté les armes, provoque à un combat mortel le comte de Gormas, un des plus vaillants guerriers de l'Espagne, lequel a outragé don Diègue, père de Rodrigue :

RODRIGUE.
A moi, comte, deux mots.
LE COMTE.
Parle.
RODRIGUE.
Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue ?
LE COMTE.
Oui.
RODRIGUE.
Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?
LE COMTE.
Peut-être.
RODRIGUE.
Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?
LE COMTE.
Que m'importe ?
RODRIGUE.
A quatre pas d'ici je te le fais savoir.
LE COMTE.
Jeune présomptueux.
RODRIGUE.
Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Dans l'application, ces vers caractérisent une personne ou une chose qui se révèle subitement par un coup d'éclat.

—

Meunier Sans-Souci (Le). Voyez **Il y a des juges à Berlin.**

—

Meunier, son Fils et l'Ane (Le), titre d'une des plus jolies fables de La Fontaine, où il montre, par une succession d'incidents aussi plaisants que pittoresques, l'impossibilité de suivre les conseils, presque toujours contradictoires, que chacun se plaît à donner. De là, comme conclusion, ces mots passés en proverbe : *On ne peut contenter tout le monde et son père.*

Les allusions rappellent tantôt la fable elle-même, tantôt les mots que nous venons de citer.

—

Midas changeant en or tout ce qu'il touche.

Bacchus étant venu en Phrygie, suivi de sa cohorte accoutumée, le vieux Silène, qui l'accompagnait, s'arrêta vers une fontaine où Midas avait fait verser du vin pour l'attirer. Le bonhomme en était friand; il y resta longtemps, et s'endormit auprès de la source en attendant que la soif lui revînt. Les pâtres de Phrygie, l'ayant trouvé ivre et chancelant, le couronnèrent de fleurs et le conduisirent au palais de Midas; ce prince, ravi d'avoir en sa puissance le ministre fidèle des mystères de Bacchus, lui fait un accueil magnifique, et le ramène aux champs de Lydie après dix jours de réjouissances et de festins. Le dieu, charmé de revoir son père nourricier, et reconnaissant de l'hospitalité qu'il a reçue à la cour phrygienne, permet à Midas de former un souhait qu'à l'avance il s'engage à exaucer. « *Que tout ce que je touche,* s'écrie Midas, *se change en or à l'instant même.* » Bacchus accomplit son souhait, et lui fait ce don funeste en regrettant qu'il n'ait pas mieux choisi. Le roi, qui se croit au comble de la félicité, se retire joyeux du pouvoir qu'il vient d'obtenir. Osant à peine croire à une faveur si singulière, il veut en faire l'essai : une branche de chêne pendait verdoyante au-dessus de sa tête; il la cueille, et c'est un rameau d'or; il coupe quel-

ques épis, qui deviennent à l'instant même la plus précieuse de toutes les moissons; il détache une pomme, et l'on croirait un fruit sorti du jardin des Hespérides; il touche les portes de son palais, et l'or rayonne sur les panneaux resplendissants; il plonge sa main dans l'eau, et l'or coule sous ses doigts en filets jaunes et limpides. C'était un enchantement, et Midas pouvait à peine contenir les transports de sa joie. Cependant ses domestiques dressent devant lui une table chargée de viandes et de fruits. *Mais voici bien une autre fête* : le prodige continue, et tous les mets se changent en or à mesure qu'il y porte les doigts; il touche aux dons de Cérès, et c'est un lingot qu'il essaye de broyer sous sa dent; il porte une orange à ses lèvres, et le fruit délicieux n'est plus qu'un métal froid, sans saveur et sans goût; il mêle à une eau pure les doux présents de Bacchus, et c'est un or liquide qui coule dans sa bouche. Effrayé de ce malheur étrange, riche et pauvre tout à la fois, il commence à maudire le souhait qu'il a formé. Alors, levant au ciel ses mains encore toutes chargées de l'or qu'elles ont touché, il supplie le dieu de le délivrer d'une faveur aussi funeste. Les dieux sont indulgents : Bacchus pardonne à Midas une faute qu'il avoue, et lui commande d'aller se laver dans le Pactole. La brillante prérogative du roi passa aux eaux du fleuve, et, maintenant encore, le Pactole est célèbre par les paillettes d'or qu'il roule.

Cette ingénieuse allégorie de *Midas changeant en or tout ce qu'il touche* devrait être exclusivement celle du travail; mais elle s'applique aussi à ces hommes pour qui tout est matière à succès, qui semblent apporter avec eux la prospérité dans toutes les entreprises auxquelles ils prennent part.

—

Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. Selon la Fable, le maître des dieux, éprouvant un grand mal de tête, fit venir Vulcain, qui la lui fendit d'un coup de hache; Minerve en sortit aussitôt, la lance à la main, couverte de son casque et de son bouclier. Les poètes ont voulu faire ainsi de Minerve l'emblème de la sagesse, de la raison et du génie. J.-B. Rousseau fait allusion à cette naissance de Minerve dans ces vers qu'il adresse à sa muse :

Viens à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma *Minerve*
Des prisonsde mon cerveau.

Dans l'application, cette figure ne s'emploie guère que d'une manière négative, pour montrer que le progrès est lent à se former, que la civilisation, la science, les arts, etc., ne sont que le produit d'un long enfantement. Souvent aussi cette locution désigne un produit spontané, une chose née de toutes pièces.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Lorsque Mme Ém. de Girardin se cacha modestement sous le nom de *vicomte de Launay* dans ses charmantes causeries hebdomadaires de *la Presse*, tous ceux qui connaissaient son esprit fin et délicat eurent bientôt soulevé le voile dont la dixième muse cherchait à s'envelopper.

Même quand une femme écrit, elle a beau vouloir cacher son sexe, on sent facilement son cœur, qui se trahit presque à chaque ligne, et, malgré tous les soins qu'elle prend pour donner à son style la vigueur nécessaire, le lecteur ne s'y laisse pas prendre; car

. . . .

—

La passion des trésors est nuisible à la société; elle gêne la circulation. L'avare est pauvre sur ses monceaux d'or; semblable à . . . . ., il . . . . . et meurt de faim au milieu de ses richesses.

—

Le chemin de fer est inflexible comme le destin; il va tout droit devant lui sans jamais reculer. Il franchit les vallées, il perce les montagnes; on dirait qu'il obéit à cette voix toute-puissante de l'orateur chrétien : . . . . . ! . . . . . !

—

Lorsqu'on se lance dans une entreprise importante, les conseils éclairés sont toujours nécessaires. Mais que faire quand ces conseils se contredisent réciproquement? N'est-ce pas ici une application de la fable . . . . . ?

Rien n'est plus amusant que la lecture des journaux d'opinions opposées; ce qu'un nouvelliste voit en noir, l'autre le voit en rose; là c'est le nouvelliste . . . . ., ici le nouvelliste . . . . .

—

Combien Béranger n'a-t-il pas perdu de plaisirs secrets et d'inspirations, s'il n'a pu lire en leur langue Virgile, Horace et Homère! Dans ses plus belles chansons (nous réservons la licence, bien entendu), il y a le goût, il y a la vie; mais il y manque je ne sais quel accent du pays grec ou du pays latin. La . . . . . lui aurait dit : « Tu es un Gaulois venu avec Brennus. »

—

La volonté, le travail, mais un travail assidu et sans relâche, telle est la . . . . . qui brise tous les obstacles.

—

Personne mieux que Bossuet n'a possédé ce don de profonde et intime union entre sa pensée et sa parole, cette faculté merveilleuse qui fait de la diction et du style une partie intégrante, essentielle de l'idée même. En le lisant avec attention, on reconnaît partout que sa phrase a jailli en un seul bloc de sa pensée, comme . . . . .

—

Rien de plus plaisant que les discours de réception à l'Académie: le nouvel élu, après avoir sonné à toutes les portes, comme on sait, après avoir fait à huis clos l'étalage de ses titres au fauteuil, se reconnaît ensuite publiquement indigne de l'honneur qu'on lui fait: . . . . .! est-on tenté de lui crier, avec Socrate, ...

—

L'enjouement s'étend à toutes sortes de sujets; il embellit la morale, il adoucit le reproche, il rend la louange plus flatteuse, il sait égayer jusqu'à la tristesse : c'est le . . . . . de la fable, qui . . . . .

—

Victor Hugo avait à peine dix-huit ans lorsqu'il composa cette magnifique ode, *Moïse sur le Nil*, qui fut cou-

ronnée par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Si la modestie ne le lui eût interdit, il aurait pu prendre pour épigraphe ces deux vers du grand poète tragique :

. . . . ,
. . . .

—

Quoi que fasse un chef d'administration, il ne parviendra jamais, fût-il cent fois plus juste qu'Aristide, à éviter la critique des uns et les récriminations des autres. La Fontaine l'a dit en grand moraliste : . . . . .



VINGT-CINQUIÈME LEÇON

Moelle des lions (La), allusion à l'éducation d'Achille, à la manière forte et virile dont ce héros fut élevé par le centaure Chiron. Voyez **Éducation d'Achille.**

Dans l'application, la *moelle des lions* caractérise ces éducations fortes qui développent les grands talents et les mâles caractères.

—

Moi, c'est moi qui l'ai fait! en latin, *Me, me, adsum qui feci!* exclamation tirée du célèbre épisode de Nisus et Euryale (Virgile, *Énéide,* liv. IX, v. 427). Nisus et Euryale, jeunes guerriers troyens, unis par l'amitié la plus tendre, compagnons de périls et de gloire, veulent tenter ensemble quelque chose d'héroïque. Ils pénètrent pendant la nuit dans le camp des Rutules, massacrent un grand nombre de guerriers ensevelis dans le sommeil de l'ivresse, et s'apprêtent à revenir sur leurs pas. Mais le jour paraît, et un chef rutule, Volscens, à la tête de trois cents cavaliers, surprend Euryale. Nisus, caché dans l'ombre, lance deux flèches qui percent deux Rutules; mais, à la vue de Volscens levant son épée sur Euryale, il s'élance de sa retraite en criant: « Me voilà, c'est moi qui ai tout fait : *Me, me, adsum qui feci;* tournez vos armes contre moi! » Déjà le fer a tranché les jours d'Euryale; Nisus se précipite au milieu des ennemis, il ne cherche que Volscens, le tue, et, percé lui-même de mille traits, va tomber et mourir sur le corps de son ami.

On fait entendre cette exclamation pour exprimer d'une manière vive et énergique, en bonne ou en mauvaise part, qu'on est l'auteur d'une chose attribuée à un autre.

—

Moi, moi, dis-je, et c'est assez...

Allusion à un passage de Corneille dans sa tragédie de *Médée*, acte Ier, scène v. Médée, sur le point d'être abandonnée par le volage Jason, épris d'un nouvel amour pour la fille de Créon, roi de Corinthe, fait part de ses sentiments de colère et de ses projets de vengeance à Nérine, sa confidente. Celle-ci rappelle à Médée l'abandon où elle se trouve et lui conseille la prudence :

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?
MÉDÉE.
Il trouve toujours lieu de se faire valoir.
NÉRINE.
Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi;
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?
MÉDÉE.
Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.....

La valeur littéraire de ce *moi* a été contestée, et surtout la répétition qui forme l'hémistiche suivant : *Moi, dis-je, et c'est assez.* Voici à ce sujet le sentiment de La Harpe : « Des gens difficiles ont prétendu que ce dernier hémistiche affaiblissait la beauté du *moi*. C'est se tromper étrangement : bien loin de diminuer le sublime, il l'achève; car le premier *moi* pouvait n'être qu'un élan d'audace désespérée, mais le second est de réflexion; elle y a pensé, et elle insiste : *moi, dis-je, et c'est assez.* Le premier étonne, le second fait trembler quand on songe que c'est Médée qui le prononce. »

Dans l'application, le *moi* fameux de Médée est resté proverbial pour exprimer la confiance absolue que l'on conserve dans ses propres forces au milieu d'un grand danger.

—

Moïse mourant en vue de la terre promise. Moïse, pour avoir douté de la parole du Seigneur au rocher d'Horeb, fut condamné à ne pas pénétrer dans la terre promise. Il mourut en effet sur le mont Nébo, du haut duquel il put apercevoir le pays de Chanaan.

Rien n'est plus frappant, plus dramatique, que cette situation d'un homme qui contemple de loin, avec douleur et ravissement

le but qui a été l'objet des aspirations de toute sa vie, et qu'il ne lui est pas donné d'atteindre. Moïse résume ici l'histoire de l'humanité tout entière, de chaque homme qui descend dans la tombe laissant derrière lui une œuvre inachevée; aussi n'est-il aucun épisode de la Bible qui se prête à de plus nombreuses applications que ce souvenir de Moïse expirant sur le somme du Nébo, et embrassant la terre promise d'un dernier regard.

Dans ses *Feuilles d'automne*, M. Victor Hugo préfère l'espérance, qui entretient l'illusion, à la possession elle-même, qui souvent la détruit, et Moïse mourant sur le Nébo lui semble plus heureux qu'au milieu de la terre de Chanaan :

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre?
Que ferons-nous après? Où descendre? où courir?
Plus de but à chercher! plus d'espoir qui séduise!
De la terre donnée à la terre promise,
Nul retour; et Moïse a bien fait de mourir.

Dans l'application, la *terre promise* représente les vœux, les aspirations, les illusions, les espérances de tout homme qui poursuit un but: *mourir en vue de la terre promise*, c'est descendre dans la tombe au moment où l'on voit tous ses rêves sur le point de se réaliser.

—

Mon petit ruisseau de la rue du Bac, allusion à un mot de madame de Staël, qui, au milieu des splendeurs de sa résidence de Coppet, répondait à ceux qui lui faisaient valoir le plaisir qu'elle devait goûter à considérer les beautés pittoresques de la Suisse : « *Il n'y a pas pour moi de rivière qui vaille mon petit ruisseau de la rue du Bac.* »

Le *petit ruisseau de la rue du Bac*, comme le Simoïs tant de fois regretté par Andromaque à la cour de Pyrrhus, est resté une expression proverbiale pour exprimer poétiquement et énergiquement le regret que laisse dans le cœur la patrie absente.

—

Mon siége est fait, allusion à un mot de l'abbé Vertot. Le célèbre abbé, ayant été chargé de composer l'histoire de l'ordre de Malte, écrivit à un chevalier pour lui demander des renseignements précis sur le fameux siége de Rhodes. Les renseignements s'étant fait attendre, Vertot n'en continua pas moins son travail, qui était fini lorsque les documents arrivèrent. La conscience de l'écrivain ne se trouva nullement gênée

par les divergences qui pouvaient exister entre son récit et la vérité, et il répondit à son correspondant : « J'en suis fâché, mais *mon siége est fait.* »

Ce mot est demeuré proverbial pour faire entendre qu'on persiste dans une idée, dans une résolution, malgré des renseignements, des conseils tardifs, dont on ne peut plus ou dont on ne veut pas profiter.

—

Monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue, phrase équivoque adressée par Molière au parterre de la Comédie-Française quand, sur le point de représenter *Tartufe*, on reçut du premier président de Lamoignon un ordre portant défense de jouer la pièce : « Messieurs, dit Molière aux spectateurs, nous comptions vous donner le *Tartufe*, mais *Monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.* » L'interprétation de cette phrase a soulevé des difficultés. Molière a-t-il voulu lancer un trait mordant contre le premier président, en s'abritant derrière une équivoque? Quelques critiques l'entendent ainsi. M. Génin est d'un avis contraire, et ses raisons semblent assez concluantes. Molière aurait-il voulu outrager publiquement le premier magistrat du royaume, l'illustre et vertueux Lamoignon, qui honorait de son intimité Boileau, ami de Molière, comme chacun le sait? Cela est peu vraisemblable. D'ailleurs, cette histoire est beaucoup plus vieille que l'auteur de *Tartufe*, car le même mot est attribué à Lope ou à Calderon, au sujet d'une comédie intitulée l'*alcade* : *L'alcade ne veut pas qu'on le joue.*

D'un autre côté, Molière se sentait fort de l'appui de Louis XIV lui-même; il sollicitait depuis une année l'autorisation de faire représenter son chef-d'œuvre; le grand jour arrive enfin, et voilà que tout à coup Lamoignon oppose son *veto*. On comprend alors que le mot s'échappe des lèvres frémissantes de l'auteur. Nous croyons donc que le doute est permis dans cette circonstance.

Quoi qu'il en soit, Florian a fait de ce mot une application charmante, où le doute, cette fois, est tout à fait impossible. Un jour qu'on devait jouer le *Bon Père* chez le duc de Penthièvre, à l'occasion de sa fête, le prince s'y opposa par dévotion. Florian dit alors à la compagnie : « Nous espérions vous donner aujourd'hui la comédie du *Bon Père*, mais *M. le duc de Penthièvre ne veut pas qu'on le joue.* »

Monsieur Prudhomme, type de la nullité magistrale et satisfaite de soi. La création en est due à Henri Monnier; la collaboration du public l'a enrichi de plus d'un trait. L'existence officielle de *Monsieur Prudhomme* date de vingt-cinq ans. Auparavant il *était*, sans nul doute, mais seulement à l'état de chaos, attendant son créateur : le limon dont Henri Monnier forma le premier Prudhomme fut un employé de ministère qui lui tomba un jour sous la main, chez un feuilletoniste célèbre logé dans une maison entre cour et jardin. L'employé arriva et dit gravement : « Vous habitez un Eden, monsieur, un véritable Éden. » — Ce mot fut le *fiat lux* d'Henri Monnier.

Monsieur Prudhomme se rencontre un peu partout, mais particulièrement dans la petite bourgeoisie. Son signalement gît tout entier dans la solennité banale de son langage. Exemples : — *L'horizon politique se rembrunit;* — *Un pareil fait n'a pas besoin de commentaire;* — *On ne remplace pas une mère;* — *La plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant le banquet;* — *Le plus beau fleuron de sa couronne;* — *Otez l'homme de la société, vous l'isolez;* — *Le char de l'État va sombrer sur un volcan;* — *L'ambition perd l'homme; si Napoléon Ier avait voulu rester simple officier d'artillerie, il se serait marié, aurait eu beaucoup d'enfants, et vivrait peut-être encore tranquille;* — *C'est mon opinion, et je la partage;* — *Ce sabre est le plus beau jour de ma vie;* etc.

En littérature, et surtout dans la conversation, on donne la qualification de *Monsieur Prudhomme* à tout individu qui se présente avec ce caractère, et l'espèce n'en est pas rare.

—

Montagne de Mahomet, allusion à un épisode plus ou moins authentique de la vie du fondateur de la religion musulmane. De nombreux passages de l'*Alcoran* prouvent qu'il ne s'attribuait point le don de faire des miracles, bien que des chapitres entiers soient consacrés au récit de ses prétendues révélations. Toutefois, voici un trait de sa vie qui montre que ce n'étaient ni la bonne volonté ni la foi qui lui manquaient; mais cette foi, c'est ici le cas de le dire, n'allait pas jusqu'à transporter les montagnes. Ayant assemblé un jour un grand concours de peuple, il se plaça en face d'une montagne. Il veut la faire avancer vers lui, il l'appelle, mais elle reste immobile. « Eh bien, montagne, s'écria-t-il alors, puisque tu ne veux pas venir à Mahomet, Mahomet ira à toi. » Tout le peuple le suivit, et le

ton majestueux et inspiré dont il prononça ces paroles fit une telle impression sur ces esprits prévenus et crédules, qu'il lui tint lieu de prodige.

—

Montagne qui enfante une souris (La), allusion à une fable de La Fontaine, qui n'est que le développement de ce vers d'Horace (*Art poétique*, v. 139) :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Ces mots sont à l'adresse des personnes ou des choses dont les promesses pompeuses ou les brillantes apparences n'aboutissent qu'à un résultat ridicule.

—

Monter au Capitole. Dans l'ancienne Rome, les généraux vainqueurs montaient en triomphe au Capitole, sur un char splendide, au milieu des acclamations de tout le peuple, et y offraient des sacrifices aux dieux; puis tout le peuple les reconduisait à leur demeure avec des flambeaux et en poussant des cris de joie.

Dans l'application, ces mots sont presque toujours plaisants, et s'adressent ironiquement à ceux qui font sonner haut une action dans laquelle il n'y a rien que d'ordinaire.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Quand les bavards, j'entends ceux qui aiment à s'écouter parler, se prennent à raconter une nouvelle, ils ont soin de préparer la chose par un exorde pompeux et gros de promesses; mais, dès qu'ils en sont arrivés à la péroraison, ceux des auditeurs qui ont du sens se regardent et semblent se dire entre eux : . . . . .

Une réhabilitation historique est presque impossible; les écrivains les plus habiles en sont pour leurs phrases. Insouciante ou paresseuse, l'opinion ne veut pas changer; elle préfère dire comme un historien très-connu : J'en suis fâchée, mais . . . . .

—

Que votre fils ait constamment sous les yeux Homère, Démosthène, Platon, Xénophon, Cicéron, Virgile, Horace, Tacite, Pascal, Bossuet, Fénelon; les grands philosophes, les grands poètes, les grands historiens, les grands orateurs, les grands moralistes : telle est la . . . . . dont il faut nourrir son esprit.

—

Combien de chercheurs ardents, d'inventeurs infatigables, meurent épuisés de travail et souvent de misère, au moment même où ils allaient enfin recevoir le prix de leurs longs efforts! Comme Moïse, ils rendent le dernier soupir . . . . .

—

C'était un homme à cravate blanche et empesée, à la démarche grave, presque solennelle, portant haute et droite sa tête ornée d'une paire de besicles vertes, ne s'exprimant que par aphorismes, la bouche pleine de phrases creuses et sonores. A première vue, on le reconnaissait pour un membre de la famille de . . . . .

—

Le prospectus ne doute de rien, il promet monts et merveilles. On le croit sur parole, et la crédulité ne tarde pas à s'apercevoir que la . . . . .

—

Voilà cinq ans que tu me promets de venir passer quelques semaines avec moi, promesse que tu me réitères régulièrement tous les deux ou trois mois, mais dont je ne veux plus me payer, car il me tarde de serrer la main à un vieil ami. Je vois bien qu'il faudra m'arracher à mes occupations, et dire comme Mahomet : . . . . .

—

Au milieu de nos plus splendides expositions, une douloureuse réflexion se présente parfois à l'esprit; toutes ces merveilles de l'industrie font ressortir plus vive-

ment encore ce mensonge cruel du fabricant qui n'a pas fabriqué, de l'inventeur qui n'a pas inventé. Comme on serait heureux de rencontrer derrière ces riches productions l'ouvrier intelligent à qui elles doivent l'existence, et qui aurait souvent le droit de s'écrier : . . . . .

—

Le monde est plein de gens qui s'exagèrent leurs moindres prouesses, et qui, lorsqu'ils viennent de raconter quelque acte qui leur est personnel, regardent tous les auditeurs d'un air radieux et semblent leur dire : . . . . .

—

Défiez-vous des gens qui ont toujours les promesses à la bouche; ce sont généralement ceux qui tiennent le moins : la . . . . . . dit le sage en les écoutant.

VINGT-SIXIÈME LEÇON

Montrez-moi patte blanche.

Vers tiré de la fable de La Fontaine *le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*

La chèvre, allant paître l'herbe nouvelle,

Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race!

Un loup qui passait par là entendit le mot d'ordre, s'approcha de la porte,

Et, d'une voix papelarde,
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.

Dans l'application, ces mots s'adressent à ceux dont on soupçonne les intentions hypocrites, et vis-à-vis desquels deux sûretés valent mieux qu'une.

—

Mort frappe d'un pied indifférent (La)...; en latin, *æquo pulsat pede...*, vers par lequel l'épicurien Horace invite son ami Sestius à jouir de l'heure présente : « La vie est courte, lui dit-il, et *la mort frappe d'un pied indifférent à la chaumière du pauvre et au palais des rois.* »

Les écrivains font de fréquentes applications de ce précepte du poète latin, pour exprimer que la seule véritable égalité qui existe parmi les hommes est l'égalité devant la mort.

—

Mouche du coche (La), allusion à la fable de La Fontaine *le Coche et la Mouche :*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une *mouche* survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire.

Dans l'application, ces mots : *Faire la mouche du coche,* signifient faire l'empressé, le nécessaire, et s'attribuer le succès des choses auxquelles on a le moins contribué.

—

Moutons de Panurge (Les), allusion à un des passages les plus comiques du *Pantagruel* de Rabelais.

Panurge, le joyeux compagnon de Pantagruel, est, comme on sait, un des enfants de l'imagination capricieuse de Rabelais. Pendant le voyage de Pantagruel au pays des Lanternes, Panurge se prit, en mer, de querelle avec le marchand Dindenault, qui l'avait gravement injurié. Pour se venger et jouer à Dindenault un tour de sa façon, il lui acheta un de ses moutons, qu'il précipita dans la mer. L'exemple et les bêlements de celui-ci entraînèrent tous ses compagnons, qui sautèrent l'un après l'autre et à la file. Le marchand lui-même fut entraîné

par le dernier, qu'il s'efforçait de retenir, et se noya avec son troupeau, complétant ainsi le tableau saisissant de l'extravagance imitative de la foule. Panurge, armé d'un aviron, les empêchait de remonter sur le navire, « *les preschoit éloquentement, leur remonstrant par lieux de rhétorique les misères de ce monde, affirmant plus heureux estre les trespassés que les vivants en ceste vallée de misère.* »

Dans l'application, ces mots *Moutons de Panurge* désignent ceux qui s'empressent de faire une chose par esprit d'imitation.

—

Mulet chargé d'or de Philippe, allusion à un mot de Philippe, roi de Macédoine, qui disait ne pas connaître de *forteresse imprenable quand un mulet chargé d'or pouvait y monter.*

Le *Mulet de Philippe* revient souvent sous la plume ou dans la conversation, quand on veut exprimer avec énergie la puissance irrésistible de l'or.

—

Navire Argo (Le). A son retour du voyage en Colchique, le navire *Argo* fut consacré à Neptune et à Minerve, puis conservé comme une relique; on l'entretenait soigneusement ; mais il arriva qu'à force de réparations successives, il ne resta pas une seule pièce du navire primitif, ce qui n'affaiblit en rien la vénération dont *Argo* était l'objet.

Ces mots, *C'est le navire Argo,* en parlant d'une chose réputée toujours la même, quoiqu'elle ait subi une transformation complète, étaient déjà passés en proverbe chez les Grecs. Chez nous, c'est le *couteau de saint Hubert,* dont on avait renouvelé tantôt la lame et tantôt le manche, qui a recueilli cet héritage.

—

Ne jetez pas des perles devant les pourceaux; en latin, *Nolite mittere margaritas ante porcos.*

Dans l'application, ces paroles, tirées de l'Évangile, signifient qu'il ne faut pas parler devant un ignorant de choses qu'il ne comprend pas.

—

Ne touchez pas à la hache, exclamation de Charles Ier quand il monta sur l'échafaud et qu'il aperçut quelqu'un qui s'approchait de l'instrument fatal.

On rappelle ce mot, par exagération, à propos d'un objet plus ou moins sacré, pour signifier qu'il ne faut pas y porter la main.

Les Espagnols disent dans le même sens : *Ne touchez pas à la*

reine, par suite d'une étiquette outrée qui défendait, sous peine de mort, de toucher même le pied de la reine, alors qu'elle aurait couru un grand danger, comme l'histoire en offre plusieurs exemples.

—

Niobé et ses enfants. Niobé, fille de Tantale, roi de Lydie, épousa Amphion, roi de Thèbes, et en eut quatorze enfants, sept filles et sept garçons. Fière de cette nombreuse postérité, elle méprisait Latone, qui n'avait eu que deux enfants, Apollon et Diane, et allait jusqu'à s'opposer au culte qu'on rendait à cette déesse, prétendant qu'elle-même méritait à bien plus juste titre d'avoir des autels. Apollon et Diane, pour venger leur mère offensée, tuèrent à coups de flèche tous les enfants de Niobé, qui resta immobile, muette de douleur, et fut changée en rocher par Jupiter.

Voici comment Ovide a dépeint la métamorphose de Niobé :

Au milieu de leurs corps étendus et sanglants,
Veuve de son époux, veuve de ses enfants,
Par le mal endurcie, elle n'est plus sensible ;
Ses longs cheveux épars n'ont plus rien de flexible,
On a vu se roidir et ses pieds et ses bras;
Son œil sans mouvement regarde et ne voit pas ;
Son sang s'est refroidi, son coloris s'efface,
Sa lèvre est pâle et morte et sa langue se glace :
Rien ne vit plus en elle; au dedans, au dehors,
Un froid mortel en marbre a durci tout son corps.

(Traduct. de DESAINTANGE.)

La statuaire s'est plu à représenter le massacre des enfants de Niobé et le désespoir de celle-ci; le groupe le plus célèbre est dû à Praxitèle, si l'on s'en rapporte à cette inscription placée par un poète grec sur la statue de Niobé :

Les immortels de mon vivant me changèrent en marbre;
Le ciseau de Praxitèle m'a rendue à la vie.

Niobé, c'est la Rachel païenne, qui ne veut pas être consolée parce que ses enfants ne sont plus. Il est facile de saisir dans quel sens doivent se produire les allusions.

—

Noble oisiveté; en latin, *Otium cum dignitate*, expression de Cicéron à la louange des lettres, qui procurent à l'homme d'État retiré des affaires un noble emploi de ses loisirs.

Dans l'application, ces mots se disent d'une inaction qui n'est qu'apparente, et surtout de l'inaction d'un homme politique qui fait servir ses loisirs à cultiver les lettres.

Noces de Gamache, allusion à un épisode du célèbre roman de *Don Quichotte*. Le chevalier de la Manche, accompagné de son fidèle Sancho, arrive dans un village où un riche paysan, nommé Gamache, célèbre son mariage. Ces noces, par la description qu'en fait Cervantes, peuvent soutenir la comparaison avec le dîner de Gargantua. « Le premier objet qui s'offre aux yeux de Sancho, c'est un bœuf tout entier embroché au moyen d'un orme : le bois destiné pour le rôtir forme une petite montagne; autour du feu sont rangées six marmites, qui n'ont pas été coulées dans le moule ordinaire : ce sont plutôt six demi-cuves, dont chacune peut contenir tout l'étal d'une boucherie; elles engloutissent des moutons tout entiers, qui disparaissent comme si c'étaient des pigeons. Les lièvres dépouillés, les poules plumées, pendent sans nombre aux branches des arbres, avant d'aller s'ensevelir dans ces marmites.... Sancho compta plus de soixante outres pleines d'un vin généreux. De grands monceaux de pain, blanc comme la neige, sont empilés comme des amas de blé dans les aires; les fromages entassés forment comme un mur de briques; deux chaudières d'huile, plus grandes que celles d'un teinturier, servent à frire les pâtisseries qu'on retire avec deux grandes pelles pour les porter dans une autre chaudière pleine de miel préparé.... Dans le large ventre du bœuf, on a mis douze petits cochons de lait pour lui donner du goût et le rendre plus tendre.... En un mot, l'appareil de cette noce rustique offre une si grande abondance, qu'elle suffirait à nourrir une armée. »

Les *Noces de Gamache* ont passé en proverbe pour désigner un festin pantagruélique, un repas où l'abondance dégénère pour ainsi dire en confusion.

—

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Vers de Racine dans *Bajazet*, acte IV, scène VII. Le vizir Acomat, sur le point d'accomplir une révolution pendant l'absence du sultan Amurat, s'adresse à son confident :

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie;
La sultane, d'ailleurs, se fie à mes discours;
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure;
Ne tardons plus, marchons; et s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un vizir, et toi
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Dans l'application, ce vers signifie qu'une longue habitude nous donne la profonde connaissance d'une chose compliquée, composée d'une multitude de détails, comme la chicane, la politique, l'administration, etc.

—

Nous avons changé tout cela, mots tirés de la scène si plaisante du *Médecin malgré lui,* où Sganarelle donne une théorie toute nouvelle de l'intérieur du corps humain : « Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté droit, où est le cœur, au côté gauche, où est le foie.... » Le bonhomme Géronte est ébloui de cette magnifique tirade; et il ne lui reste qu'un petit scrupule, qu'il soumet timidement à Sganarelle : « On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

« Oui, cela était autrefois ainsi; mais *nous avons changé tout cela,* et nous faisons maintenant la médecine d'une manière toute nouvelle. »

Dans l'application, ces mots : *Nous avons changé tout cela,* se disent ironiquement d'une réforme opérée contrairement à la logique, au bon sens, à la morale, etc.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Le jeune clerc avait suivi tous les méandres du code de procédure, et quand une discussion s'élevait en sa présence sur quelque point de droit, il fermait la bouche à ses adversaires par cet épiphonème : . . . . .

—

Une dame, en s'habillant, faisait sauter l'un après l'autre tous les boutons de sa robe; aucun n'offrait la moindre résistance, et le dernier suivit le même chemin que le premier. « Voilà qui est singulier, dit plaisamment la dame; assurément ce sont les . . . . . » M. de Bièvre n'aurait pas dit mieux.

Je regrette sincèrement que l'homme ne ressemble pas au . . . . . : on pourrait ainsi renouveler tantôt les jambes, tantôt l'estomac, tantôt les poumons, voire même la tête, et cela n'empêcherait pas de rester toujours identique à soi-même. Mais je crains de ne pas vivre assez pour voir se réaliser ce progrès-là.

—

Les auteurs de pièces sifflées s'en prennent toujours au mauvais goût du public, incapable, disent-ils alors, d'apprécier les mets savoureux qu'on lui sert, et ils se consolent avec le proverbe : . . . . .

—

Le mariage était autrefois une affaire de goût, d'humeur, d'inclination, de sentiment. . . . . . : aujourd'hui ce n'est plus qu'une question d'argent; nous ne nous sommes pas contentés de placer le cœur à droite, nous l'avons supprimé tout à fait, comme une chose inutile et souvent gênante.

—

Il y a toujours un côté du caractère de l'homme et de la femme auquel il faut bien prendre garde de s'attaquer; c'est un goût favori, un petit défaut que l'on reconnaît, mais dont on ne veut se corriger à aucun prix. . . . . .! dit-on en Angleterre; ne touchez pas, pourrait-on dire dans tous les pays, au faible de qui que ce soit.

—

L'ancien ministre renonça définitivement aux affaires et à la politique, n'ambitionnant plus rien, disait-il, que la . . . . . de l'orateur romain; il ne se fit plus entendre à la Chambre qu'à de rares intervalles, librement et à ses heures.

—

Les consciences vénales ont été malheureusement trop fréquentes dans tous les temps. Combien d'hommes que l'on pourrait comparer à ces forteresses qui ne résistaient pas au . . . . .!

L'ancienne aristocratie, l'aristocratie de race, avait de belles mains; celle qui surgit sur les débris de l'ancienne se contente d'avoir de beaux gants, qui servent à cacher des mains vulgaires. On pourrait lui dire :

. . . .

—

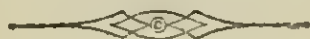
La statistique a constaté que, dans les temps ordinaires, la mortalité est plus considérable chez les classes pauvres; mais quand une épidémie se déclare, la balance se rétablit, et la . . . . . le riche et le pauvre, le maître et le serviteur, l'enfant et le vieillard.

—

O Rome! ô cité de l'âme! les orphelins du cœur doivent retourner vers toi, mère solitaire d'empires expirés. La . . . . . des nations, la voilà debout! Mère sans enfants, reine découronnée, muette dans ses douleurs, ses mains flétries tiennent une urne vide, dont les siècles ont dispersé au loin la cendre sacrée.

—

Il fut un temps où le bien et le mal, le juste et l'injuste, la vertu et le crime, étaient séparés par des barrières infranchissables; . . . . ., comme dit Molière : la vénalité, entre autres, a subi les plus curieuses métamorphoses.



VINGT-SEPTIÈME LEÇON

Nous avons un accusé qui avoue; en latin, *Habemus confitentem reum;* phrase célèbre de Cicéron dans le *discours pour Ligarius.* Ligarius avait porté les armes en Afrique contre César, qui l'avait exilé. Cependant les frères de Ligarius, soutenus par Cicéron et plusieurs sénateurs, se livraient à d'actives démarches pour obtenir son rappel. C'est alors que son ennemi personnel, un certain Tubéron, qui connaissait les sentiments secrets de César, se fit publiquement l'accusateur de Ligarius devant les tribunaux : le dictateur s'était réservé le jugement. Cicéron défendit Ligarius. César s'était pro-

mis d'être inflexible, et il se rendit au tribunal, tenant à la main des tablettes où était signée d'avance la condamnation de l'accusé. Toutefois, il se faisait un plaisir d'écouter Cicéron, qu'il n'avait pas entendu depuis plusieurs années; mais, sûr de sa haine, il était en garde contre les séductions de l'éloquence de l'immortel orateur. Il avait même dit ironiquement à ses amis, en se rendant au tribunal : « Ne faisons pas à Cicéron le chagrin de ne point aller entendre sa harangue. » Cicéron était dans le secret de tous ces détails, et il savait que le juge ne l'écouterait qu'avec la maligne curiosité d'un auditeur prévenu, qui comptait sur une défense éloquente sans doute, mais inutile. L'orateur entre tout d'abord en matière, et sans entreprendre ni de justifier Ligarius, ni de contester les faits, il avoue tout, il reconnaît Ligarius coupable, il déclare qu'il n'attend rien de la justice et qu'il ne compte que sur la clémence du juge. Se tournant alors vers l'accusateur, il lui dit : « *Habes igitur, Tubero, quod est accusatori maxime optandum, confitentem reum.* — Ainsi, Tubéron, vous avez ce qui est le plus à désirer pour un accusateur, un accusé qui avoue. » Cicéron continue alors son discours, et à la fin de cette fameuse péroraison, à laquelle on ne trouve à comparer que celle de l'oraison funèbre du prince de Condé, César, profondément ému, s'aperçut que la condamnation de Ligarius s'était échappée de ses mains frémissantes.

Ces mots : *Nous avons un accusé qui avoue*, s'emploient pour faire entendre, ou plutôt pour affirmer qu'une personne accusée d'un méfait quelconque s'en rend hautement responsable, ou se trahit malgré elle par quelque révélation involontaire.

—

Nous ne pouvons; en latin, *Non possumus*, réponse de saint Pierre et de saint Jean au prince des prêtres, qui voulait leur interdire le droit de prêcher l'Évangile.

Ces mots, dans la bouche du représentant d'une autorité quelconque, mais surtout de l'autorité ecclésiastique, expriment une impossibilité, un refus sur lequel on ne peut revenir. Ils sont employés principalement dans les questions qui touchent au spirituel.

—

Nous sommes tous d'Athènes en ce point.

Vers de la fable de La Fontaine, *le Pouvoir des Fables*, dans laquelle, après avoir fait ressortir la frivolité athénienne, qui

s'arrête à des contes d'enfants plutôt qu'aux paroles sérieuses d'un orateur, il se fait Athénien lui-même et s'écrie naïvement :

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment où je fais cette moralité,
Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Dans l'application, ce vers est un aveu par lequel on ne se reconnaît pas exempt de la légèreté de ceux qui, en littérature, en politique, dans les beaux-arts, négligent le sérieux pour s'attacher à des bagatelles qui leur plaisent.

—

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Vers de Molière, dans *les Femmes savantes*, acte III, scène II. Armande, Bélise et Philaminte, en compagnie de Trissotin, forment le plan d'une académie au moyen de laquelle elles se proposent de faire sortir la femme de l'infériorité littéraire, philosophique et scientifique dans laquelle l'homme la tient depuis trop longtemps; où elles seront les oracles du bel esprit et les distributrices des réputations :

Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa *République* il a fait le traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée ;
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.
. . . .

ARMANDE.

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages ;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

Ce vers, qui fait ressortir si énergiquement l'exclusivisme ridicule des coteries littéraires, méritait de rester proverbial et de devenir une des perles de notre langage figuré. Le mot *esprit* est souvent l'objet d'une variante amenée par les circonstances.

—

O Athéniens, qu'il en coûte pour être loué de vous! exclamation d'Alexandre, qui, du fond de l'Asie, avait les regards fixés sur la Grèce, et surtout sur Athènes, qui était

à cette époque la métropole du monde civilisé. Le conquérant se préparait à passer l'Hydaspe, dont Porus, à la tête d'une armée formidable, allait lui disputer le passage. Le fleuve était large et profond, et ses flots, se brisant avec fracas, montraient çà et là des rochers menaçants. Alexandre trompa l'attention de l'ennemi par une fausse attaque, et, profitant d'une nuit d'orage, brava des périls inouïs pour passer le fleuve. Ce fut dans cette circonstance, dit Racine, qu'il s'écria : « *O Athéniens! combien il en coûte pour être loué de vous!* »

Dans l'application, cette phrase revêt un sens le plus souvent particulier, qui se rapporte aux Parisiens, à Paris, cette moderne Athènes.

—

Œuf de Christophe Colomb, allusion à une démonstration ingénieuse à laquelle eut recours Chr. Colomb pour réduire ses détracteurs au silence. Comme on discutait un jour devant lui, à la table d'un grand d'Espagne, le mérite de sa découverte, sous prétexte qu'elle ne présentait aucune difficulté et qu'*il n'avait fallu qu'y penser*, il prit un œuf, et, s'adressant aux convives : « Qui de vous, messieurs, leur dit-il, se sent capable de faire tenir cet œuf debout sur une de ses extrémités? » Chacun essaye, mais personne ne réussit. Colomb prend alors l'œuf, le frappe légèrement sur son assiette, et l'œuf reste en équilibre. Et tous de s'écrier : « Ce n'était pas difficile. — Sans doute, répliqua Colomb avec un sourire ironique, mais *il fallait y penser.* »

L'œuf de Colomb a passé en proverbe, et il y est fait allusion à propos d'une chose qu'on n'avait pas pu exécuter et qu'on trouve facile après coup; souvent aussi l'allusion consiste en ces seuls mots : *Il fallait y penser.*

—

Oh! le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand!

Passage de Boileau, dans le III[e] chant de son *Art poétique*. Ici Boileau fait allusion à un poète aujourd'hui inconnu, Carel de Sainte-Garde, auteur des *Sarrasins chassés de France*, poème dont Childebrand est le héros.

Dans l'application, ces vers se disent, surtout en littérature, à propos d'un choix malencontreux lorsqu'il était facile de trouver mieux. La personne ou la chose dont il s'agit prend souvent la place de Childebrand : « L'Académie vient de couronner

Gazida, roman vertueux de M. X. Marmier. Concevez-vous l'Académie, qui, ayant sous la main une foule d'œuvres délicates, consciencieuses ou fortes,

Parmi tant de héros va choisir *Gazida?* »

—

Oies du Capitole (Les), allusion aux oies, animaux sacrés que les Romains conservaient dans la forteresse du Capitole, et qui éveillèrent les assiégés par leurs cris au moment où les Gaulois, pendant la nuit, escaladaient les remparts. Ce fait historique se prête surtout aux allusions plaisantes; en voici un exemple :

Un jour, à la Convention, Gensonné manifestait avec énergie le mépris que lui inspiraient les *Montagnards*; il déployait le tableau des excès dont ils s'étaient souillés. Alors une voix fit entendre ces mots : « Ils ont pourtant sauvé la patrie! — Oui, répond Gensonné, comme les oies ont sauvé le Capitole. »

—

Oiseau rare sur la terre; en latin, *Rara avis in terris*, hyperbole de Juvénal, qui, dans l'application, se dit de toute chose utile, précieuse ou simplement remarquable, mais d'une rareté extrême.

—

O la campagne! en latin, *O ubi campi!* exclamation de Virgile (*Georg.* liv. II, v. 485). « O campagnes fortunées qu'arrose le Sperchius, montagnes du Taygète, foulées en cadence par les vierges de Sparte, fraîches vallées de l'Hémus, qui me transportera sur vos rives et me couvrira de l'ombre épaisse de vos bois? »

L'épître de Boileau à Lamoignon sur les plaisirs des champs est souvent citée comme un modèle. La campagne sans doute a du charme pour Boileau, mais elle ne le touche pas aussi profondément qu'Horace et Virgile, qu'il a imités :

O fortuné séjour! ô champs aimés des dieux!
Que pour jamais, foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Combien ces vers sont moins touchants que ceux de Virgile! Il n'y avait alors que le bon La Fontaine assez épris des champs

pour parler de la solitude avec une émotion qui rappelle Horace et Virgile :

Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!

(*Le Songe d'un habitant du Mogol.*)

L'application est des plus évidentes.

—

On dit, et sans horreur je ne puis le redire...

Vers de Racine dans *Iphigénie*, acte IV, scène VI. Achille, instruit par Clytemnestre qu'Agamemnon, pour obéir à l'oracle, va immoler sa fille, aimée du héros, qui se croit certain de l'épouser bientôt, se présente à Agamemnon et provoque des éclaircissements :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi :
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.

Dans l'application, ce vers s'emploie, et toujours sur le ton de la plaisanterie, pour exprimer une circonstance, un événement qui blesse ou renverse les idées reçues.

—

On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire.

Vers de la fable de La Fontaine *la Tortue et les deux Canards.* Deux canards proposent à une tortue de la transporter à travers les airs :

Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique;
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant : *on ne s'attendait guère*
A voir Ulysse en cette affaire.

Dans l'application, très-fréquente, que l'on fait de ces vers pour exprimer plaisamment la surprise que doit causer l'apparition d'un nom inattendu, le mot *Ulysse* est toujours remplacé par celui qui est l'objet de l'allusion. Mais alors il faut que le mot qui remplace *Ulysse* se prête à un vers de huit syllabes.

On reconnaît le lion à la griffe; en latin, *Ex ungue leonem.* On reconnaît le lion à la profondeur des blessures faites par sa griffe puissante; on reconnaît à certaines traces particulières laissées dans leurs créations diverses par le poète, l'artiste, l'homme de génie. Telle est la signification allégorique du proverbe latin.

En français, nous disons plus volontiers *la griffe du lion;* c'est plus bref et plus énergique que la traduction littérale de la locution latine.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Le peuple qui se rapproche le plus des concitoyens de Périclès, c'est certainement le Français, et surtout le Parisien. Les moindres bagatelles occasionnent à Paris des rassemblements considérables. Un petit chat qui se noie, un pot de fleurs qui tombe d'un troisième étage, cela suffit pour accumuler deux ou trois mille personnes. C'est ici le cas de dire avec La Fontaine : . . . . .

—

Aujourd'hui, dit M. Toussenel, un de nos plus spirituels écrivains, presque tous les fossés de nos citadelles du Nord sont gardés par des cygnes. On y voit aussi des canons et des soldats de la ligne; mais j'aimerais mieux des cygnes tout seuls, les cygnes étant les meilleurs gardiens de forteresses et de propriétés que je connaisse. Ils sont infiniment supérieurs aux . . . . .

—

Il y a des auteurs qui, ne sachant pas rester dans leur sujet, vous parlent sans cesse de choses n'ayant aucun rapport avec leur titre. A chaque page, on est tenté de dire avec La Fontaine :

. . . .
. . . .

Paris est aujourd'hui la capitale du monde, c'est l'Athènes des temps modernes; c'est sur les rives de la Seine que toute réputation acquise à l'étranger doit venir chercher sa consécration, et, aujourd'hui, l'exclamation qu'Alexandre poussait du fond de l'Asie devrait revêtir cette nouvelle forme : . . . . . Parisiens ! . . . . .

—

Combien a-t-on vu d'inventeurs méconnus, dont le génie s'est fait jour par des découvertes faciles en apparence ! L'idée une fois éclose, on la jugeait si simple que chacun s'étonnait naïvement de ne l'avoir point trouvée. C'est l'éternelle histoire de . . . . .

—

L'écolier, le prisonnier, l'employé attaché à la glèbe du bureau, s'écrient aux premiers rayons du soleil, aux premiers chants de l'alouette : . . . . . !

—

Depuis une vingtaine d'années, M. Charles Emmanuel lutte avec l'Académie des sciences pour lui faire admettre un principe, une loi astronomique. Mais, à l'Académie, les astronomes tiennent le haut du pavé, et il n'y a pas de danger qu'ils consentent à modifier cette règle suprême :

. . . .

Les mémoires de M. Charles Emmanuel sont tous éliminés.



VINGT-HUITIÈME LEÇON

Ophélie morte en cueillant des fleurs. Ophélie est un personnage d'*Hamlet*, tragédie de Shakspeare, et l'une des plus délicieuses créations de ce poète, qui a peint les caractères de femmes avec tant de charme et de délicatesse. Ophélie aime Hamlet d'un amour pur et naïf, et lorsque Hamlet a tué le vieux courtisan Polonius, père d'Ophélie, croyant percer de son épée

le meurtrier de son propre père et le ravisseur de sa couronne, l'infortunée jeune fille devient folle de désespoir. Rien de plus touchant que cette folie mélancolique et douce; rien de plus déchirant que le tableau de cette victime de la piété filiale, chantant, insouciante de la mort, au milieu des eaux qui vont l'engloutir. « Il y a, au bord du ruisseau, un saule dont le cristal de l'eau réfléchit le feuillage blanchâtre; elle en cueillait une branche, pour en faire des guirlandes avec des renoncules, des marguerites, et ces fleurs rougeâtres que les jeunes filles appellent des *doigts de mort*. Comme elle grimpait pour attacher aux rameaux pendants sa guirlande de fleurs, une maudite branche se rompt; alors elle et son trophée tombent dans le triste ruisseau; ses vêtements s'enflent et s'étalent, ils la soutiennent un moment sur la surface, telle qu'une fée des eaux; pendant ce temps, elle chantait des morceaux de vieilles ballades, sans avoir le sentiment de son péril, ou comme une créature native de cet élément qu'elle habite. Mais cela ne pouvait durer longtemps; ses vêtements appesantis et trempés d'eau ont fait passer la malheureuse de ses douces chansons dans la vase et dans la mort. »

Il ne faut pas chercher dans Shakspeare les longs récits, les tirades à effet; il met tout en action; mais aucun tragique ne l'a égalé dans la science de tirer de la nature les situations les plus neuves, les plus saisissantes, d'aller droit au cœur du spectateur, par un mot profond ou la simplicité pathétique d'une peinture.

Lorsqu'on fait allusion à la malheureuse *Ophélie*, c'est presque toujours en rappelant les circonstances dramatiques et touchantes de sa mort.

Eh bien, le croira-t-on? le triste épisode d'Ophélie, morte en cueillant des fleurs, peut se prêter à des allusions plaisantes; mais il faut tout l'esprit de M. Toussenel pour opérer de ces miracles : « Cambronne, le fameux loup de la vallée de Cluny, avait écharpé successivement dix meutes de saintongeois et de griffons de Vendée, recrutés et équipés à grands frais. Sa tactique consistait à attendre de pied ferme l'ennemi dans son fort, puis à se jeter sur les assaillants les plus impétueux et à leur briser une patte d'un coup de dent. La fin de ce héros fut digne de sa vie; il se noya dans la Saône, non pas, comme Ophélie, en cueillant des fleurs sur la rive, mais en essayant de lutter de vitesse avec un bateau à vapeur dont la roue lui cassa les reins. »

Oreille de Denys, nom donné à une cachette souterraine que Denys le Tyran avait fait pratiquer au centre des fameuses Carrières de Syracuse, et qui était disposée de telle sorte que la moindre parole prononcée dans les latomies allait se répercutant à l'extrémité de cette sorte de tympan.

On comprend facilement dans quels cas les allusions peuvent avoir lieu.

—

Oreiller de Montaigne, allusion à un mot de Montaigne : « Le doute est un *bon oreiller.* » — « Pour être juste envers Montaigne, dit M. Henri Martin, on doit se hâter d'ajouter que, si toutes les croyances systématiques sont ébranlées chez lui, il est bien loin de rompre avec les instincts de la conscience : son doute est plein de candeur ; son esprit et son cœur restent droits et humains ; l'amour du bon, du beau, du vrai surtout, subsiste en lui parmi tant de ruines, et le sentiment sauve en partie ce qu'a perdu la théorie. »

Dans l'application, l'*oreiller de Montaigne* n'est pas le doute systématique, mais celui qui provient de la paresse et de l'insouciance.

—

Oreilles de Midas, allusion à la mésaventure de Midas, qui, ayant préféré la flûte ou syrinx de Pan à la lyre d'Apollon, fut affublé par ce dieu d'une magnifique paire d'oreilles d'âne.

Voici, à ce propos, un quatrain que Voltaire adressa au célèbre compositeur Grétry, au sujet de son opéra *le Jugement de Midas*, qui avait été successivement sifflé à la cour et applaudi à Paris :

La cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

On rappelle les *oreilles de Midas* quand on veut caractériser le mauvais goût et l'ignorance. Pour les autres allusions, voyez **Midas....**

—

Où j'ai pris une grande part; en latin, *Quorum pars magna fui*, paroles qu'Énée adresse à Didon, qui le prie de lui raconter les derniers événements qui signalèrent la chute de Troie. (Virgile, *Énéide*, liv. II, v. 6.)

« Vous m'ordonnez, ô reine! de renouveler une effroyable

douleur; vous voulez que je vous raconte comment les Grecs détruisirent l'opulence et le triste royaume de Troie; événements lamentables dont j'ai été le témoin, et *auxquels je n'ai eu que trop de part.* »

Ces mots s'emploient pour rappeler des circonstances où l'on a joué un rôle quelconque, mais le plus souvent pénible et douloureux.

Oreilles du lièvre (Les), allusion à une fable de La Fontaine.

Le lion, qui a été blessé par un animal cornu, bannit de ses États

Toute bête portant des cornes à son front.
. . . .
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles, enfin, seraient cornes aussi;
Et, quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes, cela! vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester, mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons. »

Dans l'application, ces mots, *les oreilles du lièvre,* expriment les précautions qu'on est obligé de prendre quelquefois pour ne pas porter ombrage à une autorité soupçonneuse.

—

Ote-toi de mon soleil, réponse de Diogène à Alexandre, qui était allé le visiter dans son tonneau. Alexandre, admirant l'esprit et le dédain du philosophe pour les choses de la vie, lui offrit les faveurs dont il comblait tous ceux qu'il traînait à sa suite, et l'invita à formuler une demande, qui serait aussitôt satisfaite. Pour toute réponse, Diogène étendit la main et dit tranquillement : « *Ote-toi de mon soleil,* » comme s'il eût voulu dire : « Ne me retire pas les biens de la nature, je méprise ceux de la fortune. »

Ces mots s'emploient pour marquer le désintéressement et le détachement des choses de la vie, et, le plus souvent, le dédain, souvent affecté, des distinctions sociales ou des plaisirs factices du monde.

Oublier d'éclairer sa lanterne, allusion à la fable de Florian, *le Singe qui montre la lanterne magique.*

Dans cette fable, le singe,

> Un jour qu'au cabaret son maître était resté,

rassembla les animaux pour leur faire voir la lanterne magique :

> « Messieurs, vous voyez le soleil,
> Ses rayons et toute sa gloire;
> Voici présentement la lune, et puis l'histoire
> d'Adam, d'Ève et des animaux...
> Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
> Voyez la naissance du monde;
> Voyez.... »

Les autres avaient beau s'écarquiller les yeux, ils ne voyaient rien du tout :

> *Il n'avait oublié qu'un point,*
> *C'était d'éclairer sa lanterne.*

Dans l'application, la *lanterne magique* du singe est une allusion à ceux qui, dans un raisonnement, une démonstration, l'exposé d'une doctrine, disent de fort belles choses, mais oublient d'être clairs.

Les vers suivants, prononcés par le dindon :

> Je vois bien quelque chose,
> Mais je ne sais pour quelle cause
> Je ne distingue pas très-bien,

sont également passés en proverbe. Voyez ces mots.

—

Où la vertu va-t-elle se nicher! réflexion de Molière en voyant un mendiant, auquel il avait fait l'aumône sur la route de Saint-Germain, accourir pour lui rendre une pièce d'or qui lui avait été donnée par mégarde.

Dans l'application, le mot *vertu* varie suivant les circonstances : *Où la vanité, où la finesse,* etc., *va-t-elle se nicher?*

—

Pan est mort (Le grand). Pan, du grec *pan*, tout, personnifiait chez les païens toutes les forces vives de la nature, et était regardé comme le principe et le symbole de toute fécondité. C'est donc sur lui que repose en quelque sorte toute la mythologie antique, en lui que se résument les divinités qui présidaient

aux eaux, aux vents, aux forêts, aux fontaines, etc., etc. *Le grand Pan est mort* signifie donc, à proprement dire : le monde ancien n'existe plus, il est menacé par l'éclosion d'un monde nouveau. Plutarque est le premier qui ait révélé ce mythe. Il rapporte que, sous le règne de Tibère, quelques années après l'apparition du christianisme, un certain pilote, nommé Thamas, qui naviguait dans la Méditerranée, entendit ces mots retentir au milieu de la nuit : *Le grand Pan est mort!* Puis de tous côtés s'élevèrent des plaintes et des gémissements, comme si la nature entière se fût désolée et mise en deuil.

Dans l'application, ces mots : *Le grand Pan est mort,* caractérisent la chute d'institutions qui avaient été jusque-là fortes et puissantes. Les allusions, on le comprend, n'ont lieu que dans le style élevé.

—

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans.

Vers de Corneille dans *le Cid.*

Rodrigue, apprenant de la bouche même de Chimène qu'elle n'a point cessé de l'aimer, bien qu'il ait tué en duel le père de son amante, laisse échapper ce cri de joie et de triomphe :

> Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
> *Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,*
> Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;
> Unissez-vous ensemble, et faites une armée
> Pour combattre une main de la sorte animée ;
> Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,
> Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous!

Dans l'application, ce vers exprime la bravade et le défi.

—

Par l'épée et par la charrue; en latin, *Ense et aratro,* devise du citoyen qui sert son pays en temps de guerre par son épée, et en temps de paix par la charrue, c'est-à-dire par les travaux de l'agriculture. C'était celle qu'avait adoptée le maréchal Bugeaud.

Les allusions ont toujours lieu dans un sens identique.

—

Part du lion (La), allusion à la fable de La Fontaine, *la Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.* Les quatre animaux mettent en commun le gain et le dommage. Un

cerf est pris dans les lacs de la chèvre, et, quand il s'agit de partager cette proie,

Le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

Dans l'application, on appelle *part du lion* le lot que s'arroge le plus exigeant et presque toujours le plus fort. On dit aussi dans le même sens : *Parce que je m'appelle lion*, ce qui signifie : parce que je suis le plus fort.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

L'esprit révolutionnaire, c'est l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la sensualité, qui veulent se satisfaire dans l'exploitation de la chose publique. Ils demandent leur place et leur part dans la fortune commune, qu'ils finissent toujours, s'ils réussissent, par confisquer à leur profit. Il leur faut la place la plus haute et la . . . . .; et, pour trouver l'une et l'autre, ils remuent, agitent, bouleversent l'ordre établi. (L'abbé Bautain.)

—

Autrefois le peuple, quand il était victime d'une injustice, avait coutume de dire : « Si le roi le savait ! » Et alors le peuple avait raison. C'est que, malheureusement, si le cabinet des princes est une . . . . ., il ne s'y répercute très-souvent que des louanges menteuses; les gémissements en sont bannis.

Rien, peut-être, dans le domaine de la critique, n'est plus difficile qu'une appréciation juste de la valeur d'un opéra. Est-il indispensable qu'un écrivain soit lui-même un musicien habile? C'est là une question que nous ne nous permettrons pas de décider. Mais, pour en revenir à la première partie de notre phrase, nous pouvons affirmer que si nos grands compositeurs avaient le pouvoir de se venger à la façon des dieux, plus d'un critique musical se promènerait sur nos boulevards affublé d' . . . . .

—

Le récit des faits dont le narrateur peut dire : . . . . . perd en impartialité ce qu'il gagne sous le rapport de la couleur dramatique.

—

Il y a bientôt un siècle, quand le vieux monde féodal craqua sur ses fondements, ce cri sinistre dut retentir à un grand nombre d'oreilles effrayées : . . . . . !

—

Tout le monde connaît cette charmante libellule que sa taille allongée, son agilité, l'admirable élégance de ses formes, la variété et l'éclat de ses couleurs, ont fait nommer *demoiselle*, et que Linné, qui savait si bien appliquer les noms aux choses, a nommée *libellula virgo, libellula puella*, libellule vierge, libellule jeune fille. Elle habite toujours le voisinage des eaux pendant l'été, et passe des journées entières à se jouer au milieu de plantes aquatiques. Quelques-unes, étourdies par ce va-et-vient perpétuel, tombent tout à coup au fond du précipice, et, comme . . . . ., elles . . . . .

—

Combien de gens se dispensent de la peine de réfléchir, même quand il s'agit des questions les plus graves, et posent insoucieusement leur tête sur . . . . . !

—

Dans les guerres que Rome entreprenait avec ses alliés, c'était toujours elle qui en retirait le plus d'avantages, et cela sans autre raison que celle-ci : . . . . .

Toute la Grèce était assemblée pour décerner à Hélène le prix de la beauté. Une petite paysanne, jeune, fraîche et jolie, ne voulait pas se rendre à cette assemblée, pour n'avoir point à subir une comparaison, désavantageuse pour elle, avec la fille de Léda. N'est-ce pas ici le cas de dire : . . . . .?



VINGT-NEUVIÈME LEÇON

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné, locution formulée d'après les éléments qu'en a fournis Molière dans *l'Amour médecin*, acte III, scène I.

Plusieurs médecins, appelés en consultation pour la maladie d'une jeune fille, sont d'avis contraires; l'un prescrit l'émétique, et l'autre la saignée, deux systèmes différents de médication :

M. THOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. THOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

Les médecins, après s'être injuriés, finissent par trouver un compromis, que le docteur Desfonandrès formule en ces termes : « *Qu'il me passe mon émétique* pour la malade dont il s'agit, et *je lui passerai tout ce qu'il voudra.* »

Ce proverbe de l'émétique et de la saignée ne tarda pas à être détrôné; la rhubarbe fut substituée à l'émétique et le séné remplaça la saignée : *Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné.* Mais la nouvelle formule est évidemment moins heureuse que l'ancienne, car, la rhubarbe et le séné étant l'un et

l'autre des purgatifs, le contraste n'existe plus, et le proverbe perd de sa justesse et de son originalité.

Dans l'application, cette phrase se dit de gens qui s'épargnent des reproches ou des critiques en se faisant des concessions réciproques, et dont l'un semble dire à l'autre : *Passez-moi mes sottises, et je vous passerai les vôtres.*

—

Patrocle couvert des armes d'Achille. A la suite d'une dispute avec Agamemnon, Achille resta pendant près de dix ans dans une inaction fatale à la cause des Grecs, qui essuyèrent des défaites multipliées. Un jour, néanmoins, il permit à son ami Patrocle de se revêtir de ses armes; mais l'imprudent n'était pas de taille à porter cette armure redoutable, forgée uniquement pour Achille, et il fut tué par Hector.

Les allusions à cet épisode ont trait à quelqu'un qui se charge d'un travail au-dessus de ses forces.

—

Pavé de l'ours (Le), allusion à un passage de la fable de La Fontaine, *l'Ours et l'Amateur des jardins.* Un campagnard se lie d'amitié avec un ours, qui se charge d'écarter les mouches pendant le sommeil de son ami.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
« Je l'attraperai bien, dit-il; et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Le *Pavé de l'ours* a passé en proverbe pour désigner l'acte irréfléchi d'une amitié aveugle et sans jugement.

—

Paysan du Danube (Le), allusion à un apologue célèbre de La Fontaine, dans lequel le fabuliste, sortant du ton ordinaire de la fable, flétrit éloquemment la corruption romaine, devant le sénat assemblé, par l'organe d'un paysan venu des bords du Danube.

Voici
Le personnage en raccourci :
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue

Représentait un ours, mais un ours mal léché,
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.

Ce portrait est un chef-d'œuvre.

Le *Paysan du Danube* a passé en proverbe pour désigner un homme d'un extérieur grossier et d'une franchise brutale, quelquefois aussi un homme dont la rusticité n'est qu'apparente, et à laquelle il se mêle de la finesse et du calcul. Ces mots deviennent alors synonymes de *faux bonhomme.*

—

Paysan ennuyé d'entendre appeler Aristide le Juste. A Athènes, Aristide, qui représentait l'élément aristocratique, était constamment en lutte avec Thémistocle, beaucoup plus populaire; lutte qui se termina par l'ostracisme du premier. Dans la cité hellénique, la sentence d'exil devait être prononcée par tous les citoyens. Un habitant de la campagne étant venu à Athènes pour donner son vote, s'adressa à Aristide sans le connaître. Celui-ci demanda au paysan si Aristide l'avait personnellement offensé : « Non, répondit le rustre, mais *je suis las de l'entendre toujours nommer le Juste.* »

Dans l'application, ces mots expriment l'ombrage que projette toujours autour d'elle une supériorité incontestée. Les Orientaux expriment cette idée avec une grande éloquence : « Les tours élevées sont celles qui font le plus d'ombre. »

—

Peau du Lion (La), allusion à la fable de La Fontaine, *l'Ane vêtu de la peau du lion :*

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.

Cette expression : *la peau du Lion,* sert à qualifier ceux qui cherchent à recouvrir leur faiblesse, leur lâcheté, d'un appareil menaçant. C'est le synonyme de *capitaine Fracasse* : beaucoup de bruit, beaucoup d'apparence, mais peu d'effet.

—

Pélion sur Ossa, allusion à un épisode de la guerre que les Titans firent à Jupiter, et pendant laquelle ces géants entassèrent montagne sur montagne, *Pélion sur Ossa,* pour escalader le ciel.

Dans l'application, ces mots se rappellent surtout à propos de discussions où l'on accumule preuves sur preuves, raisonnements sur raisonnements; mais presque toujours avec une idée de confusion, de désordre, etc.

—

Pèse Annibal; en latin, *Expende Annibalem* (Juvénal, satire X). Réflexion philosophique qui répond au *Vanité des Vanités* de l'*Ecclésiaste*, et qui, dans l'application, exprime l'inanité des grandeurs humaines.

Dans son ode *A la Colonne*, M. Victor Hugo a paraphrasé éloquemment le mot du poète latin :

Et toi, colonne, un jour, descendu sous ta base,
Le pèlerin pensif, contemplant en extase
Ce débris surhumain,
Serait venu peser, à genoux sur la pierre,
Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main.

—

Phénix renaissant de ses cendres, allusion à un oiseau fabuleux qui était le seul individu de son espèce. Il habitait les déserts de l'Arabie, et vivait environ cinq cents ans; suivant quelques mythologues, son existence se prolongeait bien au delà de ce terme. Les Égyptiens le représentaient de la grandeur d'un aigle, avec une belle huppe sur la tête, les plumes du cou dorées, les autres pourprées, la queue blanche, mêlée de plumes incarnates, et des yeux étincelants comme des étoiles. Lorsqu'il sentait sa fin approcher, il se construisait un nid avec de petites branches enduites de gommes aromatiques, l'exposait aux rayons du soleil et s'y consumait. De la moelle de ses os naissait un ver d'où se formait un autre phénix. Le premier soin de celui-ci était de transporter à Héliopolis, dans le temple du Soleil, la dépouille précieuse de laquelle il était né. Aussi les Égyptiens avaient-ils fait une divinité de cet oiseau merveilleux.

Sur les anciens monuments, le phénix est le symbole ordinaire de l'éternité; chez les modernes, il figure la résurrection. Il est peu de mythes qui se prêtent à une plus grande variété d'allusions que celui-là; il sert à caractériser une personne, une chose qui occupe une place tout à fait hors ligne dans son genre; mais cette image poétique s'offre surtout à l'imagination des écrivains pour exprimer qu'une institution, un ordre de choses quelconque, sur le point de périr, semble reprendre tout à coup de nouvelles forces et renaître à la vie.

Pli de rose du Sybarite. On connaît la réputation de mollesse des habitants de Sybaris. Un d'eux se plaignit un jour, en se levant, d'avoir passé toute une nuit sans dormir, parce que, parmi les feuilles de rose dont son lit était semé, il y en avait une qui s'était pliée en deux.

Cette anecdote, que nous croyons apocryphe à cause de son évidente exagération, peint admirablement ces petits riens qui semblent insignifiants, et qui suffisent cependant quelquefois pour empêcher de goûter un bonheur complet.

—

Plus durable que l'airain; en latin, *Ære perennius.* Horace, avec la confiance que donne le génie, a dit en parlant de ses vers : « J'ai achevé un monument plus durable que l'airain, *Exegi monumentum œre perennius.* »

Ces mots d'Horace se citent tantôt en latin, tantôt en français, pour exprimer l'inébranlable solidité d'une chose, dans quelque ordre d'idées que ce soit.

—

Poésie est comme une peinture (La); en latin, *Ut pictura poesis,* Horace (*Art poét.*, v. 361). Horace met en relief les qualités brillantes du style poétique. La prose dit simplement les choses, la poésie les anime et les rend en quelque sorte vivantes. Notre La Fontaine est plein de ces tableaux peints à la plume. Nous n'en donnerons qu'un exemple entre mille :

. . . . Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
(*Le Singe et le Chat.*)

Il est facile de comprendre dans quelles circonstances peut s'appliquer le mot d'Horace.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

La fanfaronnade est moins le défaut général de certains peuples que le vice particulier des individus; en ce sens, il est injuste de faire de . . . . . l'apanage exclusif des habitants de la Garonne.

Les systèmes de l'allopathie et de l'homœopathie sont restés jusqu'ici des frères ennemis, et il est probable que cette guerre n'est pas près de finir. Le jour est loin encore où, se faisant de mutuelles concessions, Etéocle dira à Polynice : . . . . . mes globules, ... ta saignée.

—

Certes, il serait fâcheux que la science parlât un langage toujours fleuri, mais il ne l'est pas moins de donner un air rébarbatif aux vérités que l'on enseigne. Un savant ne doit être ni un . . . . ., ni un élégant du grand monde; il ne doit tremper sa plume ni dans le vinaigre ni dans les essences.

—

Quel tableau pourrait, mieux que ces vers de La Fontaine, nous faire voir ces souris qui

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête?

C'est ici surtout que l'on peut dire : . . . . .

—

Si vous avez trouvé des défauts dans Virgile, j'ai osé relever bien des bévues dans Descartes. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom : je me suis mis sous le bouclier de Newton. Je suis tout au plus . . . . . (VOLTAIRE.)

—

Louis XI crut avoir décapité la féodalité dans la personne de quelques grands vassaux, qui portaient ombrage à la couronne. Mais la féodalité, comme le . . . ., ...; elle s'épanouissait encore triomphante à l'ombre de ses donjons, dans quelques provinces reculées.

—

L'aspect de la plus légère souffrance altère le bonheur d'une personne sensible ; c'est pour elle comme le . . . . .

—

C'était un homme de haute taille, toujours vêtu avec négligence. La brusquerie de ses manières, la hardiesse

militaire de ses paroles, sa physionomie singulière et presque sauvage, l'avaient fait surnommer dans le monde le . . . . .

—

Dans certaines circonstances, les compliments exigent beaucoup de tact, de mesure et de délicatesse; l'absence de ces qualités fait souvent que ce qu'on a voulu donner comme une amabilité devient le . . . . .

TRENTIÈME LEÇON

Pœtus, cela ne fait pas de mal, cela n'est pas douloureux; en latin, *Pœte, non dolet.* Cécina Pœtus, personnage consulaire, se trouva engagé dans la révolte malheureuse de Scribonianus contre l'empereur Claude. Arria, femme de Pœtus, n'ayant aucun espoir de sauver son mari, et voyant qu'il n'avait pas le courage de se donner la mort, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, et, le retirant, elle le lui présenta en disant froidement : «*Pœte, non dolet;*» Pœtus, ce n'est pas douloureux. Pœtus se donna la mort à l'exemple de sa femme.

Dans les applications, ce mot est un encouragement adressé à quelqu'un qui hésite à prendre une résolution décisive. Se dit aussi par plaisanterie : Nos deux amis étaient à table, l'un voyant que l'autre hésitait à vider son verre, lui dit plaisamment en portant le sien à ses lèvres: «*Pœtus, cela ne fait pas de mal.*»

—

Pomme de discorde. La Discorde, divinité allégorique, fille de la Nuit et sœur de Némésis, des Parques et de la Mort fut chassée du ciel par Jupiter, parce qu'elle semait la division entre les habitants de l'Olympe. Quelque temps après, irritée de n'avoir reçu aucune invitation aux noces de Thétis et de Pélée, où se trouvaient tous les autres dieux et déesses, elle jeta sur la table du festin une pomme d'or sur laquelle étaient écrits ces mots : *A la plus belle.* Vénus, Minerve et Junon se disputèrent aussitôt cette pomme fatale, et choisirent pour arbitre le berger Pâris, qui l'adjugea à Vénus.

Cette expression, *pomme de discorde,* sert à caractériser ce qui peut devenir une cause de querelle, de dispute, entre des personnes jusqu'alors fort unies.

Pomme de Newton, allusion à la circonstance, futile en apparence, qui mit le grand astronome sur la trace des lois de l'attraction universelle.

Depuis longtemps, Newton étudiait profondément la théorie de Képler sur les lois qui président aux mouvements des planètes, et, sans doute, des lueurs avaient déjà traversé ce cerveau puissant, quand une circonstance des plus vulgaires vint le dégager tout à coup des obscurités qui l'enveloppaient encore. La peste régnait à Londres; Newton se retira dans son domaine de Woolstrop, où il put s'abandonner sans distractions à ce bonheur de la méditation qui était tout pour lui. Un jour que, livré à ses pensées, il était assis sous un pommier, une *pomme* tomba à ses pieds. Ce petit incident le jeta dans de profondes réflexions sur la nature de cette singulière puissance qui sollicite les corps vers le centre de la terre, et les y précipite avec une vitesse accélérée. Aussitôt un éclair illumina son esprit. Pourquoi, se demanda-t-il, ce pouvoir de l'attraction ne s'étendrait-il pas jusqu'à la lune? Et alors quelle est la force qui retient celle-ci dans son orbite autour de la terre...? Puis il étendit cette interrogation jusqu'aux planètes, qui se meuvent autour du soleil. Newton était sur la voie de la grande découverte que ses calculs devaient bientôt déterminer rigoureusement.

On rappelle la *pomme de Newton* pour faire entendre que d'importants résultats sont dus quelquefois à des causes en apparence insignifiantes, ou même tout à fait étrangères.

—

Porter la paix ou la guerre dans les plis de son manteau. Les Carthaginois s'étaient emparés de Sagonte, alliée des Romains. Une ambassade romaine se rendit à Carthage pour demander une solennelle réparation. La discussion se prolongeait. Alors Fabius, chef de l'ambassade, relevant un pan de sa toge : « *Je porte ici la paix ou la guerre,* dit-il fièrement, *choisissez!* — La guerre! s'écria Hannon d'une voix aussi hautaine que Fabius. — Eh bien, vous l'aurez, » reprit le Romain en secouant le pan de sa toge sur l'assemblée carthaginoise.

L'orgueilleux mouvement de Fabius est souvent rappelé en littérature.

—

Pot de terre et le pot de fer (Le), titre d'une fable où La Fontaine fait ressortir le danger que le faible court en s'al-

liant avec le fort ou en luttant contre lui. Le pot de fer propose un voyage au pot de terre, qui accepte imprudemment.

Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

—

Poule aux œufs d'or (La), titre d'une fable de La Fontaine :

L'avarice perd tout en voulant tout gagner;
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Dans l'application, *la poule aux œufs d'or* est une source de richesses et de bénéfices. *Tuer la poule aux œufs d'or*, c'est tarir cette source dans l'espoir de réaliser d'un seul coup ces mêmes bénéfices.

—

Pourceau du troupeau d'Épicure; en latin, *Epicuri de grege porcum* (Horace, liv. Ier, épître IV, vers 16).

C'est ainsi que le voluptueux ami de Mécène ne craint pas de s'appeler, moins pour se ravaler au niveau des brutes que pour renchérir ironiquement sur le langage des stoïciens, dont l'austérité excédait le *juste milieu* où se retranchait la philosophie du poète épicurien.

Quoi qu'il en soit, ce mot est resté, à cause de son énergie pittoresque, pour désigner les hommes ensevelis dans la matière et dans les jouissances grossières des sens.

—

Pour l'amour du grec..., allusion à un passage célèbre des *Femmes savantes* de Molière. Dans cette comédie, Trissotin présente Vadius à sa pédante société :

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.
PHILAMINTE, *à Bélise.*
Du grec, ah ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, *à Armande.*
Ah! ma nièce, du grec!
ARMANDE.
Du grec! quelle douceur!
PHILAMINTE.
Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
Que *pour l'amour du grec*, monsieur, on vous embrasse.
(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)
HENRIETTE, *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*
Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

Dans l'application, ces mots : *Pour l'amour du grec*, sont toujours cités d'une manière plaisante.

—

Pour l'usage du Dauphin; en latin, *Ad usum Delphini*, nom donné aux éditions des auteurs latins exécutées par ordre de Louis XIV pour l'usage du Dauphin, son fils. Les poètes latins subirent de nombreuses mutilations, et les passages qui n'étaient pas d'une chasteté rigoureuse furent expurgés de leurs œuvres.

Dans le style familier, on désigne par ces mots tout livre épuré, et, dans un sens plus général, toute phrase, tout discours arrangé pour les besoins de la cause, accommodé aux vues d'un parti.

—

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Vers de Racine dans le fameux songe d'*Athalie*, acte II, sc. v :

ATHALIE.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Dans l'application, ce vers désigne presque toujours, sur le ton de l'épigramme, les soins que l'on prend pour dissimuler sur sa personne le ravage des années. Il s'adresse surtout aux coquettes surannées.

—

Pour sa maison; en latin, *Pro domo sua*, titre d'une des harangues de Cicéron, plaidant contre Clodius pour la revendication de sa maison, que celui-ci lui avait ravie.

Les emplois qu'on fait de cette locution ont toujours lieu pour faire entendre que ceux dont on parle montrent un zèle qui tient à ce qu'ils défendent leur propre cause.

Prendre le Pirée pour un homme, allusion tirée de la fable de La Fontaine *le Singe et le dauphin.* Un dauphin, croyant sauver un naufragé, prend un singe sur son dos. Le dauphin lui demande :

« Êtes-vous d'Athènes la grande?
— Oui, dit l'autre; on m'y connait fort;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire. »
Le dauphin dit: « Bien grand merci!
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
— Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connaissance. »
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Dans l'application, ces mots *prendre le Pirée pour un homme,* expriment d'une manière plaisante la confusion grossière de choses qui n'ont entre elles aucun rapport.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

L'intérêt personnel opère des miracles : on a vu des hommes refuser l'assistance d'un avocat, plaider eux-mêmes . . . . ., et sortir vainqueurs de la lutte après une plaidoirie qui avait étonné les juges et les assistants.

—

Le jeune homme doit se défier de ces prétendus amis qui cherchent à l'entraîner dans le désordre et qui, pour l'étourdir sur les suites funestes du vice, prêchent d'exemple et lui disent : . . . .

Les chants retentissaient dans la cathédrale de Pise, l'encens fumait, l'orgue lançait des torrents d'harmonie, tous les assistants étaient plongés dans le recueillement. L'un d'eux fut tout à coup distrait par les oscillations d'une lampe, et cette circonstance vulgaire fut pour lui la . . . . ., nous voulons dire le petit incident qui devait être le germe d'une grande découverte.

—

Les guerres les plus acharnées, les plus terribles, naissent quelquefois d'un différend qui ne paraissait pas, au premier aspect, devoir faire verser une goutte de sang.

Le plus modeste diplomate, qui traite d'une difficulté insignifiante, n'en porte pas moins . . . . . de son habit brodé.

—

Quand un vieillard défend le principe d'autorité, comme son expérience et son âge l'y autorisent, on peut dire qu'il plaide . . . . .

—

Le jardin royal d'Athènes est fort riche et fort beau; il n'est ouvert qu'à certaines heures de la journée, mais je parlais grec aux sentinelles, et, ..., on me laissait entrer.

TRENTE ET UNIÈME LEÇON

Prends et lis; en latin, *Tolle et lege*, mots qui décidèrent de la conversion de saint Augustin, ainsi qu'il le raconte lui-même dans ses *Confessions*. Agité par les remords, lié par l'habitude, entraîné par la crainte, subjugué par la passion, il veut et ne veut pas. Un jour enfin, livré aux plus violentes agitations, il avait fui la compagnie de quelques amis fidèles pour aller chercher, sous un bosquet de son jardin, la solitude et le calme qui manquaient à son cœur; il invoquait, bien que confusément, le secours du ciel; tout à coup il croit entendre sortir, comme d'une maison voisine, une voix qui lui disait : *Tolle et lege*, Prends et lis. Surpris, se demandant de quel endroit est partie

cette voix, et surtout quelle lecture lui était indiquée, il court retrouver Alype, son ami : un livre était placé sous ses yeux, c'étaient les Épîtres de saint Paul; Augustin l'ouvre au hasard et tombe sur ce passage de l'apôtre : *Ne passez pas votre vie dans les festins et les plaisirs de la table.... mais revêtez-vous de votre Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair.* Augustin n'eut pas besoin d'en lire davantage; un rayon de lumière avait dissipé les ténèbres de son intelligence, et embrasé son cœur d'une flamme toute céleste.

—

Prends un siége, Cinna....

Hémistiche d'un vers de Corneille dans *Cinna*, acte V, scène I.

Auguste, instruit de tous les détails de la conspiration tramée contre lui, en fait venir le chef et lui dit :

> *Prends un siége, Cinna,* prends, et sur toute chose
> Observe exactement la loi que je t'impose :
> Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
> D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours,
> Tiens ta langue captive, et si ce grand silence
> A ton émotion fait quelque violence,
> Tu pourras me répondre après tout à loisir :
> Sur ce point seulement contente mon désir.

Dans l'application, cet hémistiche se rappelle toujours avec une dignité et une emphase comiques.

—

Qu'allait-il faire dans cette galère ? un des mots les plus comiques de Molière, dans *les Fourberies de Scapin.* Scapin, voulant soutirer de l'argent du vieux Géronte, lui apprend que son fils Léandre est retenu dans une galère turque, d'où il ne peut sortir qu'en donnant cinq cents écus, qu'il le prie de lui envoyer. Géronte s'écrie jusqu'à six fois, avec un dépit des plus risibles : *Qu'allait-il faire dans cette galère?*

Cette scène, que tout le monde connaît, est imitée de celle du *Pédant joué,* de Cyrano de Bergerac, où le principal personnage, placé dans la même situation que Géronte, et obligé de compter cent pistoles pour le rachat de son fils, dit aussi plusieurs fois : *Que diable aller faire dans la galère d'un Turc!* Mais l'imitation est bien supérieure à l'original, et si l'esprit de Cyrano a trouvé le refrain auquel reviennent toujours les deux avares, c'est le génie de Molière qui l'a rendu comique et en a fait une phrase

type qu'on n'oubliera jamais, et qui se dit au sujet de quelqu'un sottement embarqué dans une mauvaise affaire. C'est là surtout que notre grand Molière avait le droit de dire : « Je prends mon bien partout où je le trouve. »

—

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Vers de Frédéric II dans une épître à son frère :

Lorsque Auguste buvait la Pologne était ivre ;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour ;
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire.

Les écrivains ont varié sur l'interprétation qu'il fallait donner à ce vers : est-ce une maxime égoïste à la Sganarelle, ou exprime-t-il la communauté de sentiments qui existait entre Auguste et ses sujets? La citation suivante de Voltaire, où le vers de Frédéric est rappelé, ne laisse aucun doute à cet égard :

. . . . . Plus votre rang vous élève en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde.
C'est lui que l'on estime, et vous devez savoir
Que l'exemple est surtout votre premier devoir.
L'exemple d'un grand prince impose et se fait suivre :
Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Ce n'est donc qu'une paraphrase du fameux vers latin :

Regis ad exemplar totus componitur orbis,

L'univers entier prend exemple sur le prince, et c'est dans un sens analogue que les applications doivent être faites.

—

Quand aura-t-il tout vu?

Hémistiche d'un vers des *Plaideurs*, de Racine, acte III, scène III.

Racine tourne en ridicule le travers des avocats de son temps, qui se plaisaient à employer de grands mots et à rappeler les plus remarquables événements de l'histoire à propos de choses vulgaires et triviales. Petit-Jean, plaidant au sujet d'un chapon, dit, en estropiant les mots qu'on lui souffle :

Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude ;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants ;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;

Quand je vois le soleil et quand je vois la lune;
Quand je vois les États des Babyboniens (*Babyloniens*)
Transférés des Serpents (*Persans*) aux Nacédoniens (*Macédoniens*);
Quand je vois les Lorrains (*Romains*), de l'état dépotique (*despotique*)
Passer au démocrite (*démocratique*), et puis au monarchique;
Quand je vois le Japon.....

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vu?

Cette exclamation, si comique et si naturelle, s'applique aux énumérations remplies de longueurs inutiles, de détails insignifiants et fastidieux.

—

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Locution qui s'applique toujours ironiquement à celui qui se vante, qui s'attribue plus d'avantages qu'il n'en a réellement. C'est une sorte d'approbation sous laquelle se cache un grain de moquerie. On assigne généralement pour origine à ce proverbe l'habitude qu'avaient les gentilshommes de porter des galons, des nœuds de ruban, soit comme parure, soit comme signe de distinction et de noblesse. Les dames en portaient sur la robe, et les hommes à l'épaule. Il est facile de comprendre que souvent on en usait plus que de raison, et que l'abus de cette mode, en faisant la fortune du proverbe, a conduit à faire de celui-ci de fréquentes applications. Ces sortes de nœuds s'appelaient aussi *galants*, de l'espagnol *galan*, qui venait lui-même de *gala*, habit de fête.

—

Quand Jupiter veut perdre un homme, il lui ôte la raison; en latin, *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

Racine a éloquemment reproduit cette pensée dans l'imprécation de Joad au premier acte d'*Athalie* :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

—

**Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.**

Vers des *Femmes savantes*, de Molière, acte I[er], scène I.

Des deux jeunes sœurs, Armande et Henriette, celle-ci ne partage point les goûts de science et de philosophie de sa mère, de sa tante et de sa sœur, à qui elle dit ironiquement :

Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs;

Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière;
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

Ces vers si bien frappés reviennent souvent sous la plume des écrivains, et servent à faire entendre qu'il ne suffit pas d'imiter les petits défauts, les petits travers, les manières d'une personne remarquable, pour s'attribuer le même mérite et croire qu'on a droit à la même considération.

—

Quart d'heure de Rabelais, allusion à un trait de la vie de l'auteur de *Pantagruel,* un jour qu'il se trouvait dans une auberge de Lyon fort embarrassé pour payer sa dépense. Tout le monde connaît la fin de cette aventure, et le stratagème auquel Rabelais recourut pour se faire conduire à Paris aux frais du gouvernement. Mais on ne voit pas là clairement de quelle manière le proverbe serait sorti de ce petit événement. N'est-il pas plus probable que cette locution, si populaire dans notre langue, est une sorte de résumé de toute la vie de Rabelais? Ce qui caractérisait le célèbre curé de Meudon n'était ni l'esprit d'ordre ni l'opulence; il manquait souvent d'argent, et il a dû se trouver plus d'une fois dans l'embarras; plus d'une fois, il a dû passer un mauvais *quart d'heure.* Il ne serait donc pas étonnant que cet état de gêne, qu'il eut soin de constater lui-même dans son testament : « Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres, » fût devenu proverbial et eût donné naissance à cette locution pittoresque.

Dans l'application, on appelle *quart d'heure de Rabelais* le moment quelquefois désagréable où il faut payer son écot, délier les cordons de la bourse, et en général tout moment fâcheux. Le *quart d'heure de Rabelais* est connu de tout le monde, même des personnes les moins lettrées. Voici cependant une exception. Un banquier avait invité plusieurs personnes à dîner. L'une d'elles, qui arrivait en retard, s'excusait de son mieux : « Bah! bah! s'écria l'amphitryon, plus aimable qu'érudit, est-ce qu'il n'y a pas le *quart d'heure de Rabelais?* » Notre financier confondait avec le *quart d'heure de grâce* accordé à tout retardataire.

Que j'en ai vu mourir, de jeunes filles!

Premier vers des *Fantômes*, un des morceaux les plus touchants des *Orientales*, de M. Victor Hugo :

> *Hélas ! que j'en ai vu mourir, de jeunes filles !*
> C'est le destin. Il faut une proie au trépas,
> Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
> Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
> Foulent des roses sous leurs pas.
>
> . . . .
> *Que j'en ai vu mourir !* — L'une était rose et blanche ;
> L'autre semblait ouïr de célestes accords;
> L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
> Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
> Son âme avait brisé son corps.

Dans l'application, ce vers se dit de toute personne ou de toute chose dont on déplore la fin prématurée.

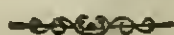
—

Que les armes le cèdent à la toge; en latin, *Cedant arma togæ*. Ces mots de Cicéron, faisant lui-même l'apologie de son consulat, signifient que le pouvoir militaire, représenté par l'épée, doit faire place au pouvoir civil, représenté par la toge. A Rome, la toge était l'habit du citoyen, et la phrase émise par Cicéron signifierait chez nous : Que l'épée le cède à l'habit bourgeois.

—

Quelquefois le divin Homère lui-même sommeille; en latin, *Quandoque bonus dormitat Homerus* (Horace, *Art poétique*, v. 359); c'est-à-dire que le plus grand poète de l'antiquité offre lui-même des passages où son style est moins brillant, moins vigoureux, moins élevé, moins poétique : Homère semble alors se reposer.

S'emploie pour faire entendre que l'homme de génie n'est pas toujours égal à lui-même, que des parties faibles se font remarquer dans un ouvrage, à côté de beautés sublimes, enfin que l'aigle ne soutient pas toujours la hauteur de son vol, et que parfois il abandonne les cimes pour raser la terre.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

De nos jours encore, le moindre rapin se croit obligé de porter une barbe inculte, une chevelure désordonnée et un long chapeau pointu à larges bords. C'est ainsi, en effet, que s'habillaient les romantiques en 1830; mais, en copiant les excentricités de cette école sans en avoir le talent, le rapin se met dans le cas de s'entendre dire :

. . . . ,
. . . .

—

Un homme désœuvré et fatigué de tout se plaignait à un de ses amis de trouver le temps très-long. « Je connais un remède, répondit l'ami : tu trouves que les aiguilles du cadran ne marchent pas assez vite; eh bien, fais un billet à ordre, et, tu peux m'en croire, tu ne trouveras pas que ce . . . . . sera trop long à venir.

—

Racine est toujours égal à lui-même, il sait cacher la faiblesse d'une situation sous la magie du style; jamais on ne peut dire de lui : . . . . .

—

La plus grande faute de Charles le Téméraire et celle qui précipita sa perte fut son expédition contre les Suisses, nation pauvre, mais héroïque. Son orgueil l'avait seul poussé à entreprendre cette guerre insensée : . . . . .

—

Terme à payer! voilà trois mots qui résonnent toujours désagréablement à l'oreille du locataire nécessiteux; ces mots sont synonymes de . . . . .

—

Hélas! . . . . .! Et pourtant ils étaient riches de santé et de force, en pleine possession de tous les dons que le ciel leur avait départis, et paraissaient avoir encore devant eux de longues années.

Un homme, par ambition ou étourderie, se lance dans une aventure dangereuse, se jette follement à travers un monde qu'il ne connaît pas, et où il court le risque de perdre son crédit, sa fortune ou sa vie... Tant pis pour lui, se contentera-t-on de dire : . . . . . ?



TRENTE-DEUXIÈME LEÇON

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes

Vers de la *Phèdre* de Racine, acte IV, scène II. Hippolyte, accusé d'un crime affreux par son père, s'en défend en répondant :

Examinez ma vie et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

On cite souvent ce beau vers pour faire comprendre que, de vertueux qu'on était auparavant, on ne devient pas en un seul jour un homme capable de tout, un criminel endurci.

—

Queue du chien d'Alcibiade, allusion à une action bizarre d'Alcibiade, qui mit un jour en émoi tous les frivoles Athéniens : il avait fait couper la queue à un superbe chien qu'il possédait. A ceux qui lui demandaient la raison de cette mutilation, Alcibiade répondait : « Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien, ils ne diront rien de pire sur mon compte. »

Aujourd'hui, *couper la queue du chien d'Alcibiade*, ou, simplement, *la queue de son chien*, c'est se livrer à une excentricité dans le but d'attirer sur soi l'attention ou de la détourner vers un objet de peu d'importance, tandis que l'on s'occupe en secret d'affaires très-sérieuses.

—

Qui depuis....

Voyez **Et ce même Sénèque....**

—

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Vers de la neuvième satire de Boileau. Le poète prend le

ton de l'ironie pour mieux accabler les méchants auteurs :

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin... Bon, mon esprit! Courage! poursuivez!
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Dans l'application, ces vers si mordants sont dirigés contre ceux qui ont la sotte prétention de mettre leur nullité à l'ombre d'un nom ou d'une chose généralement respectée.

—

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Vers célèbre qui sert de début à l'unique élégie de Berchoux.

Le poète s'élève avec une verve des plus comiques contre la tyrannie que la langue et l'histoire des Grecs et des Latins exerçaient sur la littérature de cette époque :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie.
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie.
A peine je fus né qu'un maudit rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement;
La langue des Césars faisait tout mon supplice :
Hélas! je préférais celle de ma nourrice,
Et je me vis fessé pendant dix ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite, Cornélius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissais fort les œuvres surannées.

Dans l'application, ce vers exprime admirablement l'ennui, la fatigue que l'on éprouve à entendre vanter constamment tout ce qui a rapport à Rome ou à la Grèce, et, par extension, tout ce qui donne lieu à des répétitions trop fréquentes.

Qui supportera les Gracques se plaignant de la sédition? en latin, *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* Vers de Juvénal dans sa deuxième satire, et qui s'emploie pour faire comprendre qu'on n'est pas en droit de se plaindre lorsqu'on rencontre chez les autres un défaut dont on est soi-même atteint.

—

Qui trompe-t-on ici? allusion à un mot de Basile dans *le Barbier de Séville*, acte III, scène XI, comédie de Beaumarchais. Le comte Almaviva, qui veut avoir une entrevue avec Rosine, se déguise en bachelier, pour déjouer la surveillance du sévère Bartholo. Il s'annonça comme envoyé par son maître Basile, soi-disant malade, pour donner à sa place la leçon de musique à Rosine. Bartholo donne dans le piége; tout marche à souhait pour Almaviva, qui est au comble du bonheur. Tout à coup survient Basile. Alors, de la part de Bartholo, une foule de questions auxquelles don Basile ne comprend rien, mais qui lui font entrevoir entre Almaviva, Rosine et Figaro, une intrigue d'autant mieux ourdie, que Bartholo, la victime, paraît être leur complice. C'est alors que Basile, voyant chacun satisfait, s'écrie : « *Qui trompe-t-on ici? tout le monde est dans le secret.* » Enfin Basile, qui reçoit une bourse de la main du comte, finit par entrer dans le sentiment général, et se laisse convaincre qu'il *est malade*, qu'il *est pâle comme un mort*, que *sa physionomie est toute renversée.* De là ces condoléances ironiques que chacun lui adresse et qui sont également passées en proverbe : « *Il a la fièvre.... Basile, vous avez la fièvre..., allez vous coucher, allez vous coucher, allez vous coucher.* »

Cette exclamation : *Qui trompe-t-on ici?* se rappelle fréquemment, et toujours dans des circonstances analogues.

—

Quoi qu'on die.

Mots tirés d'un sonnet ridicule cité par Molière dans *les Femmes savantes*, acte III, scène II, où le grand comique tourne en ridicule la manie qui pousse certains esprits prétentieux à s'extasier sur des choses insignifiantes, que personne ne remarque, et cela dans le but de se faire passer pour habiles et connaisseurs. Trissotin lit son fameux sonnet sur la fièvre qui tient la princesse Uranie :

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement

Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.
Faites-la sortir, *quoi qu'on die*,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

Les précieuses se pâment d'aise sur ce *quoi qu'on die*, et s'écrient tour à tour :

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, *quoi qu'on die*.
Ah ! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

Le *quoi qu'on die* est resté dans la langue comme l'expression d'un enthousiasme ridicule, quand on a dans l'esprit la scène des *Femmes savantes;* car le plus souvent ce n'est qu'une variante familière de *quoi qu'on dise*.

—

Qu'on me ramène aux carrières! réponse du poète Philoxène à Denys le tyran. Roi et poète, Denys, on le comprend, ne devait pas aimer la critique. Parmi les poètes qu'il hébergeait à sa cour, Philoxène tenait le premier rang. Parasite spirituel, celui-ci ne sacrifiait cependant pas aux intérêts de son estomac ceux de la littérature et de la saine critique; il était poète encore plus que parasite. Un jour Denys lut, à souper, un mauvais poème de sa façon, et il demanda l'avis de Philoxène. Quoique à table, Philoxène répondit avec une courageuse liberté que les vers ne valaient rien; et le tyran, furieux, l'envoya aux carrières, nom que l'on donnait aux Latomies, prison souterraine située aux environs de Syracuse. Quelques jours après, Philoxène reçut, avec sa liberté, une nouvelle invitation à souper. A la fin du repas, autre lecture, et le goût du poète est de nouveau consulté. Comme les vers ne lui paraissaient pas meilleurs que les précédents, il se contenta de se retourner vers les officiers de Denys, en leur disant : « *Qu'on me ramène aux Carrières.* » Le tyran ne put s'empêcher de rire d'une critique si adroite, et, cette fois du moins, il pardonna.

Ces mots se rappellent lorsque, après avoir trouvé une chose mauvaise, on est mis en demeure d'exprimer une seconde fois son opinion et d'essuyer de nouveaux désagréments.

Qu'un seul vous apprenne à les connaître tous; en latin, *Ab uno disce omnes*. (Virgile, *Énéide*, livre II, vers 65.) Énée, réfugié à la cour de Didon, commence le long récit des perfidies des Grecs; il va parler de Sinon, dont les mensonges décidèrent les Troyens à faire entrer dans leurs murs le fameux cheval de bois; le héros dit à la reine :

> Entendez de ces Grecs les perfides mensonges,
> Et *qu'un seul vous apprenne à les connaître tous.*

Ce passage est souvent cité à propos d'un de ces traits de perfidie ou de méchanceté qui suffisent pour faire juger un homme tout entier. Dans un sens plus étendu, il se dit de tout trait distinctif qui sert à caractériser une classe d'individus, etc.

Il s'emploie généralement dans un sens défavorable.

—

Race d'Agamemnon, qui ne finit jamais....

Allusion à un vers de Berchoux, qui sert de pendant à celui que nous venons d'étudier :

> Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

On connaît trop la sanglante célébrité des Atrides et l'abus qu'en ont fait les tragiques pour qu'il soit besoin de commenter ce vers.

Dans l'application, il désigne une suite d'hommes appartenant à la même famille, et qui se distinguent par des succès du même genre. C'est en ce sens qu'un ancien proviseur de Louis-le-Grand, voyant depuis cinq ou six ans les premiers prix du concours général invariablement remportés par les frères Taillandier du lycée Charlemagne, s'écria un jour plaisamment :

> Race de Taillandier, qui ne finit jamais!...

—

Race irritable des poètes (La); en latin, *Genus irritabile vatum* (Horace, livre III, épître II, vers 102). Ce seul mot suffit à Horace pour peindre la nature irritable des poètes, et, en général, des auteurs, qui s'emportent au premier mot de critique qu'on se permet sur leurs ouvrages.

Les applications que l'on fait de cette phrase sont toujours en rapport avec le sens qu'elle exprime.

—

Racine passera comme le café, mots faussement attribués à madame de Sévigné. En 1662 elle écrivait : « Racine

fait des comédies pour la Champmeslé, ce n'est pas pour les siècles à venir; vive notre vieil ami Corneille! » Quatre ans plus tard, elle écrivait à sa fille : « Vous voilà donc bien revenue du café; mademoiselle de Méry l'a aussi chassé. Après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune? » C'est La Harpe qui, rapprochant ces deux opinions de madame de Sévigné, a jugé à propos de leur donner cette forme brève et incisive qui est devenue sacramentelle : « *Racine passera comme le café.* »

Cette phrase s'emploie aujourd'hui ironiquement pour exprimer la croyance à la vitalité d'une chose, d'une invention nouvelle dont la valeur est injustement contestée.

—

Rameau d'or d'Énée, allusion à une particularité du sixième livre de l'*Énéide*. Énée veut descendre aux enfers pour interroger son père sur ses futures destinées. Consultée par lui, la sibylle de Cumes, qui doit l'accompagner sur les rives du Styx, lui conseille d'aller cueillir un rameau d'or consacré à Junon, rameau qu'il trouvera dans une sombre forêt, sur un arbre touffu. Il part, et deux colombes, messagères de Vénus, sa mère, prennent leur vol devant lui et vont se poser sur l'arbre possesseur du précieux rameau. Énée s'en empare; puis, muni de ce talisman, le héros troyen, accompagné de la sibylle, se présente à Caron. Le vieux nocher s'irrite à la vue d'un vivant qui ose renouveler l'audacieuse tentative du grand Alcide et de Thésée; mais alors la sibylle l'apaise en lui montrant le rameau enchanté.

Dans l'application, le *Rameau d'or d'Énée* exprime la puissance secrète, le talisman devant lequel cèdent tous les obstacles, toutes les volontés contraires.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Au siècle dernier, la famille des Baptiste formait en quelque sorte une dynastie d'acteurs au théâtre de la rue Richelieu. Un étranger, qui assistait à une représentation, demanda à son voisin le nom de l'acteur qui remplissait le premier rôle. — « C'est Baptiste aîné. — Et la jeune

première? — C'est mademoiselle Baptiste. — Et cet acteur qui se grime si bien? — C'est Baptiste cadet. — Et l'actrice qui représente la mère? — C'est madame Baptiste. — Mais, dit le curieux impatienté, c'est donc une pièce de batiste qu'on nous donne là! » Si ce curieux eût été un professeur de rhétorique, au lieu de commettre un jeu de mots, il n'eût pas manqué de s'écrier : . . . . .

—

Les hommes célèbres aiment à tenir sans cesse en haleine la renommée; ils ne craignent rien tant que son indifférence, et, pour qu'on s'occupe d'eux, ils ne redoutent ni le ridicule, ni la moquerie, ni même le scandale; en un mot, ils sont de la famille de ce jeune étourdi qui . . . . ., un jour, ...

—

L'orgueilleux, qui se croit infaillible, méprise ou hait tout ce qui ne pense pas comme lui; tout homme qui émet un avis opposé au sien est un ennemi de l'ordre, de l'État et de Dieu. Il dirait volontiers, dans sa sottise glorieuse :

. . . . ,
. . . .

—

« Encore une tragédie! » se sont écriés les romantiques à l'apparition de la *Lucrèce* de M. Ponsard.

« . . . . ! »

Nous pensons, nous, qu'on écrira toujours des tragédies, parce que le beau et le merveilleux seront toujours une source de jouissances morales et intellectuelles.

—

J'étais fier, parce que je me sentais pénétrer, moi aussi, dans ce monde impénétrable; parce que je sentais que ce mur d'airain allait s'ouvrir pour moi, parce que j'étais sûr que tous les vices, toutes les ambitions, toutes les folies au-dessus de ma portée, allaient se courber d'elles-mêmes jusqu'à moi, comme le . . . . .

Ils étaient cinq enfants, tous singulièrement disgraciés de la nature ; le plus beau louchait des deux yeux : . . . . .



TRENTE-TROISIÈME LEÇON

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Vers tirés de Régnier-Desmarets dans son *Voyage à Munich*. Le poète, parlant du Danube, qui voit autant de religions qu'il parcourt de contrées, s'exprime ainsi :

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui, comptant après pour rien
Le romain, le luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient un homme de bien.

Le poète Gresset faisait évidemment allusion à ces vers quand, avant de raconter le fameux voyage du perroquet Vert-Vert sur la Loire, il a dit :

Dans maint auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

Reine, vous m'ordonnez de rouvrir cette cruelle blessure; en latin, *Infandum, regina, jubes renovare dolorem* (Virgile, *Énéide*, livre II, vers 3). C'est par ces mots qu'Énée commence le récit qu'il va faire de ses malheurs et de la ruine de Troie. Le père Arnould, jésuite, en fit un jour à Notre-Dame une application très-heureuse : le sermon qu'il prêchait sur la Passion était déjà commencé, quand tout à coup la reine, Marie de Médicis, entra dans la basilique. Obligé, selon l'usage, de recommencer son sermon, il adressa à la reine le vers célèbre de Virgile.

S'emploie, mais surtout sous forme de plaisanterie, pour faire comprendre à une personne qu'elle nous rappelle le souvenir d'un malheur, d'un désappointement, d'une déconvenue.

Renard qui a la queue coupée (Le), titre d'une fable de La Fontaine, où un vieux renard des plus fins, ayant laissé sa queue dans un piége, saisit l'occasion d'un grand conseil tenu par tous ceux de sa race pour les inviter à se couper la queue, sous prétexte qu'elle n'est pour eux qu'un embarras, un poids inutile,

> Qui s'en va balayant tous les sentiers fangeux;

mais chacun devine la cause de cette proposition saugrenue :

> Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
> Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
> A ces mots, il se fit une telle huée
> Que le pauvre écourté ne put être entendu.

Les allusions à ce conseil intéressé sont fréquentes : elles caractérisent la jalousie qui ne peut supporter chez autrui un avantage, une satisfaction, un plaisir dont elle est elle-même privée.

—

Revenir à ses moutons, expression tirée d'une des plus charmantes farces de tréteaux du moyen âge, *l'Avocat Pathelin*, rajeunie plusieurs fois sur notre scène, et qui amusera probablement encore pendant longtemps nos petits-fils. M. Guillaume, plaidant contre son berger, qu'il accuse de lui avoir volé des moutons, reconnaît dans l'avocat de l'accusé maître Pathelin, qui lui a emporté six aunes de drap sans les payer. La stupéfaction trouble ses idées; il embrouille les deux affaires et mêle à sa plaidoirie sur les moutons le drap, l'avocat et toutes les circonstances de l'achat. Le bailli, qui ne comprend rien à cet amphigouri, interrompt à chaque instant le plaideur pour lui crier avec impatience : « Mais, monsieur Guillaume, *revenez donc à vos moutons!* »

Dans l'application, cette phrase, l'une des plus fréquemment employées dans notre langue, signifie reprendre un discours interrompu, revenir à son sujet.

—

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Premier vers de la fable de La Fontaine, *le Lièvre et la Tortue :*

> . . . .
> « Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
> Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
> Repartit l'animal léger :
> Ma commère, il faut vous purger

Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.

. . . .

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire.

. . . .

. . . . . ., il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.

. . . .

Lui, cependant, méprise une telle victoire.

. . . .

. . . . . Il broute, il se repose;
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
« Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

C'est le cas de répéter :

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Application facile.

—

Rien n'est changé en France, il n'y a qu'un Français de plus, mot plus ou moins authentique qui marqua la rentrée en France du comte d'Artois, depuis Charles X. Ce mot, devenu fameux, et sur lequel la Restauration a politiquement vécu durant d'assez longs mois, a été prêté au comte d'Artois par MM. de Talleyrand et Beugnot. Le *Moniteur* devait publier le récit officiel de l'entrée à Paris du comte d'Artois, qui précédait son frère Louis XVIII de quelques jours. Le comte d'Artois s'adressait aux membres du gouvernement provisoire : « Messieurs, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour notre patrie. J'éprouve une émotion qui m'empèche d'exprimer tout ce que je ressens. Plus de divisions : la paix et la France; je la revois, et *rien n'y est changé,* si ce n'est qu'il s'y trouve *un Français de plus.* »

Ces derniers mots eurent un immense succès, surtout dans le monde officiel : tous y voyaient le maintien de leurs titres et de leurs honneurs, de leurs places et de leurs traitements.

Ce mot heureux est resté dans la langue, et on l'emploie souvent en en modifiant la seconde partie selon les circonstances, et généralement sous une forme plaisante, comme le prouvent les deux citations qui suivent.

Quand la première girafe vint en France, on fit circuler, à propos de ce curieux quadrupède, une médaille portant cette légende : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une *bête* de plus. »

Sous la Restauration, on venait d'élever au grade de vice-amiral un contre-amiral qui avait donné plusieurs preuves de son incapacité. Le lendemain, on lisait dans un journal : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un *vice* de plus. »

—

Rocher de Sisyphe. Sisyphe, fils d'Éole et frère de Salmonée, était roi de Corinthe. Il se rendit redoutable par ses brigandages et ses cruautés, et, après sa mort, il fut condamné à rouler dans les enfers une grosse pierre au sommet d'une montagne, d'où elle retombait sans cesse.

Dans l'application, le *rocher de Sisyphe* sert à caractériser un labeur pénible et sans cesse renaissant, les préoccupations douloureuses qui se succèdent constamment, une tâche ardue, un but qu'on poursuit, qu'on croit atteindre, et qui exige chaque jour de nouveaux efforts. Quelquefois il est l'emblème d'un prince ambitieux qui roule longtemps dans sa tête des projets qu'il ne met jamais à exécution.

—

Rodrigue, as-tu du cœur?

Hémistiche de Corneille, dans le *Cid*, acte Ier, scène v. Le vieux don Diègue, insulté par le comte de Gormas, veut charger son fils du soin de sa vengeance, et ces mots sont les premiers qu'il lui adresse.

Les allusions à cet hémistiche se font presque toujours sous une forme plaisante ou familière.

—

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Vers de Corneille dans sa tragédie de *Sertorius*, acte III, scène II. Sertorius, révolté contre Rome, occupe l'Espagne à la tête d'une armée aguerrie. Pompée, envoyé pour le combattre, lui demande une entrevue. Dans cette scène, qui est à la hauteur des plus belles de *Cinna* et des *Horaces*, Pompée s'efforce de ramener Sertorius à la soumission, et lui dit :

Une seconde fois : n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle serait extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie....
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome...

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'État!
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions couvrent de funérailles;
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau :
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Dans l'application, ce vers a deux sens : quand on ne cite que le premier hémistiche, c'est pour indiquer un déplacement de personnes appartenant à une même société, une même administration, une même compagnie, un même pays, etc. : « Dans la saison des eaux, toute la haute société parisienne est à Bade, à Vichy, aux Pyrénées, en Italie : *Rome n'est plus dans Rome.* » Quand on cite le vers en entier, c'est toujours pour indiquer, sous une forme plaisante, la prétention de résumer en soi seul une opinion, une doctrine, un sentiment, etc.

—

Roue d'Ixion. Ixion, roi des Lapithes, auquel Jupiter avait accordé un asile dans l'Olympe, ayant manqué de respect à Junon, fut précipité par Jupiter dans le Tartare et condamné à tourner éternellement une roue entourée de serpents.

Il est facile de comprendre quelles sont les circonstances où l'on peut faire allusion à ce supplice éternel.

—

Sac de Scapin (Le), allusion à une des *fourberies de Scapin* dans la pièce de ce nom.

Scapin, qui veut se venger de Géronte, l'enveloppe dans un sac, sous prétexte de le dérober à la colère d'un spadassin, et, en contrefaisant sa voix, il lui administre force coups de bâton. C'est une des scènes les plus bouffonnes du grand comique. Mais ces bouffonneries choquaient le goût sévère de Boileau, qui en a repris vertement son ami dans *l'Art poétique :*

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope.*

Ces deux vers servent tous les jours encore de matière à une discussion littéraire. On sait que Molière jouait dans la plupart de ses pièces, et, dans *les Fourberies de Scapin*, il remplissait le rôle de Géronte; c'était donc lui-même qui était enveloppé dans le sac, et qui devenait la victime de la ruse du valet. Certains critiques partent de là pour soutenir que le premier vers doit s'écrire ainsi :

> Dans ce sac ridicule où Scapin *l*'enveloppe.

C'est y voir trop de finesse : en écrivant *s*'enveloppe, Boileau a dit ce qu'il voulait dire; son blâme s'adresse, non pas à l'auteur comédien, mais à la scène bouffonne, grotesque et indigne, selon lui, du grand génie de Molière. Le rôle de Géronte eût été rempli par tout autre acteur, que Boileau n'en eût pas moins blâmé cette scène, et dans les mêmes termes. C'est ici le cas de dire : Qui veut trop prouver ne prouve rien, ce qui est le défaut ordinaire de la critique pointilleuse.

Dans l'application, le *sac de Scapin* est le trait vulgaire et presque grossier qui contraste trop avec la distinction d'esprit et de manières que l'on est accoutumé à rencontrer chez quelqu'un. Cela se dit particulièrement d'un auteur.

—

Saint Paul sur le chemin de Damas, allusion au changement subit qui s'opéra dans l'âme de saint Paul sur la route de Damas, au moment où il se rendait dans cette ville pour persécuter les chrétiens. Comme il était sur la route de Damas, entouré de cavaliers et de chariots, voilà que, vers le midi, au milieu de la plus grande chaleur du jour, un éclat de lumière, plus vif et plus resplendissant que le soleil, l'environna, lui et tous ceux qui l'accompagnaient. Il tomba ébloui, tandis que les autres s'arrêtaient, saisis de frayeur, contenant à peine leurs chevaux épouvantés. Or Saul entendit, mais entendit seul, une voix éclatante qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? — Qui êtes-vous, Seigneur, répondit Saul atterré. — Je suis Jésus, que tu persécutes, » dit la voix. Et Saul reprit : « Seigneur, que voulez-vous de moi? — Lève-toi, et entre dans la ville, où l'on te dira ce qu'il faut que tu fasses. » Alors il lui sembla qu'à une si vive clarté avaient succédé les ténèbres; il était aveugle. Ses compagnons, qui étaient restés confondus d'étonnement, le prirent par la main, et le conduisirent lentement à Damas comme on conduit un vieillard infirme. C'est ainsi

qu'en un espace de temps aussi court que la durée d'un éclair, celui que devançait la terreur n'inspira plus que la pitié.

Dans l'application, la *route de Damas* est devenue une image frappante pour caractériser une illumination soudaine qui transforme nos sentiments, nos opinions. C'est une des métaphores les plus poétiques de notre langue.

—

Sans dot, mots d'un comique achevé dans *l'Avare* de Molière. Harpagon veut marier sa fille au vieux seigneur Anselme. Élise se refuse à cette union disproportionnée. Au milieu de leur discussion, entre Valère, qui aime la jeune Élise et qui en est aimé; Harpagon, qui ignore ce sentiment réciproque, prend Valère pour juge.

HARPAGON.

Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort riche. Saurait-elle mieux rencontrer?

VALÈRE.

Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre *sans dot*.

VALÈRE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE.

Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Vous avez raison : voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments...

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient la tranquillité et la joie; et que...

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. *Sans dot!* Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

Ce fameux *sans dot*, une des perles les plus précieuses du riche écrin de Molière, est l'objet de fréquentes allusions.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Sur les excellentes recommandations que j'apportais, on me déclara que j'étais accepté comme associé, sans aucune espèce d'apport social. Le fameux . . . . . ne résonnait pas plus agréablement aux oreilles du vieil avare que cette douce assurance.

—

C'est un peu le faible des faiseurs de systèmes que de se croire le centre de tout ce qui se meut, vit et respire. Hors de leurs doctrines, pas de salut; ils diraient volontiers, comme le héros de Corneille :

. . . .

Il y a des auteurs qui brillent surtout par le style, et qui relèguent la pensée au quatrième rang; il y a des penseurs à la forme lourde et embarrassée qui font fi du style. Dans un autre ordre d'idées, les brunes trouvent fades les blondes; celles-ci, à leur tour, ne trouvent aucun charme à la brune. C'est ainsi que l'amour-propre semble dédaigner les avantages qu'il ne possède pas : cela fait penser à la fable . . . . .

—

Bourdaloue était né prêtre; il a vécu prédicateur; il est resté apôtre jusqu'à la mort. Il n'a pas eu besoin, pour aller à Dieu, d'un de ces coups de tonnerre qui transforment l'âme et qui l'enlèvent à la terre; il n'a pas eu son éblouissement sur . . . . . Non, il a très-simplement grandi dans un milieu catholique.

—

Chaque année, à l'époque de la belle saison, la société dorée de la capitale se disperse dans les stations préconisées par la mode ou par la docte Faculté : Paris . . . . .; il est à Bade, à Vichy, à Biarritz, à Dieppe, en un mot, partout ailleurs que dans l'intérieur des fortifications.

—

Cent écus par an, me répétait-il en scandant ces trois syllabes, cent écus, avec le blanchissage, la nourriture et le logement. L'avare de Molière ne faisait pas ressortir avec une accentuation plus énergique les avantages du . . . . .

TRENTE-QUATRIÈME LEÇON

Saturne dévorant ses enfants. Titan, frère aîné de Saturne, avait cédé le trône à ce dernier, à condition qu'il n'élèverait aucun enfant mâle. Saturne, pour tenir son engagement, dévorait tous ses enfants aussitôt après leur naissance; mais Cybèle, sa femme, parvint à en sauver trois : Jupiter, Neptune et Pluton, en leur substituant des pierres que Saturne engloutissait tout aussitôt.

Ce mythe de Saturne, qui n'est autre chose que le temps absorbant tout dans son sein, se prête aux grandes et fortes images, et s'applique surtout aux bouleversements politiques, dont sont victimes ceux-là mêmes qui les ont occasionnés. C'est ainsi que, dans un beau mouvement d'éloquence, le girondin Vergniaud a comparé la Révolution à *Saturne, qui dévorait tous ses enfants.*

—

Saül cherchant les ânesses de son père, allusion à une circonstance de la vie de Saül. Cis, de la tribu de Benjamin, possédait des ânesses, qui s'égarèrent un jour; il envoya son fils Saül à leur recherche. Celui-ci avait parcouru vainement les chemins jusqu'à la montagne d'Ephraïm ; il se rendit alors auprès de Samuel, appelé *le Voyant,* pour apprendre de lui le chemin qu'il devait suivre. Or, la veille même, le Seigneur était apparu à Samuel, et lui avait ordonné d'oindre de l'huile sainte, pour le consacrer roi d'Israël, l'homme de la tribu de Benjamin qu'il lui enverrait. C'est ainsi qu'en cherchant les ânesses de son père, Saül trouva une couronne.

L'énorme disproportion, entre la chose cherchée et l'objet trouvé, se prêtait trop à l'antithèse pour ne pas tomber dans le domaine littéraire, et y devenir l'objet d'allusions presque toujours plaisantes.

—

Saute, marquis! Allusion à une exclamation ridicule que répète plusieurs fois un marquis de contrebande dans *le Joueur,* de Regnard (acte IV, scène x), et par laquelle il exprime la satisfaction qu'il éprouve de lui-même et applaudit aux qualités imaginaires de sa sotte personne :

Eh bien! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite,
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite ;
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le serait à moins. Allons, *saute, marquis!*
Quel bonheur est le tien! Le ciel à ta naissance
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour :
N'es-tu pas fait à peindre? Est-il homme de cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'esprit, parbleu! tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc? Allons, *saute, marquis!*
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais

Les yeux à fleur de tête et les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis et tu vainquis;
Que ton sort est heureux! Allons, *saute, marquis!*

Dans l'application, ces mots sont toujours employés d'une manière ironique.

—

Sauvage qui coupe l'arbre pour avoir le fruit, allusion à un passage de Montesquieu, dans *l'Esprit des lois :* « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit : voilà le gouvernement despotique. »

Dans l'application, ces mots se disent des imprudents qui, avides de jouir, sacrifient l'avenir au présent.

—

Se disputer les armes d'Achille, allusion à la lutte qui s'établit entre Ajax et Ulysse pour la possession des armes d'Achille, après la mort du héros. Les deux rivaux firent valoir leurs droits devant tous les chefs grecs assemblés. Ajax vanta sa vaillance, qui lui assurait le premier rang après Achille; mais Ulysse l'emporta par son éloquence persuasive. Ajax, furieux, en perdit la raison et se perça de son épée.

En littérature, on fait allusion à ce démêlé héroïque pour caractériser l'ardeur qu'apportent deux adversaires, deux partis, à s'approprier les dépouilles, la succession d'un grand homme.

—

..... Selon l'usage antique et solennel.

Second vers de la Ire scène du Ier acte de l'*Athalie* de Racine :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, *selon l'usage antique et solennel,*
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où, sur le mont Sina, la loi nous fut donnée.

Dans l'application, ce vers se prend dans un sens analogue, mais toujours sur le ton de la plaisanterie.

—

Se retirer dans un fromage de Hollande, allusion à une particularité de la fable de La Fontaine, *le Rat qui s'est retiré du monde.*

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.

Dans l'application, ces mots se disent de ceux qui se confinent dans un lieu écarté, où ils s'entourent de toutes les jouissances de la vie.

—

Se retirer sous sa tente, allusion à la colère d'Achille, qui, offensé par l'orgueilleux Agamemnon, abandonna la cause des Grecs et *se retira sous sa tente*, d'où ne purent l'arracher, pendant dix ans, les prières de tous les chefs de l'armée grecque. Il ne se décida enfin à en sortir que pour venger la mort de son ami Patrocle, tué par Hector.

Dans l'application, *se retirer sous sa tente* signifie se mettre à l'écart, abandonner un parti, une cause, surtout par un motif de dépit.

—

Serment d'Annibal, allusion au serment qu'Amilcar Barca, père d'Annibal, lui fit prêter au pied des autels, à l'âge de neuf ans, serment par lequel le jeune Annibal jurait une haine éternelle aux Romains.

Dans l'application, le *serment d'Annibal*, désigne une résolution fortement arrêtée.

—

Serpent caché sous l'herbe; en latin, *Anguis in herba*, c'est-à-dire défiez-vous des apparences les plus séduisantes; elles ne recouvrent le plus souvent que chagrins et déceptions; le chemin du plaisir est attrayant et fleuri, mais « *le serpent se cache sous l'herbe.* »

—

Serpent et la lime (Le), titre d'une fable de La Fontaine. Un serpent pénètre dans la boutique d'un horloger, où il essaye de ronger une lime. Celle-ci, sans se mettre en colère, lui fait remarquer l'impuissance de ses morsures. Le fabuliste ajoute :

> Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
> Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.
> Vous vous tourmentez vainement.
> Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
> Sur tant de beaux ouvrages?
> Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

Ce dernier vers rappelle *l'Ære perennius* d'Horace.

Les écrivains font de fréquentes allusions à la vaine tentative du serpent, et ces allusions sont presque toujours à l'adresse des envieux, et particulièrement des zoïles qui s'attaquent aux œuvres du génie.

Serpents de Laocoon (Les). Laocoon était fils de Priam et d'Hécube, et prêtre de Neptune, selon les uns, d'Apollon, suivant les autres. La veille de la ruine de Troie, il s'opposa de toutes ses forces à ce que le fameux cheval de bois fût introduit dans la ville, et il le frappa même de sa javeline. Le cheval était consacré à Minerve, et la déesse irritée ne fit pas attendre sa vengeance. Comme Laocoon offrait un sacrifice à Neptune, deux énormes serpents, sortis de Ténédos, abordèrent à la côte, et étouffèrent dans leurs replis Laocoon et ses deux fils.

Laocoon est resté l'emblème de la douleur paternelle de l'homme qui voit ses enfants périr sous ses yeux sans pouvoir leur porter secours, et qui partage lui-même leur sort. Mais les écrivains font plus souvent allusion à l'expression de douleur si profondément empreinte sur la figure d'une statue célèbre, connue sous le nom de *Laocoon*, qui est aujourd'hui au Vatican, et dont on voit une copie au jardin des Tuileries, à Paris. Ce fameux groupe, découvert en 1506 dans les bains de Titus, est dû au ciseau des trois sculpteurs rhodiens Agésandre, Polydore et Athénodore. M. Eméric David a décrit ce chef-d'œuvre de la statuaire antique avec autant de vérité que d'éloquence :

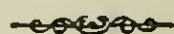
« Saisi par d'énormes serpents qui l'enchaînent, qui l'oppressent, qui sont prêts à l'étouffer; plein d'une vigueur que la force des serpents surmonte, et qui doit bientôt défaillir, Laocoon, dans cette lutte mortelle, fait voir, par des mouvements énergiques, mais décents et retenus, la grandeur de son âme et son respect pour les dieux. Les nœuds que forment les serpents autour de ses fils les soulèvent et les attachent contre lui; il ressent leurs souffrances. Ses yeux cherchent le ciel, sa douleur est profonde; elle est noble. Il se plaint, il ne crie pas. Dans le soulèvement et la contraction de tous ses muscles, la vérité, la beauté des formes n'ont été altérées en rien. La vie et la douleur circulent dans tous ses membres, et tous présentent l'image de la beauté. Les sentiments différents qui agitent les enfants et le père produisent des mouvements variés, qui développent partout des beautés nouvelles. L'artiste est arrivé, par conséquent, au sommet de l'art, puisqu'il a excité la pitié, l'amour et l'admiration par la représentation fidèle de la vie, de la beauté, de la douleur et de la vertu. »

—

Sésame, ouvre-toi, formule magique tirée d'un des contes les plus populaires des *Mille et une Nuits*, et qui est passée en proverbe.

Ali-Baba, pauvre artisan d'une ville de Perse, était un jour occupé à ramasser du bois dans une forêt, lorsque quarante voleurs s'arrêtèrent à quelques pas de l'arbre qui le dérobait à leurs regards. Le chef, s'étant avancé vers la porte d'une caverne située en cet endroit même, prononça ces paroles : *Sésame, ouvre-toi*, et aussitôt la porte s'ouvrit, livrant passage aux quarante voleurs. Dès qu'ils furent sortis, Ali-Baba, qui avait entendu la formule cabalistique, s'avança à son tour et répéta : *Sésame, ouvre-toi.* La porte s'ouvrit de nouveau, et Ali-Baba, pénétrant dans l'intérieur, se trouva en présence d'un immense amas de richesses, accumulées depuis de longues années en ce lieu par les voleurs. Il en prit ce qu'il put emporter et se retira, se promettant de faire de fréquentes visites à la caverne.

Ali-Baba et la caverne des quarante voleurs sont demeurés célèbres, et l'on y fait souvent allusion ; mais ce sont principalement les mots cabalistiques : *Sésame, ouvre-toi*, qui sont devenus l'objet de fréquentes applications en littérature ; on désigne par là le moyen prompt, rapide, devant lequel cèdent, comme par magie, toutes les difficultés, la clef qui ouvre toutes les situations et fait pénétrer tous les mystères.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Les ennemis les plus dangereux sont ceux qui dissimulent leur rancune sous des dehors d'indifférence, et souvent même de bon vouloir : . . . . .



Il y a toujours dans les proverbes quelque trait particulier qui en indique le sens, et ce sens n'est jamais impénétrable pour qui sait l'étudier. En cherchant bien on finit par trouver, et quelquefois mieux que ce qu'on espérait, comme ce jeune Hébreu qui . . . . ., et qui trouva une couronne.



Dans chaque siècle, il se trouve un banquier de fortune colossale, qui ne laisse ni fortune ni successeur. Les

frères Pâris, qui contribuèrent à abattre Law, et Law lui-même, auprès de qui tous ceux qui inventent des sociétés par actions sont des pygmées, Bouret, Beaujon, tous ont disparu sans se faire représenter par une famille. Comme . . . . ., la banque . . . . .

—

Dès ses plus jeunes années, un de nos meilleurs écrivains (M. de Montalembert) est entré en lice avec une idée absolue : guerre à l'Université.

C'est . . . . . contre Rome.

—

Les animaux, et même les plus petits, ont leurs passions et leurs convoitises. Je me rappelle avoir observé un jour une fourmi disputant un fétu à un insecte trois fois plus gros qu'elle; tous deux, le tirant en sens contraire, cherchaient à se l'approprier avec un acharnement qui me rappela Ajax et Ulysse . . . . .

—

Les jeunes gens qui dissipent follement le patrimoine de leur père et qui, insoucieux de l'avenir, mangent leur blé en herbe, peuvent être comparés au . . . . .



TRENTE-CINQUIÈME LEÇON

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

Vers de Corneille, dans *le Cid*, acte Ier, scène 1re. Elvire vante à Chimène la noblesse de la naissance de Rodrigue :

Don Rodrigue, surtout, n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur de son père, en son temps sans pareille
Tant qu'a duré sa force a passé pour merveille;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.

Racine, dans ses *Plaideurs*, a fait une parodie très-spirituelle de ce vers. L'Intimé parle ainsi de son père, qui était huissier :

. . . Ah ! monsieur, si feu mon pauvre père
Était encor vivant, c'était bien votre affaire!
Il gagnait en un jour plus qu'un autre en six mois;
Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits.

Les allusions au vers de Corneille sont presque toujours familières et plaisantes.

—

Sibylle jetant les feuillets au vent, allusion au passage où Virgile raconte la visite d'Énée à la sibylle de Cumes. La sibylle consultée écrivait ses réponses sur des feuillets détachés, qu'elle jetait à l'entrée de sa caverne. C'était aux consultants à disputer au vent ces lambeaux prophétiques, à les rapprocher au gré du hasard ou de leur inspiration, et à débrouiller l'avenir au moyen de ce rapprochement, que n'indiquait aucune liaison.

En littérature, les allusions aux feuillets épars de la sibylle de Cumes sont assez rares.

—

Si cela n'est pas vrai, c'est du moins bien trouvé, proverbe que nous avons emprunté aux Italiens, qui le rendent de la manière suivante : *Se non è vero, è bene trovato.*

Se dit, dans l'application, d'une chose invraisemblable, mais qui est racontée avec toutes les apparences de la vérité.

—

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Vers de La Fontaine, dans la fable *le Loup et l'Agneau.* Le loup, qui veut joindre à la force l'apparence du droit, fait à l'agneau des reproches dénués de raison.

— ... Je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau : je tette encor ma mère.
— *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.*
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens.

Ce vers sert à faire comprendre à quelqu'un que, s'il n'est pas le seul auteur d'une chose, il doit du moins en être le complice; quelquefois aussi il marque un mauvais argument dans la bouche d'un accusateur prévenu.

Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, paroles qu'adressa Alexandre à ceux qui l'environnaient quand, étant allé visiter Diogène à Corinthe, et lui ayant demandé s'il désirait quelque chose, le cynique lui dit pour toute réponse : « Que tu t'ôtes de mon soleil. »

Dans l'application, ces mots se citent rarement sous leur forme textuelle : le nom d'Alexandre est remplacé par le nom de celui qui parle, et Diogène par celui de qui l'on parle. C'est ainsi qu'un jour Polichinelle, admirant les lazzis d'Arlequin, s'écria majestueusement : *Si je n'étais* Polichinelle, *je voudrais être* Arlequin.

—

Si mes confrères savaient peindre

Vers de la fable de La Fontaine, *le Lion abattu par l'homme.*

Un lion, voyant dans un tableau un des siens terrassé par un homme, s'écrie :

> Avec plus de raison nous aurions le dessus
> *Si mes confrères savaient peindre.*

Dans l'application, ce vers exprime le regret que l'on éprouve de ne savoir pas manier une arme dont un adversaire fait un usage avantageux.

—

Sinon, non. La fierté castillane, qui est passée en proverbe, était particulièrement l'apanage des Aragonais. Avant que l'Aragon appartînt à la couronne d'Espagne, la souveraineté nationale se manifestait à chaque vacance du trône par cette circonstance, que l'héritier ne prenait le titre de roi qu'après avoir juré de respecter les *fueros* ou priviléges du royaume. On connaît la fameuse formule dont se servait le justicier en déférant la couronne au nouveau roi : « Nous qui, séparément, sommes autant que toi, et qui, réunis, pouvons davantage, nous te faisons roi, à condition que tu garderas nos priviléges ; *sinon, non.* »

Dans l'application, ces derniers mots montrent qu'on ne consent à une chose qu'à des conditions qui doivent être nécessairement remplies.

—

Si Pergame avait pu être sauvée...; en latin, *Si Pergama dextra...* (Virgile, *Énéide*, liv. II, v. 292.) Paroles qu'Hector, apparaissant en songe à Énée, adresse à celui-ci

pour lui faire comprendre l'impossibilité de la résistance, et pour l'engager à fuir : « Si Troie avait pu être sauvée, c'est ce bras qui eût été son sauveur. »

Dans l'application, cette phrase doit respirer, comme dans le texte, la résignation et la tristesse. Racine en a rappelé le souvenir, de la manière la plus touchante, dans le passage suivant d'*Andromaque*, où Pyrrhus, pour faire consentir Andromaque à lui donner sa main, lui promet d'être le soutien du jeune Astyanax et de le replacer sur le trône de Priam :

Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père,
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, *que n'a pu conserver mon Hector !*

—

Si un augure voit un augure...; en latin, *Si augur augurem...*, ce qui se traduit le plus souvent en français par : « Deux augures ne sauraient se regarder sans rire. »

Ce proverbe latin, qu'au temps de Cicéron on appliquait aux prêtres qui prétendaient connaître l'avenir par le vol, le chant des oiseaux ou les entrailles des victimes, s'emploie pour caractériser des professions où le charlatanisme a plus de part que la science.

—

Si vous voulez que je pleure, commencez par pleurer vous-même; en latin, *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi* (*Art poétique* d'Horace, v. 102). Conseil par lequel le poète latin fait comprendre la nécessité d'éprouver soi-même le sentiment qu'on veut faire partager aux autres. Quintilien a développé ce précepte avec beaucoup de force. « Voulons-nous, dit-il, exciter les passions avec force, revêtons-nous, s'il faut ainsi dire, de l'intérieur de ceux qui souffrent véritablement. Soyons animés des mêmes mouvements, et que toujours notre discours parte d'une disposition de cœur telle que nous la voulons faire prendre aux autres. Pense-t-on, en

effet, que l'auditeur puisse s'attrister d'une chose qu'il me verra lui raconter avec indifférence, ou qu'il se mette en fureur lorsque moi, qui l'y excite, je ne sens rien de semblable, ou qu'il verse des larmes quand je plaiderai devant lui avec des yeux secs? Cela ne se peut : on n'est échauffé que par le feu... et nulle chose ne donne à une autre la couleur qu'elle n'a point elle-même. Il faut donc que ce qui doit faire impression sur nos auditeurs en fasse premièrement sur nous, et que nous soyons touché avant de songer à toucher les autres. »

Boileau traduit ainsi la pensée d'Horace :

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles;
Il faut, dans la douleur, que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

—

Soliveau de la fable (Le), allusion à la fable de La Fontaine, *les Grenouilles qui demandent un roi.*

Les grenouilles, lasses de vivre sous le joug paternel du soliveau, que leur avait envoyé Jupiter, demandent à celui-ci

Un roi qui se remue.
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir.

Le *roi soliveau* est resté le type de l'autorité faible et débonnaire, dont les sujets se rebutent, mais qu'ils ne tardent pas à regretter.

—

Sommeil d'Épiménide, allusion à un sommeil fantastique de cinquante années, dans lequel serait resté plongé Épiménide au fond d'une caverne.

Le *sommeil* et le *réveil d'Épiménide* ont passé en proverbe, et sont d'une application fréquente, surtout en matière politique. C'est ainsi qu'on a comparé à Épiménide les émigrés, qui, à leur rentrée en France, ne tenaient aucun compte des changements accomplis pendant les années de leur exil, et dont on a dit très-justement : « Ils n'ont rien appris, rien oublié. »



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Au détour d'un chemin creux, je me trouvai en face d'une sorte de cousin de Robert Macaire, dont la tenue et les allures n'annonçaient aucune prétention au prix Montyon. Il avait la figure basanée, plissée, parcheminée ; en un mot,

. . . . ;

mais de ces exploits qui mènent ailleurs qu'au Panthéon.

—

Je suis convaincu que la plupart des animaux nous observent comme nous les observons, et se communiquent leurs réflexions. Il en est plus d'un peut-être qui, en voyant nos fanfaronnades, s'écrie comme le lion de La Fontaine :

. . . . ,
. . . .

—

C'était vraiment le meilleur homme du monde ; la charrue du voisin empiétait sur la borne de ses terres, les gamins du village allaient marauder dans ses vergers et dans ses vignes, les braconniers se permettaient de tuer ses lapins dans ses garennes réservées.... il ne se plaignait et ne réclamait jamais ; c'était le . . . . .

—

Au dix-neuvième siècle, on ne comprend vraiment pas que les magnétiseurs, les médiums, les spirites, *e tutti quanti*, puissent se rencontrer et . . . . .

—

Quand, après un sommeil de cent ans, la Belle au bois dormant se réveille à la vue du prince Charmant, elle s'étonne surtout de la différence apportée dans les modes et les costumes. Il y avait plus de philosophie dans les légendes grecques, car sous le mythe du . . . . . se cache cette idée éminemment philosophique des transformations que subissent les institutions, les sciences, les mœurs, les coutumes, etc.

Il y a peu d'années encore, sur la place de la Bastille, à Paris, centre de lumières et de progrès, on voyait un saltimbanque qui avait à côté de lui une sorte de vase magique, où s'agitait un petit bonhomme de bois, plus magique encore. Notre devin distribuait un papier, portant un numéro d'ordre, à tous ceux qui étaient curieux de connaître leur avenir. Tous les papiers étaient repris, mêlés et jetés dans une boîte qui couronnait le bocal. Au signal de l'opérateur, le petit bonhomme s'élevait et pénétrait dans ce sanctuaire de l'avenir; c'était l'affaire de quelques secondes. Puis chaque feuillet était remis contre deux sous aux amateurs, qui y lisaient un avenir aussi certain que s'il avait été prédit par . . . . .

—

Les Espagnols étaient vraiment grands alors que le peuple était indépendant. Pour s'abuser sur son absolutisme, le souverain signait fièrement : *Moi, le roi;* et la nation lui répondait plus fièrement encore : . . . . .

—

Quand on voit le désastre de Waterloo succéder à l'immortelle campagne de 1814, tout cœur français, quel que soit son patriotisme, est obligé de s'avouer que tout était perdu et que . . . . .

—

Ces inconsolables faiseurs d'élégies, qui vivent au milieu des plaisirs, ces poètes abîmés de douleur après un bon repas au coin d'un bon feu, ne causent d'émotion à personne : . . . . .



TRENTE-SIXIÈME LEÇON

Sonate, que me veux-tu? Allusion à une exclamation pittoresque de Fontenelle, exprimant la lassitude, le dégoût que lui inspirait la multitude de sonates qui assourdissaient alors les oreilles françaises.

Cette interrogation comique s'adresse à toute chose monotone et fatigante. De nos jours, la sonate est tombée dans un tel discrédit, que, changeant la forme de l'interrogation, on pourrait dire, comme M. Fétis : *Sonate, où es-tu?*

Sorcières de Macbeth, allusion aux sorcières qui, dans la tragédie de ce nom, de Shakspeare, apparaissent à Macbeth pour lui prédire son élévation prochaine. Elles se représentent plusieurs fois dans le drame, avec l'accoutrement hideux que leur prêtent les vieilles légendes, exécutant des danses fantastiques autour d'un chaudron, où bouillonne une préparation infernale. (Voyez **Tu seras roi.**)

Les écrivains font souvent allusion à ces hideuses figures du drame anglais, et ces allusions ont trait à leur laideur, à leur aspect sale et repoussant, enfin à tout ce qui rappelle le type légendaire de la sorcière.

—

Sourcils de Jupiter, allusion à une expression poétique dont Homère et Horace se sont servis pour caractériser la puissance redoutable du maître des dieux : « Ainsi parla Jupiter, et il accompagna ces paroles d'un mouvement de ses sourcils noirs, qui ébranla tout l'Olympe (*Iliade*). » La Fontaine a rappelé ce passage dans *Philémon et Baucis* :

> Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
> Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.

J.-B. Rousseau a dit de même :

> Jupiter est assis sur le trône des airs;
> Ce dieu, qui d'un clin d'œil ébranle l'univers
> Et dont les autres dieux ne sont que l'humble escorte,
> Leur imposa silence et parla de la sorte.

Enfin Delille avait évidemment les *sourcils de Jupiter* dans l'esprit lorsqu'il a dit de la terreur salutaire que le maître d'école inspire à ses écoliers :

> Il se fâche, et tout tremble; il s'égaye, et tout rit.

Dans l'application, ces mots expriment, avec une énergie comique, les sentiments de crainte et de respect qu'un supérieur inspire à ses subordonnés.

—

Sourire mouillé de larmes, allusion à un des plus gracieux et des plus touchants passages de l'*Iliade*, chant VIe. Hector, sur le point de livrer aux Grecs un de ces combats qui ont fait du héros troyen le rival d'Achille, adresse ses adieux à Andromaque et à son fils : « Le magnanime Hector s'approche de son fils et lui tend les mains; mais l'enfant, à l'aspect de

son père, se jette dans le sein de sa nourrice en poussant un cri, effrayé de voir l'éclat de l'airain et l'aigrette menaçante qui flottait au cimier du casque. Le père et la mère sourient de son effroi. Aussitôt le héros découvre sa tête, et pose à terre le casque étincelant ; il embrasse son fils bien-aimé, le balance dans ses bras, puis, implorant Jupiter et les autres dieux : « Jupiter, dit-il, et vous tous, dieux immortels, faites que mon « fils soit, ainsi que moi, le plus illustre parmi les Troyens ; « qu'il soit plein de force et de courage ; qu'il affermisse sa « puissance dans Ilion; qu'un jour chacun s'écrie : Il est « encore plus vaillant que son père. Qu'à son retour des « combats, il paraisse chargé des dépouilles d'un ennemi « vaincu ; et puisse alors le cœur de sa mère en tressaillir « d'allégresse ! »

« Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse bien-aimée ; elle le reçoit dans son sein parfumé avec *un sourire mêlé de pleurs...* »

Cet admirable passage a donné lieu à deux sortes d'allusions :

1° L'effroi du jeune Astyanax à la vue du casque de son père ;

2° Le *sourire mouillé de larmes* d'Andromaque. La mère est heureuse, mais l'épouse craint de ne plus revoir son Hector : c'est un *sourire mouillé de larmes.*

Ces derniers mots, qui expriment avec tant de grâce et de justesse l'union de deux sentiments contraires, la joie et la tristesse, les rayons du soleil au milieu de l'orage, s'emploient pour caractériser cette double émotion.

—

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Vers célèbre de Corneille, dans *Cinna,* acte V, scène III. Auguste, après la scène où il a montré à Cinna qu'il connaît tous les détails de sa conspiration, apprend qu'il est également trahi par ceux qu'il chérit le plus tendrement. C'est alors qu'il s'écrie dans un transport sublime :

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers :
Je le suis, je veux l'être ! ô siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux

De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.

Dans l'application que l'on fait de ce vers, on ne cite généralement que le premier hémistiche : *Soyons amis, Cinna*, et presque toujours dans un sens plaisant et familier.

—

Spectre de Banco (Le), allusion à une scène dramatique de *Macbeth*, tragédie de Shakspeare. Banco traverse, avec son ami Macbeth, une lande déserte. Tout à coup trois sorcières, sortant du milieu des bruyères, prédisent à Macbeth qu'il sera roi, et à Banco que ses enfants porteront la couronne. Macbeth devient roi, en effet, par le meurtre de Duncan, et, pour rendre vaine la prédiction des sorcières en ce qui concerne Banco, il le fait assassiner; mais le fils de ce dernier échappe à sa haine ambitieuse. C'est à la suite de ce crime que, dans un banquet offert par Macbeth à toute sa cour, l'*ombre de Banco*, visible pour lui seul, lui apparaît, à différentes reprises, au milieu du repas et le glace de terreur.

La littérature s'est emparée de cette dramatique apparition, qui est une éloquente personnification du remords, et elle y fait de fréquentes allusions.

—

Statue de Pygmalion. Pygmalion, célèbre statuaire de l'île de Chypre, s'éprit, selon la Fable, d'une statue de Galatée, son propre ouvrage. Une déesse, touchée de ses souffrances, anima la statue et la lui donna pour épouse.

Quand l'actrice, Mlle Raucourt, au jeu de laquelle on reprochait un peu de froideur, eut rempli le rôle de la statue, dans la pièce intitulée *Pygmalion et Galatée*, elle reçut ce compliment épigrammatique :

Au comble de ton art te voici parvenue,
Raucourt: à Pygmalion fais-en remerciment;
Car ton triomphe, assurément,
Est le rôle de la statue.

Les allusions que les écrivains font à la *statue de Pygmalion* se rapportent presque toujours à une personne ou à une chose qui, d'un état inerte et passif, semble s'éveiller tout d'un coup au mouvement et à la vie.

Statue du commandeur, allusion à un épisode merveilleux et terrible de la vie légendaire de don Juan. Don Juan, mécréant de bonne race, a séduit une jeune fille noble dont il a tué le père. Ce dernier est enterré dans l'église d'un couvent, où les moines lui ont élevé une statue. Désespérant d'atteindre par les voies judiciaires le séducteur assassin, puissant et riche, les religieux l'attirent dans l'église à une heure avancée de la nuit. Don Juan arrive et pousse la forfanterie du scepticisme et de l'impiété jusqu'à inviter la *statue du commandeur* à souper. Alors, du haut des degrés de marbre blanc, à la pâle clarté de la lune perçant les vitraux, le vieux gentilhomme mort descend de son piédestal pour répondre à la railleuse invitation du libertin, que le bruit du marbre sur le marbre a déjà épouvanté, et tend la main à Don Juan. Au même instant, celui-ci se sent comme brûlé par un feu invisible; les éclairs sillonnent l'église, le tonnerre tombe avec fracas, la terre s'entr'ouvre et abîme le profanateur sacrilége.

On fait de fréquentes allusions à la *statue du commandeur* pour exprimer l'horreur, l'effroi que fait éprouver l'aspect inattendu d'un objet ou d'une personne qu'on redoutait de rencontrer, pour rendre avec énergie un désenchantement subit qui frappe droit au cœur et auquel on ne s'attendait pas. C'est ainsi que, dans les *Confessions d'un enfant du siècle,* Alfred de Musset a dit très-éloquemment : « Toutes les fois que, durant ma vie, il m'est arrivé d'avoir cru pendant longtemps avec confiance à un ami, et de découvrir tout d'un coup que je m'étais trompé, je ne puis rendre l'effet que cette découverte a produit sur moi qu'en le comparant à la poignée de main de la *statue.* C'est véritablement l'impression du marbre, comme si la réalité, dans toute sa mortelle froideur, me glaçait d'un baiser; c'est le toucher de l'homme de pierre. Hélas! l'affreux convive a frappé plus d'une fois à ma porte; plus d'une fois nous avons soupé ensemble! »

—

Supplice de Tantale. Tantale, roi de Lydie, ayant reçu un jour les dieux à sa table, voulut éprouver leur divinité, et leur fit servir le corps de son propre fils Pélops, mêlé avec d'autres viandes. Jupiter découvrit le crime, rendit la vie à Pélops, et précipita le père dénaturé au fond du Tartare. D'autres mythologues l'accusent d'avoir dérobé le nectar et l'ambroisie à la table même des dieux. Cette version justifierait mieux le sup-

plice auquel il fut condamné, lequel consistait à éprouver une soif brûlante au milieu d'un étang dont l'eau échappait sans cesse à ses lèvres desséchées, et une faim dévorante sous des arbres dont un vent jaloux élevait les fruits jusqu'aux nues chaque fois que sa main tentait de les cueillir.

Les allusions à ce mythe de la Fable sont faciles à appliquer.

—

Tache de sang de lady Macbeth (La), allusion à une scène fameuse connue sous le nom de *Scène du somnambulisme*, dans la tragédie de *Macbeth*. Macbeth, excité par sa femme, assassine le roi Duncan, son hôte, dans le lit où il repose; deux chambellans, endormis d'un lourd sommeil par un puissant narcotique, occupent une pièce voisine. Macbeth a fait usage du poignard des fidèles serviteurs, pour faire retomber sur eux les soupçons du crime. Pour fortifier encore ces soupçons, lady Macbeth pénètre dans la chambre de Duncan, prend du sang de la victime et en souille le visage et les mains des deux chambellans. Alors elle dit à Macbeth : « Mes mains sont de la couleur des vôtres, mais j'ai honte d'avoir conservé mon cœur si blanc. » Toutefois, le remords ne tarde pas à s'éveiller au fond de ce cœur, qu'elle croyait fermé à tout sentiment humain. De là cette terrible scène du dernier acte. Lady Macbeth endormie apparaît, tenant un flambeau. Elle se frotte convulsivement la main : « Va-t'en, maudite tache!... va-t'en!... une, deux heures... Il ne fait plus clair dans l'enfer. Oh ! qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang!... Quoi! ces mains ne seront jamais propres! Il y a là, toujours là une odeur de sang que tous les parfums de l'Arabie ne parviendraient pas à désinfecter. Ah! ah! ah! (*Croyant parler à Macbeth.*) Lavez vos mains; mettez votre robe de nuit; tâchez de ne pas être si pâle. »

Cette scène est, sans contredit, la plus dramatique qui soit au théâtre; jamais on n'a peint le remords avec une aussi éloquente énergie.

La *tache de sang de lady Macbeth* a passé dans toutes les langues; les écrivains français y font de fréquentes allusions. Elle est même quelque peu familière aux teinturiers, du moins aux teinturiers amateurs du théâtre. L'un d'eux, sortant d'une représentation de *Macbeth*, dit à un épicier de ses amis, qui l'accompagnait : « Est-elle pitoyable, cette pièce! — Comment! elle est du divin Shakspeare? — Que m'importe! elle contient une absurdité. — Laquelle donc? — Eh! parbleu, la tache de

sang que lady Macbeth ne peut pas effacer. — Mais cela est superbe! — C'est stupide!... Moi, je l'enlèverai quand on voudra, avec deux sous de sel d'oseille! »



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Henri Heine avait, en venant au monde, un cœur honnête et dévoué; il savait comment on chante et comment on pleure, il était moqueur et sensible; il connaissait le . . . . . dont il est parlé dans le divin Homère.



Le . . . . . est le remords personnifié : même au milieu de l'orgie, l'ombre de sa victime apparaît aux yeux épouvantés du coupable.



Qu'il soit déraisonnable de servir au public miettes par miettes, pendant des mois et des années, un inépuisable festin, d'aiguiser la faim, d'irriter la soif pour les tromper sans cesse, d'exciter au plus haut point la curiosité du lecteur pour y répondre par l'éternel refrain : « La suite au prochain numéro, » la critique n'a rien à y voir; c'est l'affaire du public de s'arranger de ces procédés de lecture à la manière de . . . . . ou de s'en fatiguer.



On ne nous parle aujourd'hui que de fusils, on nous casse la tête à coups de fusil : fusil à aiguille, fusil Snider, fusil Chassepot, et dix autres modèles de fusil dont MM. les inventeurs futurs nous assourdiront encore les oreilles. Quant à moi, j'ai assez, j'ai trop du fusil, et, malgré tout le respect que je professe pour cet engin destructeur, j'éclate, et je dis comme Fontenelle : . . . . . ?

Il y a un beau, un touchant spectacle que nous verrions plus souvent si les hommes avaient moins de petites passions, c'est celui de deux rivaux de gloire et de talent, aimant à se trouver en face l'un de l'autre, à se rendre mutuellement justice, à se tendre une main loyale pour se dire sans arrière-pensée : . . . . .

—

Dans la *Jérusalem délivrée*, le mysticisme semble fuir le Tasse à mesure qu'il veut s'y plonger : . . . . . chrétien, il ne peut approcher ses lèvres des eaux vives de la foi.

—

Je ne pardonnerai jamais à votre cuisinière l'infernale fricassée de poulet à laquelle j'ai eu le malheur de goûter la dernière fois que j'ai dîné ici ; de la farine à pleines mains, du vinaigre au lieu de citron, enfin une œuvre sans nom, le ragoût des . . . . .

—

Lucy était morne comme de coutume ; mais dès que le piano eut résonné sous ses doigts, elle s'anima tout d'un coup, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, sa charmante figure s'illumina comme par enchantement. Toute la société, qui avait été frappée de sa pâleur de marbre, s'imaginait voir apparaître la . . . . .

—

On peut comparer à . . . . . ceux qui, dans nos fêtes publiques, enlacent de leurs bras vigoureux le mât de cocagne, grimpent avec ardeur et sentent leurs forces épuisées au moment même où ils allaient saisir d'une main triomphante le prix enrubanné qui en couronne le sommet.



TRENTE-SEPTIÈME LEÇON

Talon d'Achille (Le), allusion au talon d'Achille, qui était la seule partie vulnérable du corps de ce héros, parce que c'était par le talon que le tenait sa mère quand elle le plongea dans les eaux du Styx.

Dans l'application, ces mots : *le talon d'Achille*, indiquent le côté faible, le point vulnérable de quelqu'un. C'est ainsi que Mme Necker a dit avec beaucoup de finesse : « L'amour-propre est *le talon d'Achille* chez presque tous les hommes. »

—

Tant que vous serez heureux, vous aurez beaucoup d'amis; en latin, *Donec eris felix, multos numerabis amicos.*

Ainsi parle Ovide exilé, et il ajoute :

> *Tempora si fuerint nubila, solus eris.*
> « Si le ciel se couvre de nuages, vous serez seul. »

Le vieux poète Rutebeuf a dit très-pittoresquement :

> Ce sont amis que vent emporte,
> Et il ventait devant ma porte.

Notre regretté Ponsard a aussi donné une heureuse traduction de cette pensée dans sa comédie *l'Honneur et l'Argent :*

> Heureux, vous trouverez des amitiés sans nombre ;
> Mais vous resterez seul si le temps devient sombre.

Cette idée de l'isolement qui se fait autour du malheureux a fourni au P. Félix une belle image. Après avoir parlé du reniement de saint Pierre, l'éloquent orateur compare Jésus-Christ, abandonné de tous, à un arbre dont le feuillage épais a longtemps servi d'asile à des milliers d'oiseaux; le bûcheron arrive, et, au premier coup de hache, tout s'enfuit : l'arbre reste seul, *solus eris.*

Dans l'application de cette phrase, on n'exprime souvent que la première partie : *Donec eris felix*... Tant que vous serez heureux...

—

Tarquin abattant les têtes de pavots, allusion à une réponse symbolique, mais significative, de Tarquin, alors retiré dans le pays des Étrusques. Son fils, qui gouvernait chez les Volsques, peuple remuant et jaloux de son indépendance, lui fit demander secrètement de quelle manière il devait se conduire. Tarquin conduisit l'envoyé dans son jardin, s'y promena quelque temps avec lui sans prononcer une parole, mais *abattant*, au moyen d'une baguette qu'il tenait à la main, *les têtes de pavots les plus hautes.* Sextus, comprenant la réponse muette de son père, fit périr les principaux citoyens et s'empara du pouvoir absolu.

On compare à Tarquin celui qui, dans un ordre d'idées quelconque, supprime toutes les individualités qui s'élèvent au-dessus du niveau commun.

—

Telle est la question; en anglais, *That is the question*, fin du premier vers du fameux monologue d'Hamlet, dans la tragédie de ce nom, de Shakspeare :

To be or not to be, *that is the question*,
« Être ou ne pas être, *cela est la question.* »

Voici la traduction de ce passage par Ducis :

Je ne sais que résoudre... immobile et troublé...
C'est rester trop longtemps de mon doute accablé;
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Et qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort... c'est un sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être!... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Devant ce vaste abîme, il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants, qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire, et la terre sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage.

Le mot de Shakspeare se rappelle pour caractériser une alternative embarrassante, où l'on ne sait à quelle résolution s'arrêter. Le plus souvent, c'est en anglais que se produit l'allusion, car, en français, elle ne se détache pas assez sur l'ensemble de la phrase pour lui donner du relief.

—

Tête de Méduse. Méduse, la plus célèbre des trois Gorgones, était la seule de ses sœurs qui fût sujette à la mort. Dans sa jeunesse, elle avait été remarquable par ses charmes et surtout par une magnifique chevelure. Dans son orgueil, elle osa se prétendre plus belle que Minerve elle-même; la déesse

irritée changea ses beaux cheveux en serpents et donna à sa tête le terrible pouvoir de transformer en pierre quiconque la regarderait. Les dieux envoyèrent Persée pour délivrer le pays d'un si grand fléau; muni d'un miroir que lui avait donné Minerve, et qui avait la propriété de laisser voir tous les objets sans que celui qui le portait pût être aperçu lui-même, il vainquit Méduse et lui coupa la tête, dont il se servit ensuite pour pétrifier ses ennemis. Plus tard, il la consacra à Minerve, qui la fit graver sur sa redoutable égide.

Dans l'application, on compare à la *tête de Méduse* toute chose, toute personne dont l'apparition subite et imprévue glace de crainte et d'effroi. Comme on le voit, en littérature, la *tête de Méduse* joue un rôle souvent analogue à celui de la *statue du Commandeur*.

—

Tirer les marrons du feu, allusion à une fable de La Fontaine, pour faire entendre que quelqu'un a tout le mal, toute la peine, court tous les dangers dans une entreprise dont un autre recueille les profits. Voyez **Bertrand et Raton.**

—

Tison de Méléagre. Méléagre était fils d'Œnée, roi de Calydon. A sa naissance, les Parques mirent dans le feu un tison auquel elles attachèrent sa destinée, et, commençant à filer ses jours, prédirent qu'ils dureraient autant que le tison. Althée, mère de Méléagre, retira aussitôt du feu le bois fatal, pour prolonger, en le gardant soigneusement, la vie de son fils. Ce fut Méléagre qui, dans la suite, tua le fameux sanglier de Calydon, dont il donna la peau et la hure à Atalante. Les deux frères d'Althée, jaloux de cette distinction, arrachèrent à la princesse le présent qu'elle venait de recevoir. Méléagre, emporté par la colère, se précipita sur ses oncles et les perça de son épée. Althée, furieuse à son tour, saisit le précieux tison et le rejeta dans le feu. La vie de Méléagre s'éteignit avec les dernières étincelles. Ses sœurs, désolées de sa mort, se couchèrent auprès de son tombeau, qu'elles arrosèrent de leurs larmes. Diane, touchée enfin de leur douleur, les métamorphosa en pintades, et sema sur leur plumage les larmes qu'elles avaient répandues, et qui forment les nombreuses taches blanches qu'on remarque sur ces oiseaux.

Les écrivains font quelquefois allusion au *tison de Méléagre* et à la métamorphose poétique subie par les *larmes de ses sœurs*.

Toi aussi! en latin, *Tu quoque!* exclamation que fit entendre César lorsqu'il aperçut, au nombre de ses assassins, Brutus, qui passait pour être son fils.

On reproduit cette exclamation pour faire comprendre l'étonnement qu'on éprouve en voyant quelqu'un au nombre de ses adversaires, de ses ennemis, lorsqu'on se croyait en droit d'attendre tout le contraire.

—

Toile de Pénélope, allusion à une toile que Pénélope, femme d'Ulysse, tissait le jour et défaisait la nuit.

Troie a succombé; tous les chefs grecs qui ont survécu sont de retour dans leurs foyers; Ulysse seul n'a point reparu. La haine de Neptune le poursuit sur toutes les mers. Ithaque est opprimée par quelques jeunes hommes de noble naissance qui se sont emparés des richesses du roi et veulent obliger Pénélope à choisir l'un d'eux pour époux. Celle-ci a employé tous les subterfuges pour ajourner ce choix. Elle a demandé à finir la toile qu'elle prépare pour le linceul du vieux Laërte, le père d'Ulysse (c'est ce linceul que quelques modernes ont transformé en voile de femme). Toutes les nuits, l'épouse fidèle détruit le travail du jour précédent, et la toile reste ainsi au même point.

Cependant, les prétendants finirent par découvrir la ruse dont se servait Pénélope pour déjouer leurs projets, et il était temps qu'Ulysse vînt reprendre possession de son royaume et de sa maison.

Dans l'application, ces mots : *toile de Pénélope,* se disent de tout travail souvent repris et interrompu, et dont on ne prévoit pas la fin.

—

Tonneau des Danaïdes. Danaüs, roi d'Argos, avait cinquante filles, connues dans la Fable sous le nom de *Danaïdes.* Égyptus, roi d'Egypte, étant venu les demander en mariage pour ses cinquante fils, Danaüs y consentit. Mais ayant été averti par un oracle qu'un de ses gendres devait le tuer, il exigea de ses filles qu'elles égorgeassent leurs maris la nuit même des noces. Toutes obéirent, excepté Hypermnestre, qui favorisa la fuite de son époux Lyncée. En punition de ce crime, toutes moururent peu de temps après, à l'exception d'Hypermnestre, et furent condamnées dans les enfers à remplir éternellement un tonneau percé.

On compare au *tonneau des Danaïdes* un travail inutile, une mémoire où rien ne laisse de trace, un cœur dont rien ne remplit les désirs, un prodigue qui dissipe à mesure qu'il reçoit, etc., etc.

—

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux, phrase de Voltaire, que l'on prend souvent pour un alexandrin, et qui est une simple ligne de prose dans la préface de *l'Enfant prodigue*.

Dans *l'Univers illustré*, M. Albéric Second a fait de ce passage une variante qui ne manque pas de sel : « Le mariage de M. X..., le moins spirituel et le plus ennuyeux des hommes, avec Mlle N... est rompu. Les choses étaient pourtant fort avancées : bans publiés, corbeille achetée, etc., etc. On en parle, Dieu sait comme ! J'ai demandé à la mère de Mlle N... le motif de la rupture, et elle m'a répondu sentencieusement : « Tous « les *gendres* sont bons, hors le *gendre* ennuyeux. »

Cette variante prouve que, dans l'application, le mot *genre* n'est pas toujours respecté, quoique ici il le soit, au jeu de mots près. Mais on pourrait dire, par exemple : Tous les *drames*, tous les *amis*, tous les *banquets*, etc., sont bons, hors les... ennuyeux.

—

... Tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Vers de Racine dans *Iphigénie*, acte Ier, scène Ire. Agamemnon éveille son confident Arcas, qui s'étonne de le voir apparaître longtemps avant le jour :

Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide;
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais *tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.*

Dans l'application, ce vers se cite tantôt dans un sens analogue, pour signifier un repos, un sommeil général ; tantôt pour désigner une accalmée politique ; mais le plus souvent il se produit d'une manière plaisante pour caractériser un silence absolu et inusité.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Comment l'âme agit-elle sur le corps, et quel est le lien mystérieux qui les unit si étroitement? . . . . .

Le drame est beaucoup moins classique que la tragédie, je l'avoue; mais il offre plus de surprises, plus de variété, plus d'accidents; en un mot, il est plus *amusant*, s'il est permis d'employer ce qualificatif pour peindre le frère du mélodrame. En fait de théâtre, je partage le sentiment de Voltaire : . . . . .

—

Paul et Lucien se promenaient à la campagne dans la saison des fruits. « Monte sur ce cerisier, dit le premier à son compagnon, et jette-moi des bouquets de cerises que nous partagerons ensuite. » Lucien grimpe sur l'arbre, fait tomber une grêle de cerises, et, quand il descend, il ne trouve plus que les noyaux. Il s'aperçut, mais un peu tard, qu'il avait . . . . .

—

Le journal est l'œuvre colossale de ce temps-ci. Il lui faut des travailleurs rompus aux fatigues; des esprits prompts, clairvoyants, laborieux; des hommes qui donnent leur sang et leur vie à cette tâche sans fin, véritable . . . . . Le journal, c'est le mouvement perpétuel cherché depuis deux mille ans par les mathématiciens.

—

Quand il vient à Paris pour les séances de l'Institut, Bernardin s'en trouve toujours moins heureux. Un jour, il assiste à une séance où l'on discutait, selon l'usage, le Dictionnaire, cette . . . . . de la langue,

.... Ce fameux dictionnaire
Qui, toujours très-bien fait, reste toujours à faire.

Au mot *appartenir* on avait mis pour exemple : « Il ap-

partient au père de châtier ses enfants. » Là-dessus Bernardin proteste, il se révolte, et trouve étonnant qu'entre tant de relations intimes qui tiennent un père à ses enfants, on soit allé chercher la plus odieuse, celle par laquelle on les châtie.

—

Alexandre avait expédié son plénipotentiaire dès le 1er juin pour Vienne, avec la mission de prier, de supplier, de menacer au besoin la cour d'Autriche en lui montrant la . . . . . , c'est-à-dire Napoléon s'abouchant avec l'empereur de Russie, et renouvelant sur l'Oder l'entrevue du Niémen.

—

Esprit superstitieux, Samuel Bernard croyait son existence attachée à celle d'une poule noire, dont il faisait prendre et prenait lui-même le plus grand soin. C'était pour lui le . . . . .

—

On s'étonne quelquefois que le public s'amuse à ces spectacles, à ces farces au gros sel, plus dignes des pitres de la parade que du théâtre. Mais qu'importent à cet excellent public les règles de l'esthétique? Il s'amuse ; cela lui suffit, car, pour lui, ..., ...

—

L'avénement toujours plus manifeste du naturalisme dans l'art aboutira-t-il à la déchéance de l'âme, ou bien l'âme forcera-t-elle la nature à lui servir d'échelon pour remonter à son auteur céleste et à son immortelle origine? L'homme endormira-t-il pour jamais dans l'ivresse des sens ses facultés actives, ou bien s'y retrempera-t-il comme en une source vive, et y puisera-t-il le courage de rentrer dans la lice? A laquelle de ces deux victoires ou de ces deux défaites l'art nous fera-t-il assister? . . . . ., comme dirait Hamlet.

—

Certains hommes s'imaginent être les enfants gâtés de la fortune, et comme tout jusqu'alors leur a réussi, ils croient leur chance invulnérable. Tout à coup la roue tourne, et ils s'aperçoivent qu'eux aussi ils ont leur . . .



TRENTE-HUITIÈME LEÇON

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, formule fameuse de l'optimisme, système philosophique de Leibnitz. C'est cette doctrine que Voltaire a vouée au ridicule dans son roman de *Candide*. Le docteur Pangloss la résume en ces termes dans le dernier chapitre du livre, en s'adressant à Candide : « Tous les événements sont enchaînés *dans le meilleur des mondes possibles*; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. »

La devise des optimistes est devenue proverbiale et revient souvent sous la plume des écrivains.

—

Tout finit par des chansons.

Vers célèbre d'un couplet du *Mariage de Figaro*, comédie de Beaumarchais, et chanté par Brid'oison, en bégayant, comme toujours :

Eh ! messieurs, la comédie
Que l'on juge en ce-et instant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chansons.

Ce vers caractérise, d'une manière tout à la fois juste et comique, la frivolité particulière au caractère français, qui finit par ne plus trouver que matière à chansons dans les événements les plus sérieux, et même les plus tristes, comme le prouve la complainte de *Malbrough*.

—

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Vers de Boileau dans sa IXe satire (*A mon Esprit*).

Dans sa fameuse sortie contre Chapelain, Boileau dit que ce n'est pas la critique qui fait tomber un auteur quand il produit

de bonnes pièces; le public sait alors le dédommager de ces injustes attaques :

> Quand un livre au Palais se vend et se débite,
> Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
> Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
> Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
> En vain contre le *Cid* un ministre se ligue :
> *Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.*
> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Dans l'application, ce vers exprime la passion aveugle, l'engouement d'un parti, d'un pays, pour une chose quelconque.

—

Trancher le nœud gordien. Un ancien oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui parviendrait à dénouer le nœud au moyen duquel Gordius avait rattaché le joug au timon d'un char consacré par lui à Jupiter. Ce nœud était si artistement formé qu'on ne pouvait en découvrir les deux extrémités. Après plusieurs tentatives infructueuses, Alexandre trancha le nœud mystérieux avec son épée, éludant ainsi plutôt qu'il n'accomplissait l'oracle.

Dans l'application, ces mots expriment une manière prompte et vive de résoudre une difficulté.

—

Travaux d'Hercule, allusion aux douze travaux par lesquels Hercule s'est immortalisé.

Les applications sont fréquentes et faciles.

Deux petites anecdotes, qui roulent sur cette locution, ne seront pas déplacées ici :

Un jésuite, nommé *Hercule*, homme aussi modeste que savant, passait pour composer les sermons d'un prédicateur qui visait avant tout à la célébrité. Quand on savait que ce dernier devait monter en chaire, on se disait : « Allons entendre les *travaux d'Hercule*. »

Le philosophe athée Diagoras, entrant un jour dans un cabaret où le bois manquait, saisit une statue d'Hercule qu'il jeta dans le feu en disant : « Fais bouillir la marmite, ce sera le dernier de tes *travaux*. » Cette parole impie faillit lui coûter la vie.

—

Tremper dans le Styx. Dans la mythologie grecque, le Styx passait pour rendre invulnérables ceux qui avaient été trempés dans ses eaux.

Cette locution est une allusion à une circonstance de la vie d'Achille, que sa mère plongea dans le Styx aussitôt après sa naissance.

On fait en littérature de fréquentes allusions à l'invulnérabilité d'Achille, pour caractériser la force intellectuelle ou morale que l'on acquiert par des travaux opiniâtres, par des épreuves vaillamment supportées, et qui donnent à l'esprit et au cœur ce ressort indispensable pour exécuter les grandes choses. Souvent aussi on dit que quelqu'un a été *trempé dans le Styx*, sans mêler le nom d'Achille à la locution.

—

Triple airain; en latin, *Æs triplex*, expression dont se sert Horace (l. I, ode III, v. 9) pour caractériser l'audace du premier navigateur : « Un triple chêne, un *triple airain* enveloppait le cœur de celui qui, le premier, confia aux flots redoutables une barque fragile. »

Le *triple airain* du poète se rappelle, tantôt en latin, tantôt en français, pour exprimer l'intrépidité, la dureté du cœur, etc.

—

Tuer le mandarin, allusion à un passage de J.-J. Rousseau. L'auteur d'*Émile* suppose qu'un personnage fictif est l'héritier d'un mandarin fort riche qu'il ne connaît même pas, qu'il n'a jamais vu, et qu'un seul mouvement du doigt suffirait à l'héritier pour causer la mort du donateur. Jean-Jacques conclut naturellement que la stricte honnêteté ne permettrait pas d'exécuter le mouvement.

Ces mots, *tuer le mandarin*, signifient s'enrichir par des moyens illicites, ou simplement devenir riche tout d'un coup. Ainsi, que quelqu'un passe subitement et sans cause apparente de la misère à l'opulence, on dira plaisamment : *Il a tué le mandarin.*

—

Tu es cet homme; en latin, *Tu es ille vir*, mots par lesquels le prophète Nathan, après avoir raconté qu'un homme injuste avait ravi l'unique brebis d'un homme pauvre, fait entendre à David qu'il est lui-même le ravisseur.

Dans l'application, cette apostrophe s'emploie pour faire entendre à quelqu'un, qui semble ne pas comprendre une accusation indirecte, que c'est à lui-même qu'elle s'adresse.

—

Tu l'as voulu, Georges Dandin! exclamation plaisante de repentir que pousse Georges Dandin, dans la pièce de ce nom, de Molière, au moment où lui apparaît dans toute son évidence

la sottise qu'il a commise en s'alliant à une femme de condition supérieure à la sienne.

Dans l'application, ces mots expriment un plaisant *mea culpa*, ou bien encore un blâme adressé à une faute trop maladroite pour exciter la sympathie ou la pitié.

—

Tunique du centaure Nessus, présent fatal que Nessus, vaincu et tué par Hercule, fit en mourant à Déjanire, épouse du héros. Cette tunique, qui était imprégnée du sang empoisonné du centaure, devait, d'après la promesse insidieuse de celui-ci, assurer à Déjanire la fidélité d'Hercule. Le héros, s'étant couvert de cette tunique, vit ses chairs tomber en lambeaux et expira au milieu d'horribles souffrances.

Les écrivains font de fréquentes allusions à cet épisode de la vie d'Hercule, et disent indifféremment la *Tunique du centaure Nessus* ou la *Robe de Déjanire*.

—

Tu portes César et sa fortune, mot fameux que prononça César alors que, monté dans une fragile embarcation et assailli par une tempête, il dit au pilote épouvanté, qui voulait rentrer au port : « Que crains-tu? *tu portes César et sa fortune !* »

Dans l'application, cette phrase exprime la confiance que l'on a en son étoile.

APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Louis-Philippe fut élevé d'après les principes de J.-J. Rousseau. Comme Émile, il fut dès l'enfance soumis à un genre de vie rude et pénible. Son corps fut endurci aux intempéries des saisons, des climats, des éléments ; à la faim, à la soif, à la fatigue ; enfin, il fut . . . . .

—

On abuse singulièrement du suicide dans le roman moderne ; au point où l'intrigue s'embrouille, on ne sait que faire de son héros, qu'il se tue ! La situation trop tendue menace de se rompre, vite un coup de poignard ou une fiole de poison ! C'est ainsi que nos auteurs ont trouvé le moyen de . . . . .

Il y a des caractères assez heureusement doués pour prendre toujours les choses du bon côté, et pour trouver que * . . . .

—

Il ne faut que du courage pour braver la mort; pour affronter un préjugé, il faut le . . . . . dont parle le poète.

—

L'avare, au spectacle, se moque d'Harpagon ; un vieux Cassandre se pâme de rire en voyant Géronte ; un joueur applaudit aux saillies de Valère; un pédant trouve plaisants Trissotin et Vadius; une coquette s'amuse des manéges de Célimène... Spectateur étourdi, ne ris point de ton voisin ; ne regarde ni à droite ni à gauche : car . . . . .

—

Le malheur brise les hommes faibles et bronze les âmes fortes ; celles-ci deviennent invulnérables à ses coups, et elles ressemblent à . . . . .

—

Une nuit d'hiver, une nuit d'orage, le château d'Eu a vu arriver, sous l'habit d'un villageois, le roi de ces demeures, le prince accompagné de la reine et de quelques serviteurs fidèles. Le lendemain, une barque de pêcheur se perdit dans la brume au milieu de l'Océan irrité, emportant dans les abîmes . . . . .



TRENTE - NEUVIÈME LEÇON

Turbot de Domitien (Le), allusion à un acte insolent de l'empereur Domitien, qui convoqua un jour le sénat romain et l'obligea à délibérer gravement sur la manière d'accommoder un turbot.

On rappelle le *turbot de Domitien* pour caractériser l'avilissement de certaines assemblées.

Tu seras Marcellus ; en latin, *Tu Marcellus eris* (Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 883). Anchise montre à Énée, descendu aux enfers, les futurs héros de sa race, et, parmi eux, le jeune Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste. Virgile, par la bouche d'Anchise, prédit les brillantes espérances que devait faire concevoir ce jeune prince, qui mourut à vingt ans. « Hélas! malheureux enfant, si tu parviens à conjurer d'implacables destins, *tu seras Marcellus !* » c'est-à-dire une promesse qui ne se réalisera pas, l'objet d'une attente suivie d'un éternel regret.

Marcellus était regardé comme le successeur d'Auguste à l'empire ; il était aimé du peuple, qui attendait de lui, lorsqu'il serait devenu le maître du monde, le rétablissement de la liberté. La tradition a conservé le souvenir de l'effet que produisit sur le cœur d'Octavie l'épisode qui a rapport à la fin prématurée de Marcellus. Virgile lisait en présence d'Auguste le passage où se trouvent ces vers :

Heu! miserande puer, si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris!

A ces mots, qui lui rappelaient si douloureusement le fils qu'elle avait perdu, Octavie s'évanouit. Aussitôt qu'elle eut repris ses sens, elle fit compter au poète autant de talents d'or qu'il y avait de vers dans l'éloge de son fils. Ce don magnifique représenterait aujourd'hui plus de 150,000 francs.

Le *Tu Marcellus eris* a eu souvent le même sort que la plupart des citations latines, que celles surtout qui rappellent des souvenirs grands et tristes; le Français « né malin » en a fait des applications plaisantes. Dans un de ses feuilletons, un chroniqueur change *Marcellus* en *Mascarille :*

« Le nouveau débutant a l'aplomb, la vivacité, la malice d'un Frontin; il a l'œil allumé, la face réjouie, le sourire narquois, la physionomie expressive, la diction accentuée, le geste prompt, la démarche alerte, qui sont les signes caractéristiques de l'emploi. Voilà un garçon qu'il suffit d'entendre une fois pour lui dire : « *Tu Mascarillus eris!* Tu es né pour porter la livrée à la Comédie-Française. »

M. de Carné frappe aux portes de l'Académie en même temps que M. Marcellus; aussitôt un journaliste en veine commet le quatrain suivant :

Pongerville, lui seul, le doux virgilien,
Refuse à *de Carné* sa voix, et pour Tityre
Il votera. Sans cesse on peut l'entendre dire :
Tu, Marcellus, eris académicien.

Tu seras roi, prédiction que les sorcières adressent à Macbeth dans la tragédie de ce nom.

Les écrivains rappellent ces mots pour prophétiser à quelqu'un une vocation élevée, des destinées brillantes. C'est en quelque sorte le *tu Marcellus eris* de la tragédie.

—

Tu vaincras par ce signe; en latin, *In hoc signo vinces.* Constantin, marchant contre Maxence, aperçut dans les airs une croix lumineuse portant comme inscription les mots latins que nous venons de citer. Il fut en effet vainqueur de son rival et entra triomphant à Rome. Il se convertit alors publiquement au christianisme, inscrivit les mots mystérieux sur son étendard et les fit peindre sur les boucliers, les casques et les armes de ses soldats.

Dans l'application, ces mots : *Tu vaincras par ce signe,* caractérisent ce qui doit inspirer la confiance et affermir le courage.

—

Un autre en a eu l'honneur; en latin, *Tulit alter honores.* Voyez **C'est vous et non pour vous.**

—

Un cheval! un cheval! Mon royaume pour un cheval! exclamation du roi Richard III, à la bataille de Bosworth (1485). Le comte de Richmond lui disputait la couronne d'Angleterre ; la mêlée fut terrible. Richard, à la vue des bataillons ennemis qui s'avançaient en bon ordre, parut frappé de vertige, et, saisi tout à coup d'une sorte de frénésie, s'écria plusieurs fois hors de lui-même : « *Un cheval! un cheval! Mon royaume pour un cheval!* » Puis, lorsqu'on lui eut amené son coursier de bataille, il s'enfonça comme un forcené au milieu des rangs pour joindre son rival, et tomba percé de coups.

Dans l'application qu'en font les écrivains, l'exclamation de Richard signifie qu'on est disposé à tout sacrifier pour la possession d'une chose ardemment désirée.

—

Une âme saine dans un corps sain; en latin, *Mens sana in corpore sano,* pensée de Juvénal, qui est d'une application facile. Rabelais, avec son humeur railleuse et joviale, a parodié ainsi cette pensée : « *Mens sana non potest vivere in corpore sicco,* Une âme saine ne peut habiter dans un corps sec, » c'est-à-dire qui ne boit pas.

. . . . . . Un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Vers du *Misanthrope*, acte V, scène VIII, qui achèvent de peindre le caractère d'Alceste. Le misanthrope, furieux contre Célimène, qui, à vingt ans, refuse d'aller s'ensevelir avec lui dans un désert, lance sa dernière boutade :

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre *un endroit écarté*
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Dans l'application, les mots *homme d'honneur* varient presque toujours.

—

Un frère est un ami donné par la nature.

Vers de *la Mort d'Abel*, tragédie de Legouvé père. C'est Caïn qui parle :

Oui, le titre de frère est un nœud si sacré,
Qu'en voulant le briser au ciel on fait injure :
Un frère est un ami donné par la nature.

Si l'on en croit Ch. Nodier, Legouvé aurait emprunté de toutes pièces ce beau vers à un certain Baudouin, poète tout à fait inconnu, qui faisait le commerce d'épicerie à Saint-Germain-en-Laye. Baudouin, dans une tragédie intitulée *Démétrius*, faisait dire à un de ses personnages :

Ah ! le doux nom de frère est un titre si saint
Qu'en osant l'offenser au ciel on fait injure :
Un frère est un ami donné par la nature.

Ce vers a été l'objet de variantes plus ou moins comiques :

Un *père* est un *banquier* donné par la nature,

Un *oncle* est un *caissier*, etc.

C'est, pour l'ordinaire, dans ce sens plaisant que se font les allusions.

—

Un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, célèbre expression de Bossuet, dans son oraison funèbre de Henriette d'Angleterre : « La voilà, malgré son

grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite! Encore ce reste, tel quel, va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore : la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent figure. Notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom : même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : *Il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes. »

Dans l'application, ces mots du grand orateur se disent d'une chose si confuse, si défigurée, qu'il est impossible de la désigner, de la caractériser d'une manière quelconque.

—

Un saint homme de chat.

Hémistiche de la fable de La Fontaine *le Chat, la Belette et le petit Lapin*. La belette et le lapin, en contestation, s'en rapportent au jugement de Grippeminaud :

> C'était un chat vivant comme un dévot ermite :
> Un chat faisant la chattemite;
> *Un saint homme de chat*, bien fourré, gros et gras.

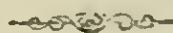
Celui-ci leur dit d'approcher, qu'il est sourd, que les ans en sont la cause :

> L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
> Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
> Grippeminaud, le bon apôtre,
> Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
> Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Dans l'application, ces mots : *un saint homme de chat*, caractérisent l'hypocrisie et la méchanceté cachées sous des apparences de douceur et de bonhomie.

Un trait impuissant et sans force; en latin, *Telum imbelle, sine ictu.* (*Énéide*, livre II, v. 544.) Troie est au pouvoir des Grecs, et le massacre des vaincus a commencé depuis longtemps; un des fils de Priam, Polites, a été blessé par Pyrrhus, fils d'Achille; il s'enfuit et vient chercher un refuge près de l'autel où se tiennent Hécube et Priam, entourés de leurs enfants. Mais Pyrrhus poursuit sa victime, l'atteint et l'égorge sous les yeux mêmes de ses parents. Le vieux Priam ne peut contenir son indignation, il s'écrie : « Que les dieux te punissent d'un tel crime, toi qui as répandu sous mes yeux le sang de mon fils! Tu mens quand tu nommes Achille ton père! Achille se laissa fléchir à la vue de Priam, son ennemi : il respecta les larmes d'un suppliant, les droits sacrés du malheur, rendit à la tombe la dépouille d'Hector, et me renvoya libre au palais de mes aïeux. » Ainsi parle le vieillard, et il lance à Pyrrhus *un trait impuissant et sans force.*

Se dit, dans l'application, de toute attaque qui manque son but par défaut de force, de virilité.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Grâce aux perfectionnements apportés dans leur construction, les frégates cuirassées de fer se rient maintenant des boulets, qui ne sont plus pour elles que le . . . . .



Ernest se dépitait de voir que son père, homme sage et prudent, lui donnait sans cesse les conseils de l'expérience et lui refusait les moyens de satisfaire ses goûts pour le luxe et la dissipation. Mon père, disait-il, ne veut faire aucun sacrifice pour me plaire, donc il ne m'aime point, donc il est mon *ennemi*. L'ingrat, il oubliait que

. . . .

On dîne au Palais-Royal à raison de trente-deux sous par tête, et la carte vous donne droit à quatre plats au choix; du pain à discrétion et une demi-bouteille de vin, sans oublier le dessert. Mais que sont ces quatre plats? surtout quel est ce vin? . . . . .

—

Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, reprit la marquise en adoucissant à la fois sa voix et son regard; si je voulais user de ma science divinatoire, je pourrais tirer votre horoscope. Je ne vous dirais pas : . . . . .; mais, comme la littérature a aussi ses couronnes, c'est une de celles-là que je vous montrerais.

—

Le jeune Condé avait débuté par une victoire digne d'un vieux général; la France entière s'était écriée : . . . . .!

—

Jules se croyait magnifique avec son accoutrement à la dernière mode, et il se donnait de petits airs les plus ridicules du monde. Son oncle,

. . . . ,

mit brusquement fin à ses illusions, en lui apprenant sans détour qu'il ressemblait à une caricature.

—

Que les forces physiques viennent à manquer, et le travail, qui est un élément de moralité, car le corps aussi sert la pensée, devient impossible : . . . . .



QUARANTIÈME LEÇON

Vendre la peau de l'ours, allusion à la fable de La Fontaine *l'Ours et les deux Compagnons*. Ceux-ci ont vendu au fourreur, leur voisin, la peau d'un ours encore vivant, mais qu'ils

s'engagent à tuer sous deux jours. Ils se mettent alors en campagne, et aperçoivent de loin l'ours qui accourt vers eux.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
— Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il s'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

Cette façon d'amener plaisamment la moralité de l'apologue caractérise on ne peut mieux le talent naïf et malin de La Fontaine.

Dans l'application, ces mots : *vendre la peau de l'ours*, signifient qu'il ne faut pas disposer d'une chose avant de la posséder, ni se flatter trop tôt d'un succès incertain.

—

Vénus sortant des ondes. Selon Hésiode, Vénus, une des divinités les plus célèbres dans l'antiquité païenne, naquit de l'écume de la mer. Les fleurs naissaient sous ses pas. Les anciens monuments la représentent sortant de la mer, tantôt soutenue sur une grande coquille par deux tritons, et tordant ses cheveux, dont elle fait découler l'écume; tantôt montée sur un dauphin, escortée des Néréides et des Amours.

On sait que le célèbre peintre Apelle a représenté la déesse de la beauté au moment où elle se montra pour la première fois aux yeux éblouis des mortels.

M. Ingres a aussi peint une Vénus Anadyomène (d'un mot grec qui signifie *je sors de l'eau*). Sa jeune déesse, debout et tordant sa longue chevelure blonde, d'où tombent quelques perles amères, se détache lumineusement sur l'azur du ciel et l'azur plus foncé de la mer.

Les écrivains font de fréquentes et poétiques allusions à cette naissance fabuleuse.

—

Vérité en deçà, erreur au delà, mot de Pascal dans ses *Pensées :* « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne! *Vérité en deçà* des Pyrénées, *erreur au delà!* »

Ces mots servent à expliquer, d'une manière plus ou moins exacte, la différence que les hommes ou les peuples divers attachent aux idées opposées de bien et de mal, d'erreur et de vérité, etc.

—

Vertu, tu n'es qu'un nom! exclamation impie attribuée au second Brutus, qui, après la défaite de Philippes, aurait laissé échapper cette parole d'amère déception. Cette maxime, tant reprochée à Brutus, n'était que la citation de deux vers de la *Médée* d'Euripide :

« O Jupiter! ne perds pas de vue l'auteur de pareils maux.
Vertu, vain nom, vaine ombre, esclave du hasard, hélas! j'ai cru en toi! »

Le cri désespéré de Brutus se fait entendre dans les circonstances où l'on se croit injustement victime du sort.

—

Visages pâles qui déplaisaient à César, allusion à une opinion très-juste et très-fine que César manifesta à l'occasion de quelques hommes connus par leurs sentiments républicains. Quelques jours avant que César pérît dans le sénat, on cherchait à le prémunir contre les desseins secrets de Dolabella : « Ce ne sont pas, répondit le dictateur, ces hommes au teint fleuri, amis de la bonne chère, que je redoute, mais les *visages pâles et maigres.* » Il désignait ainsi, évidemment, Brutus et

Cassius. Voici un trait de l'enfance de ce dernier, cité par Plutarque, et qui justifie bien la défiance de César :

Faustus Sylla, fils du redoutable personnage de ce nom, étant à l'école avec le jeune Cassius, tirait vanité de la domination arbitraire de son père, qu'il se proposait, disait-il, de prendre plus tard pour modèle; au même instant, Cassius lança un rude coup de poing au visage de son condisciple. Ce trait de précoce virilité eut assez de retentissement pour que Pompée fît venir devant lui les deux enfants. Le jeune Sylla se disposait à répéter son propos, lorsque Cassius, sans rien rabattre de sa fermeté, le défia de répéter les mêmes paroles, menaçant de lui infliger de nouveau la même correction.

Les *visages pâles et maigres* que redoutait César se rappellent souvent en littérature.

—

Vive le Roi! vive la Ligue!

Vers de La Fontaine dans la fable *la Chauve-Souris et les deux Belettes,* inspiré par le souvenir des troubles qui signalèrent le règne de Henri III, à l'époque de la Ligue, dont le chef fut le duc de Guise soutenu par les Espagnols, lequel s'efforça de renverser les Valois.

Dans l'application, ce vers peut servir de devise aux âmes viles et pusillanimes, aux caméléons politiques qui affichent successivement les couleurs de tous les partis, et cela au gré des circonstances et de leurs intérêts.

—

Voilà mes bijoux, mots que prononça Cornélie, mère des Gracques, en présentant ses enfants à une dame de la Campanie, qui étalait orgueilleusement devant elle ses joyaux et ses diamants.

Dans l'application, ces mots ne se restreignent pas toujours à la famille, mais se disent souvent des choses auxquelles des circonstances particulières font attacher un prix tout spécial.

M. Toussenel a fait à cette femme célèbre une allusion aussi spirituelle que comique : « Trouvez-moi dans toutes vos histoires une illusion plus naïve, plus sublime que celle de cette pauvre mère à qui un instituteur désolé écrit pour l'engager à retirer son fils, *attendu qu'on ne peut rien lui apprendre,* et qui trouve dans cette confidence la preuve sans réplique *que son enfant sait tout.* Je ne pardonne pas à l'histoire d'avoir oublié d'enregistrer dans ses annales le nom de la digne femme, plus digne certainement de passer à la postérité que celui de *Cornélie,* mère des Gracques. »

Voilà justement pourquoi votre fille est muette, allusion à un des passages les plus comiques du *Médecin malgré lui*, comédie de Molière. Sganarelle vient d'être appelé en qualité de médecin auprès de Géronte, dont la fille feint d'être muette. Sganarelle, qui voit l'ignorance de Géronte, se livre, avec un sérieux des plus comiques, aux raisonnements les plus bouffons : « Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie;... et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure..., ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît..., qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabundus, nequeis, potarinum, quipsa milus : Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.* »

Dans l'application, ces mots servent à caractériser ces explications prétentieuses, obscures, qui cachent l'ignorance et qui n'expliquent rien. C'est une des applications littéraires les plus fréquemment employées.

—

Voix du peuple, voix de Dieu; en latin, *Vox populi, vox Dei*, axiome plus ou moins vrai, par lequel on prétend mesurer la valeur d'une opinion d'après le nombre de ceux qui la partagent.

—

Vous chantiez !.. j'en suis fort aise;
Eh bien ! dansez maintenant.

Réponse ironique de la fourmi à la cigale, qui vient la prier de lui prêter

Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

Dans l'application, ces deux vers expriment, comme dans la fable, un dur reproche d'imprévoyance.

—

Vous êtes orfévre, monsieur Josse, allusion à l'un des mots les plus fins et les plus justes de Molière, dans *l'Amour médecin*, acte Ier, scène 1re.

Sganarelle a une fille unique qui est tombée dans une sombre mélancolie. Il consulte deux de ses voisins, M. Guillaume, tapissier, et M. Josse, orfévre, sur les moyens de dissiper ce chagrin :

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie (la toilette) et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et si j'étais que de vous, je lui achèterais, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferais mettre à sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

SGANARELLE.

Ces conseils sont admirables, assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. *Vous êtes orfévre, monsieur Josse*; et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode.

Dans l'application, ces mots : *Vous êtes orfévre, monsieur Josse*, caractérisent de la manière la plus pittoresque un intérêt qui se cache sous les apparences d'un conseil salutaire.

—

Yeux d'Argus. Argus, prince argien, avait cent yeux, dont cinquante restaient toujours ouverts. Junon le chargea de la garde d'Io. Mercure, envoyé par Jupiter, l'endormit au son de sa flûte et lui coupa la tête. Junon sema ses yeux sur la queue du paon, qui fut dès lors consacré à cette déesse.

Le nom d'Argus a passé dans la langue et est devenu le synonyme d'homme très-clairvoyant, et, plus généralement, de surveillant infatigable et incommode.



APPLICATIONS

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Presque toujours nos opinions se moulent en quelque sorte sur nos intérêts, et l'on crie : . . . . . ! . . . . . ! suivant les avantages que l'on pense retirer en se rangeant dans l'un ou dans l'autre parti.

Dieu vous garde de vous trouver jamais à table à côté d'un poète incompris. Toute sa conversation roulera sur la rime et l'enjambement. Pour lui, la prose n'est qu'une enfilade de mots sans expression, la musique un bruit assourdissant, la peinture un amalgame de couleurs mal broyées, etc. Heureusement pour le droit de réplique, la politesse ne défend pas de lui dire : . . . . . , ...

—

Quand un savant se trouve embarrassé pour répondre à une objection, c'est alors qu'il se réfugie dans les raisonnements diffus, dans les abstractions insaisissables, en un mot sur des hauteurs où il est impossible de le suivre, et là il vous étale sentencieusement une foule de preuves qui équivalent à ceci : . . . . .

—

Notre religion condamne avec raison le suicide; ce point nous paraît hors de toute discussion, et la loi, chez certains peuples éclairés, est d'accord avec la religion. Or on sait que, dans la religion des brahmes, on admire les veuves qui se brûlent sur le tombeau de leurs maris. C'est ici le cas de dire avec Pascal : . . . . . ; . . . . .



EXERCICES DE RÉCAPITULATION

PREMIER EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Un académicien a offert dix billets de mille francs aux magnétiseurs qui produiraient un sujet lisant deux lignes d'écriture ordinaire à travers un masque de plomb qu'un des membres de la docte compagnie appliquerait lui-même sur le visage du phénomène doué de seconde vue. L'argent, sans doute, n'était pas de refus, mais, comme cela venait d'un ennemi, messieurs les charlatans ont eu peur de quelque trahison, et ont dit : . . . . .

—

Il y a tels ou tels principes, excellents pour tels ou tels caractères fermes et vigoureux, qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ces principes peuvent être comparés aux . . . . ., qui accablent ceux qui osent s'en revêtir.

—

Grâce à Rome, au dixième siècle, la lumière du moins ne disparaît pas tout à fait, et l'on ne peut pas écrire sur le seuil du moyen âge la fatale devise : . . . . .

—

Brave homme, lui dis-je, pourquoi faites-vous payer vos poulets trois francs, lorsque votre voisin n'en demande que deux pièces de vingt sous? — Monsieur, me répondit-il avec dignité, ..., apprenez donc qu'il y a aussi poulets et poulets.

Cette intéressante et malheureuse enfant est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête; le mal s'avance comme un incendie qui dévore un palais. Une piété tendre et presque céleste semble la rendre inaccessible à la souffrance. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : *Douleur,* . . . . . ; elle fait mieux, elle n'en parle pas.

—

La femme chrétienne, même pour prévenir une mort douloureuse, ne pousserait pas son époux au suicide et ne lui tendrait pas le poignard en lui disant : . . . . . , ...

—

Je vous ai prié de venir, monsieur, non pour vous demander des conseils, pour recevoir des reproches, pour vous entendre calculer, supputer, mesurer la profondeur de l'abîme où je suis tombé, mais dans l'espoir que vous m'indiqueriez un moyen d'en sortir. Faut-il donc vous rappeler le précepte du fabuliste :

. . . . ;
. . . . ?

—

Dans sa verte vieillesse, Mme Saqui, la célèbre acrobate, n'eût pas craint d'aller de Paris à Saint-Denis, en partant des tours Notre-Dame pour arriver à la pointe de la vieille basilique; elle eût ainsi parcouru toutes les régions aériennes de la France, en volant . . . . . , ...

—

Les questions les plus simples s'embrouillent si bien dans les chancelleries que des années ne suffisent pas à les résoudre; ce n'est pas un diplomate qui pourrait écrire à son souverain : . . . . . , ... , ... ; les victoires diplomatiques sont plus lentes.



DEUXIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

En arrivant, je trouvai une charmante maisonnette, derrière laquelle s'étendait un jardin rempli de fleurs et de fruits. C'est dans ce calme et riant séjour que mon ami s'était retiré, comme dans . . . . . , loin du tumulte des affaires.

—

Des grandeurs et des biens ne soyons point avides,
Nous serions par le sort confondus et trahis;
Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis;
C'est le . . . . .

—

Quelque envie, toutefois, qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contents, il ne put en venir à bout, parce que, ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus et accusèrent le pédagogue de partialité; de sorte que cette fête qui, jusqu'à ce moment, avait été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le . . . . .

—

Me voilà rue du Rhin, à Cologne, cette patrie d'Agrippine et de Jean-Marie Farina, l'inventeur de l'eau de Cologne. C'est dans cette rue que se pressent côte à côte, porte à porte, tous les Jean-Marie Farina. Sans mentir, j'en ai bien compté vingt-cinq, tous LE SEUL ET VÉRITABLE :

. . . . , ...

Heureusement qu'on n'y est pas forcé.

—

Le sceptre de Charlemagne était . . . . . , qu'aucun autre bras ne pouvait tendre; ses faibles successeurs succombèrent à la tâche, et l'on peut dire que la dynastie carlovingienne finit avec lui.

Qui nous délivrera, non pas . . . . . , bien et dûment enterrés, mais de la moutarde blanche et de la douce Révalescière, qui guérissent plus de maladies que le docteur Sangrado; de l'eau de Lob, qui ferait pousser des pins et des sapins sur le mont Calvaire; de l'insecticide Vicat, qui a purgé nos lits de tout parasite incommode; de la pâte Regnault, plus terrible pour les rhumes que Rodilard pour la gent trotte-menu ; en un mot, de tous les ingrédients qui s'annoncent, à grand renfort de cymbales et de grosse caisse, à la quatrième page des journaux?

—

L'écolier n'aime pas à avouer ses fautes, c'est là son moindre défaut; quand le maître cherche à connaître un coupable, il est rare d'entendre une voix s'écrier : . . . . . , ...!

—

C'est à Rome même qu'est le foyer de la vie artistique; c'est là que se rendent les sculpteurs, les peintres qui veulent se faire un nom, et pour donner à leur ciseau, à leur pinceau, la vigueur nécessaire, ils se trempent dans l'antiquité comme . . . . .

—

Si Laurent Ricci refusa de modifier les statuts de l'ordre des Jésuites, c'est qu'il savait que c'était là pour l'ordre une question de vie ou de mort, ...

—

Chaque année, l'Académie décerne des prix aux serviteurs qui se sont fait remarquer par leur dévouement à leurs maîtres. Mais qu'il y a loin de tous ces . . . . . à celui que le génie de Walter Scott a immortalisé!



TROISIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Ce qu'il faut bien apprendre à celui qui débute dans la vie, c'est qu'il ne doit appeler les autres à son secours

qu'en désespoir de cause, surtout dans les circonstances malheureuses; il faut qu'il se pénètre bien de cette vérité, qu'il ne peut compter que sur ses propres efforts, et que, sans être magicien, il doit pouvoir se dire : . . . . . , ...

—

Le becfigue est le premier des petits oiseaux; la caille est ce qu'il y a de plus mignon et de plus aimable; la bécasse est un oiseau très-distingué; le faisan est au-dessus de toute espèce de gibier quand il est cuit à point; mais . . . . . , un faisan cuit à point !

—

Voulez-vous connaître l'intérieur d'une maison, savoir le nom des personnes qui l'habitent, leur état, leurs habitudes, leur fortune, et cela sans pénétrer dans l'intérieur de chaque appartement? Il n'est pas besoin pour cela d'avoir un . . . . . à vos ordres; il vous suffira de causer un moment avec le portier.

—

Quelle force serait capable de galvaniser cet empire agonisant qu'on appelle la Turquie? quelle voix pourrait dire à ce cadavre : . . . . . ?

—

Après avoir lu toutes les pièces du procès avec la plus scrupuleuse attention, établi le pour et le contre, tout compté, tout pesé, tout supputé, j'y vois juste aussi clair en terminant mon enquête qu'en la commençant; je me trouve à peu près dans la même situation que le dindon de la fable, et je ne sais même pas trop si j'aurais le droit de dire comme lui :

. . . . ;
. . . .
. . . .

—

Le christianisme philosophique découvert par la science ne présente que d'arides solitudes; comme . . . . , le proscrit de la vérité catholique se voit près de mourir de soif au désert, et si un ange ne vient lui montrer la source de la foi, il tombera d'épuisement et de douleur.

Il s'agissait de demander un jour de congé, et tous les élèves réunis décidèrent que le moyen le plus sûr pour réussir était de se rendre tous ensemble chez le principal, chez ce terrible principal, qui, à l'instar de Jupiter, les faisait trembler au seul froncement de ses sourcils. Mais qui porterait la parole ? qui . . . . . ? Ce fut à qui inventerait un prétexte pour s'en dispenser. Enfin il s'en trouva un plus hardi, qui se dévoua pour la cause commune.

—

Le christianisme s'établit sur les ruines de l'idolâtrie, et sa victoire fut tellement rapide, que lui aussi aurait pu dire : . . . . . , ... , ...

—

Si l'on en croit Ovide et Lucien, le fard, les cosmétiques et les pommades n'étaient pas moins en honneur à Rome et à Athènes que chez nous, et il y a plus de deux mille ans que la coquetterie se met l'imagination à la torture

. . . .

—

Sardanapale, qui s'était composé lui-même cette épitaphe : « Je n'ai fait que manger et boire ; tout le reste n'est rien, » était le véritable type du . . . . .



QUATRIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Que reste-t-il, dix ans après leur mort, des hommes qui ont rempli le monde du bruit de leur nom ? Un peu de cendre et de poussière : . . . . .

—

La question de supériorité entre les deux familles avait été la première . . . . . ; une foule de griefs particuliers étaient venus ensuite l'envenimer. De tout temps on s'est battu pour des couleurs ; or, la livrée de Bergenheim était rouge et celle de Corandeuil verte.

Le sentiment que nous éprouvons pour nos élèves, je ne puis le définir que par un mot : nous les aimons. Tout artiste aime son œuvre, il s'y complaît, il s'y attache, il y met sa vie, et quand l'œuvre, au lieu d'être une statue ou un temple, est une âme, la grandeur de l'ouvrage émeut l'ouvrier, et, mieux que . . . . . devant . . . . . , il croit à la vie de ce qu'il fait, et y adore, sous une forme créée, la beauté divine elle-même.

LACORDAIRE (*Disc. à la distrib. des prix de l'école de Sorèze*).

—

Molière et La Fontaine ont su tirer de nos vieux auteurs des traits excellents, qu'ils trouvaient confondus parmi une foule de choses inutiles ou ridicules. Le moyen âge a été pour eux le . . . . .

—

De quelque manière qu'on juge Mirabeau, il est impossible de contester son talent, et surtout l'influence énorme qu'il exerça sur la marche de la Révolution. Aussi les historiens sont-ils unanimes à constater l'effet que produisit dans tout Paris ce cri lugubre : . . . . . ! . . . . . !

—

Trois candidats briguent la députation de mon arrondissement, et chacun d'eux m'a envoyé sa profession de foi, dont les promesses sont à peu près identiques ; mais quel est celui qui tiendra le mieux ses promesses ? N'est-ce pas ici le cas de dire :

. . . .

—

On fait aujourd'hui moins de raisonnements qu'au temps d'Abailard et de Guillaume de Champeaux, mais on les veut plus rigoureux. Il ne suffit plus de s'écrier : . . . . . , pour fermer la bouche à ses adversaires.

—

Le chemin de fer, voilà l'exactitude personnifiée, à quelques secondes près. Aujourd'hui la vapeur est aux ordres de tout le monde, et le moindre citoyen, plus heureux que le grand roi lui-même, n'aurait aucune raison de dire : . . . . .



CINQUIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Le jeune homme qui veut réussir dans ses études n'arrivera que par le travail, de quelque heureuse facilité qu'il soit doué. Le travail, c'est le divin labarum de l'écolier : . . . . .

—

La vieille aristocratie s'est pour ainsi dire casematée dans ses hôtels du faubourg Saint-Germain. Là, comme . . . . . , elle boude la société nouvelle et lui fait la moue. Quel grave événement attend-elle donc pour rentrer dans le courant des luttes sociales?

—

Dites-moi, mon oncle, est-ce que ma mise ne vous semble pas irréprochable? — . . . . . mon ami ; mais, de mon temps, on n'aimait pas ces habits étriqués si fort à la mode du jour. — Est-ce que ma cravate... ? — . . . . . ; mais enfin je n'ai jamais pu comprendre ces ficelles de soie qu'on s'enroule autour du cou sous prétexte de cravate. — Voyons, mon oncle, que trouvez-vous à reprendre dans ma tenue? — Franchement, tu es ridicule.

—

Ne me parlez pas de vos chemins de fer, me disait un jour un pessimiste : des jambes cassées, de la fumée, du charbon dans les yeux, un bruit à rendre les gens sourds. Vous verrez que nous en reviendrons aux diligences, et que cela passera comme les tables tournantes. — Dites plutôt, répondis-je, comme . . . . .

—

La pintade est un des oiseaux les plus anciennement ralliés à l'homme. Elle est originaire d'Afrique, d'où elle fut apportée de très-bonne heure en Italie, en Grèce, et dans les Gaules. Les Grecs en avaient fait l'emblème de l'attachement fraternel. Les taches blanches et rondes qui perlent en si grand nombre sur le manteau gris-bleu

de la pintade étaient l'empreinte des larmes que les . . . . . avaient versées sur le corps de leur frère.

—

Richelieu fut le véritable *Hercule* de la féodalité, il abattit les têtes de cette . . . . . du moyen âge, qui tendaient à se relever à la conr et dans les provinces. Ce terrible dompteur ne voulait qu'un seul grand, le roi, et c'était lui qui était le roi sous sa pourpre.

—

Au bivouac, la souffrance s'oublie promptement. On pense à trouver le sommeil comme on pourra ; on répartit ce qu'on a de paille autour du foyer ; on se met le sac sous la tête, les pieds au feu ; le silence s'établit de foyer en foyer, de bataillon en bataillon, et, au bout de quelques instants,

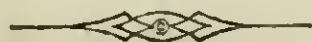
. . . .

—

La loi de l'humanité doit se composer du passé, du présent et de l'avenir que nous portons en nous. Quiconque ne possède qu'un seul de ces termes ne possède qu'un fragment de la loi du monde moral. La vraie philosophie de l'histoire, c'est . . . . . tournés l'un vers le passé, l'autre vers l'avenir.

—

Le théâtre est le pays des illusions et des désenchantements ! On y fait des rêves d'or et on y a d'affreux cauchemars, on y rit et on y grince des dents ; c'est le paradis de Milton, mais c'est aussi . . . . .



SIXIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Quand la loi a sagement interdit au médecin le droit de figurer dans le testament de son malade, elle s'est sans doute inspirée de ce beau vers de *Rhadamiste :*

. . . . !

Les peuples agricoles sont de la race . . . . . : chaque fois que, renversés par l'invasion ou par la tyrannie, ils touchent la terre, cette mère puissante répare aussitôt leurs forces, et on les voit se relever géants.

—

Le jeune Paul et sa sœur se livraient chaque soir dans le parc à des courses désordonnées où chacun luttait de vitesse, mais où Paul était presque toujours vaincu. Malheureusement, il n'avait pas de . . . . . à jeter sur la route pour ralentir cette . . . . . , et il arrivait qu'à un des derniers détours de l'allée il la perdait presque toujours de vue.

—

La plupart des hommes ne raisonnent pas leurs actions; ils font ce qu'ils voient faire, en véritables . . . . . : tant pis si c'est mal, tant mieux si c'est bien.

—

Lorsqu'on amena en France l'obélisque de Louqsor, il y eut de longues et graves discussions sur la place qu'on assignerait à ce pavé antique et solennel; nos députés allèrent même jusqu'à agiter cette haute question à la Chambre. Il est vraiment regrettable qu'une si importante affaire n'eût pas été portée au Sénat : c'eût été le cas ou jamais, pour les faiseurs de rapprochements historiques, de rappeler . . . . .

—

Lorsqu'un prince a commis une injustice, lorsqu'il a outragé, foulé aux pieds les lois de l'humanité et qu'il a jeté le deuil dans des populations tout entières, il ne manque pas de renards pour lui dire avec une respectueuse révérence :

. . . .

. . . .

—

Depuis huit jours, tous les élèves étaient rentrés, et notre jeune collégien ne pensait pas encore à regagner les lares universitaires. Il s'y résigna enfin, et, aux observations du principal, il répondit : . . . . . Cette citation fit rire le principal, qui fut entièrement désarmé.

C'est le faible de bien des gens de se remuer, de s'agiter, de se démener comme . . . . ., et de croire qu'ils font avancer la machine, tandis qu'ils ne sont qu'importuns.

—

C'est bien mal à propos qu'on a appliqué à la prison, à ce séjour de souffrance, la formidable inscription : . . . . . ; l'espérance est la providence des cachots ; elle n'en sort jamais.

—

Le renard est prudent jusque dans ses expéditions les plus dangereuses. Avant de pénétrer dans une basse-cour, il a grand soin d'explorer les alentours de la ferme, afin de bien s'assurer de ses moyens de retraite en cas d'alerte. On trouve rarement parmi eux des . . . . . qui soient de force à . . . . .

SEPTIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Il n'est peut-être pas un homme qui ne se soit dit, au moins une fois dans sa vie : « Si je pouvais renaître dans deux cents ans! » Que de gens voudraient, nouveaux . . . . ., s'endormir dans une caverne, et voir, en rouvrant les yeux, de combien le monde aurait marché, aurait avancé, ou, disons mieux, aurait vieilli !

—

Il y a lièvre et lièvre, comme . . . . . ; tel individu de cette noble espèce viendra de la Normandie, qu'un disciple de Brillat-Savarin novice distinguera parfaitement d'un de ses confrères de la Beauce ou de la Brie.

—

On a très-justement comparé la presse, qui peut réparer le lendemain les erreurs préjudiciables qu'elle a commises la veille, à . . . . . qui . . . . .

Lorsque Bélisaire, errant et exilé, alla noblement demander l'hospitalité à Gélimer, son ancien adversaire, celui qu'il avait vaincu, le roi barbare, déchu également de toutes ses grandeurs, l'accueillit avec un affectueux empressement. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis ils s'entretinrent philosophiquement, sans amertume et sans regrets inutiles, des vicissitudes des choses de la vie,

. . . .

—

Certains peuples sont comme les enfants ; ils ne demandent rien, pourvu qu'on les nourrisse et qu'on les amuse : . . . . . cela leur suffit.

—

Dans une comédie, un des personnages veut mener Arlequin au cabaret ; mais Arlequin est en veine de sobriété, et il répond gravement : « Le verre est la . . . . . ; c'est du fond de la bouteille que sortent tous les maux. »

—

Le pauvre diable, traqué depuis quinze jours par les limiers de la police, mettait en œuvre toutes les ruses pour leur échapper ; il avait soin de ne pas reposer sa tête deux fois de suite sur le même oreiller. Comme . . . . ., ...

—

A certains jours de fête, les Champs-Élysées ressemblent à une immense foire, où abondent surtout les comestibles. Que de victuailles de tout genre! que de pâtisseries! que de sucreries! quelles piles de plaisirs, d'oublies, de gimblettes, de gaufres, de croquignoles, de sucres d'orge! Si Sancho était tout à coup transporté dans cette nouvelle île des Plaisirs, il croirait assister encore aux . . . . .

—

Le bonheur le plus ardemment désiré, quand il est obtenu, effraye l'âme de son insuffisance. Notre cœur est semblable au . . . . ., que rien ne pouvait remplir.

L'écolier pris sur le fait cherche encore à nier sa faute, et il est bien rare que le maître puisse dire : . . . . .



HUITIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Le cœur de saint Vincent de Paul était une sorte . . . . . vivante, où venaient se répercuter et retentir, par un admirable effet d'acoustique, les cris et les gémissements de tous les malheureux.

—

La bonne réputation est d'acier, d'airain, de diamant; la calomnie peut diriger contre elle ses traits empoisonnés; la vérité finit toujours par triompher, et les calomniateurs se voient réduits à l'impuissance du . . . . .

—

Que de garçons cordonniers, tailleurs ou maçons ont abandonné leur état pour fabriquer des vers ou de la musique, s'imaginant qu'on aligne des rimes ou des notes avec autant de facilité que les points d'une couture ou les moellons d'un mur! Avec quelle verve malicieuse Voltaire leur eût crié, en appuyant deux fois sur le mot : . . . . ., maître un tel, ...

—

Qu'as-tu donc, mon cher ami? Tous les nuages du ciel semblent être descendus sur ton front. Aurais-tu rencontré un créancier? sortirais-tu de . . . . .?

—

Le censeur le plus capricieux, le plus terrible, le plus tyrannique, c'est le public, que toute vérité hardie importune et irrite, qui arbore ses préjugés au bout d'une perche, et veut, comme Gessler, qu'on leur ôte . . . . .

Le fromage a disparu; on était tenté d'incriminer quelque domestique; mais voilà Raminagrobis qui se lèche encore les moustaches; c'est le cas de dire : . . . . .

—

La véritable . . . . ., celle qui fend quelque chose de plus dur que les rochers, c'est la plume honnête et religieuse qui écrit pour vaincre l'ignorance et les préjugés.

—

Combien de soi-disant inventeurs, hélas! se lèvent un matin après une nuit d'insomnie, et s'écrient en se frappant le front : . . . . .! Les malheureux, ils n'ont rencontré le plus souvent que l'illusion, la misère et la ruine.

—

Après avoir versé son sang sur les champs de bataille pour défendre sa patrie, l'habitant des campagnes rentre dans ses foyers pour la nourrir par son travail. Lui aussi pourrait adopter cette devise d'un illustre général : . . . . .



NEUVIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

L'ancienne aristocratie française affectionne avant tout le faubourg Saint-Germain; c'est là qu'elle naît, vit et meurt, sur les bords de ce . . . . ., que l'exilée de Coppet préférait à tous les fleuves du monde.

—

L'imprimerie est la plus belle, la plus grande, la plus féconde découverte qui ait jamais été faite par le génie de l'homme, et Gutenberg aurait pu dire, avec un plus juste orgueil encore que le poète latin : J'ai élevé un monument . . . . .

Se mettre nu pour se garder du froid, se couvrir de fourrures contre la chaleur, se jeter au feu pour se guérir d'une brûlure, ce procédé de Gribouille a été élevé à la hauteur d'une théorie. Un homme a la fièvre ; le remède est indiqué : il faut lui administrer ce qui la lui donnerait s'il ne l'avait pas ; . . . . .

—

Quand on voit M. Cousin, l'auteur de la *Métaphysique d'Aristote*, du *Cours de l'histoire de la philosophie*, de ce beau livre intitulé : *Du vrai, du beau et du bien*, en un mot, l'Hercule de la philosophie du dix-neuvième siècle, consacrer exclusivement ses dernières années à écrire la *Jeunesse de madame de Longueville* et nous initier à tous les petits secrets de l'hôtel de Rambouillet, n'a-t-on pas sous les yeux une image . . . . .?

—

Notre appétit se serait arrangé du frugal repas qu'on venait de nous servir; malheureusement, une pluie d'orage fondit tout à coup sur nos tables comme les . . . . . sur celles d'Énée; et, quelque diligence que chacun de nous apportât pour mettre les mets à couvert, il fut impossible aux plus affamés d'en faire leur profit.

—

Un jeune et naïf provincial, nouvellement débarqué à Paris pour voir son oncle, homme très-avare, mais qui aimait son neveu presque autant que son argent, a soin d'aller passer sa première soirée dans une maison de jeu, où il se voit dépouiller au point qu'il n'eût su *finer* d'un sou, ainsi que le disait Cl. Marot à François Ier. Comme il se plaignait de sa mésaventure à son oncle : « Eh ! grand Dieu ! répondit le Géronte en levant les bras au ciel, dans une maison de jeu ! Mais, mon cher neveu, ... ?

—

On dirait, à voir certaines personnes vaincre tous les obstacles et réaliser promptement une brillante fortune, qu'elles possèdent un talisman aussi merveilleux que la . . . . .

La chimie fournit le moyen d'enlever les taches les plus rebelles à la brosse et au savon ; il n'en est pas ainsi des souillures morales : celles-ci ressemblent à . . . . , que n'auraient pu suffire à enlever tous les parfums de l'Arabie.

—

Le fil électrique a annihilé toutes les distances, franchi tous les obstacles, aplani toutes les montagnes. Non-seulement . . . . , comme au temps de Louis XIV, mais plus d'Alpes, plus de Caucase, plus d'Atlantique, plus de Pacifique.



DIXIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Une égalité qui est restée acquise en France, c'est l'égalité des dépenses ; aussi le pays tout entier tend-il à n'avoir plus qu'une passion, la passion du gain, l' . . . . .

—

Combien d'avocats au palais, qui, pour se donner gain de cause, citent un texte de loi en le dénaturant, et qui, si on leur demandait dans quel chapitre du code ils l'ont puisé, en seraient réduits à répondre (car un avocat ne doit jamais rester court) : . . . . .

—

Le paysan s'élança sur moi, armé d'une fourche et escorté d'un bouledogue qui semblait prendre plaisir à me découvrir un double râtelier d'apparence peu rassurante. « De quel droit, me dit le propriétaire, traversez-vous un terrain enclos de tous côtés d'une haie vive ? » Je compris bien vite qu'il n'était pas prudent de répondre :

. . . .
. . . .

Du reste, il est probable que cette réponse solennelle n'aurait pas convaincu le bouledogue.

L'homme est le protecteur, le défenseur naturel de la femme ; il doit être pour elle ce que Persée fut pour . . . . .

—

A côté des Candides de l'optimisme, bonnes gens qui trouvent toujours que . . . . . , il y a les pessimistes quand même, moralistes greffés sur les maximes de La Rochefoucauld, et qui déplorent amèrement les taches qu'on remarque dans le soleil.

—

Les deux collégiens s'étaient procuré la clef du jardin ; toutes les prunes de reine-Claude étaient mûres à point. Ils grimpent sur l'arbre, et

. . . .
. . . .

—

J'ai déjà été condamné six fois, c'est vrai, et je n'ai rien à dire ; mais, pour celle-ci, monsieur le gendarme, je suis innocent. Aussi vrai que vous êtes un honnête homme, ce n'est pas moi qui ai fait le coup. — Hum ! reprit sententieusement le bon gendarme : Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi...

. . . . ?

—

Le grand pianiste Chopin, dans les dernières années de sa vie, était devenu sombre et distrait. Il passait de longues soirées dans un salon, aux quatre coins duquel se trouvait un piano. Il y jetait des regards avides et furtifs, mais sans jamais en approcher. Madame Émile de Girardin disait à ce sujet : « Pour des admirateurs passionnés, voir Chopin dans un salon se promener toute la soirée autour d'un piano, et ne pas l'entendre jouer, c'est le . . . . .



ONZIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

L'esprit de domination est le péché mignon de certaines gens, qui tiennent moins à l'étendue de leur domaine qu'à la certitude d'une autorité bien établie; ils disent comme César : . . . . .

—

L'épervier est l'ogre, le cauchemar de tous les petits oiseaux; c'est . . . . . constamment suspendue au-dessus de leur tête; c'est un fléau dont ils ont sans cesse à redouter l'atteinte.

—

C'était une femme acariâtre et revêche, et qui ne se souvenait guère d'avoir jadis, par-devant M. le maire, promis obéissance et soumission à son mari. Le pauvre homme eût été mal venu à revendiquer ses droits en lui citant le fameux vers de Molière :

. . . .

—

La position d'un ministre constitutionnel est parfois embarrassante : placé entre le souverain, qui veut une chose, et les chambres, qui en veulent une autre, il se trouve ainsi réduit au rôle de . . . . .

—

On a vu longtemps les ouvriers lutter contre la fécondité brillante, impitoyable de ces terribles . . . . . de l'industrie qui, jour et nuit poussés par la vapeur, travaillent de mille bras à la fois. (MICHELET.)

—

Il est bien peu d'hommes qui, après une vie de rude travail, d'inquiétudes et de privations, puissent du moins, quand sonne l'heure du repos, se retirer dans . . . . ., je veux dire dans quelque coin champêtre, et y vivre débarrassés de tout souci. La plupart portent leur fardeau jusqu'à la mort.

Il n'est pas rare de voir des étourdis, faciles à s'illusionner, se partager d'avance, pour ainsi dire, les bénéfices d'une entreprise dont ils n'ont pas apprécié les difficultés. Ils apprennent, à leurs dépens, qu'il ne faut jamais . . . . .

—

Madame de Girardin ressemblait à la . . . . ., cette mère de douleur du paganisme. Elle pleurait les enfants qu'elle n'avait pas eus. Une maternité d'adoption trompait ses regrets. Elle aurait été une grand'mère pour un fils ; elle aurait eu le lait des lions, car le trait dominant de son caractère, c'était l'héroïsme.

—

C'est le défaut même de la *Henriade* de ressembler à tout ce qui précédait, et surtout à l'*Énéide;* d'avoir une tempête, un récit, une descente aux enfers, un élysée, une vue anticipée des grandeurs et des maux de la patrie, et même un . . . . ., qui s'applique au dauphin.

—

Un monsieur, beau parleur, qui dînait en compagnie de trois dames, prenait un malin plaisir à gloser sur la friandise proverbiale du beau sexe ; et, tout en soutenant cette belle thèse, il prélevait la part du lion d'un dessert des plus fins et des mieux assortis, il absorbait force petits gâteaux, force pralines, etc. « Ah ! monsieur, lui dit une dame en jetant un regard moqueur sur son assiette, avouez que, si les dames sont friandes, on peut dire aussi que, ..., ... »

DOUZIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Le vieux professeur avait mis toute sa maison au régime de la rhétorique. Son domestique lui apportait-il

une missive, il ne manquait jamais de s'exprimer ainsi :

C'est une lettre
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

Lui-même se soumettait à ces habitudes solennelles, et quand un ami venait lui rendre visite, son premier mot était, en lui montrant un fauteuil :

. . . .

—

La force et l'initiative individuelles tendront chaque jour à disparaître, à s'effacer devant l'influence de l'association. Un homme, quelle que soit du reste sa valeur, n'est plus aujourd'hui qu'un homme, et il faudrait une singulière dose de fatuité pour s'écrier comme la magicienne : . . . . ., ...!

—

Supposez le blé au plus bas prix où il ait jamais été : si vous n'avez pas d'argent, ce bas prix est pour vous la cherté. Le pain est cher à un sou la livre si vous n'avez pas ce sou. En face de cette abondance, vous êtes comme . . . . .

—

Le plaisir ne s'impose pas, il est spontané. Condamnez des enfants à s'amuser malgré eux, ce sera le meilleur moyen de les punir. Le plus terrible des châtiments consisterait donc à rendre le plaisir et le jeu obligatoires : c'est un supplice oublié dans l' . . . . .

—

Le mot de Danton : . . . . ., ..., ne peut trouver son application que dans les circonstances exceptionnelles et critiques. Dans les cas ordinaires de la vie, c'est de l'honnêteté qu'il faut, encore de l'honnêteté, toujours de l'honnêteté. On l'a dit avec raison : la conduite la plus honnête est toujours la plus habile.

—

Une société qui ne veut pas être une arène confuse, où toutes les médiocrités ambitieuses se précipitent en se

culbutant, doit s'en tenir avec fermeté à la parole d'Alexandre mourant, et remettre ses destinées . . . . .

—

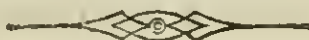
C'est le propre de l'étourdi, de l'insouciant et du dissipateur, de reculer sans cesse devant les occupations qui réclament du temps et de la réflexion, même quand les plus graves intérêts sont en jeu. . . . . . est une maxime qui mène infailliblement à sa perte celui qui la pratique.

—

L'auteur de *Némésis* nous a fait assister à tant de palinodies que, malgré la véhémence, en apparence sincère, de son style, il est impossible de croire que chez lui . . . . .

—

Il n'y a rien d'absolu dans ce qu'on appelle le bonheur : tel homme se croit pauvre lorsqu'il se voit tout à coup réduit de cinq cent mille à cinquante mille livres de rente ; tel autre, jusque-là pauvre hère, s'estime riche s'il hérite de quelques centaines de francs de revenu. Le premier, qui était accoutumé à coucher sur le mol duvet de l'eider, perd tout sommeil sur un lit de plume ; le second, qui passe du lit de camp au prosaïque matelas, se moque des . . . . . qui peuvent se produire sur sa couche.



TREIZIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

La justice, toujours outragée, s'acharne sur les empereurs. Les Antonins n'ont pas obtenu grâce : après eux, Pertinax, Dèce, Valérien, Aurélien, Tacite, Probe, Carus, apparaissent comme de nobles victimes. Ni l'héroïsme, ni la modestie, ni la probité ne les peuvent défendre. La pourpre prétorienne les brûle, comme . . . . .

On rencontre à chaque pas de ces fanatiques de la tragédie et du roman, qui se croyaient appelés à régénérer la littérature française. Le temps et l'expérience en ont fait des employés et des clercs de notaire. Mais ils n'ont pas dépouillé pour cela le vieil homme, et on les entend parfois s'écrier, en se frappant le front à la manière d'André Chénier : . . . . .!

—

Beaucoup, sans doute, ont réalisé en Californie des fortunes considérables ; mais ils étaient partis à point. Combien de retardataires alléchés sont rentrés dans leurs foyers encore plus pauvres qu'ils n'en étaient partis, et qui pouvaient se dire, en modifiant un peu l'épitaphe du bon La Fontaine :

. . . .

—

Aujourd'hui les concerts pullulent à Paris, et les amateurs de musique n'ont que l'embarras du choix. Malgré cela, si l'on veut être placé convenablement et goûter tous les charmes de l'ouverture, il est bon d'arriver une heure avant le lever du rideau ; autrement on court le risque de dire, comme dans la tragédie de Raynouard : . . . . .

—

Dans tous les pensionnats, on voit de petits tyranneaux qui voudraient que leurs camarades fissent leurs volontés ; ils imposent le jeu auquel il faut jouer ; en tout, ils partent du pied gauche, et prétendent que les autres doivent emboîter le pas. Les contrarie-t-on dans leurs velléités d'autocratie, ils boudent, ils . . . . . , et se figurent que personne ne s'amusera plus sans eux.

—

Supposez-vous à ces poètes anciens, chanteurs ambulants dans la Grèce, à Homère enfin, qui les résume et les illustre tous, supposez-vous à ces aèdes de profonds desseins de philosophie, de morale et d'enseignement ? Ont-ils voulu être des auteurs, des hommes de lettres, et ont-ils poursuivi la gloire épique comme le Tasse à la

cour de Ferrare, Milton à Londres, Voltaire à Paris? Non. Chose étrange, merveille à peine croyable, ces poètes étaient de sublimes ignorants. Ils ignoraient même qu'ils fissent de la poésie épique, à peu près comme . . . . .

—

Les voleurs me dépouillèrent de tout mon argent. J'espérais du moins sauver une magnifique bague que je portais au doigt et que je dissimulais de mon mieux. Malheureusement, elle ne possédait pas la vertu de . . . . ., et elle dut prendre le même chemin que mes écus.

—

Une causerie pleine de confiance et de douceur s'établit entre les deux amis. Jamais Charney n'avait si bien et si longtemps savouré les plaisirs de la table ; jamais repas ne lui avait semblé si succulent. C'est que, si l'exercice et les eaux de l'Eurotas pouvaient servir d'assaisonnement au . . . . . des Spartiates, la présence et la conversation d'un ami ajoutent mieux encore au goût des mets les plus fins.

—

Un voiturier est arrêté et appréhendé par deux sergents de ville, sous prétexte que, comme le singe de Florian, il . . . . . « Et pourquoi faire? répond le rustique automédon très-étonné ; mon cheval est aveugle, il n'y voit goutte en plein midi. »

QUATORZIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Voilà un beau vers de Racine, appelé en poésie *monosyllabique*, et que Petit-Jean n'accuserait certainement pas de renfermer . . . . .

Dans ses *Mammifères de France*, M. Toussenel compare le travail de la taupe, qui entasse montagne sur montagne, remue les entrailles du sol, et multiplie les éruptions terreuses sur la surface des prairies, aux travaux de ces géants qui entassèrent . . . . .

—

Un homme courageux charge sur ses seules épaules le poids de la plus grande publication de notre siècle ; parfois il voudrait, non s'arrêter, mais reprendre haleine, se reposer. Non, non, lui crie une voix mystérieuse et fatale : . . . . .! . . . . .!

—

Que faisais-tu donc isolé, dans ta campagne et loin de la ville? — Mais je me levais, dès le matin, avec le soleil ; je me promenais, j'écoutais le chant du rossignol, je respirais le parfum des fleurs ; puis je me couchais sur l'herbe à l'ombre d'un chêne, et là je lisais, lisais, lisais, car,

. . . . ?

—

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ! s'écria Pontois en projetant un regard inquiet à travers les plis de la missive qu'il tenait à hauteur de l'œil. J'épelle par-ci par-là quelques mots qui me font craindre de recevoir des coups de bâton au lieu de l'hospitalité écossaise. Allons, allons, mon pauvre garçon, je crois que tu portes là une . . . . .

—

Le criminel n'est jamais sûr de l'impunité, et ne peut jouir en paix des fruits d'une mauvaise action : alors même qu'il arriverait à étouffer au fond de sa conscience le cri du remords, il lui resterait toujours la crainte des révélations imprévues et fortuites, les . . . . . C'est ainsi que les anciens ont dit : « Les crimes secrets ont les dieux pour témoins. »

—

On a comparé à . . . . . le *Dictionnaire historique de l'Académie*, dont l'achèvement ne demandera pas moins de plusieurs centaines d'années ; nous trouvons

que ce rapprochement n'est pas précisément exact, puisque le travail du jour est si peu de chose qu'on n'a pas besoin de la nuit pour le défaire.

—

Jamais peut-être on n'a plus fait qu'aujourd'hui pour la satisfaction des besoins matériels, pour les jouissances du corps. Il semble que notre siècle ait adopté la devise du bonhomme Chrysale :

. . . . , ..., ...

—

Le ciel fut constamment pur, le vent bon, la mer brillante. Des vivres frais, des grenades excellentes, du vin de Chypre, du café de la meilleure qualité, nous tenaient dans l'abondance et la joie. L'excès de ma prospérité me causa quelques alarmes, mais je n'aurais pas jeté dans la mer . . . . ., à cause du maudit esturgeon.

—

A Paris, le mot de l'empereur romain : . . . . ., est mieux compris que partout ailleurs ; là, les écus ne trahissent rien et représentent tout : personne ne songe à en demander l'origine.



QUINZIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Heureux les États où les lois dominent seules, et l'emportent sur la force matérielle représentée par l'épée ; heureux les États où . . . . .!

—

Toute la basse-cour était massacrée ; les gâteaux se confectionnaient à la hâte, les tartes cuisaient dans les fours, on rangeait les bouteilles par centaines dans une chambre voisine de la salle à manger. Bref, je crus être tombé au milieu des . . . . .

Ce jour-là, Arthur était porté à une noire mélancolie. Au milieu de la chambre, Pyrame, son chien, accroupi, la queue allongée sur le plancher et le museau posé entre ses pattes de devant, couvait son maître d'un regard aussi intelligent qu'affectueux, et . . . . . comme autrefois les coursiers d'Hippolyte.

—

Dans ce bas monde, il faut avant tout de la franchise ; sans doute, il est des circonstances où il serait imprudent de dire tout ce que l'on pense ; mais il n'est aucun cas où il soit permis de ne pas penser tout ce que l'on dit : . . . . . pour dire, et non . . . . .

—

Quand le lion, vieux et mourant, vit l'âne accourir dans son antre : . . . . .! s'écria-t-il douloureusement.

—

Il me faut un potage, dit quelque part Brillat-Savarin ; c'est une si vieille habitude que, si je passe vingt-quatre heures sans en prendre, je dis, moi aussi : . . . . .

—

Redoutant une apoplexie, cette . . . . . constamment suspendue sur la tête des vieillards sanguins et replets, il avait exigé que son cocher et son valet de chambre apprissent à saigner, afin de n'être pas pris au dépourvu.

—

Il est malheureusement avéré que la justice humaine n'est pas infaillible. Dans les temps de révolution surtout, lorsque toutes les passions sont exaltées, lorsque tous les esprits sont en proie à une sorte de fermentation qui étouffe la voix de la raison et de la vérité, les accusés politiques, au lieu de voir leur sort entre les mains d'hommes aveuglés par l'esprit de parti, gagneraient à en appeler à la décision des . . . . .

—

Dans la décadence des sociétés, il existe une tendance nécessaire du génie à remonter aux sources de la vie, à

étreindre, comme . . . . . de la Fable, le sein de la terre nourricière, de la mère Nature, pour raviver à son contact une force épuisée.

—

Eh bien, ne suis-je pas habile à la riposte ? N'ai-je pas guéri le mal aussitôt que je l'ai eu fait ? Ma langue est une vipère qui porte le venin et la thériaque tout ensemble. C'est . . . . . qui, seule, ...

SEIZIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Pour être sympathique aux malheureux, il faut avoir l'expérience de la souffrance, il faut pouvoir se dire : . . . . . Comment, en effet, être sensible à des maux dont on ne se fait aucune idée?

—

On donne à la femme une éducation en rapport avec sa situation présumée. On lui apprend à broder des pantoufles, à festonner des mouchoirs, à tourner passablement une lettre et à tapoter sur le piano une éternelle polka. Elle sait assez d'histoire sainte pour faire sa première communion, assez de géographie pour ne pas . . . . ., et assez d'histoire de France pour savoir que Louis XIV était le successeur de Louis XIII.

—

Henri avait perdu au jeu trois mille louis, qu'il lui fallait, sous peine de déshonneur, payer dans vingt-quatre heures. La journée était terminée, et il n'avait pas tenu sa parole. Il résolut de s'étourdir, et, ce soir-là, on le vit partout, au club et à l'Opéra. Là, sur le premier banc d'une loge, il aperçut un visage qui le terrifia : c'était celui de son créancier. Cette apparition lui fit l'effet de . . . . ., qui venait lui adresser un dernier appel.

L'empereur Julien, qui avait commandé dans les Gaules, assure que les habitants de Lutèce étaient indisciplinables, mais qu'il les avait apprivoisés à l'aide de la musique. Quand Mazarin disait de nos pères : . . . . ., il faut croire qu'il connaissait le secret de l'empereur romain.

—

Hier encore, mon parterre était si frais, si brillant et si émaillé ! une gelée blanche, ce fléau des jardins, a passé par là, et . . . . ., l'espace d'un matin.

—

La goutte hante plutôt les palais que les chaumières, et c'est d'elle, tout autant que de la mort, que l'on peut dire :

. . . .
. . . .

—

Qui voit bien le mal voit aussi le remède ; pour le guérir ou s'en préserver, il n'y a qu'à prendre la route opposée : . . . . .

—

La découverte des frères Montgolfier, qui date à peine d'un siècle, a déjà causé la mort d'un grand nombre d'aventureux . . . . .

—

Qui n'a entendu de ces conteurs prolixes, fastidieux, qui, à force de vouloir reprendre les choses à leur origine, sous prétexte de ne rien omettre, donnent à ceux qui les écoutent la tentation de leur crier : . . . . .?

—

Le vieux maître d'école était redouté de tous ses disciples, mais son autorité s'était si solidement établie pendant trente années d'exercice, qu'aucun de ses élèves ne manquait de le saluer chapeau bas. Eh bien, c'est au milieu de l'éclat de cette puissance que tout le village apprit un jour que M. Férulus venait de déposer son sceptre magistral. A partir de ce jour, on le vit se pro-

mener tranquillement au milieu de ses anciens esclaves, comme . . . . . dans les rues de Rome après qu'il eut déposé les insignes de la dictature.



DIX-SEPTIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

. . . . .; cette belle maxime a été comme un éclair précurseur du christianisme, car les anciens n'avaient jamais prononcé de parole aussi large et qui s'appliquât comme celle-là à l'humanité tout entière.

—

Saint Thomas est resté le type de l'incrédulité : il ne se contentait pas de l'affirmation d'autrui ; si un témoin auriculaire, et même oculaire, était venu lui dire :

. . . .

— C'est égal, aurait répondu saint Thomas, il me faudrait voir, entendre, toucher moi-même.

—

Le ridicule, voilà l'arme la plus terrible, la plus meurtrière qu'une main habile puisse manier en France. Ses atteintes sont presque toujours mortelles ; bien mieux que . . . . ., il renverse tout ce qu'il touche.

—

Nous ne continuerons pas à examiner les uns après les autres tous les décrets de ce gouvernement provisoire, qui avait en main l'avenir de l'humanité, et qui, comme . . . . ., en a dispersé les feuillets à tous les vents.

—

Au commencement de 1814, les élèves de l'École polytechnique envoyèrent à l'empereur une magnanime adresse pour lui demander l'honneur de combattre au

premier rang sous les drapeaux de l'indépendance : « Dites-leur, répondit Napoléon, que je ne veux pas . . . . . » C'est que l'empereur voyait dans l'École polytechnique une pépinière de vaillants officiers et de héros.

—

Quel est l'homme qui, en retournant au village qu'il a quitté depuis quinze ou vingt ans et où se sont écoulées ses premières années, n'a éprouvé un de ces serrements de cœur que cause l'absence ou la mort des amis d'enfance? Où est Charles? où est Alfred? où sont Pierre, Paul ou Joseph ? Mais . . . . . ?

—

Le tribunal des prud'hommes, où les juges sont choisis parmi les patrons et les ouvriers, est une des meilleures institutions modernes. Auparavant, le petit se trouvait en lutte avec le puissant, le faible avec le fort, et, dans ce choc, le premier éprouvait presque toujours le sort du . . . . .

—

Il tendit le papier au jeune homme éperdu. « Dites, s'écria-t-il d'une voix étranglée, dites que l'assertion contenue dans cette lettre est fausse. »

Le pauvre garçon, l'œil hagard, les lèvres tremblantes, les joues sans couleur, comme si on lui eût présenté la . . . . ., regardait le papier, où flamboyait sa condamnation, de ce regard vide et terne de la démence.

—

L'auteur de ce livre, qui débute dans la carrière littéraire, ne nous paraît pas avoir le pied solide sur le premier échelon de cette terrible . . . . . qui monte de l'obscurité à la gloire, et le long de laquelle on rencontre autant de génies avortés qui descendent que de talents heureux qui grimpent résolûment.

—

Dans les jugements que l'on a à porter, il est très-difficile de s'affranchir des idées que l'on a en quelque sorte sucées avec le lait. Nous jugeons le passé d'après nos impressions actuelles. Par exemple, l'air est indis-

pensable à l'entretien de la vie, et nous affirmons résolûment que la lune, qui n'est point enveloppée d'une atmosphère, ne saurait être habitée ; en un mot, nous ressemblons à ces dames qui disaient au temps de Montesquieu : . . . . . ?



DIX-HUITIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Ces objets merveilleux, que chaque exposition de l'industrie offre à nos regards, par qui sont-ils créés? Par un ouvrier dont on ne sait pas le nom. L'industriel seul est nommé : . . . . .

—

Demandez à Newton ce que pèse n'importe quelle couronne d'empereur à côté de la découverte de l'attraction. Quand ce cri : . . . . ., put sortir enfin de sa poitrine dilatée par l'émotion, il tomba évanoui et foudroyé par l'extase.

—

Un Anglais, atteint du spleen, se rend au bois de Vincennes dans l'intention de s'y pendre bien et beau, comme dirait La Fontaine. Mais, à chaque pas, des gardiens le contrecarrent dans son projet. Notre insulaire revient furieux à son hôtel, et serre soigneusement sa corde au fond de sa malle, maudissant ce bois où il n'avait pu trouver

. . . .
. . . .

—

Dans l'opéra, la poésie et la musique ne sont plus que des frères ennemis ; le poète est complétement éclipsé par le musicien, et celui-ci, en donnant l'accolade au premier, peut dire comme Néron :

. . . . : . . . . . . , ... : . . . . .

Le grand Frédéric était, sans doute, roi de Prusse et de Silésie, mais ses yeux étaient sans cesse fixés sur Paris, et, comme Alexandre, il aurait pu s'écrier : . . . . .! . . . . .!

—

Les entreprises commerciales de Balzac l'endettèrent, engagèrent son avenir, et, malgré les secours dévoués, mais trop tardifs peut-être, de sa famille, lui imposèrent ce . . . . . qu'il remonta tant de fois jusqu'au bord du plateau, et qui retombait toujours sur ses épaules d'Atlas, chargées en outre de tout un monde.

—

Les travaux de l'édilité parisienne ne se sont pas également répartis sur tous les points de la capitale : les quartiers Saint-Jacques et Saint-Marceau sont encore de véritables . . . . ., ... lui-même aurait de la peine à nettoyer.

—

A propos d'une comète dont un astronome avait prédit le retour dans cent deux mille cinquante ans, M. Babinet disait plaisamment dans une de ses leçons : « Je me porte garant de la prédiction : d'ici là,

. . . . ., ..., ... »

—

Rien de plus indulgent, de plus inépuisable que le cœur d'une mère ; elle a toujours une excuse, un pardon pour chaque pierre que l'ingratitude d'un fils jette à sa statue. Elle aime à dire, en se passant la main sur la figure, comme l'empereur romain : . . . . .

—

Les inventeurs de systèmes sont d'impitoyables . . . . . : quand leur thème est fait, il faut que tout s'y adapte, de gré ou de force ; ils étirent ou retranchent ce qui n'a pas les dimensions exigées.



DIX-NEUVIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Je voudrais te donner une idée de l'émotion confuse que j'ai éprouvée en voyant Mlle Berthe. Un front blanc et lisse, sur lequel les noirs soucis n'ont encore creusé aucune ride, ni les années aucun sillon ; des yeux d'un bleu limpide et doux, qui sourient, qui rayonnent et regardent innocemment, comme des yeux d'enfant ; une taille élancée et souple comme une tige de jeune bouleau ; des pieds qui semblaient faits pour . . . . ., comme ceux de . . . . ., sans les courber.

—

Autour de la doctrine de Jouffroy, nous trouverons toutes les écoles groupées, soit pour l'adopter, soit pour la modifier ou la combattre. Ce philosophe eut, à sa manière, ... : les différentes écoles en vinrent aux mains autour de son cercueil.

—

On raconte que Shakspeare sentit s'éveiller en lui le poète à la seule représentation d'un drame ; il aurait pu s'écrier : . . . . .

—

Il regardait fort tranquillement partir une à une toutes les pièces de son mobilier, et leur souhaitait un bon voyage. Il vivait dans sa maison à peu près comme Louis XV dans son royaume, sans souci de l'avenir, et disant : . . . . .!

—

Feu Brinoïs avait la coutume d'enterrer son argent ; Mme Brinois avait la manie de le déterrer ; feu Brinois mettait ses bénéfices dans des tirelires qui sonnaient toujours le vide ; il apportait ses économies à des coffres-forts qui avaient une entrée et une sortie. Un jour, feu Brinois s'aperçut qu'il avait placé sa fortune dans le . . . . . ; ce jour-là, il mourut.

L'établissement de Montfaucon, lorsque soufflaient les vents du nord, était une sorte de volcan pestilentiel qui lançait sur tout Paris des bouffées infectes et insupportables ; on les aspirait jusque sur les boulevards, jusque sur la place Vendôme, jusqu'aux Tuileries :

. . . .
. . . .

—

Au dix-neuvième siècle, la science a fait de tels progrès que la magie et la sorcellerie n'ont conservé une ombre de prestige que chez les populations les plus ignorantes. Les grands esprits des deux derniers siècles sont les véritables . . . . . qui ont vaincu cette . . . . .

—

La science, quel qu'en soit l'objet, est toujours un ensemble d'observations, d'expériences, de résultats qui se sont produits successivement. L'esprit la formule après un long enfantement, et elle n'en sort jamais comme . . . . .

—

On se prend quelquefois à regretter ses années de collége, où l'on vivait dans la société d'Homère et de Sophocle, non pas précisément . . . . ., mais pour le franc rire, l'insouciance et la folle gaieté du bel âge de la jeunesse.

—

De l'amour des choses bibliques au désir de voir les lieux où ces choses se sont passées, il n'y a qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait, ces déserts où les anges venaient montrer à . . . . ., pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif.

(Lamartine.)

—

Pour triompher de la maladie, le médecin usa de remèdes énergiques, violents, qui vinrent à bout du mal, mais en altérant profondément la constitution du notaire. L'Esculape ne se félicitait pas moins de sa cure,

et il dit un jour à son client : Nous avons remporté là une belle victoire. — Oui, oui, répondit ironiquement le notaire . . . . ., et j'irai rejoindre mes aïeux.



VINGTIÈME EXERCICE

Dans les phrases suivantes, l'élève remplacera les points de suspension par la locution convenable.

Nous nous rappelons avoir vu une gravure fort spirituelle représentant deux plaideurs : celui qui avait gagné son procès, en chemise, et celui qui l'avait perdu, tout nu. C'est encore plus éloquent que la fable de . . . . .

—

Honneur à ceux qui savent pressentir les destinées de l'avenir, à ces hommes précoces, intelligences lumineuses qui marchent en avant de la société comme . . . . . vers la terre promise !

—

Un pharmacien homœopathe peut dire, grâce au peu de place que tiennent les globules qui forment les éléments de guérison dans ce système : . . . . ., et j'ai là dans mon gousset toute une pharmacie, mais une pharmacie à guérir une armée de 600,000 soldats qui seraient tous à l'hôpital.

—

On peut dire que chaque page du recueil qui s'appelle les *Pensées* de Pascal porte l'empreinte de . . . . .

—

Qu'un homme fasse un beau livre, un beau drame, une comédie charmante, le lendemain du succès il a contre lui non-seulement ses confrères par esprit de concurrence, et les critiques par esprit de dénigrement, mais le public lui-même. On réagit contre son bonheur, on s'ennuie de l'entendre vanter partout, comme ce . . . . .

Le monde n'est ni si méprisable que l'affirment les uns, ni si admirable que le prétendent les autres ; il ne faut pas le honnir, il ne faut pas davantage l'exalter ; il ne mérite, comme dit le poète,

. . . . ,

—

S'il fallait marquer le caractère du poème de l'Arioste, vainement voudrait-on suivre un à un tous les pas de ce génie capricieux. A peine entré dans le labyrinthe enchanté, on perdrait le . . . . . , qui échappe souvent au poète lui-même.

—

Comme . . . . . , l'humanité, consumée sur le bûcher régénérateur, jaillira plus jeune, plus brillante que jamais, de la flamme purificatrice, et reprendra ses évolutions. D'autres dieux, d'autres héros, d'autres poètes formuleront encore ses pensées et ses rêves.

—

La plume, voilà quel est aujourd'hui le véritable . . . . . : c'est avec la plume qu'on soulève le monde.

—

Le moindre trait décoché contre l'amour-propre se transforme tout aussitôt en une . . . . . , qui laisse une plaie empoisonnée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPR. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 19.

OUVRAGES CLASSIQUES DE M. PIERRE LAROUSSE.

TRAITÉ COMPLET

D'ANALYSE GRAMMATICALE

9e édition. — *Livre de l'Élève,* 1 fr. 25 c. — *Guide du Maître,* 2 fr.

TRAITÉ COMPLET

D'ANALYSE ET DE SYNTHÈSE LOGIQUES

9e édition. — *Livre de l'Élève,* 1 fr 25 c.; — *Guide du Maître,* 2 f.

GRAMMAIRE LITTÉRAIRE

Explications suivies d'exercices sur les phrases, les allusions, les pensées heureuses empruntées à nos meilleurs écrivains, et qui font aujourd'hui partie du domaine public de notre littérature, à laquelle elles servent en quelque sorte de condiment.

Livre de l'Élève, 2 fr. — *Livre du Maître,* 3 fr.

NOUVEAU

TRAITÉ DE VERSIFICATION FRANÇAISE

Accompagné de nombreux Exercices d'application et divisé en quatre parties, 2 vol. format Charpentier, formant ensemble 372 pages.

Livre de l'Élève, 1 fr. 60 c. — *Livre du Maître,* 2 fr.

JARDIN DES RACINES LATINES

Étude raisonnée des rapports de filiation qui existent entre la langue latine et la langue française, suivie d'un Dictionnaire des Etymologies curieuses, à l'usage des Ecoles professionnelles, des Ecoles normales, des pensionnats de demoiselles et des Ecoles primaires des deux sexes.

4e édition. — *Livre de l'Élève,* 1 fr. 60 c. — *Livre du Maître,* 2 fr.

JARDIN DES RACINES GRECQUES

Étude raisonnée de plus de 4,000 mots que les Sciences, les Arts, l'Industrie ont empruntés à la langue grecque.

6e édition. — *Livre de l'Élève,* 1 fr. 60 c. — *Livre du Maître,* 2 fr.

PETITE FLORE LATINE

Clef des citations latines que l'on rencontre dans les ouvrages des écrivains français, à l'usage des Ecoles primaires, des Ecoles professionnelles, des Pensionnats de demoiselles et des Classes élémentaires des Collèges.

Livre de l'Élève, 1 fr. 60 c. — *Livre du Maître,* 2 fr.

Toutes les locutions, au nombre de plus de 400, sont expliquées, commentées, analysées dans la *Flore latine.* Une série d'exercices, qui les embrasse par dizaines, en rend la signification familière aux élèves et leur en permet l'application au besoin.

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE. RUE NOTRE DAME-DES-CHAMPS, 49.

DIVERS.